Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Nikolaï Vassilievitch Gogol

LES ÂMES MORTES

Tome I

(1842)
Traduit du russe par Ernest Charrière
(Hachette – 1912)



Table des matières

CHANT PREMIER

Le chef-lieu de gouvernement

Tchitchikof. – Son entrée dans la ville. – Portait de Tchitchikof. – Un garçon d'auberge. – Chambres d'hôtellerie en Russie. – Séliphane, le cocher du voyageur. – Installation du laquais Pétrouchka dans un réduit voisin de l'appartement de son maître. – Le voyageur descend dans la salle commune. – Le repas qu'il y prend. – Il adresse au garçon une foule de questions sur les principaux fonctionnaires du lieu. – Il demande s'il n'y a pas eu quelques cas d'épidémie dans le pays. – Sa bruyante manière d'éternuer lui concilie le respect des assistants. – Il remonte chez lui pour faire la sieste. – Il lui est demandé, selon le règlement de police, une note sur sa personne. – Il inscrit : Le conseiller de collège Paul Ivanovitch Tchitchikof, propriétaire terrien, voyageant pour ses affaires personnelles. *– Description de la ville. – Une affiche de spectacle. – Paul, fils de Jean, prend le thé chez lui ; au thé succèdent un léger souper et un doux sommeil. – Le lendemain, visite à S. Exc. Mgr le gouverneur, visite au vice-gouverneur, au procureur fiscal, au président de cour, au maître de police, au fermier des eaux-de-vie, au directeur général des usines de la couronne, et à quelques autres puissances. – Ayant dit quelque chose de flatteur à chacun de ces messieurs et baissé modestement les yeux, d'un air fort ému, devant leurs dames, il en a pour huit jours à ne pouvoir suffire aux invitations. – Grande soirée chez le gouverneur. – Matinées. – Dîners. – Thés. – Bostons. – Il fait la connaissance de MM. Manilof, Nozdref et Sabakévitch, propriétaires des environs. –*

Tchitchikof est content de la ville, et la ville encore plus contente de lui.

Une assez jolie petite britchka[1] à ressorts entra dans la porte cochère d'une hôtellerie du chef-lieu du gouvernement de N... C'était un de ces légers équipages de coupe nationale, à l'usage des hommes qui font profession de rester longtemps célibataires, tels que adjudants-colonels en retraite, capitaines en second, propriétaires possédant un patrimoine d'une pauvre centaine d'âmes, en un mot, tous les menus gentillâtres et hobereaux, qu'en Russie on nomme *nobles de troisième main*. De la britchka descendit sans précipitation un monsieur d'un extérieur ni beau ni laid, d'une taille ni épaisse ni svelte, ni roide ni souple ; on ne pouvait dire que le voyageur fût vieux, on ne pouvait non plus le prendre pour un jeune homme. Ajoutons que son entrée dans la ville n'excita l'attention de personne, ne fit aucune sensation particulière ; seulement deux paysans russes, qui se tenaient à la porte d'un cabaret établi vis-à-vis de l'hôtellerie, se communiquèrent leurs observations. Ces remarques se rapportaient plutôt à l'équipage qui venait de s'arrêter qu'à la personne qu'ils voyaient descendre.

« Tiens ; regarde, disait l'un de ces rustres, regarde cette roue ; qu'en penses-tu ? Voyons, irait-elle au besoin jusqu'à Moscou, ou non, dis ?

– Elle irait, dit l'autre.

– Et jusqu'à Kazan ?

– Je crois qu'elle ne tiendrait pas.

---

[1] Le mot et la chose sont passés dans nos usages, l'un et l'autre un peu altérés sous le nom de *briska*.

– Jusqu'à Kazan ? Oh ! non, dit l'autre, non ; elle resterait en route. »

Et la conversation s'arrêta là. Un moment auparavant, quand la britchka encore en mouvement était sur le point de s'arrêter devant l'entrée extérieure de l'auberge, elle croisa un jeune homme vêtu d'un pantalon de basin blanc, très étroit et très court, et d'un habit qui avait de grandes prétentions à la mode, sous lequel on voyait se gonfler une chemisette empesée, fermée par une épingle du Toula[2] en fer de fonte et cuivre doré, figurant un petit pistolet d'arçon. Le jeune homme se retourna, regarda l'équipage en bloc, retint de la main sa casquette que le vent menaçait d'emporter, et passa son chemin.

Quand la britchka fut entrée dans la cour, le voyageur fut reçu à une porte d'escalier intérieur par un garçon d'auberge si ingambe, si vif, si mobile, qu'à peine on pouvait saisir le moment de voir son visage. Il se précipita dans la cour, une serviette à la main, en très long surtout de demi-coton, dont la taille avait été faite juste au niveau des aisselles ; il secoua agilement son épaisse chevelure taillée net en rond d'un bout de l'oreille à l'autre, et conduisit lestement le monsieur dans les chambres du premier et unique étage, par une galerie en bois annexée au mur de pierres, jusqu'à l'appartement qu'il *plaisait à Dieu*[3] *de lui départir sur sa route*.

C'était un appartement d'auberge du genre national, d'une auberge russe faite comme le sont toutes les auberges russes des chefs-lieux de gouvernement ; un appartement où, pour deux

---

[2] Toula (au sud de Moscou), ville connue par son immense manufacture d'armes, où il se fabrique des tabatières fort estimées pour la perfection de leurs charnières et leur damasquinage, et de la bimbeloterie de métal qui se débite dans tous les bazars et à toutes les foires.

[3] Locution qui revient à tout propos et sous toutes les formes dans le langage habituel.

roubles par jour[4], le voyageur est mis en possession d'une chambre tranquille, où il jouit du spectacle des évolutions que font, dans tous les coins et recoins et sur le seuil de la chambre voisine, les blattes, les grillons et les gros cafards noirs, qui font à l'œil distrait l'effet de pruneaux, et de pruneaux en goguette. Là on sait que la porte du voisin est toujours barricadée au moyen d'une commode, et le voisin de chambre, toujours un homme silencieux, morose, mais très curieux, très empressé à épier du coin de l'œil le nouvel arrivant et à questionner les garçons et le premier venu sur son compte, malgré la presque certitude de ne rien apprendre sur eux ou d'apprendre fort peu de chose.

La façade de l'auberge répondait parfaitement à l'intérieur ; elle était longue et à deux étages[5], dont l'inférieur ou rez-de-chaussée, dépourvu de tout enduit, était resté dans son simple déshabillé de briques inégalement brunes, mais toutes également hâlées par l'action du temps et des brusques changements de l'atmosphère, fort sales en général et moisies en quelques endroits, à cause de l'état délabré de tous les conduits. L'étage avait reçu un enduit que recouvrait le badigeon sacramentel à l'ocre jaune. Au rez-de-chaussée étaient des boutiques de selles, licous, brides, fouets, de cordes à puits et de touloupes. À l'arrière-coin était une porte de boutique, ou plutôt une fenêtre à tabatière faisant devanture à une espèce de loge ou de niche, où se tenait un marchand de coco au miel tout chaud, tout bouillant, avec son samovar[6] en cuivre rouge ; l'homme lui-même constamment rouge comme sa bouilloire, de sorte que, de loin, on eût dit deux samovars sur la fenêtre ou-

---

[4] Deux roubles en assignations, c'est-à-dire à peu près deux francs, manière de compter qu'il faut distinguer une fois pour toute du rouble argent ; celui-ci a quatre fois la valeur du rouble assignation.

[5] Qui n'en font qu'un, les Russes comblant le rez-de-chaussée comme un étage.

[6] Le samovar est la bouilloire à thé des Russes.

verte, s’il n’y avait eu à l’un deux une barbe noire qui gâtait l’illusion.

Pendant que le voyageur faisait l’examen de la chambre et des meubles, on lui apporta ses effets, et, avant tous, une valise de peau blanche, hâlée, déprimée, éraillée, et montrant à ces signes qu’elle ne voyageait pas pour la première fois. Elle fut déposée sur deux chaises rapprochées avec le pied l’une vis-à-vis de l’autre contre la paroi par le cocher Séliphane, petit homme trapu, affublé d’un touloupe écourté, et par son camarade le laquais Pétrouchka, garçon d’environ trente ans, à gros nez, grosses lèvres et physionomie rude, accoutré d’une vieille redingote de son maître. Après la valise on apporta une petite caisse en bois d’acajou, à compartiments superposés en simple bouleau du Nord, puis des embouchoirs à bottes, et une poule rôtie enveloppée d’un papier bleuâtre.

Quand les bagages, le manteau et les coussins eurent été rentrés, le cocher Séliphane alla à ses chevaux, et le laquais Pétrouchka s’installa dans une petite antichambre très sombre, un vrai chenil, en y apportant un gros manteau de drap de Frise, et en même temps une sorte d’odeur qui lui était toute particulière, odeur qui s’était communiquée à un sac de différentes nippes à son usage ; il affermit contre le mur un lit fort étroit auquel il manquait un pied qu’il suppléa par une bûche ; il couvrit ce bois de lit d’une façon de matelas aplati, mince comme un beignet et non moins gras qu’un beignet fait de la veille, que l’aubergiste voulut bien laisser à sa disposition.

Pendant que les domestiques de l’inconnu faisaient leurs arrangements, leur maître passa dans la salle commune. Ce que c’est que les salles communes dans nos auberges, tout voyageur le sait à fond en une fois ; ce sont partout les mêmes parois peintes à l’huile, noircies en haut par la fumée, salies en bas par la chevelure des pratiques, encrassées immédiatement au-dessous par le dos de tous les voyageurs, et surtout par les bons

gros marchands de la province ; car ceux-ci, les jours de foire et de marché, viennent là prendre leur *portion* de thé, dont ils se font sept ou huit verres, jusqu'à ce qu'il ne sorte plus de la théière que l'eau bouillante à l'état naturel, qu'ils y versent, à mesure, d'une autre théière plus grande. C'est partout le même plafond enfumé et le même lustre poudreux à carcasse de cuivre et pendeloques de verre innombrables, qui ressautent et cliquettent chaque fois que le garçon d'auberge court sur une vieille pièce de toile cirée, en balançant hardiment, à hauteur d'épaules, un plateau portant un régiment de tasses qu'on prendrait pour une volée d'oiseaux assemblés sur une planche bercée par la houle du rivage ; partout les mêmes tableaux appendus aux murs, peintures à l'huile la plupart, s'il vous plaît, et impayables... et ce qu'on voit enfin en toute auberge ; seulement ici il y avait à remarquer une nymphe gratifiée d'une poitrine si haute, que personne, je crois, n'aura jamais vu dans la nature un pareil luxe de carnation. Je me trompe : on peut, il est vrai, citer quelques exemples analogues dans certains tableaux d'histoire ou de mythologie, qui ont été, on ne sait quand, ni où, ni par qui, importés en Russie, à moins que ce ne soit par nos grands seigneurs, touristes de distinction et amateurs passionnés des beaux-arts, qui en auront peut-être fait l'acquisition en Italie, d'après le conseil des courriers qu'ils prennent pour guides et directeurs dans leurs voyages.

Le monsieur jeta sa casquette sur une table et se désentortilla le cou d'une longue écharpe de laine bariolée comme celles que les femmes tricotent pour leurs maris, à qui elles enseignent la manière de s'en servir ; quant à messieurs les célibataires, ils en portent aussi, mais je ne puis dire de qui ils les tiennent ; pour ma part, le ciel m'est témoin que je n'en ai jamais fait usage.

Le monsieur donc, ainsi décoiffé, mis à l'aise, et aéré, ordonna, sans s'expliquer autrement, qu'on lui servît à dîner. Pendant qu'on lui apportait plusieurs plats, de ces plats qu'on

trouve dans toutes les auberges, premièrement la soupe aux choux fermentés, avec accompagnement, sur une assiette à part, du pâté feuilleté, tenu en réserve des semaines entières pour l'appétit connu de messieurs les voyageurs ; puis de la cervelle rissolée, flanquée de petits pois, des saucisses sur un lit de choucroute, poularde rôtie et concombres, soit baignant dans la saumure, soit frais et servis en salade de tranches fines, et enfin l'éternel gâteau feuilleté à la confiture, toujours à l'étalage, toujours au service des dîneurs ; pendant que le garçon d'auberge présentait à l'inconnu toutes ces choses, les unes réchauffées, les autres froides, celui-ci lui adressait la parole avec affabilité, lui faisant raconter toutes sortes de détails sur l'homme qui auparavant tenait cette hôtellerie, et sur son patron, l'aubergiste actuel : il demandait, par manière de passe-temps, combien l'établissement lui rapportait, et si ce n'était pas, comme tant de ses confrères, un grand vaurien ; sur quoi le serviteur répond ordinairement :

« Oh ! oui, monsieur ! vous avez bien deviné ; c'est un fier gredin ! »

En Russie, maintenant, comme en Europe, il est évident qu'on s'humanise ; et il y a beaucoup de personnes honorables qui ne peuvent manger dans les auberges sans questionner les domestiques, sans échanger même avec eux des propos badins, ou plaisanter sur leur compte.

Le nouvel arrivé, lui, n'était pas homme à s'arrêter longtemps aux questions futiles : il voulut savoir, et avec une grande exactitude, qui était, en cette ville-là, le gouverneur civil, qui le vice-gouverneur, qui le président du tribunal, qui le procureur général ; bref, non seulement il n'omit pas un seul personnage marquant, mais encore c'est avec force détails et un grand air d'intérêt qu'il s'informa du nom, de la qualité, des titres, du caractère de tous les principaux propriétaires ; il demandait combien ils avaient d'âmes chrétiennes dans leur obéissance, s'ils

habitaient loin, quel était leur genre de vie, leur manière d'être, et s'ils venaient souvent à la ville : il demanda d'un ton on ne peut plus sérieux s'il n'y avait pas eu de maladies contagieuses dans le gouvernement, des fièvres chaudes, des dysenteries, la petite vérole, etc., etc. ; et à tout cela, on voyait qu'il gravait toutes les réponses dans sa mémoire avec un soin qui dénotait plus que de la curiosité vulgaire.

Ce monsieur, à le bien considérer, devait être un homme d'un esprit positif et solide, et il se mouchait à fort grand bruit. On ne sait comment il s'y prenait pour cela ; mais il est de fait que son nez produisait un son éclatant, analogue à celui du cor de chasse. Ce mérite, si minime qu'il puisse paraître, le mit toutefois en fort grande considération auprès du garçon d'auberge, qui, chaque fois qu'il entendait ce bruit magistral[7], secouait son épaisse chevelure et se cambrait plus respectueusement, inclinait le front en avant sans mouvoir le reste du corps, et disait : « Que désire monsieur ? »

Le monsieur, après son repas, prit une tasse de café et s'installa sur le divan en glissant derrière son épine dorsale un de ces coussins que, dans nos hôtelleries russes, on rembourre, non pas d'un crin élastique, mais de quelque chose qui, en peu de temps, acquiert à peu près la consistance d'un pouding de briques et de cailloux. Là, s'étant involontairement pris à bâiller, il clignota quelques minutes, puis se leva et se fit reconduire à sa chambre, où il s'étendit et fit une méridienne d'environ deux heures. À son réveil, il écrivit sur un petit carré de papier, à la demande du garçon, ses noms de baptême et de famille, et son rang civil. Le garçon, en redescendant l'escalier, se mit à épeler le chiffon, où étaient inscrits ces mots : *Le conseiller de collège Paul Ivanovitch Tchitchikof, voyageant pour affaires personnelles.*

---

[7] La double syllabe *tchitchik*, radical du nom du voyageur, qui fait onomatopée, est empruntée au verbe *tchiknoutt* ou *tchikatt*, éternuer.

Comme le faquin était encore occupé de sa lecture, P. I. Tchitchikof passa de sa personne tout près de lui ; il sortait pour voir la ville. Il parait qu'il fut content de ce qu'il y vit ; il trouva, en effet, que cette petite ville ne le cédait à aucun égard aux autres chefs-lieux de nos gouvernements : ici, comme partout, beaucoup de maisons de bois modestement peintes en gris, et quelques maisons en pierres éblouissantes de leur éternel badigeon à l'ocre jaune. Toutes ces maisons étaient à un, à un et demi et à deux étages. J'ai dit à un et demi, comptant pour demi la mezzanine[8], qui est une manière de tourmenter la toiture et d'envahir le grenier, sous prétexte d'y faire des chambres ; l'opinion des architectes de province est que rien n'est plus joli. Ces maisons, en certains endroits, étaient comme perdues dans l'encaissement général d'une rue large comme un champ et dans d'interminables palissades de planches. Sur d'autres points elles étaient plus rapprochées, et là on voyait un peu de monde, un peu de mouvement, un peu de vie. Là on apercevait, au-dessus ou à côté de quelques portes, des enseignes presque effacées, mais où l'on distinguait pourtant encore, sur celle-ci, des images de différents pains en nœud d'amour et autres formes ; sur celle-là, des bottes ; sur d'autres, un habit, un pantalon bleu et le mot *tailleur d'Archavie* (Varsovie), à la suite du nom du l'artiste. Plus loin l'enseigne représentait des bonnets et des casquettes, avec ces mots : *Magasin de l'étranger Vacili Fédorof ;* ailleurs étaient peints un billard et deux amateurs en habits habillés, rappelant les comparses de nos théâtres, lorsqu'ils figurent les invités d'un bal splendide. L'un des partenaires est représenté les bras très retirés en arrière, au moment où il chasse sa bille ; l'autre se tient debout, mais ses jambes sont tellement ouvertes à la hauteur des genoux, qu'il ressemble à un danseur de guinguette qui vient d'exécuter un entrechat. Au-dessous de cette peinture provoquante, était écrit : *C'est ici l'établissement.*

---

[8] *Mezzanine*, sorte d'attique imitée des bastides de la Provence, d'où le mot est originaire.

À deux ou trois coins de rue se tenaient naïvement des tables de menus trafiquants de la campagne, couvertes de noisettes et de pains d'épice qui ressemblaient à du savon ; là où il y avait des restaurants, l'enseigne représentait un énorme poisson piqué d'une fourchette. Ce qu'on remarquait le plus souvent, c'étaient des aigles impériales à deux têtes, dédorées, noirâtres et poudreuses, qui sont maintenant remplacées par cette inscription : *Cabaret*. Le pavé était partout plus ou moins défoncé. Il vit aussi le jardin de la ville, planté de maigres arbustes mal venus, serrés vers le milieu de la tige par un lien rapprochant trois tuteurs très joliment peints en vert à l'huile.

Quoique ces arbustes ne fussent ni plus ni moins grands que des roseaux, il a été dit dans les gazettes, à l'occasion d'une illumination : « Notre ville, grâce aux soins d'une administration toute paternelle, s'est embellie d'un jardin riche en arbres touffus, ombreux et variés d'espèces, prodigues de leur douce fraîcheur aux jours brûlants de la saison caniculaire. Oh ! qu'il était attendrissant de voir comme les cœurs des bourgeois tressaillaient de reconnaissance et comme les yeux versaient des ruisseaux de larmes en songeant à tous ces travaux, à ces soins éclairés de l'autorité locale ! »

Après s'être fait expliquer par le garde de ville du coin de rue quel était le plus court chemin pour aller à la cathédrale, puis de quel côté étaient les tribunaux et l'hôtel du gouverneur, Tchitchikof alla voir la rivière qui coule au milieu de la ville ; chemin faisant, il arracha d'un poteau une affiche qui y était fixée par trois clous inégaux, afin d'en prendre connaissance chez lui tout à loisir ; il regarda attentivement une assez jolie dame qui passait sur un trottoir de madriers, suivie d'un petit domestique en livrée de coupe militaire, qui tenait un cabas ou sac de til[9] à la main ; et après avoir jeté un regard autour de lui, comme pour se rappeler bien la disposition des lieux, il s'en re-

[9] Fibres d'arbustes, dont on tresse une forte étoffe.

tourna à la maison. Il fut soutenu pour la forme par le garçon d'auberge en montant l'escalier qui conduisait à sa chambre. Il prit le thé, puis il s'assit devant une console, se fit donner de la lumière, tira de sa poche l'affiche dont il s'était emparé dans sa promenade, l'avança près de la chandelle, et se mit à lire en fermant à demi l'œil droit. Il n'y avait rien de remarquable dans cette affiche : on donnait un drame de Kotzebue dans lequel M. Poplevine jouait le rôle de Rolla, Mlle Iahlova celui de Cora ; les autres personnages étaient moins marquants, et pourtant il en lut toute la liste, et même il lut le prix des places du parterre, et sut que l'affiche avait été imprimée dans la typographie des tribunaux du gouvernement ; puis il la retourna pour voir s'il n'y avait pas quelque chose à lire au verso, mais n'y ayant rien trouvé, il se frotta les yeux, plia l'affiche et la mit dans son nécessaire de voyage, où il avait l'habitude de fourrer tout ce qui lui tombait sous la main. Sa journée fut scellée par une portion de veau froid arrosée d'une boisson aigre-douce, et par un somme *rivalisant de bruit avec un grand jeu de pompe*, selon l'image usitée dans quelques endroits du vaste empire russe.

Tout le jour suivant fut employé à faire des visites ; le voyageur se mit en devoir d'aller saluer chez eux tous les personnages marquants de la ville. Il se rendit respectueusement chez le gouverneur, qui, comme Tchitchikof, n'était ni gras ni maigre, mais qui portait *Sainte-Anne* au cou ; il avait même été présenté pour l'*étoile*[10] ; du reste, c'était un homme tout bonasse, à qui il arrivait quelquefois de broder sur du tulle. Après cela, il alla chez le vice-gouverneur, puis chez le procureur et chez le président de cour, chez le maître de police, chez le fermier des eaux-de-vie, chez le directeur général des fabriques de la couronne. Je regrette qu'il soit difficile d'énumérer au complet tous les puissants de ce petit monde ; mais il suffit de dire que le voyageur déploya une activité extraordinaire dans cette course aux visites ; ce fut au point qu'il crut devoir aller présenter ses res-

[10] L'*étoile* est la plaque portée avec le grand cordon de l'ordre.

pects même à l'inspecteur du conseil de médecine local et à l'architecte de la ville. En sortant de là, il ordonna à son cocher d'aller doucement, voulant, du fond de sa britchka, penser à qui il avait encore à faire sa visite ; mais il se trouva qu'il avait épuisé la liste des fonctionnaires et employés de la localité.

Dans les conversations qu'il eut avec les autorités, il avait su très habilement faire sa cour à chacun en graduant ses prévenances. Au gouverneur il avait trouvé moyen d'amener un à-propos pour glisser le mot que, « dans sa juridiction, on entrait comme dans un paradis ; que les chemins étaient doux comme du velours, et que les gouvernements qui donnent aux provinces de sages magistrats sont bien dignes et d'amour et de louanges. » Il dit au maître de police quelque chose de très flatteur par rapport aux gardes de ville ; et, dans la conversation avec le vice-gouverneur et avec le président de cour, qui n'étaient encore que du rang de conseillers d'État, rang qui correspond au grade de brigadier, il les gratifia deux fois du titre prématuré de VOTRE EXCELLENCE, ce qui ne laissa pas que de leur être fort agréable. La conséquence fut que le gouverneur l'invita à venir le jour même à sa soirée ; les autres employés, de leur côté, l'invitèrent, qui à dîner, qui à une partie de boston, qui à un thé d'apparat.

Le voyageur paraissait éviter autant que possible de parler de lui-même ; s'il y était forcé, ce n'était que sous la double enveloppe du lieu commun et d'une évidente réserve, et son langage, en pareille occasion, affectait volontiers les formes du discours écrit : il disait être un ver, un atome invisible de ce monde, peu digne qu'on fit grande attention à lui ; qu'il avait beaucoup souffert dans sa vie ; que, dans le service public, il avait été, pour sa droiture inflexible, un vrai souffre-douleur ; qu'il s'était fait, par sa franchise, beaucoup d'ennemis, dont quelques-uns avaient même attenté à sa vie ; que maintenant, ne voulant plus songer qu'au repos, il commençait à s'occuper du soin de choisir une localité agréable pour s'y fixer à jamais ;

et que, étant arrivé en cette ville… il avait cru de son devoir le plus indispensable de venir présenter ses humbles civilités aux fonctionnaires publics… marquants. C'est tout ce que la ville parvint à recueillir de la bouche de ce modeste personnage.

Tchitchikof était content de sa matinée, et il lui tardait d'aller se montrer à la soirée du gouverneur. Les apprêts qu'il jugea à propos de faire pour cette soirée lui prirent deux bonnes heures de temps, et il porta sur les moindres détails de sa toilette une attention telle que nous n'en avons jamais connu d'autre exemple. Après une courte sieste qui suivit son dîner, il se fit donner à laver ; il se frotta très longtemps de savon les deux joues en les enflant à l'aide de sa langue ; puis saisissant l'essuie-mains, jeté en sautoir sur l'épaule du garçon d'auberge, il en frotta soigneusement son frais visage, à commencer de derrière les oreilles, du cou et de la nuque jusqu'aux tempes, aux coins de la bouche et autour des narines, après s'être largement gargarisé à deux reprises, en soufflant une bonne partie de son eau droit à la face du garçon qui tenait l'aiguière. Puis il s'ajusta devant la glace une chemisette de batiste, s'arracha deux poils du nez, et, aussitôt après cette opération, passa un habit couleur tabac d'Espagne à pluie d'or.

Après avoir endossé son manteau, il longea rapidement dans sa voiture deux rues d'une largeur remarquable, éclairées de la maigre lueur tombant languissamment de quelques fenêtres de maisons qui semblaient fuir, une lanterne sourde à la main. En revanche, l'hôtel du gouverneur était éclairé du haut en bas comme pour un grand bal. Calèches à fanaux allumés, gendarmes près de l'*avancée*[11], cris des postillons, rien ne manquait au comme il faut d'un hôtel préfectoral.

En entrant dans le salon, Tchitchikof dut un instant clignoter, tant l'éclat des bougies, des lampes et de la parure des da-

[11] Perron couvert, partie en saillie des maisons russes.

mes était redoutable. La pièce en était tout imprégnée de lumière. Les habits noirs voltigeaient çà et là, séparément et en essaims, comme on voit les mouches fondre sur un beau sucre raffiné, en été, dans un chaud mois de juillet, quand la vieille ménagère le met en morceaux devant une fenêtre large ouverte ; les enfants de la maison s'assemblent alentour, et suivent avec la vive curiosité de leur âge le mouvement des rudes mains de la vieille, qui lève et abat le marteau sur les fragments qu'elle réduit en petits cubes irréguliers, et les escadrons aériens manœuvrent habilement la gaze de leurs ailes dans le courant d'air, s'abattent hardiment sur la table en vraies commensales reçues, et, profitant de la myopie de leur hôtesse et du soleil qui lui blesse la vue, envahissent, les unes l'amas des cubes confectionnés, les autres les galeries que forme l'entassement des gros fragments à réduire. Rassasiées, sans ce secours, des mille richesses de l'été, mets friands que le ciel prodigue en tout lieu à ces filles de l'air, elles sont venues là moins pour se nourrir que pour voir de près le cristal sucré qui brille, pour aller et venir dans tous les passages que forme un monceau de sucre, pour se faire voir, pour se voir, pour se frotter les unes aux autres les pattes de devant et celles de derrière, et pour s'en chatouiller à elles-mêmes la poitrine sous leurs ailes légères, pour tourner sur elles-mêmes, s'envoler et de nouveau venir s'abattre et s'ébattre avec de nouveaux bataillons.

Tchitchikof n'avait pas eu le temps de se reconnaître, que déjà il était saisi sous le bras par le gouverneur, qui le présenta aussitôt à madame son épouse. Le voyageur ne fut pas plus embarrassé le soir devant la femme qu'il ne l'avait été le matin devant le mari. Il trouva moyen de lui tourner un petit compliment, très convenable dans la bouche d'un homme d'un certain âge, en possession d'un rang civil mitoyen comme son âge. Quand les quadrilles qui se formaient dans la salle eurent fait reculer jusqu'au mur ceux qui ne dansaient pas, il se croisa les bras sur l'épine dorsale et regarda très attentivement les danseurs. Beaucoup de dames étaient en élégante toilette à la

mode ; d'autres portaient les robes que les faiseuses de la province avaient pu leur fournir. Les hommes, ici comme partout, étaient de deux catégories : *les fluets*, qu'on voit papillonner autour des dames ; beaucoup de ceux-ci étaient de si bon genre qu'on ne pouvait les distinguer des fluets de Pétersbourg ; mêmes favoris soigneusement peignés, artistement coupés, mêmes frais visages ovales, même amabilité auprès des femmes, même usage familier de la langue française, même gaieté convenable qu'à Pétersbourg ; et *les gros*, dont deux ou trois fort gros, avec eux les moyens, tels qu'était Tchitchikof, je veux dire ceux qui ne sont plus sveltes. Les personnes de cette catégorie louvoyaient dans le voisinage des jeunes gens, et ils étaient bien plus portés à s'éloigner des dames qu'à s'approcher d'elles. Ils regardaient du côté des salles latérales s'ils ne verraient pas quelque part dresser des tables de whist. Ils avaient des faces arrondies et pleines, quelques-uns avec des petites verrues à poil, dont ils ne s'inquiétaient guère ; d'autres avec des marques de petite vérole, dont ils ne se désolaient plus. Ils n'avaient sur la tête ni frisure, ni huppe, ni *coup de vent*, ni *diable m'emporte*, noms tout français ; leur chevelure était tondue presque ras ou d'une certaine longueur, mais pommadée presque à plat ; les traits de la face, chez quelques-uns, étaient, sans reproche, un peu forts, les nez assez généralement épatés.

C'étaient les fonctionnaires publics, les notabilités de la ville. Hélas ! les gros, les tout gros s'entendent mieux à faire leurs affaires que messieurs les fluets à galbe ovoïde. Les fluets sont, soi-disant, au service comme employés réservés, attachés à de hauts fonctionnaires pour commissions de confiance, ou simplement immatriculés comme étant au service, et on ne voit qu'eux partout où il y a des hommes de loisir qui s'amusent ; leur existence est légère, frivole, précaire ; ils ne vont ni au feu, ni au bureau, ni à la terre ; on ne voit pas en quoi ils pourraient être utiles, soit à l'État, soit à eux-mêmes. Les gros, c'est différent, ceux-là n'acceptent jamais une position oblique, ils aiment ce qui est carré et ferme, et, si ces gens-là s'asseyent, on voit

qu'ils sont si solidement assis, que l'emploi craquera sous eux, plutôt qu'ils ne se départiront du siège où ils se cramponnent. Ils ne tiennent nullement à l'éclat extérieur ; leur habit n'est pas du faiseur en vogue, encore moins d'un tailleur de Pétersbourg ; mais, en revanche, dans leur coffre, c'est une vraie bénédiction. Le fluet, au bout de trois ans, ne possède pas une *âme* qui ne soit engagée au Lombard[12]. Le gros, sans bruit, voyez, au bout de la ville, il a acheté une maison sous le nom de sa femme ; puis, à l'autre bout, là-bas, une autre maison, puis un petit village un peu plus loin, puis un fort gros village à église, à maison *seigneuriale ;* et à la fin, après avoir servi Dieu et le tsar, acquis la considération qui ne manque jamais au riche, il prend son congé, il se retire sur ses terres : c'est un seigneur de village, c'est un bon *bârine* russe, il reçoit chez lui, et il est parfois un très bon vivant. Après lui, ah ! après lui ses héritiers, ordinairement des *fluets,* mènent très grand train le bien laissé par le père ou par l'oncle...

Telles étaient les étranges pensées qui se jouaient dans la tête de Tchitchikof, pendant qu'il examinait attentivement la composition de la société ; et il résultat de ces réflexions qu'il se réunit aux *gros*, parmi lesquels il rencontra presque toutes les personnes chez qui il s'était présenté le matin : le procureur général, figure dont les yeux étaient abrités sous d'énormes sourcils noirs, l'un d'eux à demi fermé, l'œil gauche comme s'il disait à quelqu'un : « Suis moi, mon cher, là dans l'autre chambre, j'ai un mot à te dire. » C'était, du reste, un homme sérieux et très

[12] Le Lombard est un grand établissement de banque dirigé par un haut conseil de tutelle de tous les Instituts d'orphelins et d'orphelines, et de sourds-muets, placés sous les auspices de sa Majesté l'impératrice régnante ; on y place son argent à 4 pour 100, et l'on y engage ses biens meubles et immeubles ; on y peut hypothéquer jusqu'à dix mille âmes. Au-dessus de ce chiffre on s'adresse à la banque d'emprunt.

Une des plus considérables sources de revenus du Lombard consiste dans le monopole des cartes à jouer, et il n'en saurait être de plus sûr ni de plus productif que celui-là en Russie.

économe de paroles. Le directeur de la poste, homme de taille plus que médiocre, mais grand philosophe et bel esprit à sa manière ; le président de cour, homme réfléchi, agréable... tous l'abordèrent comme une ancienne connaissance. Tchitchikof fit à chacun un petit salut tant soit peu de biais, mais non sans gentillesse. Ce fut le moment où il fit la connaissance de M. Manilof, gentilhomme campagnard très poli, très expansif ; et de M. Sabakévitch, autre gentilhomme un peu lourd, qui, une première fois, en cette occasion, lui marcha sur le pied en lui disant : « Pardon ! » tandis qu'on lui présentait une carte qu'il prit en faisant son salut oblique, que j'ai déclaré n'être pas sans grâce. Ces messieurs allèrent prendre place à des tables vertes, qu'ils ne quittèrent plus avant qu'on eut servi le souper. Il va sans dire que toute conversation cessa complètement, comme il arrive toutes les fois qu'on procède aux affaires graves. Le directeur des postes était, ai-je dit, très expansif ; cependant, une fois les cartes en main, il prit une physionomie pensive, remonta sa lèvre inférieure sur la supérieure et resta ainsi tant que dura le jeu. En jouant une figure, il frappait vigoureusement du revers de la main la table, en disant, si c'était une dame : « Marche, la femme du curé ! » Et si c'était un roi : « En avant, le paysan de Tambof ! » Sur quoi le président disait : « Et moi, je lui coupe la moustache ; rasé, le paysan ! » Quelquefois le coup donné au centre de la table, en jouant la carte, était accompagné de mots tels que ceux-ci : « Eh bien ! vaille que vaille, tenez, carreau ! » ou bien les mots torturés à plaisir : « Pique, piquet, picard, picotin, pico-pico !... Cœur, petit cœur, joli cœur, cœurelet, la cœurelurette, » et c'est ainsi qu'ils avaient l'habitude de baptiser entre eux les couleurs.

Après le jeu, disputes à haute voix, comme d'usage. Notre voyageur disputa aussi, mais il soutint ses dires d'un ton plein d'urbanité. Jamais il ne disait : « Vous êtes allé... » Mais : « Vous avez bien voulu aller en cœur ; j'ai eu l'honneur de couper votre cinq, » et à l'avenant. Il faisait plus : pour aider au rétablissement de l'harmonie, il leur présentait à tous impartiale-

ment sa tabatière d'argent, au fond de laquelle on apercevait deux violettes prodigues de leur parfum.

L'attention de Tchitchikof était plus particulièrement fixée sur MM. Manilof et Sabakévitch, les deux nobles campagnards dont j'ai parlé plus haut. Il prit à part le président de cour et le directeur des postes, et les questionna l'un après l'autre sur ces deux gentilshommes. L'ordre dans lequel il procéda à cette petite enquête indique, ce me semble, dans le questionneur, un esprit sensé, solide et pratique. Il commença par demander combien chacun de ces messieurs avait d'âmes, dans quel état étaient ses terres, et si celles-ci étaient hypothéquées ou non ; et c'est à la fin de l'information qu'il demandait les noms et prénoms des personnes.

En peu de temps il parvint à faire la conquête de deux campagnards. Manilof, qui était encore dans toute la force de l'âge, qui avait les yeux d'une fadeur doucereuse, et clignotait à tout éclat de rire, l'avait soudainement pris en grande affection. Il lui pressa longtemps la main, et le pria avec instance de venir le voir à son village, situé à une quinzaine de verstes (kilomètres). Tchitchikof répondit, en lui faisant une charmante inclination de tête et lui pressant la main, qu'il était très disposé à l'aller visiter, et qu'il s'en faisait même un *devoir sacré*. Sabakévitch survenant en ce moment, lui dit de son côté, mais laconiquement : « Vous viendrez chez moi. » Et, en prononçant ce peu de mots, il souleva un pied chaussé d'une botte d'une si gigantesque mesure, qu'on trouverait difficilement ailleurs un autre pied qui la remplit comme le sien, surtout aujourd'hui, que, dans notre bonne Russie, les Samsons et les Hercules ont commencé à devenir des curiosités. Tchitchikof retira à temps ses petits pieds de citadin, et évita heureusement une cruelle foulure.

Le lendemain Tchitchikof dîna et passa la soirée chez le maître de police, où, dès les trois heures après midi, on se mit

au whist, séance qui dura jusqu'à deux heures après minuit. Là, il fit la connaissance d'un propriétaire des environs, du nom de Nozdref, homme de quelque trente ans, gaillard sans gêne, qui, après avoir échangé quelques mots, se mit à le tutoyer. Il n'y avait pas à s'en choquer, puisqu'il était de même aux *tu* et aux *toi* avec le maître de police et avec le procureur lui-même. Une chose frappa, du reste notre voyageur : lorsqu'on se fut mis à s'échauffer au jeu, les deux fonctionnaires, surveillant le nouvel arrivant, commencèrent à vérifier exactement ses levées, et suivirent de l'œil chaque carte qu'il jouait.

Le jour suivant, Tchitchikof gratifia de sa soirée le président de cour, qui reçut toutes ses visites sans dépouiller sa robe de chambre assez graisseuse, malgré la présence de deux dames.

Le quatrième jour il alla, dans l'après-dîner, chez le vice-gouverneur. Le jour suivant, il se trouva à un dîner de cérémonie chez le fermier des eaux-de-vie, puis à un dîner sans façon chez le procureur, petit dîner qui en valait bien un grand ; puis chez le maire, à un déjeuner de sortie de messe, qui valait, certes, un dîner pour l'abondance. Bref, il n'y avait pas moyen qu'il passât une heure chez lui en repos, et il ne rentrait à son auberge que pour dormir et changer de linge. Il sut parfaitement se retourner au milieu du tout ce peuple de notables, et s'y montra tout à fait homme du monde. Quel que fût le sujet d'un entretien, il savait soutenir la conversation. Était-il question de haras, on aurait pensé qu'il n'avait vu que cela ; chiens, il faisait, sur la plupart des meutes et des races, des observations fort judicieuses ; enquêtes judiciaires, il faisait bien voir qu'il savait toutes les manigances de MM. les juges ; citait-on des coups de billard extraordinaires, là encore il n'était pas pris au dépourvu ; parlait-on vertus, il en raisonnait avec âme et les larmes aux yeux ; bischow ou vin chaud, il savait pour le faire des recettes admirables ; douanes, il pouvait en revendre aux plus malins pour déjouer les inventions de la contrebande : et il est à observer qu'il savait envelopper le tout d'un certain air de gravité

douce qui donnait du poids à sa parole. Il ne parlait point haut, mais très distinctement, sans hâte ni lenteur : c'était, en somme, relativement aux localités, un homme très comme il faut. Tous les fonctionnaires étaient contents de le voir séjourner si volontiers dans leur ville. Le gouverneur s'expliqua fort honorablement sur son compte, en disant : « C'est un *homme bien intentionné ;* » le procureur le proclama *homme entendu ;* le colonel de gendarmerie le jugea *un savant ;* le président de la chambre le qualifia *d'honorable et bien élevé ;* le maître de police ne cessa de le citer comme un homme *des plus agréables ;* la femme du maître de police, allant plus loin, faisait de lui le plus aimable et le plus excellent des hommes. Il n'y eut pas jusqu'à Sabakévitch, homme très avare d'éloges, qui, un soir, étant revenu tard la nuit dans son manoir, se coucha en disant à sa femme, qui était fort maigre, qu'ayant passé la soirée chez le gouverneur, et dîné le lendemain chez le maître de police, il avait fait la connaissance du conseiller de collège Paul Ivanovitch Tchitchikof, qui était un homme des plus agréables ! À quoi son épouse, se laissant aller malgré elle à une comparaison mentale, répondit en toussillant et le poussant légèrement du genou.

L'opinion était donc très favorable au voyageur, et elle se soutint parfaitement, unanimement dans toute la ville, jusqu'à ce que le bruit d'une particularité, d'un étrange projet qui lui fut attribué, et dont nous allons instruire nos lecteurs, jeta la confusion et l'incertitude dans tous les esprits à son sujet.

CHANT II

La famille Manilof

Tchitchikof fait atteler pour aller voir Manilof, qui lui a dit demeurer à quinze kilomètres de la ville. – Pétrouchka reste préposé à la garde des effets. – Portrait de Pétrouchka ; l'auteur s'excuse de présenter au public dédaigneux de Russie le laquais et le cocher d'un héros qui lui-même n'est ni prince, ni comte, ni baron ni même général. – Tchitchikof franchit la barrière de la ville et une distance de quinze verstes, puis une seizième verste. – Là un paysan est interrogé sur le village nommé Manilovka. – Après une demi-douzaine de verste encore, Tchitchikof arrive enfin. – Description des localités, – Joie de Manilof voyant venir une visite quelconque, puis reconnaissant Tchitchikof. – Insignifiance impatiente de certains personnages. – Portrait de Manilof, en qui on voudrait voit une passion, une manie, un vice, afin de savoir de lui quelque chose. – Mme Manilof est bien la femme de son mari, et tous deux sont bien les père et mère des petits Manilof. – Manières cérémonieuses du couple sentimental. – Trio de louanges données sans restriction à toutes les notabilités de la ville. – Recrudescence de compliments mutuels. – La salle à manger, les enfants, leur gouverneur. – Manilof fait briller à table l'instruction de ses héritiers. – Thémistoclus mord Alcide à l'oreille. – Manilof, après le dîner, emmène son convive dans sa petite tabagie, qu'il nomme son cabinet. – Tchitchikof, qui ne fume pas, se prête aux propos bucoliques et sentimentalistes de son amphitryon et en fait une transition pour savoir s'il est mort beaucoup de monde dans le village depuis le dernier cens. – L'intendant en apporte la liste. – Caractère et position de cet

homme. – Tchitchikof veut avoir ces âmes mortes : Manilof craint un moment que son convive ne soit fou, puis il se rassure, revient aux propos idylliques, il promet d'aller à la ville, au premier jour, passer l'acte de vente de ses morts, et reçoit les tendres adieux de son ami. – Mme Manilof et les deux jeunes savants au moment du départ. – Il est promis des joujoux. – Derniers efforts faits pour retenir l'aimable visiteur. Tchitchikof part. – Il y a de l'orage dans l'air. – Manilof, toujours rêveur, rêve ce soir-là plus rêveusement que jamais ; une seule question l'interloque : « À quoi bon acquérir des âmes mortes ? »

Il y avait déjà plus d'une semaine que le voyageur était dans la ville, allant à toutes les soirées et à tous les dîners, et passant son temps, comme on dit, très agréablement. À la fin, il se décida à étendre le cours de ses visites hors de la ville, en commençant par MM. Manilof et Sabakévitch, à qui il avait engagé sa parole. Peut-être qu'en ceci il fut excité par un autre mobile, par une pensée positive plus importante, plus selon son cœur… Mais c'est ce que le lecteur apprendra peu à peu, à mesure que les faits passeront devant nous, s'il a toutefois la patience de lire cette nouvelle, il est vrai très longue, et qui se développera de plus en plus, et même fort largement en approchant de la fin, laquelle sera, ici comme partout, la couronne de l'œuvre.

Il avait été ordonné au cocher Séliphane d'atteler les chevaux de très grand matin à la britchka. Pétrouchka devait, au contraire rester préposé à la garde de la chambre et de la valise. Il faut que le lecteur fasse connaissance avec ces deux domestiques, serfs de notre héros. Il va sans dire que ce sont des personnages peu marquants, pas même de ceux qu'on appelle de second plan ou même du troisième ; il va sans dire aussi que la marche et les ressorts de notre épopée ne sont pas appuyés sur eux et ne font que les toucher et les accrocher un peu en passant : mais l'auteur aime beaucoup à se montrer fécond en me-

nus détails et, tout Russe qu'il est, il a la prétention d'être ponctuel comme un Allemand. Cela prendra du reste bien peu de temps et d'espace, car nous n'ajouterons presque rien à ce que le lecteur sait déjà de Pétrouchka, c'est-à-dire que Pétrouchka était porteur d'une redingote brune qui avait appartenu à son maître, et qu'il avait, comme en ont les gens de sa profession, gros nez et grosses lèvres. Par caractère, il était plutôt sombre et muet que grand parleur ; il avait même un noble penchant à la civilisation, c'est-à-dire à la lecture des livres ; seulement il ne s'occupait pas du sujet. Et que lui importait s'il s'agissait des amours d'un héros, ou d'un A, B, C, ou si c'était un livre de prières ? il lisait tout avec une égale attention ; si on lui eût donné un livre de chimie, il ne l'aurait pas refusé. Ce qui lui plaisait n'était pas ce qu'il lisait, mais la lecture, ou mieux l'acte de la lecture même, admirant que des lettres il sortît éternellement quelques mots dont parfois le diable sait le sens. Il gardait de préférence, dans cette opération, la position couchée et s'établissait dans l'antichambre, et sur son lit, c'est-à-dire sur le matelas qui serait, par cette pression de jour et de nuit, devenu mince comme une galette, s'il ne l'eût pas été d'avance.

Outre sa fureur de lecture, il avait encore deux habitudes, celle de dormir tout habillé, en surtout, et d'exhaler de toute l'économie de sa personne une senteur à lui particulière, qui était son atmosphère inséparable, une atmosphère de renfermé et de chambre à coucher, si bien qu'il suffisait d'arranger son lit même dans une maison non encore habitée, et d'y apporter son manteau et ses habits pour qu'il semblât que, dans cette chambre, on vécût sans air frais depuis dix ans. Tchitchikof, homme très délicat, et même dans certains cas, fort peu endurant, dès qu'il s'était étiré et avait aspiré, le matin, l'air de l'appartement, fronçait le sourcil, secouait la tête et disait : « Que diantre est-ce donc ? tu transpires, drôle. Tu devrais bien aller au bain. » Pétrouchka ne répondait rien et tâchait d'avoir l'air de s'occuper de quelque chose ; il allait, une brosse à la main, près de l'habit du maître suspendu à un clou, ou tout simplement il rangeait les

chaises ou le linge. Quant à ce qu'il pensait en ce moment, il se disait peut-être à lui même : « Et toi, tu es aussi gentil garçon ; ne te mets-tu pas tout en nage à répéter quarante fois la même chose ? » Au reste, Dieu sait ce que pense un domestique serf dans le temps où son maître lui fait des remontrances.

Voilà ce qu'on peut dire de Pétrouchka pour cette première fois... Le cocher Séliphane était un tout autre homme...

Mais l'auteur a vraiment conscience d'occuper si longtemps son lecteur de gens plus que subalternes, lui qui sait combien peu volontiers le monde aime à explorer les couches inférieures de la société. L'*homme russe*, le voici : il a un grand penchant â faire connaissance avec quiconque est au moins d'un grade au-dessus de lui, et la connaissance chancelante d'un prince ou d'un comte lui semble fort préférable aux plus intimes affections entre égaux. L'auteur même a honte de son héros, qui n'est que conseiller de collège[13]. Comme ses inférieurs, les conseillers de cour voudront se lier avec lui ; mais ceux qui ont atteint le titre de général, ceux-ci peut-être jetteront sur le livre un de ces regards méprisants que jette l'homme du haut de son orgueil sur tout ce qui ne rampe pas à ses pieds, ou, qui pis est, ne feront aucune espèce d'attention au livre ni à l'auteur. Tout en restant sous le coup de la possibilité d'un tel affront, il faut retourner à mon héros.

Ayant donné ses ordres dès le soir même, puis étant réveillé de très bonne heure, s'étant levé, s'étant lavé et relavé le corps depuis les pieds jusqu'à la tête avec une éponge mouillée, ce qu'il ne faisait que les dimanches (et ce jour-là était un dimanche), s'étant rasé de si près, que ses joues en furent douces, unies et lustrées comme du satin, ayant mis un habit caneberge à pluie d'or, et une pelisse d'ours noir, il sortit, et, au bas de l'escalier, se fit soutenir tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, par le

[13] Rang civil qui correspond au grade de colonel de la ligne.

garçon d'auberge, et monta en britchka. L'équipage sortit avec bruit de la porte cochère de l'hôtellerie. Un pope qui passait lui ôta son chapeau ; plusieurs petits garçons, aux souquenilles sales, tendirent la main en disant : « Monsieur, donnez à des orphelins ! » Le cocher, ayant remarqué que l'un d'eux aimait à grimper derrière les équipages et serrait de près la britchka, lui cingla la figure d'un coup de fouet, et la britchka se sentit assez rudement ballottée sur le pavé de la rue. Dans le lointain on voyait avec joie paraître la barrière peinte en noir et en blanc coupée par une raie rouge sang de bœuf, comme toutes les barrières. C'était l'annonce que le cahotement du pavé et les autres désagréments allaient cesser. Et en effet, après quelques dernières secousses des plus rudes, Tchitchikof se sentit à la fin rouler sur la terre molle. La ville avait à peine disparu derrière lui que déjà commencèrent à paraître, des deux côtés de la route, sous tous les aspects possibles, les menus symptômes de l'état inculte et sauvage où étaient laissées les communications ; c'était une double ligne inégale et accidentée de taupinières, de sapinières, de touffes naines, de pins maigres et souffreteux, de pieds calcinés d'anciens troncs que l'incendie avait dévorés, de sauvages bruyères et autres ornements de ce genre. Il arrivait même que des villages s'étendaient alignés en deux parallèles exactes ; ils ressemblaient par leur construction à du vieux bois en bûches superposées, qu'on aurait mises sous une toiture de planches grises, ornée à son rebord de découpures en bois pareilles à ces dessins à jour qu'on fait aux essuie-mains, dans nos campagnes, depuis les temps de Rurick et d'Oleg.

Quelques paysans, comme à l'ordinaire, bâillaient empaquetés dans leurs amples touloupes, sur les bancs que formait un bout de madrier posé sur deux piquets devant leur porte cochère. Des femmes à large face et à la gorge bridée par le cordon de la taille prise au niveau des aisselles, regardaient des fenêtres du haut, tandis qu'un veau regardait encore plus naïvement par la lucarne du bas et qu'un pourceau avançait son groin entre les barreaux de la palissade. En un mot, c'était un paysage excessi-

vement connu. Après avoir franchi quelques kilomètres d'une si agréable contrée, Tchitchikof se rappela que, d'après l'indication même de Manilof, là devait être son village. Mais il vit filer le seizième poteau, et toujours point de village. S'il n'avait pas rencontré deux paysans sur la route, il lui aurait fallu en faire son deuil et regagner la ville. À la question : « Où est le village Zamanilovka ? » les paysans ôtèrent leur chapeau, et l'un d'eux (indubitablement le plus sage, il portait une barbe en coin à fendre le bois), répondit : « Manilovka peut-être, et non Zamanilovka.

– Oui, oui bien, Manilovka !

– Manilovka ! Ah ! ainsi, tu feras encore une verste, et alors t'y voici ; c'est-à-dire de ce côté, à ta droite.

– À droite ? dit le cocher.

– À droite, répondit le paysan, oui, c'est la route pour Manilovka. Quant à Zamanilovka, il n'y en a pas trace dans le pays. On nomme l'endroit ainsi, c'est à dire, son nom est Manilovka ; mais Zamanilovka, non, il n'y en a pas du tout. Va tout droit, tu verras sur la montagne une maison de pierre, et à deux étages, la maison du maître, c'est-à-dire, dans laquelle est le seigneur. Tu seras devant Manilovka, mais sois sûr que, pour Zamanilovka, il n'y en a pas du tout de ce nom, et il n'y en a jamais eu. »

Notre britchka se lança à la quête de Manilovka. Ils firent d'un trait deux kilomètres ; ayant alors remarqué un petit chemin à ornières, ils le prirent : puis ils le longèrent bien l'espace de trois ou quatre kilomètres, mais toujours sans apercevoir la moindre apparence de maison en pierre. Tchitchikof, à cette occasion, se souvint que quand en Russie un ami, un campagnard vous prie de venir le voir chez lui à quinze verstes, il faut au moins doubler ce nombre pour se faire une idée approximative de la vraie distance. La terre de Manilovka n'avait rien dans

son site qui pût intéresser. La maison seigneuriale était perchée sans encadrement, seule, sur un monticule ou plutôt sur un simple tertre, exposée à tous les souffles de la rose des vents ; le versant qu'elle dominait était comme une sorte d'ample boulingrin frais fauché ; le maître y avait fait planter deux ou trois *clumbs* à l'anglaise, composés de lilas, de seringas, et d'acacias à fleurs jaunes. Quelques bouleaux atrophiés formant un massif assez laid élevaient, à dix pieds au-dessus du sol, leurs cimes incapables de donner de l'ombrage, ce qui ne l'avait pas empêché de se construire, sous deux de ces arbres vieillots et poitrinaires, une tonnelle à toit plat : elle consistait en six supports révolus de lattes croisées, peintes en vert et avec cette inscription au-dessus de l'entrée formée par deux colonnettes : « Temple de la méditation solitaire. » À vingt pas de ce temple soi-disant, était une mare, supposons un étang, couverte de végétations épaisses, qui jouaient le tapis de billard, et telles enfin qu'on en voit d'ordinaire dans les jardins anglais de presque tous nos campagnards russes.

Au pied du versant et en partie sur le versant même, de noires petites chaumières faisaient tache çà et là, et notre héros, on ne sait pourquoi, se mit à les compter, et il en compta plus de deux cents. Nulle part il n'y avait entre elles ni arbres, ni buissons, ni verdure quelconque ; on ne voyait que des rondins brunis et déprimés par le temps. Deux commères seules animaient le paysage ; elles avaient relevé pittoresquement leurs habits, et, s'en étant fait une ceinture bien assujettie sur les hanches, elles entrèrent bravement jusqu'aux genoux dans l'eau dormante de l'étang, d'où elles tirèrent par deux balises de bois un méchant filet à compartiments, où se trouvaient pris deux écrevisses et un imprudent gardon ; ces femmes semblaient être en querelle et se faire l'une à l'autre des gronderies énergiques. Plus loin, à gauche, brunissait, bleuâtre et peu agréable à l'œil, un triste bois de pins. Le temps était lui-même très propre à rendre tout site maussade et fatigant ; le jour n'était ni clair, ni sombre, mais d'un certain gris indéterminé rappelant la teinte générale de

l'uniforme des soldats de garnison. Pour compléter le tableau, il y avait là un coq qui témoignait du *variable* aussi bien qu'eût pu faire un baromètre ; il avait eu l'envergure du bec fendue jusqu'au cerveau par l'effet de fureurs rivales dont la cause est fort connue ; il n'en brillait que plus fort et se battait les flancs de ses ailes ébouriffées et pantelantes, qui ressemblaient à de vieux débris de nattes de til[14] traînés sur les chemins. En entrant dans la cour, Tchitchikof aperçut, sur le seuil de l'auvent, le maître lui-même, qui était là en surtout de chalis fond vert, tenant sa main gauche au front en guise de garde-vue, comme pour voir mieux l'équipage qui arrivait à lui. À mesure que la britchka avançait vers l'auvent, les yeux du seigneur s'éclaircissaient, et un sourire allait s'épanouissant de plus en plus sur son visage.

« Paul Ivanovitch ! s'écria-t-il enfin, au moment où Tchitchikof sortait de la britchka. À la fin, vous vous êtes souvenu de nous. »

Les deux amis s'embrassèrent fortement, et Manilof emmena sa visite dans l'appartement. Malgré le peu de temps qu'ils mettront à traverser l'avancée, l'antichambre, la salle à manger, voyons si nous parviendrons à dire quelque chose du maître de la maison. Mais ici l'auteur doit reconnaître que l'entreprise n'est pas sans difficulté. Il est beaucoup plus facile de représenter des caractères aux grands traits, car alors tout bonnement, on jette la couleur à pleines mains : des yeux noirs pleins de feu, de longs sourcils pendants, un front sillonné de rides profondes, un manteau noir ou braise ardente jeté sur l'épaule... et le portrait est fait. Mais tous ces messieurs si semblables entre eux, tels qu'on en voit chez nous par douzaines, et qui, à les regarder quelque temps, offrent de petites particularités à peine saisissables, ces messieurs sont vraiment tout ce qu'il y a de plus ingrat pour le pauvre artiste condamné à les peindre. Ici on avouera qu'il faut porter la plus grande intensité d'atten-

[14] La seconde écorce très fine du tilleul ou du bouleau.

tion, pour faire ressortir devant soi des traits sans relief et presque frustes, et en général il faut, avec de tels originaux, plonger là un regard bien exercé, bien scrutateur, pour trouver quelque chose qui ait ombre de physionomie. Dieu seul peut-être sait quel était le caractère de Manilof. Il y a une sorte d'hommes qu'on nomme des *ni ci ni ça*, à la ville Bogdane, au village Séliphane, comme dit le proverbe ; c'est peut-être dans cette classe qu'il faut ranger Manilof.

Au premier coup d'œil c'est un homme de bonne mine ; les traits de son visage ont de l'agrément, mais dans cet agrément il semblait qu'il eût été mis trop de sucre ; dans ses manières et dans le tour de sa phraséologie coutumière, on sentait le parti pris de faire des connaissances et de passer pour un homme charmant. Son sourire était, voulait être engageant ; sa chevelure était blonde et ses yeux bleu de faïence. Dans la première minute de sa conversation on ne pouvait s'empêcher de dire : « Quel homme agréable et bon ! » Dans la minute suivante on ne disait rien du tout, et, à la troisième on pensait : « Que diable est-ce que cet homme ? » et on s'en allait plus loin ; si on ne s'en allait pas, on éprouvait un ennui mortel. On ne pouvait attendre de lui aucun mot vif ni même aucun de ces mots supportables qu'on entend de quiconque est mis sur un sujet qui lui tient tant soit peu au cœur. Chacun a sa manie spéciale : chez l'un c'est la manie des chiens couchants ; chez un autre, c'est la manie de la musique, et il se croit unique pour sentir la profondeur de certains chefs-d'œuvre de l'art ; un troisième est passé maître en bonne chère ; un quatrième est incomparable quand il joue un rôle de trois pouces plus haut que n'est sa taille naturelle, et il est toujours en scène ; un cinquième a des goûts moins ambitieux, il dort, ou bien, à la promenade, il grille visiblement du désir de se montrer attelé en bricole à quelque aide de camp général de passage, afin d'être bien remarqué dans toute cette gloire par ses connaissances et par les gens de la localité ; un sixième est gratifié d'une main qui sent une envie irrésistible de

plier par un coin un as ou un deux de carreau[15], tandis que la main du septième se glisse d'instinct vers sa bourse, et, pour être sûr d'avoir des relais, a soin d'arriver plus près de la personne de M. le maître de poste ou même des postillons ; en un mot chacun a son tic, mais Manilof n'offre rien de saillant à l'observateur. À la maison, il parle peu, et, la plupart du temps, il réfléchit, il pense ; ce qu'il pense, c'est un mystère, non pas entre Dieu et lui, mais un mystère, je crois, pour lui-même. On ne peut pas dire qu'il ait jamais médité quelque système de grande culture, car il n'allait jamais voir ses champs et, chez lui, l'économie rurale était visiblement abandonnée au hasard.

Quand son régisseur lui disait :

« Monsieur, il faudrait bien faire telle ou telle chose.

– Hum, ce ne serait pas mal, » répondait-il en retirant sa pipe de ses lèvres, et livrant à l'atmosphère un trésor de blanche fumée, habitude prise jadis à l'armée, où il avait laissé la réputation d'un officier très doux, très délicat et très bien élevé, mais d'un vrai bourreau de tabac turc. « Oui, oui, ce ne serait pas mal ; ce ne serait pas mal, hum ! »

Quand un de ses paysans venait le trouver et lui disait en se grattant la nuque :

« Maître, permets que j'aille chercher de l'ouvrage afin que je gagne de quoi payer ma redevance.

– Bon, va, » lui répondait-il tout en fumant sa pipe ; et il ne lui venait pas même à l'esprit que cet homme allait se livrer, loin de ses yeux, à ses habitudes invétérées d'ivrognerie.

---

[15] C'est-à-dire *faire paroli* au jeu.

Quelquefois, du haut de son perron, jetant un regard long et fixe sur sa cour, sur la route, et plus loin sur l'étang, il rêvassait à un passage souterrain qui, de la maison, s'étendrait sur tout cet espace, puis il quittait cette idée et passait à celle d'un grand pont en pierre jeté sur l'étang ; sur ce pont seraient à droite et à gauche des bancs où les marchands forains viendraient étaler et débiter les diverses marchandises communes nécessaires aux villageois. Toutes les fois qu'il se représentait ce champ de foire, ses yeux s'humectaient d'attendrissement et sa figure s'animait d'un air de grande satisfaction. Ces embryons d'idées, qu'il donnait volontiers pour des projets à peu près arrêtés, restaient à l'état de songes vagues, mais persistant comme l'idée fixe de celui qui n'a plus d'idées. Il y avait dans son cabinet, sur le bureau, un livre qu'on y a toujours vu et toujours avec un signet à la page 15. Il le lisait constamment depuis plusieurs années, sans avoir pu sortir de ces quatorze premières pages.

Il manquait éternellement quelque chose dans sa maison. Le salon avait son meuble tendu d'une belle étoffe de soie, qui, sûrement, lui avait coûté une somme assez forte ; par malheur l'étoffe avait manqué pour deux fauteuils, qui avaient, en attendant, été couverts de deux nattes de til. Le maître de ce beau meuble ne manquait pas, depuis plusieurs années, d'avertir ses visites de ne pas s'asseoir sur la grosse enveloppe poudreuse de ces sièges, et il disait : « Ce sont deux fauteuils qui ne sont pas prêts. » Dans une autre pièce, il n'y avait pas de meuble du tout, quoiqu'il eût été dit, dès les premiers jours après le mariage de Manilof :

« Ma chère amie, il faut que je songe à meubler cette chambre au moins d'un meuble provisoire, et j'aviserai après. »

Le soir, on mettait sur la table un joli chandelier de bronze noir, dont la tige était formée par le groupe des trois Grâces, et le haut pourvu d'un charmant garde-vue en nacre de perle ciselé et, de front avec cet objet agréable à l'œil, on posait un vieux

chandelier de cuivre invalide, boiteux, faussé, courbé, tout ensuiffé... Eh bien, ni le maître, ni les dames, ni les valets, personne ne remarquait même le contraste choquant de ces deux objets si disparates.

Sa femme... Du reste ils étaient très contents l'un de l'autre. Bien qu'ils eussent plus de huit ans de mariage, les conjoints s'apportaient l'un à l'autre un quartier de pomme, un petit bonbon, une noisette, et ils se disaient avec l'innocente émotion du plus tendre amour : « Voyons, m'ami (ou m'amie), ferme les yeux et ouvre le petit bécot, et on aura du nanan. » Il va sans dire que le petit bécot s'ouvrait aussitôt, et on ne peut plus gentiment. Avant les jours de naissance et de fête patronale, des surprises étaient préparées : c'était quelque joli étui à cure-dents ou un essuie-plume brodé en perles, ou à l'avenant. Souvent ils étaient assis sur le divan, et tout à coup, sans qu'on pût en deviner la cause, l'un posait sa pipe, l'autre son ouvrage, et ils s'imprimaient l'un à l'autre un si long et rude baiser, qu'avant qu'ils eussent fini ce jeu on avait tout le temps de fumer une cigarette. En un mot, ils étaient ce qu'on appelle heureux. Certainement il était trop facile de voir que, dans la maison, il y avait assez des choses à faire sans ces longs baisers et ces adorables surprises, et qu'on eût pu leur poser beaucoup de questions gênantes pour leur amour-propre. Pourquoi, par exemple, la cuisine se faisait-elle bêtement et dans le plus grand désordre ? Pourquoi est-on à court de provisions en tout genre ? Pourquoi une ménagère qui est une voleuse ? Pourquoi des gens sales, infects, et presque toujours pris de vin ? Pourquoi toute la valetaille des cours dort-elle librement douze heures du jour et ne fait-elle que des sottises pendant les douze autres ? Ce qui répond à toutes ces questions, c'est que Mme Manilof est une personne *bien élevée*. Et la bonne éducation est donnée, comme on sait, dans des pensionnats. Et dans les pensionnats, comme on sait, il est enseigné qu'il y a trois choses qui constituent la base des vertus humaines : le français, indispensable au bonheur de la vie de famille ; le piano, pour charmer les moments

de loisir du mari ; et enfin, la partie du ménage proprement dit, qui consiste à tricoter des bourses et à préparer de jolies petites surprises. Pourtant il y a des raffinements, des perfectionnements dans les méthodes, surtout dans ces derniers temps ; tout ceci dépend de l'esprit et des moyens de la maîtresse de pension. Il est d'autres pensions où c'est la musique qui est en avant, puis le français et enfin la partie du ménage. Et quelquefois il arrive que, dans le programme, la première chose est la science du ménage, ou les ouvrages de mains pour surprises, puis le français et enfin la musique. Il y a méthodes et méthodes, programmes et programmes. Il faut encore remarquer, quant à Mme Manilof… Mais j'en conviendrai, j'ai une peur effroyable de parler des dames, et il est temps de retourner à nos amis, qui se tenaient depuis quelques minutes près de la porte du salon, combattant de courtoisie à qui n'entrerait pas le premier.

« De grâce, ne faites donc pas de façons avec moi ; je passerai après vous, disait Tchitchikof.

– Non, pardon, je ne me permettrai point de prendre le pas, moi campagnard, sur une visite si… aimable, si parfaitement civilisée.

– Civilisée !… Vous voulez rire… Allons, de grâce, passez.

– Eh bien donc, veuillez entrer, je vous prie.

– Et ça pourquoi ?

– Je sais ce que je dois… » repartit Manilof d'un air tout à fait gracieux.

Les deux amis finirent par franchir le seuil du salon en marchant de côté et se faisant face, puis aussitôt Manilof prit Tchitchikof par la main :

« Permettez-moi de vous présenter ma femme, lui dit-il. Ma chère amie, monsieur est Paul Ivanovitch. » ajouta-t-il en s'adressant à sa femme.

Tchitchikof regarda la jeune dame, qu'il n'avait pas du tout aperçue dans la chaleur des cérémonies de la porte. C'était une assez jolie femme et habillée tout à fait à son avantage ; elle portait une capote de soie damassée d'une couleur tendre ; elle jeta précipitamment, et d'un gracieux mouvement du poignet, je ne sais quel objet sur la table, et le saisit avec le voile de son mouchoir de batiste à coins brodés qu'elle tenait à la main. Elle se leva du divan où elle s'était tenue assise. Tchitchikof fit avec grand plaisir le mouvement de lui baiser la main. Elle lui dit en traînant un peu les paroles que c'était bien aimable à lui d'être venu les *charmer* de sa présence ajoutant qu'il ne se passait pas de jour que Manilof ne parlât de Paul Ivanovitch.

« C'est vrai, dit Manilof ; elle me disait deux ou trois fois chaque jour : « Eh bien, tu vois, il ne vient pas. – Attends, chère amie, il viendra. – Il ne viendra pas. – Il viendra. » Et vous voici à la fin ; vous nous honorez de votre bonne visite. Ah ! c'est un grand, un bien grand plaisir que vous nous faites là, un vrai jour de mai, fête de cœur... »

Tchitchikof, voyant ce chaleureux accueil aller jusqu'à employer ces mots de fête du cœur, sentit un peu de trouble et répondit avec une humilité sincère que, pour des termes si gracieux, il était d'un nom et d'un rang bien modestes, bien chétifs...

« Bah ! bah ! vous avez tout en vous, tout, tout, et même à mon sentiment plus que cela encore.

– Comment avez-vous trouvé notre ville ? se hâta de dire Mme Manilof ; y avez-vous passé votre temps sans trop d'ennui ?

– C’est une très jolie ville, répondit Tchitchikof, une ville qui me plaît beaucoup ; j’y ai passé tous ces dix à douze jours très agréablement : j’y ai trouvé une société très aimable.

– Et que vous semble de notre gouverneur ?

– N’est-ce pas, dit Manilof, que c’est un homme très distingué… et qui reçoit à merveille ?

– Vous avez parfaitement raison, répondit Tchitchikof, c’est un homme tout à fait comme il faut. Et comme il a pris en main les rênes de son administration ! comme il comprend bien ses devoirs ! Il faut souhaiter à notre patrie beaucoup de magistrats comme celui-là.

– Ah ! comme il sait, n’est-ce pas, en recevant quelqu’un, observer la délicatesse du langage et des manières… ajouta Manilof en faisant ma délicate figure de haut magistrat qui reçoit l’administré ; et de plaisir le hobereau fermait aux trois quarts les yeux, à peu près comme un chat à qui on passe légèrement les doigts sur la gorge et autour des oreilles.

– C’est un homme très accueillant et très agréable, reprit Tchitchikof. Et comme il est adroit de ses mains ! Vrai, j’ai eu de la peine à en croire mes propres yeux. Comme il s’entend à broder des dessous de lampe et des dessus de presse-papiers, de coussinets et de tabourets ! Il m’a fait voir une bourse en perles, qui est de son travail… En vérité, je ne sais si les doigts de fée de madame pourraient mieux faire que cela.

– Et notre vice-gouverneur, hein ? n’est-ce pas aussi un aimable homme ? dit Manilof en commençant à manœuvrer ses yeux comme tout à l’heure.

– C'est un charmant, un très charmant homme, répondit sans balancer Tchitchikof.

– Çà, permettez : que vous a semblé de notre maître de police ? n'est-ce pas que c'est vraiment un homme agréable ?

– Comment donc ! et très agréable, même ; de plus, un brave homme et plein d'esprit. Le président de cour, le procureur général et moi, nous avons été battus au whist chez lui ; nous avons joué *jusqu'aux derniers coqs*[16]. C'est un brave, un excellent homme.

– Eh bien, vous allez me dire votre avis sur la femme du maître de police, ajouta Mme Manilof ; n'est-ce pas vrai que c'est une très aimable femme ?

– Oh ! c'est une des plus excellentes femmes que j'aie connues, une femme essentielle, » dit Tchitchikof.

On ne manqua pas, après cela, de passer en revue le président, le procureur et le directeur de la poste, de sorte qu'il ne fut pas oublié un seul des fonctionnaires un peu marquants de la ville : et notez, je vous prie, que tous se trouvèrent les plus honnêtes gens du monde.

« Est-ce que vous habitez la campagne à poste fixe ? dit Tchitchikof aux deux époux.

– Oui, la plupart du temps, répandit Manilof ; quelquefois nous allons passer une, deux, trois semaines à la ville, uniquement pour voir des gens comme il faut ; c'est indispensable : on deviendrait sauvages, à vivre constamment confinés dans une campagne.

---

16 Jusqu'au jour suivant.

– C’est très vrai, dit Tchitchikof.

– Eh mais ! oui, reprit Manilof : ce serait tout autre chose si l’on était bien avoisiné ; si, par exemple, on possédait à quelques kilomètres de chez soi... si, par exemple, un homme demeurait là tout près, avec qui on pût, en quelque sorte, parler de choses agréables, du vrai bon ton, du bon goût et des manières du monde, et suivre ici l’étude de quelque bonne petite science, n’est-ce pas ?... de ces choses, hein ! qui dégourdissent l’âme, vous savez ! ces choses qui font pousser des ailes... pour s’envoler... »

Manilof avait certainement ici à rendre l’idée de *choses* pour lesquelles il n’y a pas de mots. S’étant aperçu que la langue se refusait à le suivre dans ces hauteurs, il exprima, d’un geste élevé, le fait poétique de son exaltation, et reprit terre en disant : « Alors, ah ! alors, sans doute, la campagne et la solitude auraient bien de l’agrément. Dans nos environs il n’y a personne, absolument personne... Tout ce qu’on peut faire, c’est de feuilleter, de loin en loin, quelque numéro du *Fils de la patrie*[17]. »

Tchitchikof convint, en branlant la tête et allongeant sympathiquement la lèvre, que c’était un état de choses bien fâcheux ; puis, voyant combien son hôte désirait de lui entendre prononcer là-dessus quelques paroles de choix, il ajouta qu’à son gré rien n’est plus charmant que de vivre dans la solitude, si l’on y sait jouir des spectacles qu’offre la nature, et de lire chez soi quelque livre.

Ceci étant trop discret, Manilof reprit :

---

[17] Le Fils de la Patrie était alors rédigé par MM. Gretch et Boulgarine. les fondateurs de cette publication et de l’*Abeille du Nord* ; l'un paraissait sous forme de cahiers, l'autre de simple feuille. Tous deux contenaient souvent des articles très libéraux relativement à l'époque, surtout avant 1825.

« À la bonne heure ; mais savez-vous, si l'on n'a pas sous la main un ami avec qui partager ses joies...

– Ah ! vous avez raison, parfaitement raison, interrompit Tchitchikof ; qu'est-ce que c'est, sans cela, que tous les trésors du monde ? « Autour de toi n'aie pas de l'argent, mais des braves gens, » a dit un sage. Oui, c'est un sage qui a dit cela.

– Eh bien ! Paul Ivanovitch, dit Manilof montrant, répandue sur toute la face, une expression non seulement douce, mais liquoreuse comme ces juleps qu'un médecin homme du monde administre habilement à ses riches et fantasques patients, si impatients de toute amertume, si difficiles à rasséréner, à encourager, à faire transpirer à souhait ; n'est-ce pas ? oui, avec un bon ami de son sexe on éprouve, je puis dire, une sorte de bien-être céleste... Houh ! voilà en ce moment, par exemple, à cette heure, que la Providence me procure le bonheur sans pareil, unique... de causer comme cela avec vous, de jouir de votre charmante conversation... Ah !...

– De grâce, quelle conversation, quel charme. Je suis un homme tout bon, tout hôte, un homme de rien, je vous assure.

– Oh ! Paul Ivanovitch, permettez-moi de parler à cœur ouvert : je donnerais avec joie la bonne moitié de ma fortune pour avoir une partie seulement des qualités que vous possédez !

– Eh bien, moi, je vous dis, répondit Tchitchikof, que je tiendrais à grand honneur d'avoir le quart ou le demi-quart... »

On ne sait vraiment jusqu'où serait allée cette effusion de tendres sentiments des deux amis, si un domestique ne fût venu annoncer que le dîner était prêt.

« Je vous en prie, dit Manilof, vous nous excuserez si vous ne trouvez pas chez nous autres campagnards un repas comme ceux qu'on fait dans les capitales sous les lambris dorés, sur les parquets en marqueterie. Nous offrons du chou à nos visites, mais c'est offert de bon cœur. Allons, de grâce ! de grâce ! »

À cette occasion, en arrivant vers la porte, ils recommencèrent les grandes cérémonies à qui ne prendrait point le pas sur l'autre, et Tchitchikof se décida à passer, en s'effaçant contre le battant gauche de la porte.

Arrivés dans la salle à manger, ils y trouvèrent deux marmots d'un âge à pouvoir, à la rigueur, être placés au bas bout de la table, sur des chaises hautes. Ils avaient près d'eux leur précepteur, qui s'inclina et sourit avec une politesse convenable. La maîtresse de la maison s'assit au centre, devant la soupière. Tchitchikof prit place entre madame et monsieur, et un domestique assit les enfants après leur avoir noué une serviette à chacun sur la nuque.

« Ah ! les jolis enfants ! dit Tchitchikof en les regardant avec un grand air de complaisance. Quel est leur âge, s'il vous plaît ?

– Celui-ci a sept ans, l'autre six, dit Mme Manilof.

– Thémistoclus ! » dit le père s'adressant à son petit aîné, qui tâchait de dégager son menton serré dans la serviette. Tchitchikof releva un peu les sourcils à ce nom très probablement grec, que Manilof gratifiait d'une terminaison latine, sans se douter qu'il faisait de l'hybride[18] ; mais, sans se rendre mieux compte que l'inventeur de ce qu'il y avait là de doublement païen dans une respectable famille chrétienne, il ramena sa face

[18] Hybride, formation de deux mots appartenant à deux idiomes distincts comme choléra-morbus, hippocampe, lapis-lazuli, chloroforme.

au calme de la bonhomie. « Thémistoclus, dis-moi un peu quelle est la principale ville de France ! »

Un examen aux fumées de la soupe et au fumet des petits pâtés ! cela se voit ; mais c'est étrange, et cela ne tient pas. Cependant, le précepteur regarda très fixement Thémistoclus et avait bien l'air de lui vouloir sauter au visage. Thémistoclus dit, sans trop se faire presser : « C'est Paris. » Le précepteur désarma, et même fit un signe d'approbation très débonnaire.

« Et chez nous, quelle est la principale ville, voyons ? » ajouta l'impitoyable examinateur.

M. le précepteur reprit son air anxieux et rigide.

« Pétersbourg... répondit assez bravement Thémistoclus.

– Et quelle autre ville encore est principale ?

– Moskva, répondit le jeune savant avec une légère nuance d'impatience en suivant de l'œil le plat aux pâtés.

– Bravo ! mon petit ami, s'écria doucereusement Tchitchikof. Voyez-moi un peu ce gaillard-là, poursuivit-il en se tournant, avec un air de grande admiration, vers Manilof. Je vous dirai qu'on peut attendre beaucoup, et beaucoup, d'un pareil enfant. Si vous ne saviez pas cela, je vous l'annonce.

– Oh ! vous n'avez encore rien vu, repartit Manilof enchanté ; sachez qu'il a un esprit étonnant pour un enfant. Voilà son puîné, Alcide qui est bien moins prompt à comprendre. Mais mon Thémistoclus, voyez-vous, il n'a qu'à apercevoir une cigale, un grillon, une petite bête du bon Dieu, tout de suite ses yeux brillent... et de courir après, et de suivre, et de tourner et retourner l'insecte avec sa houssine, et de le prendre dans le creux de la main. Je le mettrai dans la diplomatie. Thémistoclus !

poursuivit-il en s'adressant à l'espérance de sa maison, tu veux être ambassadeur ?

– Oui, » répondit Thémistoclus en rongeant une croûte et en balançant la tête à droite et à gauche.

En ce même instant, le laquais qui se tenait derrière la chaise de l'enfant se hâta de moucher le futur ambassadeur ; et il fit bien de se presser, car autrement une gouttelette étrangère à la soupe, qu'il venait de mettre devant lui, allait allonger le bouillon par sa chute inévitable.

L'entretien passa à de bons propos sur les charmes d'une vie retirée et paisible, ce qui n'empêcha point Mme Manilof de parler du théâtre du chef-lieu et du personnel de la troupe. Le précepteur regardait avec grande attention les interlocuteurs, et, aussitôt qu'il remarquait qu'ils étaient disposés à rire, il ouvrait la bouche et riait avec un dévouement méritoire. C'était évidemment un homme reconnaissant, résolu à donner par là une marque de déférence sympathique à l'honnête couple qui le traitait en véritable ami de la maison. Une fois, pourtant, son visage prit une expression rigide, et il frappa comminatoirement sur la table en regardant fixement les enfants, qui étaient placés en face de lui. Ce n'était pas sans raison, car Thémistoclus avait mordu Alcide à l'oreille ; et Alcide, les yeux gros de larmes et la bouche tout en convulsion, allait jeter les hauts cris quand, à la vue du précepteur irrité, réfléchissant tout à coup à l'inconvenance d'un scandale qui pourrait bien le priver d'un plat, il ramena ses muscles faciaux à leur état normal, et se mit, sans éclater, à ronger, arrosé de quelques larmes muettes, un os de mouton, qui lui étendit sur ses deux joues un beau vernis de graisse, et bientôt il n'y eut plus de trace apparente ni de chair, ni de pleurs, ni de morsure.

La dame de la maison s'adressait de temps en temps à Tchitchikof pour lui dire : « Vous ne mangez rien ! vous avez

mangé si peu... » À quoi le convié répondait autant de fois : « Je vous rends mille grâces, j'ai parfaitement dîné ; et d'ailleurs il n'y a pas de mets qui vaille le plaisir d'une aimable conversation. »

On se leva de table. Manilof était tout heureux, et la main posée sur le dos de son ami, il le dirigeait doucement vers le salon, quand tout à coup le convive se pencha vers lui, et lui déclara d'un air très significatif qu'il avait à lui parler d'une affaire des plus urgentes.

« En ce cas, passons dans mon cabinet, je vous prie, » dit Manilof.

Et il le conduisit dans une petite chambre dont l'unique fenêtre offrait pour horizon lointain la forêt bleuissante dont nous avons parlé plus haut.

« Voici, dit-il en introduisant son convive, mon petit coin particulier.

– C'est une fort gentille petite chambre, » dit Tchitchikof en regardant la pièce, qui en effet avait un air agréable.

Les murs étaient peints en couleur à la colle d'une teinte gris bleu fort tendre ; le mobilier consistait en quatre chaises, un fauteuil et une table ; sur la table étaient, outre le livre dont nous avons fait mention, quelques papiers écrits en grosse de greffes ; mais ce qui surabondait, après cela, c'était le tabac à fumer. Le tabac s'offrait à la vue sous tous les aspects sur cette table : en coffret, en paquet, en blague et en tas. Sur le large accoudoir de la fenêtre, il y avait aussi des tas, non de tabac, mais de cendres provenant de la pipe ; c'étaient deux lignes régulièrement parallèles de petits monticules régulièrement pointus formés avec un soin particulier ; il était évident, d'une part, que Manilof ouvrait rarement sa fenêtre ; d'une autre, qu'il se reti-

rait dans ce cabinet pour bien méditer cette vérité, que sur cette terre tout n'est qu'amertume, que fumée et que cendre.

« Permettez-moi de vous prier de vouloir bien vous installer à votre aise dans ce fauteuil, dit Manilof ; vous reconnaîtrez qu'il est vraiment assez commode.

– Je n'en doute pas ; mais permettez que je me mette sur cette chaise.

– Permettez-moi de ne pas vous permettre cela, dit en souriant Manilof ; c'est un fauteuil qui est destiné aux visites, et bon gré mal gré, voyez-vous, il faut que vous l'occupiez. »

Tchitchikof, vaincu, s'assit dans le fauteuil.

« Vous me permettrez bien maintenant de vous offrir une pipe.

– Non, car je ne fume pas, » répondit Tchitchikof d'un air qui disait : « Mon aimable hôte, je suis peiné de vous refuser. »

– Et pourquoi donc cela ? dit Manilof, lui aussi d'un air mignard qui disait : « Mon adorable convive et ami, je suis peiné d'avoir à subir un refus. »

– J'ai évité d'en prendre l'habitude ; je crains : on dit que cela dessèche la poitrine.

– Permettez-moi de vous faire observer que c'est un préjugé. Je suis bien persuadé que fumer la pipe est beaucoup plus sain que de priser. Dans le régiment où j'ai servi, il y avait un lieutenant, un homme très agréable et très bien élevé, qui ne se séparait jamais de sa pipe ; il fumait à table, au lit et ailleurs, et partout et toujours ; il a aujourd'hui plus de quarante ans, il se porte, Dieu merci, à faire envie aux plus gaillards. »

Tchitchikof dit là-dessus que cela arrive, en effet, et qu'il y a ainsi dans la nature beaucoup de choses que les esprits les plus fins et les plus éclairés ne peuvent expliquer.

« Mais permettez d'abord que je vous adresse une petite requête, » ajouta-t-il d'une voix où se faisait sentir on ne sait quelle étrangeté d'émotion et d'intonation gutturale.

Et aussitôt, Dieu sait aussi pourquoi, il regarda derrière lui. Manilof aussi, le sympathique Manilof, tourna la tête en arrière.

« Y a-t-il longtemps que vous avez fait le cens dans votre domaine, et que vous avez présenté votre rapport là-dessus à l'autorité ?

– Le dernier recensement, ah oui ! il y a longtemps, il y a vraiment... oui, il y a bien... au fait, je ne me rappelle pas combien, il y a.

– Depuis ce temps-là vous est-il mort beaucoup de paysans ?

– Hum ! je ne saurais, en vérité, vous dire... c'est une chose sur laquelle je ne ferai pas mal de questionner mon intendant. Eh ! quelqu'un... Amène-moi l'intendant ; il doit être ici aujourd'hui. »

L'intendant paraît au bout de dix minutes à peine. C'était un homme d'une quarantaine d'années, un manant qui se rasait, qui avait substitué le surtout au cafetan sur ses larges épaules, et qui, selon l'apparence, menait une vie fort insoucieuse ; son visage était arrondi et plein ; le ton légèrement jaunâtre de sa peau et ses petits yeux moites, à peine entr'ouverts, témoignaient qu'il était grand ami du lit de plumes et du couvre-pieds de fin duvet. Tout en lui disait qu'il avait fait grassement sa cou-

che, ainsi que le pratiquent en général messieurs les intendants de gentilshommes absents ou de hobereaux présents dans leurs terres. Lorsqu'il n'était encore qu'un jeune garçon ayant eu la chance d'apprendre à lire et à écrire, il avait été attaché au service de la maison de son maître ; puis il avait épousé une fille de confiance de la dame ; cette jeune femme lui remettait les clefs et la garde de tout plus souvent que de raison ; lui-même bientôt avait pris temporairement, puis définitivement, les fonctions de sa femme ; puis il suppléa, et enfin supplanta l'ancien intendant. Une fois intendant, il se mit, sans balancer et d'instinct, à agir en intendant ; il se lia et s'accompéra par noces, baptêmes, fêtes de famille et affaires, avec tous les gros bonnets du village, et fit peser les travaux et les charges sur les pauvres ; c'est la règle. Il s'habitua peu à peu à ne se plus lever avant huit heures du matin, à se faire mettre de beau cuivre rouge sur la table et à prendre le thé sans hâte et en vrai gourmet, ce qui ajoute encore une bonne heure et demie de loisir au repos prolongé de ses nuits.

« Dis-moi, l'ami, combien il nous est mort de paysans depuis le dernier recensement, depuis la liste détaillée, tu sais, que nous avons présentée dans le temps.

– Ah ! combien ? Comment, combien ? Eh !... il en est mort beaucoup depuis ce temps-là, dit l'intendant ; sur quoi il comprima un bâillement ou un hoquet, en faisant à sa bouche un paravent de sa main gauche fraîche et potelée.

– Voilà justement ce que je pensais, dit Manilof ; oui, oui, il en est mort beaucoup. » Et, se tournant vers Tchitchikof, il ajouta de nouveau : « Oui, oui, il en est mort beaucoup ; c'est justement comme je pensais. »

Manilof, en général, pensait beaucoup.

« Mais combien en est-il mort ? demanda Tchitchikof.

– Çà, oui, à propos, dis-moi combien il en est mort, voyons, répéta sympathiquement Manilof.

– Quoi ? le nombre des morts ? Eh mais ! on ne sait pas cela comme ça, combien il en est mort… personne n’a songé à les compter, sûrement.

– C’est vrai, ce qu’il dit, Paul Ivanovitch, et c’est aussi ce que je pensais ; il y a eu, voyez-vous, une grande mortalité : on ne sait pas du tout, du tout, combien il en est mort.

– Eh bien, dit Tchitchikof en s’adressant lui-même à l’intendant, fais-nous le plaisir, frère, d’aller en faire vite le compte et d’en dresser une liste exacte, une liste où soient inscrits les noms, prénoms, sobriquets, dates de naissance, et couleurs d’œil et de cheveux de chacun de ces morts. Tu as compris ?

– Oui, oui, inscris-les bien tous comme ça et avec la date de naissance et le sobriquet, tout enfin, dit Manilof.

– J’ai compris, dit l’intendant, et il sortit.

– Et par quelle circonstance ou quel motif avez-vous besoin de cela ? dit d’un ton très naturel et très placide le bon Manilof, dès que son intendant se fut éloigné.

Cette question parut contrarier Tchitchikof. Son visage exprima, en ce moment, une sorte de tiraillement secret dont il rougit : il devait avoir à émettre des idées pour lesquelles les mots ordinaires ne fonctionnent pas volontiers. Et en effet, il était réservé à Manilof d’entendre des choses extraordinaires, des explications étranges, telles que peut-être jamais encore n’en avait ouï l’oreille humaine.

« Vous me demandez pourquoi... Voici mes raisons : ces raisons, c'est *tout bonnement* que je voulais... que je voulais acheter des paysans... dit Tchitchikof, saisi en ce moment par une petite toux de contenance qui lui permit de ne pas achever l'explication toute simple, toute bonasse.

– Bien... mais permettez-moi de vous demander comment vous avez l'intention d'acheter : les paysans avec la terre, ou des paysans à déplacer, c'est-à-dire sans le sol ?

– Non, non ; ce n'est pas exactement un achat de paysans que je veux faire, dit Tchitchikof ; je voudrais seulement avoir les morts...

– Comment ? Pardon ; je suis un peu dur d'oreille de ce côté ; j'ai cru entendre une parole bien étrange.

– Mon intention est d'acquérir les morts, qui, au reste, sont encore indiqués vivants dans les papiers de la dernière révision. »

Manilof, à cette explication, laissa tomber sur le plancher sa pipe et son long tuyau à tchoubouc d'ambre ; en même temps il ouvrit une grande bouche, qu'il garda ouverte ainsi trois bonnes minutes durant. Les deux amis, qui avaient devisé ensemble sur les charmes idylliques de la vie intime au désert, restèrent en ce moment immobiles, les yeux attachés l'un sur l'autre, et dans cette position ils ressemblaient un peu à ces anciens portraits de famille qu'on faisait pour être suspendus aux deux côtés d'un trumeau. À la fin, Manilof releva son tuyau, y rajusta la pipe à un bout, le tchoubouc à l'autre ; puis, avant de rebourrer, il regarda longtemps en dessous Tchitchikof pour voir s'il ne découvrirait pas quelque signe d'ironie sur ses lèvres : car il craignait le ridicule de prendre au sérieux ce qui n'aurait été qu'un badinage ; mais il n'aperçut rien de ce qu'il cherchait, et, tout au contraire, la figure du personnage était plus grave

qu'auparavant, Manilof alors, au lieu de bourrer sa pipe, fit un mouvement de plus grande attention, pensant : « Ah ! mon Dieu ! au fait, ce cher monsieur ! quelque chose ne serait-il pas tout à coup dérangé dans sa tête ? qui sait ? » Et il se mit à le regarder de beaucoup plus près, non pas sans appréhender une triste découverte en ce genre. Mais non, l'œil de son interlocuteur était parfaitement limpide ; rien de ce trouble, rien de cet air sauvage, rien de ces petits feux mobiles qu'on observe dans le regard des aliénés, dans l'accès de leur idée fixe ; tout, dans cette placide figure, était, au contraire, honnête et reposé. Manilof bourra et alluma sa pipe, tout en pensant à ce qu'il allait dire et faire ; et comme, du reste, il n'imaginait absolument rien, sa gorge vint un peu au secours de sa stérile imagination en émettant de très minces courants de fumée blanche que la résistance de l'air faisait anneler et frisotter à un pied de distance de sa lèvre entr'ouverte. Tchitchikof reprit :

« Ce que je vous demande, c'est que vous me disiez tout bonnement si vous pouvez me céder, me donner, faire passer en ma possession, de la manière qui vous conviendra le mieux, ces âmes, non vivantes en réalité, mais vivantes encore selon la fiction légale du fisc... »

Manilof était encore si troublé, si éperdu, qu'il resta l'œil fixe et la bouche ouverte, sans articuler un son.

« Y a-t-il quelque chose qui vous contrarie ? Vous sentiriez-vous mal ? dit Tchitchikof.

– Qui ça ? moi ?... non, merci... Pardon ! seulement, voyez-vous, je ne comprends pas bien... Ah ! c'est que moi, sans doute, je n'ai pas reçu une de ces brillantes éducations de gentilhomme, comme celle qui se fait voir dans votre moindre mouvement ; et je n'ai pas l'art en parlant de tourner les choses à mon commandement. Peut-être bien qu'ici, dans cette explication que vous avez l'indulgence de me donner, il y a un tout au-

tre sens… Peut-être il vous plaît de vous exprimer comme ça en figures, n'est-ce pas ? pour donner un ornement à vos paroles… Convenez.

– Eh ! point du tout, reprit Tchitchikof ; je nomme les choses par leur nom ; je parle véritablement de celles de vos âmes qui sont positivement mortes. »

Manilof retomba dans sa stupeur profonde. Il sentait qu'il lui fallait ici formuler quelque bonne question bien catégorique ; mais le fond de cette question, quel devait-il être ? et après cela, la forme à donner ?… le diable sait. Dans sa détresse il serra fortement les lèvres, ce qui fut cause que deux rapides courants de fumée, au lieu d'un, échappèrent en rayons de ses narines et produisirent à distance un petit nuage qui, en s'interposant, sauva momentanément sa confusion.

« Eh bien, s'il n'y a pas d'obstacle à ce que je viens de vous demander, on peut, Dieu merci, procéder à la rédaction de l'acte de vente.

– Comment ? comment ? une vente d'âmes mortes, un acte de vente ?…

– Mortes… non pas, dit Tchitchikof ; nous les inscrirons comme vivantes, puisqu'elles sont inscrites comme telles dans les registres officiels. Personne ne me fera jamais faire la moindre infraction aux lois ; j'ai toujours respecté et fait respecter les lois ; j'ai souffert beaucoup de cette inflexibilité dans la carrière du service public, mais excusez : le devoir avant tout, et la loi au-dessus de tout ; voilà quel je suis et quel je serai jusqu'à la tombe. Là où la loi parle, je n'admets pas d'objections. »

Ces dernières paroles plurent à Manilof ; cependant, quant au fond de l'affaire qui lui était proposée, il continuait de n'y rien comprendre ; de sorte que, au lieu de répondre, il suça

énergiquement son tchoubouc, qui, par l'effet de cette violence, se mit à rendre un soupir de basson. On eût dit qu'il avait voulu en faire sortir une opinion sur ce qu'il y avait d'inouï dans la circonstance ; mais le tchoubouc ne trouva rien à fournir qu'une note douteuse, plus propre à embrouiller qu'à éclaircir la question.

« Peut-être que vous avez dans l'esprit quelques doutes ?

– Oh ! nullement, nullement, je vous prie de croire ; je parlais, moi, vous voyez bien, parce que nous causons, et... pas du tout, mais du tout, que je permisse d'avoir la moindre ombre de prévention ; de la prévention, moi, contre vous, fi donc ! Seulement, permettez, Paul Ivanovitch, de vous soumettre... N'y aura-t-il pas là une entreprise ? non, non ; comment dirai-je ? oui, je dis bien : une négociation, oui, une affaire, n'est-ce pas ? une affaire un peu, un tout petit peu en contradiction avec les institutions et avec les vues subséquentes de notre grand empire ? hein, dites. »

Ici Manilof, après avoir pris la pose de tête que doivent certainement avoir ceux qui s'occupent de négociations importantes, regarda d'un œil plein d'intelligence son interlocuteur ; tous les traits de son visage et la fixité de ses lèvres serrées avaient une expression si profonde, que peut-être ne vit-on jamais rien de comparable que dans la physionomie de quelque diplomate consommé, au moment le plus critique de la plus épineuse négociation.

Mais Tchitchikof affirma du ton simple de la plus naïve sincérité que l'entreprise, affaire ou négociation dont il s'agissait, n'était d'aucune sorte en opposition ni contradiction avec les institutions civiles et les vues ultérieures du gouvernement de l'empire. Il laissa passer deux minutes et ajouta froidement que la *couronne* n'avait jamais à perdre, mais à gagner à tout mouvement de la propriété réelle ou fictive, et que son inté-

rêt était tout entier dans son papier timbré et sa taxe d'enregistrement.

« Alors vous croyez donc ?...

– Je crois que c'est bien.

– Que c'est bien ?

– Oui.

– Vraiment moi, savez-vous, je n'y vois pas de mal ; du moment que c'est bien, c'est bien. »

Et Manilof fut rayonnant de se sentir tout calme. Ce que c'est pourtant que les bonnes explications !

« Après cela, du reste, moi, je ne sais pas votre prix... dit Tchitchikof.

– Le prix de quoi ?... oui, voyons, de quoi ? Est-ce que vous croyez que j'irai prendre de l'argent pour des âmes qui, à bien considérer les choses, ont, en mourant, pour ainsi dire cessé de vivre, n'est-ce pas ? Bah ! bah ! s'il vous est venu le caprice, pardon ! la petite fantaisie d'une frime, mettons ; de mon côté, moi, j'ai... la chose de vous donner gratis ce que vous demandez, et, de plus, je prends les frais d'actes et de copie à ma charge. »

L'historien de cette conférence encourrait un grave reproche s'il manquait à dire que l'acquéreur fut intérieurement pénétré d'une bien vive joie à ces bonnes et généreuses paroles de Manilof. Quelque grave et sensé que fût Tchitchikof, il s'en fallut bien peu qu'il ne fit un saut délirant à la manière du bouc qui, on le sait, ne saute de deux ou trois pieds en l'air, comme lancé par un ressort secret, qu'une ou deux fois en sa vie, et cela dans le transport de sa joie la plus folle. Il resta assis ; mais il se re-

tourna avec tant de force sur son fauteuil, que l'étoffe de laine qui couvrait le siège en eut une déchirure très peu ravaudable. Manilof regarda avec une certaine surprise son nouvel ami, et celui-ci, pressé par la reconnaissance, lui fit tant de remercîments, lui dit de si aimables choses, que l'hôte se troubla, rougit jusqu'au blanc des yeux, branla longtemps la tête et finit par dire que ceci n'était rien, qu'il voudrait bien avoir plus réellement l'occasion de lui prouver son entraînement de cœur, le magnétisme de son âme... et que, quant à des âmes mortes, ce n'était que de la vétille.

« Pas si vétille, pas si vétille, non pas, » dit Tchitchikof en pressant cordialement la main à son hôte. Et il poussa un profond soupir ; il était, ce semble, lancé dans les effusions de sentiment ; et ce ne fut pas sans émotion qu'il ajouta : « Si vous saviez quel service vous venez de rendre, avec ce qu'il vous plaît d'appeler de la vétille, à un homme sans famille, sans consistance... car enfin, que n'ai-je pas souffert ? ah ! comme une barque égarée seule en mer et livrée à la merci des vagues que fouette l'ouragan... à quelles intrigues n'ai-je pas été en proie ! quelles persécutions n'ai-je pas éprouvées, quels chagrins n'ai-je pas été réduit à dévorer !... et pourquoi ? parce que je ne transigeais pas avec l'iniquité, parce que ma conscience demeurait pure et qu'en tendant la main à la veuve sans défense, en appuyant le pauvre orphelin qu'on dépouillait, je ne songeais qu'à eux, jamais à moi !... » Tchitchikof ne put achever ; son attendrissement était si grand qu'une larme lui coula de l'œil dans la bouche.

Manilof n'était pas moins ému que l'orateur. Les deux amis se pressèrent de nouveau la main, et longtemps ils se regardèrent en silence, les yeux tout moites de pleurs. Manilof ne pouvait se résoudre à lâcher la main de notre héros, et même par accès il la pressait si fort, que Tchitchikof commençait à se reprocher d'avoir été un peu trop sentimental. Étant cependant à la fin parvenu à se dégager en douceur, il se hâta de dire qu'il

serait bon de faire l’acte de cession le plus tôt possible ; que, pour cela, le mieux serait qu’il vînt en ville lui-même. Puis il s’empara de son chapeau et se mit à saluer son hôte.

« Comment ! vous voulez déjà partir ? » dit Manilof comme s’il sortait d’un songe et qu’il cherchait à rattraper ses oreillers en déroute.

En ce moment Mme Manilof entra dans le cabinet.

« Elisa, figure-toi, dit le mari d’un air consterné, Paul Ivanovitch nous quitte.

– C’est que nous l’avons bien ennuyé, dit à cela Mme Manilof.

– Madame, dit pathétiquement Tchitchikof en posant la main sur son cœur, c’est là, là que restera imprimé le souvenir des moments heureux que j’ai passés dans votre maison ! Croyez bien que je ne connaîtrais pas de plus grande félicité que de pouvoir vivre, sinon avec vous sous le même toit, du moins dans un très proche voisinage.

– Ah ! Paul Ivanovitch, s’écria Manilof, en qui cette idée eût pris fort aisément racine, que ce serait en effet délicieux de vivre comme ça ensemble sous le même toit, ou bien de pouvoir venir chaque jour en été philosopher, vous savez, sous l’ombre d’un vieux frêne, parler de justice, de conscience.... et de tant de belles choses, ah !

– Oui, ce serait le paradis, oh ! soupira Tchitchikof... Adieu, madame ! dit-il en s’approchant respectueusement de la main de Mme Manilof ; adieu, mon bien honorable ami ! N’oubliez pas ma prière.

« – Pour cela, soyez bien tranquille, répondit Manilof. Vous me reverrez dans trois jours au plus tard. »

Tous passèrent dans la salle à manger.

« Adieu, mes petits amis ! » dit Tchitchikof en apercevant Alcide et Thémistoclus, qui s'occupaient d'une façon de hussard en bois de sapin, personnage qui avait perdu les deux bras et le nez à quelque bataille.

« Adieu, mes chers mignons. Excusez-moi si je ne vous ai pas apporté quelque chose de la ville : c'est que, j'en conviendrai, j'ignorais absolument que vous fussiez au monde ; à présent que nous avons fait connaissance, je reviendrai vous voir et, certes, je ne vous oublierai pas. Toi, tu auras un sabre. Veux-tu un sabre ?

– Je veux... répondit Thémistoclus.

– Et toi un tambour ; n'est-ce pas que tu veux un tambour ? continua Tchitchikof en se baissant vers Alcide.

– Bambrabout, répondit affirmativement Alcide en plongeant sa tête dans sa poitrine.

– C'est convenu ; je t'apporterai un tambour, un superbe tambour, et tu nous feras des trrrr trrrr et ta ta ta ta trra trrra. Adieu, mon ange, adieu. » Et après avoir donné à chacun des enfants un baiser sur la tête, il dit à Manilof et à sa femme, avec ce sourire béat qu'on fait aux tendres parents au sujet de l'innocence des désirs de leurs enfants : « Moi, j'adore ces petits êtres !

– Restez, rentrons, Paul Ivanovitch, dit Manilof quand tous furent réunis sur le perron ; voyez, voyez quels gros nuages.

– Ce sont des nuages insignifiants, qui seront dissipés dans une heure.

– Mais savez-vous le chemin pour vous rendre chez Sabakévitch ?

– Non ; mon intention était justement de vous le demander.

– Attendez, je vais expliquer cela à votre cocher. » Et avec la plus grande complaisance il expliqua au cocher les particularités de la route à tenir ; dans son zèle il dit *vous* à ce rustre de Séliphane, qui, au reste, ne s'en aperçut pas ; seulement il fit de la main gauche le geste de passer deux chemins de traverse et d'entrer résolument dans le troisième selon l'indication ; puis il salua le monsieur et la dame, saisit les guides et mit la britchka en mouvement. Tchitchikof sortit mais, tant qu'il put apercevoir ses hôtes, il les regarda toujours groupés sur le devant de leur porte, et qui le saluaient à outrance, agitant en l'air leurs mouchoirs et se soulevant sur la pointe des pieds pour surprendre son dernier regard même quand sa face entière était déjà réduite par l'éloignement au diamètre d'un rouble argent.

Manilof resta à la fin tout seul sur la deuxième marche de son perron ; la britchka avait disparu qu'il était encore là, debout, la pipe à la main et l'œil fixe. N'apercevant même plus le petit nuage de poussière que laisse derrière lui tout véhicule en marche par un temps sec, il rentra, se mit sur une chaise et se livra à la douce pensée qu'en général il avait été envers son convive aussi aimable qu'il avait pu l'être et qu'on devait l'attendre de son vif désir de plaire.

Insensiblement ses pensées se portèrent sur d'autres objets, puis Dieu sait où elles allèrent s'égarer. Il rêva à la félicité de deux vrais amis ; il se représenta combien il serait doux d'avoir dans son proche voisinage un ami dont il ne serait sépa-

ré que par un cours d'eau, supposons par une rivière. Bientôt cette petite barrière l'importune, il s'arrange de manière à faire, par surprise, en une nuit, construire un joli pont ; près de cet endroit est un monticule ; il y élève une énorme maison, et sur l'édifice un très haut belvédère, si haut que de là, par un temps bien clair, on peut apercevoir Moscou ; là, au grand air, il prend le thé avec son ami en devisant sur une foule de questions charmantes. Cet ami, c'est Tchitchikof, et voilà qu'un jour ils arrivent ensemble en de beaux équipages dans un superbe hôtel magnifiquement éclairé, où ils émerveillent une nombreuse et brillante assemblée par la grâce et la distinction de leurs manières, et la haute autorité de la contrée, ayant entendu beaucoup parler de cette rare amitié, les fait tous les deux *généraux* ; on les aime, on les recherche, on les loue ; ils deviennent Dieu sait quoi encore, puis il est des gens qui veulent donner une fête solennelle...

Mais l'étrange promesse que lui avait fait faire Tchitchikof interrompit tout à coup ses méditations ravissantes. La pensée de ce qu'il y avait de ridicule à faire à un ami un don en âmes mortes était pour lui de fort dure digestion ; il avait beau la tourner et retourner dans son cerveau, où pourtant, comme on vient de soir, tant de choses trouvaient place, il ne pouvait parvenir à se rendre bien compte du désir fantasque de son autre lui-même. Il passa ainsi sans désemparer, toujours fumant, toujours rêvassant, toute la soirée jusqu'au souper.

CHANT III

Madame Korobotchkine[19]

Heureuse disposition d'esprit du héros en s'éloignant de la maison de Manilof. – Séliphane non moins satisfait ; ses longs discours adressés aux chevaux. – Le héros finit par s'apercevoir que son automédon est ivre. – Un ouragan. – Séliphane se jette dans les premiers chemins venus. – Pluie battante. – Fondrières. – L'équipage verse. – Reproches et menaces. – Soumission modeste du délinquant. – Un chien aboie, bon présage. – L'équipage relevé est lancé au petit bonheur, à fond de train, et arrive à une maison habitée. – Notre héros est reçu et installé pour la nuit chez une vieille dame campagnarde qui le prend pour un riche colporteur pratiquant une foule d'industries. – Le lendemain, en s'éveillant, le héros reconnaît à divers signes que la dame jouit d'une grande aisance. – Il lui propose d'acheter ses Âmes mortes. Il y réussit à force d'éloquence. – Espérance dont se berce la vieille dame. – Le héros part à la recherche de la grande route, guidé par une petite fille du village. – Il la renvoie contente dès qu'il a aperçu les toits d'une auberge.

Tchitchikof, tapi au fond de sa britchka dans une bonne et joyeuse disposition d'esprit, roulait depuis longtemps sur la

19 Ou : *karabotchka*, corbillon, panier, hotte, carton ; étui de contrebasse, appellation typique ; la dame à qui l'applique le poète est sans doute une fée *Carabosse*, dont la tournure rappelle peut-être une chiffonnière, sa hotte sur le dos. C'est ainsi que les *scomorohki* russes rappellent les *scaramouches* de l'Occident.

grande route. D'après ce qu'on a lu dans le précédent chapitre, on sait maintenant quel était l'objet essentiel de ses goûts et de ses aspirations, et on ne sera pas, je crois, fort étonné d'apprendre qu'il se soit bientôt laissé absorber corps et âmes dans la méditation d'une entreprise qui demandait vigilance, activité, discrétion, habileté et souplesse. Les suppositions, les projets, les combinaisons à varier selon les lieux et les individus, les incidents à prévoir passaient sur son visage, et leur résultat probable devait se présenter à son esprit sous un jour aussi plaisant que favorable, car de temps en temps il se laissait aller à un drôle de petit rire saccadé. Tout occupé de ces choses-là, il ne prêtait aucune attention à ce que disait son cocher, lequel, content des manières des gens de Manilof à son égard, on adressait la remarque au cheval tigré qu'il avait attelé en bricole du côté droit. Ce cheval était un grand finaud qui faisait semblant de tirer, que c'était à s'y méprendre, et ne tirait point, tandis que le cheval bai mis au timon et le gris pommelé attelé en bricole à gauche, cheval appelé *le Président* parce qu'il avait été acheté d'un juge, travaillaient de tout leur cœur, et si consciencieusement, qu'on pouvait lire dans leurs yeux le plaisir du bon témoignage qu'ils s'en rendaient.

« Bien, bien, malin, essaye de ruser avec moi, va ; tout à l'heure, je t'en aurai fait passer l'envie ! dit Séliphane en brandissant son fouet, dont il porta un vigoureux coup au paresseux ; attrape, tu ne l'as pas volé, et à présent fais ton devoir, calotin allemand ! Le bai est un cheval honorable, il fait sa besogne honnêtement : aussi je lui donnerai avec plaisir une mesure de plus, parce qu'il tient une conduite respectable ; et *le Président* aussi, il n'y a rien à dire, c'est un honnête cheval. Eh bien, eh bien ! qu'as-tu à remuer de l'oreille ? imbécile, écoute ce qu'on te dit. Ce n'est pas moi qui te donnerai de mauvais conseils, malappris que tu es. De quoi oi oi ?... des caprices à présent... tiens ! ! » En parlant ainsi il cingla encore un grand coup de fouet, et grommela : « Ah ! barrrrbare !... » Puis il se mit à crier à tous les trois à la fois : « Eh ! vous, mes petits ché-

ris, huï ! » Et il donna à chacun un petit coup, non pas comme châtiment, mais comme pour leur témoigner, au contraire, qu'il était content d'eux. Ensuite il reprit sa mercuriale au cheval tigré : « Tu crois couvrir habilement ta lâcheté... Non, non, frère, vis dans le vrai, si tu veux qu'on ait pour toi du respect. Voilà, chez le propriétaire que nous venons de quitter, il y a de braves gens, on peut les honorer ; moi je parle avec plaisir à celui qui est bon ; avec un honnête homme, quand même ce serait une femme, je suis toujours ami et bon compagnon. Prend-on le thé, mange-t-on un morceau sur le pouce, bien, j'en suis, et vive la joie ! Je te le dis, voisin, on est bien avec les bons ; pour un brave homme, chacun est en fonds de respect. Tiens, voilà notre maître, par exemple, chacun a du respect pour lui certainement, parce qu'il a servi l'Empereur... il est Conseiller de collège... »

En partant de là, Séliphane s'élança dans un dédale de digressions morales par trop abstraites et subtiles, non seulement pour un cheval de volée, mais munie pour un moraliste automédon, et même pour le commun des lecteurs, à qui je demande pardon de cette impertinence.

Si Tchitchikof eût écouté, il aurait appris beaucoup de détails qui se rapportaient personnellement à lui ; mais sa pensée était occupée d'autres affaires, quand, à l'improviste, un coup de tonnerre l'obligea à se réveiller de sa torpeur, et il jeta un regard autour de lui. Tout le ciel était couvert de nuages, et la route de poste, que recouvrait un lit de poussière, se trouva tout à coup tachetée de larges gouttes de pluie. À la fin le tonnerre retentit une seconde fois plus fort et plus rapproché, et la pluie se précipita en averses, comme si l'on eût renversé là-haut des milliers de grandes cuves. Elle avait d'abord pris une direction régulièrement oblique ; maintenant elle battait contre le corps de la britchka dans une direction horizontale, puis dans une autre presque droite ; puis tout à coup, modifiant avec un redoublement de vigueur son plan d'attaque, elle fondit verticalement et battit le tambour sur le sommet de la capote ; les éclaboussures

finirent par cingler le visage de notre voyageur. Cette circonstance le força de s'abriter sous les rideaux de cuir ornés de deux œils ronds vitrés, par lesquels on avait chance d'entrevoir les paysages dans les temps de bourrasques, où disparaît, il est vrai, tout paysage ; et il ordonna à Séliphane d'aller plus vite. Séliphane, arrêté au milieu de son discours par cet ordre et par la giboulée, vit bien qu'il n'y avait pas de temps à perdre ; il tira de dessous son siège une sorte de large casaquin en gros drap gris dont il passa les manches, puis il assujettit les rênes dans sa main et hua énergiquement son attelage en troïge, qui à peine parvenait à mouvoir les pieds, parce qu'il remarquait un affaiblissement de parole dans la gorge de l'orateur.

Mais Séliphane ne put se souvenir s'ils avaient passé positivement deux ou bien trois chemins de traverse ; cependant, après quelques minutes de recueillement, il se présenta quelque peu l'espace parcouru et se souvint d'avoir trop réellement passé un grand nombre de chemins de traverse, tandis qu'il haranguait ses bêtes.

Le Russe, dans les minutes décisives, ne prête aucune attention à ce qu'il fait ; Séliphane, qui ne faisait point exception, se jeta sans délibérer dans le premier chemin de traverse qui se présenta à droite, et cria : « Ohé ! vous les amis respectables, détalez... » Et il alla au grand trot, s'inquiétant fort peu de ce qui se trouverait au bout du chemin qu'il venait de prendre.

Cependant il semblait que tout le ciel eût bien résolu de se fondre en eau ce soir-là. L'épaisse poussière des routes s'était promptement détrempée, et les pauvres chevaux avaient de minute en minute plus de peine à tirer la britchka. Tchitchikof commençait à en concevoir une assez vive inquiétude ; il se mit à regarder à droite, à gauche, en avant, tâchant d'apercevoir les villages de Sabakévitch ; mais tout l'horizon s'étendait à deux pas au plus, et jamais trique poussée la première dans un four refroidi ne vit obscurité plus épaisse.

« Séliphane ! dit-il à son cocher en avançant la tête et la poitrine hors de la britchka.

– Quoi, monsieur ? répondit Séliphane.

– Regarde bien, tu dois apercevoir quelque part un village.

– Non, monsieur, non, nulle part. »

Puis Séliphane, en promenant au hasard le nœud de son fouet sur ses bêtes, entonna une chanson, puis une autre qui, sans transition, se fondit en une troisième, d'où en une quatrième où il y eut comme un léger retour à la première ; ce qui produisit un amalgame baroque qui n'avait pas plus de fin qu'il n'avait eu de commencement quant au sens et à la mélodie. Tout entrait dans ce pot-pourri amphigourique et fantasmagorique d'un genre primitif, tout, y compris les cris d'encouragement que, d'un bout à l'autre de la Russie, on a coutume de prodiguer aux chevaux ; y compris des giboulées d'adjectifs qualificatifs, les uns simples, courts, monophones, d'autres d'une longueur, d'une variété et d'une complication d'idées prodigieuses ; et comme notre homme improvisait à tort et à travers, disant toujours ce qui venait au bout de sa langue, il en vint à nommer les chevaux ses *petits secrétaires* d'un ton de complaisance, et son accent trahissait tout le plaisir qu'il avait à prononcer ce mot. Il le répéta bien dix fois sans scrupule.

Cependant Tchitchikof remarquait que la britchka penchait beaucoup d'un côté, puis de l'autre, et que le cahotement devenait plus rude et plus fréquent ; il pensa qu'ils avaient quitté le chemin, et que très probablement ils roulaient dans les terres labourées. Séliphane s'en aperçut probablement aussi, mais il ne dit mot.

« Eh bien, coquin, par quel chemin me mènes-tu donc ?

– Mais, monsieur, que faire ? je ne vois pas le fouet que j'ai à la main... »

Il avait à peine dit ces mots, que le véhicule se trouva penché à ce point où les voyageurs s'accrochent instantanément des deux mains à tout ce qui se trouve à leur portée. Tchitchikof s'aperçut alors seulement que son automédon était ivre.

« Arrête, arrête ! Tu nous verses, animal ! lui cria-t-il.

– Non pas, monsieur ; ah bien oui, j'irais bien vous verser, vraiment ! je sais trop qu'il est mal, et même très mal de verser ; c'est sûr ; je ne vous verserai pas, moi, allez. »

Là-dessus il se mit à faire tourner un peu la britchka à droite, puis encore un peu, encore un peu... et elle se trouva couchée sur le flanc. Tchitchikof pataugea des mains et des pieds dans la fange. Séliphane arrêta les chevaux qui, au reste, se seraient certainement arrêtés d'eux-mêmes, tant ils étaient exténués.

Ce qui venait de se passer jeta Séliphane dans un grand étonnement. Renversé du siège, il roula sur lui-même avant de reprendre son équilibre ; puis il s'approcha de la britchka, tâchant de la soulever de ses deux bras, en disant à cet équipage innocent et sourd : « Ha, ha, te voilà versé, te voilà versé, fi ! » Tchitchikof, en s'agitant dans la boue pour tâcher de sortir sinon de la britchka, au moins d'une position qui lui tordait les membres, dit sans trop de colère à Séliphane :

« Tu es ivre comme un bottier, misérable.

– Eh ! non, monsieur ; ivre ! certainement non ; je sais trop bien qu'il est mal, qu'il est très mal d'être ivre. J'ai causé avec un ami, j'ai causé parce qu'on peut causer, sans qu'il y ait de mal à

cela, avec un brave et honnête homme ; oui, nous avons mangé un morceau ensemble, c'est vrai... Eh bien, quoi, il n'y a pas d'affront ; avec un honnête homme, n'est-ce pas, on peut bien manger un morceau ?

– Et que t'ai-je dit la dernière fois que tu as été ivre, hein ? Tu as oublié : ce n'est pourtant pas si vieux.

– Comment, monsieur, comment l'aurais-je oublié ? Ce serait mal que je l'eusse oublié ; je sais ce que je suis et ce que vous êtes ; je sais que ce n'est pas bien d'être ivre ; vous n'aimez pas cela. Moi, j'ai causé, voyez-vous, avec un honnête homme ; causé, oui, parce que, voyez-vous, avec un honnête homme... causé, oui, parce que, après tout...

– Tais-toi. Je te fouetterai tant et si bien que tu finiras par comprendre comment il faut parler aux honnêtes gens.

– C'est comme il plaira à Votre Grâce, répondit Séliphane, aussi incapable de contredire que de garder le silence ; si l'on fouette, il faut fouetter bien : c'est juste. Et pourquoi ne pas fouetter quand c'est juste ? C'est affaire au maître de fouetter et de faire fouetter, selon son plaisir. Il faut bien fouetter le vilain, si le vilain est gâté ; je fouette bien le *tigré*, moi, et je fouetterais ferme même *le Président*, s'il me faisait des traits. Il faut tenir la main à l'ordre, ou ce n'est plus de l'ordre. Dès que c'est juste, il le faut. Oui ? eh bien, fouette. Je voudrais bien voir que le *tigré* me dît : *Ne fouette pas...* »

Le maître de l'orateur ne trouva pas un mot à reprendre dans ce prudent langage. Mais en ce même instant il sembla que la Providence eût pris tout à coup en pitié le maître mal édifié, le cocher résigné et les chevaux fourbus de fatigue. Un aboiement de chien interrompit au loin le silence de l'horizon.

Tchitchikof, charmé de ce bon augure, ordonna de stimuler à grands coups de fouet et à grands cris les chevaux. Le cocher russe, avec ses bêtes, retrouve en lui un flair merveilleux aux moments mêmes où la vue lui fait défaut ; ce qui fait que les yeux fermés, il lance son véhicule en avant, quelquefois au grandissime galop de ses chevaux, et toujours il arrive quelque part.

Séliphane n'y voyait absolument goutte, et pourtant il mena ses bêtes si parfaitement droit à un village, qu'elles ne s'arrêtèrent que quand les brancards de la britchka eurent buté contre une palissade de madriers, et qu'il ne restât plus un seul pas à faire en aucun sens. Tchitchikof, réjoui plutôt que fâché de la secousse, regarda en l'air, et, à travers le voile épais de la plus violente pluie d'orage, il distingua à dix pas de lui quelque chose qui ressemblait à un toit. Il envoya Séliphane à la découverte de la porte cochère, ce qui aurait certainement duré assez longtemps si nous n'avions en Russie, en guise de suisses, de braves chiens qui veillent. Déjà nous étions annoncés à toute la maison, et d'une manière si éclatante que Tchitchikof se boucha des deux mains les oreilles. Une lumière qui, d'une petite fenêtre donnant sur la cour, alla tomber en lueur nuageuse sur le côté intérieur de la palissade, suffit pour révéler en un instant à nos voyageurs la vraie position de la grande porte et du guichet. Séliphane se mit en devoir de heurter : bientôt le guichet s'entr'ouvrit ; une figure affublée d'un armiak[20] se plaça dans l'ouverture, et une voix aigre de femme se fit entendre en criant d'un ton glapissant : « Qui a frappé ? qui a frappé ? qu'est ce que vous êtes venus faire ici ?

– Nous sommes des voyageurs, la bonne mère ; donne-nous asile pour la nuit, dit Tchitchikof.

---

[20] *Armiak*, sorte de très long surtout qui a une taille et point de collet ; on en fait en camelot, en nankin gris et en drap léger. Les cochers, quand ils mènent, ceignent d'une ceinture la taille de leur armiak, qui la plupart du temps reste ouvert et ballant.

– Voyez-vous ce beau monsieur, comme il y va ! La belle heure et le beau temps, vraiment, qu'il a choisi pour venir demander l'hospitalité ! Cette maison n'est pas une auberge ; c'est la demeure de la dame du village, une personne noble.

– Fort bien, petite maman ; mais vous voyez que nous nous sommes égarés dans la campagne, au milieu de cet ouragan. Vous ne nous laisserez pourtant pas coucher dehors, sous les torrents de pluie d'une nuit pareille ?

– Oui, il fait bien sombre et bien mauvais temps, ajouta Séliphane.

– Tais-toi, imbécile, dit sèchement Tchitchikof.

– Mais qui êtes-vous ? quel homme êtes-vous ? dit la vieille.

– Je suis un gentilhomme, un noble, ma chère dame. »

Le mot de noble parut produire quelque effet sur la vieille. Après un moment de réflexion, elle dit : « Attendez, je vais parler à madame. »

Elle rentra, et deux minutes après elle reparut, une lanterne à la main. La porte cochère s'ouvrit : une lumière dans l'intérieur avait été posée sur une fenêtre. La britchka entra dans la cour et alla se ranger contre l'avancée d'une petite maison que, par cette obscurité, il était impossible de bien examiner.

Une moitié de la maison était éclairée, et la lumière, qui se faisait jour à travers trois ou quatre fenêtres, allait tomber sur les mares de la cour ; l'averse fondait bruyamment sur le toit de bois, et une partie venait faire fontaine jaillissante dans un ton-

neau placé à portée de la gouttière. Les chiens avaient entrepris de nous accueillir par un bruyant concert vocal infiniment trop prolongé ; l'un, la tête toute renversée en arrière, filait des sons si soutenus et faisait son office avec tant de zèle, qu'on eût pu dire qu'il recevait pour cela, sans doute, de magnifiques émoluments ; un autre le secondait, le relevait, lui donnait vivement la réplique : entre eux tintait, comme la cloche des attelages de poste, l'infatigable déchant ou soprano d'un tout jeune chien, je suppose, et tout cela avait pour fond une rigoureuse basse-taille qui devait appartenir à quelque vieux, pourvu d'une constitution solide, car sa voix vibrait comme vibre toute bonne basse-taille dans le plus grand coup de feu d'un concert vocal, quand les ténors s'élèvent sur la pointe des pieds pour mieux émettre les notes du plus haut registre, quand tout ce qu'il y a là de tuyaux d'orgue humains monte, comme à l'envi, tous les degrés de l'échelle phonétique, tête penchée, bouche grande ouverte et paupière basse ; et que lui seul, lui la basse, plongeant un menton mal rasé dans sa cravate, l'œil profond, la taille ramassée, ravalée presque jusqu'à terre, il prend de là son creux et articule sa phrase grave, tonnante, qui fait frémir les croisées et tomber le mastic des fenêtres.

Ce cœur soutenu d'aboiements, et ce concert chaudement exécuté par de tels virtuoses, suffisaient pour faire conclure à notre héros qu'il se trouvait dans un village assez considérable ; mais il faut bien dire que, mouillé jusqu'aux os et grelottant de froid, il ne songeait absolument dans ce moment-là qu'à s'étendre sur un lit quelconque. La britchka n'était pas encore arrêtée, qu'il s'élança à terre devant le perron, de sorte qu'il tint à bien peu qu'il ne perdît l'équilibre et ne fit là une lourde chute. En même temps se montra sur le perron une femme moins âgée que celle du guichet, mais qui, pourtant, lui ressemblait beaucoup. Elle prit le soin de le conduire dans une chambre. Tchitchikof, tout en avançant, jeta dans cette chambre quelques regards rapides : les parois étaient couvertes d'un vieux papier de tenture à larges raies ; sur cette tenture pendaient, de distance

en distance, des cadres encadrant des oiseaux quelconques ; entre les fenêtres étaient des trumeaux, et derrière ces trumeaux se laissaient apercevoir, par un coin, une enveloppe de lettre, un jeu de carte, un bas ; ailleurs se montrait une pendule à poids et à balancier, à cadran fioriture ; il n'en put voir davantage : il sentait que ses yeux poissaient exactement comme si quelqu'un les lui eût enduits de miel.

Une minute après entra la dame, qui était une femme de quelque soixante printemps : elle était coiffée d'une coiffe de nuit *sui generis*, qu'elle avait assez mal ajustée sur sa tête ainsi qu'une bande de flanelle qu'elle portait sur le cou. C'était une de ces mille et mille dames campagnardes qui toujours crient pertes et misère et morts et disettes, et portent la tête posée de biais en déplorant toutes ces calamités, qui ne les empêchent pas, toutefois, de remplir peu à peu successivement certains sacs de coutil de mignon petit argent, et ses sacs sont répartis dans les tiroirs des commodes selon leur capacité et leur valeur réelle, et selon l'état des serrures. Il est tels sacs qui ne reçoivent que les tselkoves[21], tels autres les demi-roubles, tels autres les quarts de roubles, et du reste, à regarder, au moment de l'ouverture d'un tiroir, on jurerait qu'il n'y a là que du linge et des camisoles de nuit et des écheveaux de fil en torsade et les parties d'un manteau décousu, qui sera au besoin métamorphosé en robe, si la robe en permanence prend feu au moment où la dame, aux grands jours, cuit les pâtes fines et rissole toutes sortes de friandises en manière d'appétissante friture. Et si, après tout, la robe

[21] Un tselkove est un rouble d'argent (4 francs) ; *tselkove* rappelle l'idée d'intégralité, d'unité pleine ; *rouble* appelle l'idée de couper au couperet, au couteau, à la hache ; n'importe ; l'origine de ce mot signifie part ou morceau, d'après l'usage très ancien de certaines parties du cuir de cheval et du taureau, imprimées en vigoureux reliefs, que les Grands Princes de Russie émettaient sous formes de feuilles qui se coupaient chez les particuliers comme en France on coupe le pain bénit. Probablement chaque rouble détaché pouvait se couper aussi en demi-roubles et en quarts de roubles, d'après de certaines raies.

permanente ne brûle sur aucun point, ne s'use pas à jour et ne fait que se graisser, se tacher un peu dans l'usage quotidien, eh bien, le manteau décousu de la vieille seigneuresse demeurera des années gisant à l'état décousu, et ensuite passera par délégation testamentaire à quelque arrière-petite-nièce, avec toute une charretée de bric-à-brac de ce genre.

Tchitchikof s'excusa d'avoir par cette brusque apparition causé tant de tracas à l'excellente dame. « Ce n'est rien, ce n'est rien, répond-elle ; mais par quel affreux ouragan Dieu vous a adressé chez moi ! entendez-vous quel vent, quelle averse ! il vous faudrait bien manger quelque chose de chaud après ce que vous venez d'endurer ; mais c'est que nous n'avons plus de feu à cette heure, et ce serait assez long… »

La dame fut interrompue à ce mot par un épouvantable grincement strident et sifflant, qui ne laissa pas que d'inquiéter le voyageur ; le bruit dont il s'agit était de nature à faire croire que, par mille ouvertures, des essaims de serpents accouraient envahir la chambre et la métamorphoser en une caverne de sorcières. Mais ayant machinalement porté ses regards au-dessus du battant ouvert de la porte d'entrée, il se tranquillisa aussitôt, s'étant aperçu que c'était tout bonnement la pendule que venait de saisir une violente mais imposante velléité de sonner. En effet, après le grincement compliqué, il se fit un grincement simple, et certain ressort, rassemblant toutes ses forces, parvint à chasser deux fois un tout petit marteau noir sur le timbre, où il tombait comme un gourdin brandi contre une chaudière fêlée de fer de fonte ; après quoi le balancier reprit paisiblement son tic-tac monotone.

Tchitchikof remercia la dame en lui assurant qu'il n'avait besoin de rien ; il la pria de lui faire simplement désigner un lit ou un divan où il put s'étendre, et au préalable d'avoir l'extrême obligeance de lui dire en quel lieu il se trouvait, et s'il y avait loin jusqu'à la terre de M. Sabakévitch ; à quoi la dame répondit

qu'elle entendait ce nom pour la première fois, et qu'il n'y avait certainement pas de propriétaire Sabakévitch à cinquante kilomètres à la ronde.

« Vous devez au moins connaître Manilof ? dit Tchitchikof.

– Qu'est-ce que c'est que Manilof ?

– Un gentilhomme, madame.

– Non, je n'en ai jamais ouï parler ; nous n'avons rien de ce nom-là non plus.

– Quels voisins avez-vous donc ?

– Babrof, Svinnine, Kanapatef, Kharpakine, Frépakine, Pléchânof.

– Riches, pauvres ?

– Des riches ? non, pas de riches ; l'un a vingt, un autre vingt-cinq, vingt-six, un troisième trente et quelques, mettons... mais des seigneurs de cent âmes, par exemple ! non, nous n'en avons pas un seul. »

Tchitchikof, à cette explication, reconnut qu'il était tombé à la lisière du désert.

« Il y a donc bien loin, dit-il, d'ici à la ville ?

– Il y a bien soixante verstes. Mais que je suis donc fâchée de n'avoir pas de quoi vous faire souper ! Voyons, père, ne voudriez-vous pas prendre le thé ?

– Merci, merci, mère ; je n'ai besoin que d'un lit.

– Il est bien vrai qu'après une pareille route il n'y a remède tel qu'un bon somme. Tenez, ce divan fera bien votre affaire, n'est-ce pas ? Hé ! Fétinia, apporte le lit de plumes, des oreillers, des draps et une couverture. Ah ! quel temps, monsieur ! Dieu nous fasse grâce ! et ces coups de tonnerre ! toute la nuit j'ai eu des cierges allumés devant l'image. Eh ! cher monsieur, tu as le dos et tout un côté de crottés et fangeux, comme notre pourceau, sauf respect ! où est-ce donc que tu as bien voulu te souiller comme ça ?

– Je rends encore grâce à Dieu de n'avoir fait que me salir ; je devais bien avoir les côtes enfoncées.

– Ah ! saints du paradis, ce qui arrive pourtant aux hommes ! Mais il faut qu'on te frotte les reins, n'est-ce pas ?

– Merci, merci, ne vous inquiétez de rien ; seulement, dites à votre servante de sécher et de décrotter comme il faut mes habits.

– Tu entends, Fétinia ! dit la dame, s'adressant à la femme qui était venue, une chandelle à la main, sur le perron, et qui déjà avait traîné, mis sur le divan et tellement tapoté le lit de plumes, que le plancher de la chambre en était tout couvert de duvet. Tu vas me prendre son cafetan, avec la culotte, entends-moi bien, tu les feras sécher devant un petit feu de broutilles comme on le faisait pour les habits de mon pauvre défunt, Dieu veuille avoir son âme ! et après, tu frotteras et vergetteras le tout, entends-tu ?

– Oui, madame, dit Fétinia en étendant le drap sur le lit de plumes et en faisant pyramider les oreillers.

– Çà, voici ton lit prêt, dit la dame ; adieu, père, je te souhaite une bonne nuit. Mais n'as-tu pas encore besoin de quelque autre chose ? Peut-être tu es accoutumé, père, à ce qu'on te cha-

touille la plante des pieds. Mon défunt ne pouvait jamais s'endormir sans cela. »

Le voyageur refusa en termes polis.

La dame s'éloigna ; il put enfin se défaire de tous ses habits, et, après avoir chargé Fétinia du tout, vêtements de dessus, de dessous, d'en haut et d'en bas, il respira. Fétinia sous le harnais imita sa maîtresse, en souhaitant bonne nuit au voyageur et en vidant le plancher.

Resté seul, il jeta avec un vif plaisir un doux et friand regard sur son lit, qui montait presque jusqu'au plafond. On a parfois des plafonds très bas dans les campagnes, et d'ailleurs Fétinia s'entendait très bien à faire monter un lit de plume. Quand, au moyen d'une chaise en guise d'échelle, il eut pénétré dans la couche hospitalière, la montagne, cédant sous lui, sembla vouloir descendre au niveau du plancher, et les plumes, chassées, par la pression, d'une enveloppe-sac trop légère, allèrent s'accumuler dans tous les coins et recoins de la chambre. Il souffla sa chandelle frais émouchée, se couvrit d'une couverture de toile de Perse, et, s'étant accroupi là-dessous à sa guise, il s'endormit dans la minute même.

La matinée était, relativement aux habitudes de campagne, très avancée, à l'heure où il se réveilla.

Le soleil dardait à travers la fenêtre droit sur ses yeux, et les mouches qui, de nuit, dormaient comme figées sur les murs et au plafond, vinrent toutes à l'envi fondre sur lui. L'une élut domicile sur ses lèvres et fit jouer sa pompe, une autre, au passage de l'haleine, une autre encore, dans le creux de l'oreille ; une quatrième fit rage pour se frayer un chemin sous sa paupière ; la main du dormeur, sans qu'il eût conscience de ses mouvements, en persécuta une, justement celle qu'intriguait le souffle à double courant du nez, et c'est dans la narine de droite

qu’il la prit et qu’elle perdit la vie bien jeune encore peut-être ; mais le lieu où se passa son agonie est tellement délicat dans l’homme qu’il résulta ici de son introduction un fort éternûment dont l’explosion soudaine réveilla l’homme en chassant à dix pas l’insecte plus imprudent que coupable. Le dormeur ouvrit de fort grands yeux embrassant toute la chambre d’un regard, se rappela... et en même temps il s’aperçut que, quant aux tableaux appendus, ce n’étaient pas tous des oiseaux ; il y avait là aussi le portrait de Koutoûsof en lithographie coloriée, et un portrait à l’huile d’un vieillard en uniforme à revers rouges, de la coupe des temps de l’empereur Paul. La pendule de nouveau siffla, renifla, grinça, et se décida enfin à sonner dix heures ; en même temps, à la porte parut un visage de femme qui se retira aussitôt : car Tchitchikof, pour mieux dormir, avait écarté de lui tout voile importun, toute incommode draperie[22].

Dans le premier moment de la confusion d’un réveil si incidenté, tout ce qu’il comprit, c’est que ce visage de femme ne lui était pas inconnu, et il chercha un peu dans sa mémoire, et la mémoire, à son tour réveillée, lui dit que c’était la figure même de la maîtresse de la maison. Il passa une chemise. Son habillement séché et nettoyé se trouvait placé tout à fait sous sa main. Il s’habilla, et, pour mieux faire, il alla se placer devant un trumeau, et aussitôt il éternua si violemment, qu’un dindon qui, au dehors, s’était approché des fenêtres, lui jabota, d’une vitesse incroyable, je ne saurais dire quoi, en son étrange langage ; je serais porté à croire que c’était du sanscrit primitif, et que le sens était celui de tous les compliments de bienvenue, ou bien encore le Dieu vous bénisse ! qu’on adresse de temps immémorial aux éternueurs de distinction.

---

[22] Voir la deuxième période de l'*Essai d'une biographie de Gogol*, pour des particularités assez bizarres sur une habitude d'un ami de l'auteur, habitude commune à Pouchkine, à Gogol lui-même et à beaucoup de Russes.

Tchitchikof évidemment interpréta mal la démarche du beau piaffeur, car il répondit : « Oh ! la sotte bête ! » À cette occasion, s'étant mis tout près de la croisée, ce ne fut plus à l'honnête Indien qu'il pensa, mais au paysage local. Le paysage n'était guère qu'un nid à poules ; du moins la petite cour ou basse-cour qui s'offrait à ses yeux était toute remplie de volailles, à part un certain groupe de ruminants et d'immondes, plus une jolie chèvre blanche occupée debout à fermer une grosse porte d'étable, sans doute pour n'y plus rentrer de la journée. Les quadrupèdes semblaient là comme fourvoyés ; les poules et les dindons y étaient chez eux et en nombre innombrable ; au milieu de cette multitude allait et venait à pas mesurés un coq dont la crête ponceau se balançait en aigrette sur sa tête légèrement penchée de côté, comme quelqu'un qui cherche à entendre, en passant, ce qui agite et préoccupe la foule. Une truie était occupée à enseigner à toute sa jeune famille à faire l'analyse d'un tas d'ordures qui avaient du bon, et, tout en donnant ses explications, elle venait de tordre et d'avaler sans bruit un petit poulet, et se donnait le dessert d'une écorce de melon d'eau.

Cette basse-cour, où débordait la vie, malgré quelques cas inaperçus de mort violente causés par le mélange des races, cette volière sans plafond, où l'on s'étouffait et d'où rien ne s'envolait, avait une vingtaine de toises en carré, et se terminait au fond par une clôture de simples planches derrière laquelle s'étendaient de véritables champs à légumineux : choux, aulx et oignons, pommes de terre, betteraves, et toute espèce d'herbes moins encombrantes, mais non moins indispensables en cuisine. Çà et là, on distinguait des bouquets, ici de pommiers ou de pruniers, là de cerisiers entourés de haies de godeliers, de cassis et d'épines-vinettes. Les arbres du meilleur plant étaient englobés dans de vastes housses de filets, non pas tant contre les corbeaux voraces que contre les moineaux qui, comme des armées innombrables développées en écharpe d'après une disposition du chef, venaient mettre à sac le pays en s'abattant tour

à tour sur tout endroit où il y avait une double dîme à lever de force. Outre la précaution des filets, on voyait se dresser dans l’air de hautes perches terminées par une traverse qui faisait de la cime une croix ; un vieux vêtement quelconque, les manches passées dans les bras de cette croix, la changeait en un épouvantail ; un de ces épouvantails consistait naïvement dans une vieille camisole toute trouée, surmontée d’un bonnet avarié de la dame et souveraine de tous ces biens.

Au delà de ces vastes jardins potagers s’élevaient les chaumières des paysans, qui étaient en grossier bousillage, il est vrai, et avaient été construites sans aucun alignement ni plan quelconque, mais portaient, selon l’observation qu’en fit de sa fenêtre Tchitchikof, doué d’un regard très long et très sagace, le témoignage parlant du bien-être des habitants ; l’état de bon entretien était manifesté par des planches neuves qu’on distinguait des vieilles sur plusieurs toits, par des portes cochères parfaitement en équilibre, par des charrettes de réserve qu’il apercevait dans l’enclos des hangars. « Hé, hé, cette vieille possède là un village qui a bien son importance ! » pensa-t-il ; sur quoi il résolut d’aller sans retard causer un peu avec elle et de faire sa connaissance aussi intimement que possible. Il regarda à une petite fente de cette même porte qu’elle avait elle-même entr’ouverte un quart d’heure auparavant, et l’ayant vue assise près de la bouilloire à thé, il entra d’un pas galant, d’un front tout gai, tout aimable.

« Bonjour, père, comment as-tu passé la nuit ? » dit la dame en se soulevant de son siège.

Il va sans dire qu’elle était mieux costumée que la nuit précédente, elle avait une robe d’une couleur foncée et un bonnet convenable, mais elle avait toujours autour du cou une épaisse bande de flanelle.

« Moi ? à merveille ; mais vous, mère ? dit Tchitchikof en prenant place dans un fauteuil.

– Moi ? mal, mon cher père.

– Comment cela ?

– L'insomnie ; et puis une courbature au dos, et une douleur horrible dans le jarret et autour de la cheville.

– Cela passera, mère, cela passera ; il n'y a qu'à ne pas faire attention.

– Dieu veuille que cela passe ! je me suis frottée avec du saindoux ; j'ai employé aussi la térébenthine. Çà, qu'est-ce que vous allez mettre dans votre thé ? voici du ratafia dans ce carafon...

– Bien, bien, va pour le ratafia ! »

Le lecteur aura, je pense, remarqué que, malgré son air câlin, Tchitchikof ne laissait pas de parler à la dame avec plus de liberté qu'il ne l'avait fait la veille avec Manilof ; ici il mit de côté toute cérémonie.

Je ne ferai pas difficulté de dire que, si nous sommes en quelques choses encore en arrière des étrangers, nous les avons de beaucoup distancés dans les manières ; nos manières d'être avec des différents individus ont des nuances et des finesses à l'infini. Le Français ou l'Allemand a vingt ans d'études à faire, avant que de saisir et comprendre toutes les particularités, les distinctions de nos manières. Ces originaux-là parleront avec un millionnaire et avec le commis d'un débitant de tabac presque exactement de la même voix et dans les mêmes termes, bien que, au fond du cœur, ils se sentent fort petits devant l'homme de finance. Chez nous, ce n'est pas cela, et cela va plus loin ;

chez nous, on voit des sages qui savent, devant un seigneur de deux cents âmes, parler tout autrement que devant un seigneur de trois cents, et avec celui de trois cents, bien autrement qu'avec ceux de cinq cents, et avec ceux de cinq cents, bien autrement qu'avec ceux de huit cents. Montez, montez encore, allez aux millions, et toujours il se trouvera des nuances. Supposons par exemple qu'il y ait une chancellerie, non pas ici chez nous, mais soit à trois fois neuf terres[23] au delà de chez nous, et dans cette chancellerie un directeur...

Je vous conseille de me bien dévisager ce directeur, quand il est assis dans son fauteuil au beau milieu de sa chancellerie et de tous ses subordonnés... n'est-ce pas, dites-moi, à rester muet de terreur ? Fierté, résolution, air de majesté, telle est bien l'expression de sa physionomie. Il n'y a qu'à saisir un pinceau et à peindre : il se lève, c'est Prométhée ! regard d'aigle, démarche mesurée, lente, digne... Mais ce même aigle, aussitôt qu'il est sorti de la pièce et à mesure qu'il approche du cabinet de son chef, ce n'est plus, malgré la masse de papiers d'affaires qu'il presse sous son aile, qu'un pauvre petit poulet qui s'agite et va vite, vite, comme poussé par un ressort. Dans une réunion, à une soirée, tant qu'il n'y a là que gens de médiocre rang, Prométhée est ferme dans son emploi de Prométhée ; parait-il un personnage de plus haut rang que lui, il opère dans Prométhée[24] une telle métamorphose qu'Ovide lui-même se reconnaîtrait à bout d'invention : c'est une mouche, moins qu'une mouche, c'est un grain de sable, c'est le néant. Et l'on se dit : « Eh bien, eh bien ! qu'arrive-t-il donc à Ivan Pétrovich ? méconnaissable, annihilé ! Ivan Pétrovich est de haute stature et cela, c'est un petit maigre ; Ivan Pétrovich parle haut, d'une voix de basse, et ne rit ni ne sourit, et cela... le diable sait ce que c'est... cela fredonne en voix à quatre étages, et cela rit, et cela minaude. » On approche pour voir ce qu'il en est ; bah ! c'est vraiment Ivan Pé-

[23] Manière vague qu'emploient les Russes pour évaluer la distance.

[24] Ce Prométhée-là est un vrai Protée.

trovich... Je sais bien ce qu'on pense en pareil cas, et à tous coups...

Mais retournons à la table à thé de l'honorable vieille dame. Tchitchikof, comme nous l'avons vu, avait pris son parti de parler et d'agir sans cérémonie ; il s'arma de sa tasse de la main gauche, saisit le carafon de l'autre main et se versa du ratafia, avala une gorgée et dit aussitôt après l'ingurgitation :

« Vous avez, mère, un bon village là-bas. Combien d'âmes ?

– C'est un village de quatre-vingts âmes, père ; le mal est qu'il y a eu disette l'an passé et une telle disette...

– Cependant les paysans ici sont de bonne mine et leurs chaumières sont solidement construites, autant que j'ai pu voir de la fenêtre. Mais dites-moi votre nom... j'ai été si étourdi... arriver ainsi en plein minuit, vrai, jusqu'à présent...

– Korobotchka, secrétairesse de collège[25].

– Je vous suis bien reconnaissant. Votre nom patronal et celui de votre père ?

– Nastassia Pétrovna.

– Nastassia Pétrovna ! c'est un charmant nom que Nastassia Pétrovna. J'ai une tante, une sœur de ma mère, qui est aussi une Nastassia Pétrovna.

– Et vous vous appelez, vous ? dit interrogativement la dame... vous êtes, n'est-ce pas, notre zacédàtel [26] ?

---

[25] En Russie, la femme ou la veuve d'un capitaine est une capitainesse, d'un officier, une officière, d'un conseiller d'État actuel, une conseillère, une Excellence pour la vie.

– Non, mère, répondit en riant Tchitchikof. Je ne suis pas un magistrat en tournée ; je voyage pour moi, pour mes affaires privées.

– Ah ! tu achètes, oui, tu achètes les produits, j'y suis. Que je suis donc fâchée à présent d'avoir vendu à si bon marché aux marchands tout mon miel ! voilà, père, toi, tu me l'aurais acheté.

– Justement je n'aurais pas acheté de miel, pour sûr.

– Eh quoi donc ? alors mon chanvre ? Qu'est-ce que je dis ? cette année, il m'en reste si peu, quinze ou vingt livres.

– Non, mère, je m'occupe d'un autre genre de marchandise : dites-moi, depuis quelques années, il vous est mort des paysans ?

– Oh ! père, figurez-vous, dix-huit, dit la vieille en soupirant, et quelles gens ! tous artisans, tous excellents travailleurs. Il est bien vrai que depuis eux il y a eu des naissances, mais le beau profit ! du nourrain !... et allez parler de cela au zacédàtel, il vous répond qu'on paye l'impôt selon le nombre d'âmes, et que c'est le recensement qui en fait foi. Il est mort du monde, que je dis... « Bah, bah, bah ! fait-il, nous avons, nous, des registres de vivants. » La semaine dernière, mon forgeron a brûlé ; forgeron maréchal ferrant, serrurier assez bon... songez donc, un homme d'or.

– Vous avez eu un incendie ?

---

[26] Magistrat civil dont la juridiction ne peut avoir d'analogue exact en France. Dans les opérations du recensement, il va de domaine en domaine, et sa présence fait grande sensation dans tout son district.

– Un incendie ! où ça ? Dieu préserve, c'eût été cent fois pis ; non, le forgeron a brûlé comme cela tout seul ; le feu s'est mis dans son corps ; il buvait trop ; de toute sa peau il sortait de petites flammes bleues, tant il y a que le corps s'est séché, calciné, bruni, noirci comme le charbon. Et quand je pense quel forgeron ! À présent je n'ai pas un équipage en état, et mes chevaux sont déferrés. Je suis clouée ici.

– Nous sommes tous dans les mains de Dieu, mère, dit Tchitchikof en hochant la tête ; contre la sagesse divine il n'y a même pas un mot à prononcer sans péché... Eh bien, cédez-les moi, Nastassia Pétrovna.

– Céder qui ? céder quoi ?

– Eh ! ceux qui ne sont plus ; vos dix-huit morts.

– Que je vous cède des morts ?

– Oui, faites-m'en tout bonnement cadeau.

– Faire cadeau de mes morts... ?

– Cadeau si vous voulez : car, au fait, si vous aimez mieux me les vendre, bon ! je vous en donnerai quelque chose.

– Vous me donnerez de l'argent pour... de quoi ?... çà, vrai, je n'y suis plus. Est-ce que tu as une idée de venir déterrer nos morts, quoi donc ? »

Tchitchikof reconnut que la vieille, faute de voir le chemin, prendrait à chaque instant la traverse s'il ne s'expliquait nettement ; il lui fit donc entendre que la cession ou vente ou transmission de propriété de ces morts serait une simple affaire d'un peu d'écriture sur un peu de papier timbré, rien de plus ni de moins, de sorte que les âmes mortes resteraient fictivement ins-

crites dans les greffes comme vivantes, ainsi qu'elles l'étaient et devaient l'être, d'après la loi, jusqu'au nouveau recensement, et que lui, Tchitchikof, payerait la capitation au lieu d'elle, veuve Korobotchka.

« Mais qu'as-tu affaire de mes morts, toi ? dit la vieille en braquant sur lui ses deux grosses prunelles striées de jaune safran.

– Ceci ne regarde plus que moi.

– Mais puisqu'elles sont mortes, ces âmes !

– Je ne prétends pas dire qu'elles soient vivantes. D'où vient qu'elles vous portent de si grands préjudices, si ce n'est justement qu'elles sont mortes ? Vous payez leur capitation, et leurs têtes sont dans la terre avec leurs bras et moi je vous délivre des embarras et des frais que vous cause une fiction. Vous gémissez de cela ; eh bien, je le prends à ma charge, comprenez-vous ? Ajoutez à présent que non seulement je vous décharge de ces âmes, mais que je vous gratifie encore de quinze roubles en assignats[27]. Eh bien maintenant, est-ce clair, ça ?

– Vraiment, je ne sais... tu me dis... et enfin, moi... c'est que... c'est que... voyez, il ne m'est encore jamais une seule fois arrivé de vendre des morts.

– Cela va sans dire ; le merveilleux serait que vous eussiez vendu de cette denrée-là, mère, et que vous eussiez jamais rencontré un amateur. Voyons, dites : est-ce que vous pensez qu'il y ait un parti quelconque à tirer des gens qui sont en terre ?

– Non, je ne pense pas du tout cela. Quel profit faire de gens que l'on a mis en terre ! Allons donc, du profit ! Non, il n'y

[27] Environ dix-huit francs ; c'est presque un franc par âme.

a aucun profit à tirer de ça... aucun, puisqu’il y a embarras et perte pour moi justement en cela qu’ils sont morts, bien morts, ça c’est vrai... Mais après cela, on ne vend...

– Aïe, aïe ! elle va recommencer. A-t-elle la tête dure ! pensa Tchitchikof. Écoutez, mère, vous devez être plus raisonnable et voir les choses comme elles sont. Songez donc seulement que vous vous ruinez ; vous payez pour le mort comme pour le vivant... est-ce ça ?

– Oh ! père, ne m’en parle pas ! il y a à peine trois semaines j’ai versé plus de cent cinquante roubles[28]. Et entre nous, j’ai encore graissé la patte à M. le zacédàtel...

– Eh bien, vous voyez, mère. Et maintenant prenez en considération que vous n’aurez plus besoin pour cette affaire-ci de graisser la patte au magistrat ; désormais pour ces dix-huit âmes c’est moi qui réponds et qui paye ; c’est moi et non plus vous, qu’on le sache bien, qui ai charge et devoir d’acquitter la capitation et tous les menus frais concernant des gens qui ne vous servent plus, puisqu’ils sont morts ; et je veux, moi, aller plus loin en votre faveur : je payerai, moi et moi seul, de mes propres deniers, tous les frais d’inscription et de timbre et de taxe de l’acte de donation ou de cession, de vente, comme on voudra l’appeler. Vous m’avez compris, n’est-ce pas ? »

La vieille dame devint très pensive ; elle voyait que l’affaire offrait vite apparence d’avantage réel pour elle ; mais ce genre d’affaire n’en était pas moins nouveau et inconnu ; elle commença à craindre sérieusement que ce trafiquant non de morts frais, comme les croque-morts des villes, mais de défunts enterrés depuis longtemps, en greffant ses fictions d’acquêts sur les fictions du fisc, ne trouvât dans tout cela un point pour la trom-

---

[28] Plus de 160 francs. C'est aussi le zacédàtel qui perçoit l'impôt de la capitation, et qui en délivre les quittances.

per et mettre le diable en tiers dans la transaction. Ce monsieur l'acquéreur tombant chez elle Dieu sait d'où, comme s'il fût vraiment sorti de l'affreux ouragan de la nuit... c'était suspect.

« Eh bien donc, maman, voyons, tope, et dare dare finissons-en, reprit Tchitchikof.

– Mon Dieu, écoutez donc, jamais, je vous l'ai dit, au grand jamais il ne m'est arrivé de vendre des défunts. Des vivants, oui, j'en ai cédé, ça c'est exact ; et tenez, pas plus loin qu'il y a trois ans, à Protopopof j'ai vendu deux filles à cent roubles pièce, et depuis il m'a beaucoup remerciée en me disant qu'elles étaient devenues chez lui d'excellentes travailleuses. Figurez-vous que ce sont elles qui lui font maintenant tout son linge de table !

– C'est bon, mais il ne s'agit pas des vivants, Dieu les ait en sa garde ; je vous demande vos morts.

– En vérité, c'est que vous allez si vite ! je crains, moi, je crains d'être en perte d'une façon ou d'une autre ; est-ce que je sais ! Peut-être toi, père, tu m'affines... morts, oui, à la bonne heure ; et pourtant, s'ils valent trois fois, quatre fois plus que cela, rien que le forgeron...

– Eh, mère, allez donc ! ah ! vous êtes comme cela, vous ? c'est joli ! Qu'est-ce que vous voulez qu'ils vaillent ? Ce sont des os jaunes, rancis, moins qu'une vermine, une poudre, une cendre... Sur la terre prenez, je ne dis pas un quart de rouble ni une kopeïka, mais un rien, une guenille, un reste de torchon, c'est une chose toujours, cela a un prix, cela peut à la rigueur servir ; un manant vous l'achètera pour la fabrique de papier du district, mais cette cendre, cette poussière d'homme, personne n'est certes tenté de la tirer d'où elle est, et on la met à quatre pieds sous terre pour qu'elle y reste. Que voudriez-vous qu'on en fît ?

– C’est la pure vérité. Non, personne n’a besoin de ça, du moins que je sache. Mais, voyez-vous, là dedans, tout ce qui m’interloque, c’est que ce ne sont plus des âmes, car ce sont des âmes mortes...

– En voilà-t-il une tête ! il faut qu’on lui ait taillé ça dans un cœur de vieux chêne ! se dit à lui-même Tchitchikof, qui commençait à se sentir à bout de patience ; tâchez donc de vous entendre avec une buse comme celle-là ! mais c’est qu’elle me met tout en sueur, la vieille damnée ! » Ici ayant tiré son mouchoir de sa poche, il en essuya son front, qui était réellement couvert d’une sueur abondante.

Au reste, Tchitchikof avait tort de prendre ainsi à cœur un entêtement de vieille femme ; il y a tel personnage, tel homme d’État même, qui, en plus d’une affaire, est tout aussi peu intelligent que la Korobotchka ; dès qu’il s’est logé, comme un coin, dans la tête une idée quelconque, vous n’en délogerez cette idée qu’au prix des plus grands efforts et par les plus énergiques moyens. En vain vous accumuleriez les arguments les plus clairs sous les formes les plus pressantes, rien n’y fait, et il vous objecte ce qu’en termes d’atelier on appelle une scie, un rien, une absurdité, une parole d’idiot qu’il promène en va-et-vient sur vos épaules.

Après s’être essuyé le visage, Tchitchikof résolut d’essayer s’il y aurait peut-être encore quelque sentier par où l’on pût ramener la vieille dans le sentier voulu ; il lui dit :

« Mère, ou vous ne voulez pas me comprendre, ou vous aimez un peu à parler pour l’unique plaisir de parler... Je vous offre de l’argent ; quinze roubles en assignations sont de l’argent ; vous ne trouverez pas cela dans la poussière du chemin, croyez-moi bien... Voyons faites-moi vos petites confidences ; à combien avez-vous vendu votre miel ?

– À douze roubles le poude[29].

– Vous voulez m'en donner à garder. Allons, mère, un peu de conscience ! vous n'avez pas vendu à douze roubles.

– À douze roubles, vrai comme Dieu existe et m'entend.

– Eh bien, soit ; mais voyez, pour avoir ces douze roubles, vous avez donné du miel, vous avez donné votre miel, n'est-ce pas ? et ce miel, vous l'avez récolté peut-être en un an de soins, d'efforts, d'embarras ; vous avez fait des courses, vous avez fatigué vos chevaux, vous avez tué des abeilles, vous en avez nourri pendant tout l'hiver dans une cave ; tout cela c'est du travail... mais les âmes mortes ne sont pas une œuvre de ce bas monde ; vous n'avez eu à vous donner aucun soin, à prendre aucune mesure ; il n'a fallu que la volonté de Dieu pour que ces âmes, au grand détriment de votre économie, fussent en état de passer à un autre maître. Avec votre miel vous avez fait douze roubles, juste récompense de votre travail et de vos fatigues, tandis qu'ici vous recevez de l'argent, mère, en payement de rien, de moins que rien, et non pas douze, mais bien quinze roubles, et cela, non pas en monnaie d'argent, mais en trois belles assignations bleues presque neuves. »

Après un tel mouvement d'éloquence, Tchitchikof, pour la deuxième fois, fut, dans l'intimité de son amour-propre, persuadé que la vieille dame allait certainement se rendre ; elle répondit :

« En vérité, une pauvre veuve inexpérimentée en affaires est agitée de toutes sortes de craintes ; le mieux c'est de prendre

---

[29] À raison de 14 francs les trente-six livres pesant, à peu près 38 ou 39 centimes la livre. On sait qu'en Russie, dans le fond des provinces, l'argent, et surtout en assignations, est excessivement rare, et que les denrées, faute de bonnes voies de communication, se livrent au plus vil prix, quand on a le bonheur de les écouler.

un peu de temps ; il viendra bien ici quelques marchands ; je verrai, je comparerai leurs offres à la tienne ; peut-être ils donneront plus.

– Fi ! fi ! mère, c'est une honte ! vous ne songez pas à ce que vous dites. Les marchands !... Quel est donc le marchand qui vous les achètera ? et quel usage en ferait-il ?

– Eh ! peut-être bien que... dans le ménage... quelquefois il en faut... pour... »

La vieille n'acheva pas sa phrase ; elle resta la bouche ouverte et regarda Tchitchikof avec anxiété désirant savoir ce qu'il pourrait dire là-dessus.

« Des morts dans le ménage ? Allons, vous nous la donnez belle ! Est-ce que vous les emploieriez, vous, pour effrayer les moineaux la nuit dans votre potager ?

– Ouf ! le ciel me soit en aide ! ah ! quelles horreurs tu nous débites là ! des morts la nuit chez moi ! marmotta la vieille en se signant à trois reprises.

– C'est vous qui avez dit qu'il en faut dans le ménage. Dans tous les cas, tombes, ossements, beau gazon par-dessus, tant cela vous reste intact ; mot je ne veux qu'un acte, un papier. Eh bien, quoi ? Voyons, allons, répondez donc. »

La vieille dame resta dans la posture des grandes méditations.

« Çà, à quoi est-ce donc que vous pensez, Nastassia Pétrovna ?

– Vraiment je cherche, je cherche ce qu'il y a de mieux à faire ; tiens, j'aime mieux te vendre du chanvre !

– Du chanvre, du chanvre ! Je vous parle de toute autre chose, et vous me mettez en avant du chanvre ! Il faut renvoyer le chanvre à l'article *chanvre*. Au reste, bon, je reviendrai, et je vous enlèverai tout votre chanvre. Pour cette heure, eh bien, êtes-vous décidée, Nastassia Pétrovna ?

– Ah ! toi, tu me parles d'une marchandise si étrange, si nouvelle... Reviens dans quinze jours pour les chanvres, et alors... »

Ici Tchitchikof sortit des bornes de toute bienséance ; il souleva de la main gauche une chaise de joncs qui était à sa portée et la frappa de ses quatre pieds contre le plancher avec une certaine vivacité en disant d'une voix creuse : « *Hum ! quel diable est donc là-dessous ? »*

Le nom du maudit effraya incroyablement la noble campagnarde.

« Oh ! ne l'appelle pas ! ne le nomme pas ! Dieu soit avec lui ! s'écria-t-elle en blêmissant et tremblotant des lèvres. Il y a trois jours, je n'ai eu que *lui* dans la tête toute la sainte nuit. J'avais eu l'idée, vois-tu, après ma prière, avant de m'endormir, de consulter un peu les cartes sur quelque chose qui m'occupe ; ce n'est pas bien de vouloir lire l'avenir, surtout en pareil moment. Dieu lui-même sans doute, pour me punir, me l'a envoyé, et je *l*'ai vu, je *l*'ai vu... Fi, qu'il est horrible ! des cornes... Qu'est-ce que c'est que celles de nos bœufs à côté ?

– Je m'étonne et m'afflige qu'il ne vous en vienne pas toutes les nuits des dizaines de dizaines en grande tenue. Par pure charité chrétienne je voudrais que cela vous arrivât ! » dit Tchitchikof d'un ton grave. Et il ajouta comme se parlant à lui-même : « Je vois une pauvre veuve dans la gêne ; elle n'a pas le revenu qu'elle devrait avoir, elle a des besoins, elle se donne un

mal de chien... J'arrive, je vois cela, je veux... Mais qu'est-ce que ça me fait qu'elle souffre, qu'elle se ruine, qu'elle crève avec toute la population de son village, soixante ou quatre-vingts familles, bon !... que m'importe à moi qu'on crève de misère au sein de l'abondance ?

– Bon Dieu, quelles choses affreuses tu dis là ! marmotta la vieille dame en regardant avec effroi son interlocuteur.

– On oublie de parler honnêtement avec vous, mère ? vrai, je m'imagine voir, révérence parler, un misérable chien de basse-cour au pré, couché entre les meules ; il ne fait rien et ne laisse rien faire ; il ne mange pas de foin et n'en laisse manger à aucun autre quadrupède. Et moi qui voulais me rendre acquéreur de la plupart de vos produits, ma chère dame ! car sachez que j'ai pris à ferme des fournitures pour des particuliers et pour plusieurs grands établissements de la couronne ; mais, ma foi, votre aveuglement... »

Ici il allongea la lèvre, regarda sa botte, et se lut comme s'il dédaignait de pousser plus loin l'exposé de ses grandes affaires... mais ce qu'il venait de laisser tomber suffisait bien pour produire des merveilles. Le mot de *fermes de la couronne* agit fortement sur l'esprit de Nastassia Pétrovna, qui, par suite, prononça d'une voix presque suppliante ces paroles :

« Pourquoi te fâches-tu si fort contre une vieille idiote telle que moi ? va, si j'eusse pu deviner que tu fusses si colère, sois sûr que je ne t'aurais pas même répliqué un mot.

– Fâché, en colère... eh ! non ; de quoi serais-je donc fâché ? l'affaire que je vous dis ne vaut pas une coquille d'œuf... et j'irais me mettre en colère pour ça !... allons donc !

– Eh bien, eh bien, c'est dit ; je consens pour quinze roubles assignations. Seulement encore écoute, père : pour les af-

faires de fournitures, quand il te faudra de la farine de seigle ou de blé, de sarrasin ou d'orge, quand il te faudra de la volaille et du bétail sur pied ou abattus, alors, je t'en prie, ne t'adresse pas ailleurs, ne me fais pas de tort.

– Non, mère, je ne m'adresserai pas ailleurs certainement, dit-il en essuyant de la main la sueur qui lui sillonnait tout le visage ; et il lui demanda si elle avait à la ville de district un homme de confiance, ou une connaissance qu'elle pût nantir de ses pouvoirs pour faire l'acte et tout ce qu'il fallait.

– Comment donc ! le fils du père Kyrile le protopope sert au greffe du tribunal civil. »

Tchitchikof la pria d'écrire au fils du protopope Kyrile une lettre en forme de procuration, et, pour lui épargner une grande peine d'esprit comparable à une médecine amère à prendre tous les quarts d'heure pendant un jour entier, il se chargea de rédiger tout de suite l'original, que de la sorte elle n'aurait qu'à copier, ou, mieux encore, simplement à dater et à signer.

« Comme ça serait heureux, pensait en elle-même la Korobotchka, qu'il me prit, pour la couronne, mes farines et mon bétail ! Il faut l'amadouer ; il me reste de la pâte d'hier au soir ; je vois aller dire à Fétinia de nous faire des blines[30]. Qu'est-ce que je lui ferai encore ? ah ! des pâtés aux œufs[31] : chez moi cela vous est plié, troussé, qu'il y a plaisir à les tenir et à mordre dedans. Ah çà ! il n'y a pas de temps à perdre. »

---

[30] Les blines russes sont des beignets très délicats qu'on mange tout chauds, principalement dans toute la semaine du beurre ou du carnaval.

[31] C'est une certaine miche plate qu'on entr'ouvre à la cuisine, et où l'on introduit une couche de tranches d'œufs durs ; c'est un manger sain et rassasiant. Il paraît qu'il y a une certaine habileté à faire l'incision, ou à plier la pâte sur le lit d'œufs en tranches, et à dissimuler sur les bords le point de collusion du dessus et du dessous.

La dame, en achevant ce monologue, sortit pour mettre à exécution son idée au sujet des pâtés ou pains doux contenant une couche de tranches d'œufs et des blines, plats de fond qui ne manqueraient pas d'être accompagnés d'une infinité d'autres fins morceaux, produits de la cuisine domestique russe, qui sont le *petit-four* des maisons de seigneurs campagnards où la science du pâtissier européen n'a rien à voir ni à enseigner.

Tchitchikof de son côté se rendit au salon où il avait passé la nuit, afin de préparer son bureau pour les écritures nécessaires. Tout dans la pièce était depuis longtemps remis en ordre ; le fameux lit de plumes avait été enlevé, et près du divan était rapportée une table ronde à tapis vert et à six tiroirs, sur laquelle on avait jeté une nappe à dessins représentant la ville d'Yaroslaf en blanc sur fond bleu d'un côté, en bleu sur fond blanc au revers. Il posa sur cette table sa cassette de voyage, puis il s'assit carrément pour respirer un bon moment, car il se sentait comme dans un bain d'étuve ; tout ce qui, sur son corps, depuis la nuque jusqu'aux orteils, était en contact avec sa peau, était mouillé à un point à peine supportable. « M'a-t-elle tourmenté, la vieille damnée ! » dit-il après avoir soufflé une minute ou deux ; et il procéda à l'ouverture de son grand nécessaire.

L'auteur, à tort ou à droit, est persuadé qu'il y a des lecteurs très capables de désirer ici une inspection détaillée, un plan exact des compartiments, des secrets même de ce nécessaire. Pourquoi leur refuser cette petite satisfaction, si on nous en laisse le temps toutefois ? Voici quelle était la disposition intérieure de la caisse : cette caisse s'ouvre en pupitre ; dans le milieu de la partie haute est le nécessaire à barbe distribué en case à savonnette, case à blaireau, case à cinq cloisons pour six rasoirs ; plus haut est le matériel de bureau : case pour l'encrier, case pour le sable, long chenal pour les plumes, les crayons, la cire à cacheter et le cachet, puis sur les côtés plusieurs cases plus ou moins profondes, les unes couvertes, les autres sans

bouchons, pour les objets courts et pour la monnaie. Toute cette partie s'enlève, et l'on trouve un second plateau moins profond, contenant, outre des ciseaux, des canifs, des limes et autres objets de cette sorte logés sur les bords à leur place marquée, un fouillis de billets de visite, de faire part, d'invitation, de spectacle, etc., etc. Ce deuxième plateau, enlevé comme le premier, met à découvert les papiers d'affaires grand format, les uns couverts d'écriture, les autres vierges encore sauf les divers timbres qu'on distingue sur une certaine masse placée au fond. À l'arrière et sur les côtés se trouvaient certaines coulisses dont l'une s'ouvrit pour donner passage à un tiroir secret qui fut tiré et repoussé promptement à plusieurs reprises. C'était le tiroir à l'argent ; vous dire ce qu'il contenait dans ce moment, c'est ce que nous ne saurions faire, Tchitchikof parut entendre quelque bruit de pas ; il remit en hâte la coulisse, et, sans rentrer les deux plateaux supérieurs, il rabattit la trappe couverte de maroquin vert formant la moitié de son pupitre, il regarda le bec de sa plume du côté du jour, et il se mit à écrire, juste au moment où la dame entrait et venait à lui.

« Oh ! le beau nécessaire que tu as là, père ! dit-elle en s'asseyant à un pas de lui ; sûrement tu as acheté cela à Moscou ?

– Oui, à Moscou, répondit Tchitchikof, en continuant d'écrire.

– J'en étais sûre : là on travaille bien. Il y a trois ans, ma sœur a apporté de là des bottines chaudes pour ses enfants : figurez-vous que c'était si bon de cuir et de couture, que cela se porte encore à présent. Aïe ! aïe ! combien tu as là de papier timbré ! dit-elle en soulevant un peu la trappe qui couvrait la partie profonde de la caisse, comme pour jeter un coup d'œil dans l'intérieur et admirer le travail. Tu m'en donneras bien une feuille ! j'en ai tant besoin ! Il arrive que j'ai à écrire une supplique, et alors je ne sais que faire. »

Tchitchikof avait en effet ramené le papier timbré au-dessus des papiers d'affaires. Il expliqua à son hôtesse qu'avec un courant d'affaires si considérable, il ne pouvait voyager sans avoir avec lui beaucoup de timbres, pour économiser le temps et parer aux difficultés, mais qu'on n'écrivait pas les suppliques sur un papier à contrats. Puis il eut la complaisance de feuilleter la masse, et il découvrit une feuille du prix d'un rouble, et lui en fit cadeau. Son brouillon fini, il le lut ; puis il en fit une copie très nette sur papier à lettre, et la lui fit dater et signer avec parafe, après quoi il la pria de vouloir bien écrire en grand détail la liste des paysans vendus, il se trouva que la noble dame ne tenait aucun livre et ne possédait aucun rôle, mais seulement une excellente mémoire ; il dut reprendre la plume et se faire dicter. Quelques paysans avaient des noms qui le surprirent, lui qui n'était pas facile à étonner ; sa surprise venait encore plus des sobriquets, sorte d'excroissances que portaient inséparablement ces noms. À chaque nom, prononcé avec le plus grand sérieux par la dame, il tenait sa plume un moment suspendue et se tournait vers la vieille, dont le visage restait parfaitement impassible, et, voyant cela, il inscrivait. Il fut surtout frappé d'un *Pierre Savèlef, fais pas attention, l'auge est là*. De sorte qu'il ne put s'empêcher de dire : « En voilà un d'une belle longueur ! » Un autre, à « Ivan Pétrof des Rossignols », avait pour surcroît : *Brique à vache.* Un troisième s'appelait tout court : *la Roue Ivane.*

Après avoir tout écrit par *primo, secundo, tertio,* et fait signer la liste, il promena son nez en l'air, et respira à pleine poitrine un appétissant fumet de quelque chose de frit au beurre.

Une table supplémentaire s'était ajoutée et couverte : il y eut invasion de gens apportant diverses bonnes choses.

« Je vous prie d'accepter un petit déjeuner sans façon, » dit gracieusement la bonne dame.

Tchitchikof, qui venait de fermer et de repousser son nécessaire de voyage, en y logeant les deux papiers frais signés, vit les deux tables se couvrir rapidement de mets dont nous serions embarrassés de donner le menu ; je dirai pourtant, pour l'acquit de ma conscience, comprendra qui pourra, qu'il y eut des gribki, des pirojki, des skorodoumki, des chanichki, des preagli, des blini, des lepechki et pripëki ou fritures de tous les hauts goûts possibles, à l'ail, à l'oignon, au grain de pavot, au lait caillé, à la crème aigrie... Je ne saurais dire ce qui ne parut pas en ce genre sur ces deux tables, rapprochées pour la petite collation de l'aimable visiteur.

« Prenez ceci, prenez de ces miches à l'œuf, » dit l'hôtesse.

Tchitchikof tira à lui une grande miche à l'œuf, et en fit l'éloge après en avoir mangé la moitié : c'est qu'en effet la miche était fort bonne ; et, après tout le mal qu'il s'était donné pour amener la vieille à ses fins, il avait réellement grand besoin de mordre sur quelque chose de substantiel.

« Et les blines ! goûtez, goûtez nos blines ! »

Tchitchikof, en guise de réponse, plia ensemble trois blines, les sauça dans le beurre bouillant, et les avala lestement, après quoi il s'essuya les mains et le tour de la bouche. La dame lui faisait des saluts excitants. Il renouvela encore trois fois ces bouchées monstres que le beurre fait passer comme une lettre à la poste ; et, après s'être essuyé le visage et les mains d'une manière évidemment définitive, il pria la bonne dame d'ordonner qu'on mit les chevaux à sa britchka. Nastassia Pétrovna transmit le soin de donner cet ordre à la Fétinia, qui fut chargée en même temps de revenir vite, vite, avec des blines toutes bouillantes.

« Les blines chez vous, mère, sont un morceau excellent, dit Tchitchikof en s'administrant trois par trois les nouveaux beignets apportés directement de la poêle à frire spéciale.

– Oui, on les fait ici assez bien ; mais malheureusement, les blés étant mal venus, la farine n'est pas pour les beignets ce qu'elle devrait être… Mais qu'avez-vous donc à vous presser comme cela ? ajouta la dame, voyant que Tchitchikof venait de saisir sa casquette ; songez donc que la britchka ne peut pas être si vite attelée.

– Ça va être fait, mère ; ce sera fait tout de suite, mes gens font toujours lestement les choses.

– Eh bien ! adieu et au revoir. Hein, père, vous ne m'oublierez pas pour vos fournitures ?

– Non, non, soyez-en sûre, dit Tchitchikof en passant de l'antichambre dans la pièce d'entrée.

– Et du lard ? est-ce que vous m'achèterez mon lard ?

– Pourquoi pas ? Je vous l'achèterai sinon la première fois, eh bien après.

– Pour les fêtes de Noël ; pour tout ce temps, du 27 décembre au 6 janvier, j'aurai du lard, j'en aurai, père.

– Bien, nous l'achetons, mère, nous l'achetons : nous achetons tout, nous achèterons bien aussi ton lard[32].

---

[32] Ces répétitions sont un trait de mœurs nationales admirablement saisi ; nous craignons bien que dans l'ouest de l'Europe on ne puisse apprécier la valeur d'un rabâchage dont on ne soupçonne pas tout le parfait naturel.

– Peut-être bien qu'il vous faudra de la plume ; j'aurai de la plume, et une assez jolie quantité, pour le carême Saint-Philippe.

– De la plume ? Ah ! c'est bien, très bien, dit Tchitchikof.

– Tu vois toi-même, père, que ta britchka n'est pas encore prête, dit l'hôtesse lorsqu'ils furent sur l'avancée.

– Elle le sera dans un moment. Expliquez-moi bien, en attendant, comment je vais gagner la grande route.

– Comment faire cela ? dit la dame ; c'est difficile à expliquer : il y a beaucoup de détours à faire. Ne faudra t-il pas que je donne une petite fille pour montrer ? Y a-t-il assez de place sur le siège pour qu'elle puisse s'y asseoir à côté de ton cocher ?

– Le siège est large, même pour deux hommes.

– Je consens à te donner une jeune fille ; elle sait bien la route, mais seulement... Toi... prends garde, ne va pas me l'emmener. C'est que j'en ai perdu une comme ça, que des marchands m'ont détournée, les maudits ! »

Tchitchikof assura à la dame qu'il n'emmènerait pas la petite fille. La Korobotchka, tranquillisée, se mit, sans désemparer, à passer en revue tout ce qui se trouvait dans sa cour : elle suivit d'un œil très attentif sa femme de charge, qui sortait de la dépense, portant à la main une écuelle de bois contenant un gros morceau de gâteau de miel. Elle observa un paysan qui se tenait contre la porte cochère, et peu à peu elle se laissa absorber tout entière dans les choses du ménage, qui faisaient sa vie de toutes les heures. Mais pourquoi s'occuper si longtemps de la Korobotchka ? La Korobotchka, toute à l'économie ; ou la Manilof, toute au sentiment ; ou la vie de ménage, ou la vie de frivolité... qu'importe ? passons... ce n'est pas là ce qui dans le monde

a été le mieux arrangé... Ce qui est riant ne tarde guère à devenir sombre, pour peu qu'on l'ait quelque temps devant les yeux ; et alors Dieu sait ce qui vient à la tête.

Peut-être, devant ce parallèle, avez-vous pensé ou dit : « Allons donc ! est-il bien vrai que la Korobotchka soit restée, avec quelque fortune, placée si bas sur l'échelle aux cent mille degrés de la civilisation humaine ? Y a-t-il, en effet, un si vaste gouffre entre elle et sa sœur, inaccessiblement fortifiée dans les murs d'une aristocratique maison à grands beaux escaliers de fer de fonte à ornements dorés, à tapis de pied, à rampes d'acajou, à vases de fleurs et à cassolettes de parfums ; de sa sœur, la femme du monde qui bâille délicieusement sur un charmant livre qu'elle feuillette à peine en attendant la visite de personnes admirablement spirituelles. Devant elles son esprit de femme aura ample carrière pour donner sa note, sa phrase, sa variante sur une pensée qu'elle sait par cœur depuis le matin, pensée d'emprunt au fond, sans doute, mais pensée qui, d'après les cas de la mode, sera celle de la ville entière toute une grande semaine, et même pas tant ; pensée, non sur ce qui se passe dans son hôtel, encore moins dans ses terres, qui sont obérées, hypothéquées, grâce à l'ignorance absolue de tout genre d'économie, mais sur les phases probables de la révolution qui est imminente en France, mais sur la direction que semble prendre le catholicisme, qui est aujourd'hui très bien porté. Mais passez ! passez ! Pourquoi parler de pareilles sornettes, pourquoi ? au milieu de minutes de joyeuse insouciance, un autre courant inattendu s'établira, s'échappera tout à coup de lui-même. Le rire n'a pas encore perdu sa dernière trace sur le visage, que déjà on est devenu autre que l'on n'était au milieu des mêmes hommes, et la figure, dans tous ses traits, s'éclaire d'une lumière toute différente... Laissons donc cela.

« Enfin, voici ma britchka ! » s'écria Tchitchikof, voyant son équipage se ranger devant l'avancée, et Fétinia y déposer le beau nécessaire de voyage ; et il reprit, s'adressant à son co-

cher : « Que signifie, imbécile, cette lenteur interminable ? On voit bien qu'il te reste encore dans la tête quelque chose des fumées d'hier, drôle ! »

Séliphane ne répondit pas un mot.

« Adieu, adieu, mère, dit Tchitchikof à la dame. Eh bien, et votre jeune fille ?

– Hé, Pélaghéïa ! cria la dame à une petite fille d'environ onze ans, qui se tenait à quelques pas, en cotillon d'une grossière toile bleuâtre assujettie de dessous par les hanches et de haut par deux bretelles fort primitives. La jouvencelle avait les pieds nus, mais de loin on l'eût pu croire bottée tant elle avait de boue fraîche suspendue autour des jambes jusqu'à la hauteur du genou. « Monte là-haut, et tu feras voir la route à ce monsieur. »

Séliphane tendit la main à la petite ; celle-ci commença par poser un pied sur le marchepied du monsieur, puis l'autre sur celui de l'automédon, et enfin elle trôna après avoir incroyablement souillé de boue les deux marchepieds. Tchitchikof monta, et son poids, dans le premier moment, fit pencher le corps de la britchka ; puis il rétablit l'équilibre en s'installant bien juste au milieu, et alors il dit : « Voilà qui est pour le mieux ! Maintenant adieu, mère, adieu ! » Les guides touchèrent le flanc des chevaux, qui partirent d'un petit pas relevé.

Séliphane se tenait sombre et silencieux, et pourtant il était en même temps fort appliqué à son affaire de cocher ; c'est ce qui ne manquait jamais de lui arriver après chacune de ses fautes, et surtout le lendemain du jour où il s'était enivré. Les chevaux avaient été étrillés avec un soin vraiment remarquable ; le collier du limonier, collier qui, la veille encore, montrait le chanvre en plusieurs endroits, avait été habilement reprisé à la poix. Il guidait sans adresser un monosyllabe à aucun de ses trois chevaux, ni gronderies, ni encouragements, ni harangues,

rien, rien que quelques méchants petits coups de fouet donnés pour la forme, et les guides flottaient longues contre le flanc du troïge, qui trottinait tout préoccupé de tant de silence et de mollesse. Cependant le moraliste ne put rester si morne qu'il ne dit en marronnant ce peu de mots à peine distincts : « Ohé, attends-moi, corbeau, je vais t'apprendre à rêver, moi ! » Mais le bai et l'assesseur étaient alors eux-mêmes mécontents de ne pas s'entendre appeler mes très chers, mes vénérables. Le *tigré* sentit en ce moment tout à coup, sans accompagnement d'aucune parole, singulier procédé ! une grêle traîtresse de piqûres tour à tour sur toutes les parties grasses, charnues, molles, délicates et sensibles de son corps, et le quadrupède fit là-dessus ses réflexions qui se lisaient aisément dans les émotions parlantes des deux oreilles et de la houppe qui les sépare ; tout cela disait : « Sur quelle herbe a-t-il donc marché aujourd'hui ? il ne sait plus parler, mais il sait mieux que jamais où nous piquer ; hier il était causant, et s'il jouait du fouet, c'était par façon de rire, le long de l'épine ; aujourd'hui le sournois cingle dans le vif ; c'est aux oreilles et au ventre qu'il s'en prend à la sourdine.

« *À droite, quoi ?* dit sèchement Séliphane à la petite placée à côté de lui, en montrant du manche de son fouet la direction d'un chemin bruni par les pluies, qui se dessinait plus ou moins droit entre les prés et les champs couverts de la plus luxuriante verdure.

– Non, non, je montrerai, répondit la jeune fille sans regarder la direction du fouet.

– Par où donc ? dit sèchement Séliphane en avançant toujours.

– Tiens, voici par où ! s'écria la petite.

– Ah ! l'imbécile, dit Séliphane ; mais c'est justement à droite, comme je disais. Ça ne sait pas distinguer sa droite de sa gauche, tssss ! »

La journée était parfaitement belle ; mais la terre s'était tellement détrempée la veille, que les roues de la britchka soulevaient continuellement des quintaux de boue et s'en étaient fait une enveloppe plus épaisse que le feutre le plus grossier. On peut se figurer la fatigue des pauvres chevaux, d'autant plus que le sol avait pour base la glaise, et une glaise de la qualité la plus poisseuse. Cette circonstance fut cause que la britchka ne put se tirer de là avant deux heures de l'après-midi ; et, sans la petite, cela eût été bien autrement difficile : car les chemins s'échappaient dans tous les sens, comme les écrevisses du marché, quand on les laisse sortir du sac, et Séliphane aurait été rossé sans que, cette fois, il y eût de sa faute. Bientôt la petite fille aux bottes de vase sèche montra de la main quelque chose de noir en disant : « Tiens, vois le grand chemin là-bas !

– Qu'est-ce que c'est que ce bâtiment ? demanda Séliphane.

– C'est l'auberge, dit la petite.

– Eh bien, à présent, nous arriverons bien nous-mêmes, dit Séliphane ; retourne vite chez les tiens.

Sur quoi il retint son attelage, aida la petite à descendre, et en l'assistant il la regarda pour la première fois et marmotta entre ses dents : « Que ça de boue aux jambes ! houuu, va-t-elle salir de la belle herbe d'ici chez elle ! »

Tchitchikof lui donna un gros de cuivre[33] ; elle tourna le dos à l'instant même, et commença son trajet par cinq ou six grandes enjambées joyeuses, car elle était heureuse et du superbe cadeau, et plus encore d'avoir trôné sur le siège d'une britchka.

---

[33] Une pièce de deux liards grosse au moins comme un sou de France.

CHANT IV

Nozdref

Notre héros gagne l'auberge de la route. – Description du lieu. – Ce que c'est qu'un estomac russe dans la province. – Le héros se fait servir un déjeuner plus qu'abondant, comme s'il eût été à la diète depuis deux jours. – Il cause avec la servante. – Nozdref et un beau-frère blond. – Ce que c'est que Nozdref ; ses équipées foraines. – Il s'acharne à entraîner le héros chez lui. – Il entraîne aussi l'honnête beau-frère, mari de sa sœur, ennemi des popinations. – Désordre dans la maison comme dans la tête de Nozdref. – Celui-ci montre en détail son domaine. – Ses hâbleries de tout genre. – Le beau-frère blond en un personnage incommode aux hâbleurs ; notre héros est plus facile. – Après un dîner long et surabondamment arrosé, le beau-frère parvient à fuir ; Tchitchikof est forcé de jouer ; mais d'abord il pressent son hôte sur les âmes mortes de son domaine. – Nozdref a un langage et des manières terribles, outre cela il triche au jeu. – Grande querelle qui se renouvelle le lendemain matin avec violence, chacun estimant bien que l'autre mérite au moins la potence. – Heureuse fuite du héros, providentiellement favorisée par l'incident de l'arrivée d'un magistrat.

En approchant de l'auberge de la maison de poste, Tchitchikof ordonna qu'on s'arrêtât pour deux raisons : pour laisser les chevaux souffler une bonne petite heure, et aussi pour mettre quelque chose sous la dent, afin de se refaire des fatigues du trajet. L'auteur doit avouer qu'il envie beaucoup l'appétit et l'estomac de gens ainsi constitués ; et à ses yeux ils sont bien ridi-

cules, vraiment, tous ces beaux messieurs de la haute volée, gravitant dans le firmament gastronomique de Pétersbourg et dans celui de Moscou, qui passent leur vie dans la méditation de ce qu'ils mangeront demain, des mets dont ils composeront leur dîner d'après-demain, qui se préparent à leur savante entreprise en avalant une pilule et des huîtres et des araignées marines et d'autres merveilles, et, après cent ou deux cents séances pareilles, partent forcément pour les eaux ou de Karlsbad ou du Caucase. Non, ces messieurs n'ont jamais éveillé en moi la moindre envie. Il n'en est pas de même des hobereaux ; le hobereau court les routes, et, dans une maison de poste, se fait servie trois livres de jambon ; à la station suivante, un cochon de lait ; dans une troisième, un quartier d'esturgeon ou un gros saucisson à l'ail, ce qui ne l'empêche pas, en arrivant à destination, n'importe à quelle heure, de se mettre à table et là, comme si de rien n'eût été, d'absorber une oukha[34] de sterlets, avec des barbottes et du frai qui craquent et gémissent entre ses dents, coupée par de fortes bouchées de gâteaux *rastiagai* ou *koulibiak* au sauté de silure, et cela d'un appétit à donner envie de manger aux regardants. Oui, ce sont là des gens tout spécialement favorisés du ciel, de la terre et de la mer, qu'ils rendent tributaires de leur bouche. Plus d'un riche seigneur donnerait à l'instant même la moitié de ses âmes et de ses terres hypothéquées ou non hypothéquées, avec toutes les améliorations faites d'après les nouveaux procédés, soit russes, soit étrangers, pour posséder un estomac comme les gens de moyenne noblesse ; mais le mal est que, pour tout l'or et l'argent du monde, pour tous les domaines améliorés ou non, on ne peut se procurer un estomac de hobereau ou de provincial russe[35].

---

[34] Oukha, soupe aux poissons, bien autrement compliquée que la bouillabaisse provençale. Avec des poissons de choix, on obtient un bouillon exquis. L'Oukha est le nom de l'un des dix chefs-d'œuvre de Krylof le fabuliste, qui sera encore plus grand dans l'histoire de la langue russe que dans celle de la poésie.

[35] Si les estomacs dont parle le poète étaient chose vénale comme les vins des meilleurs clos de France, il est probable que les Anglais les

L’auberge aux murs de rondins noircis, calcinés par le temps, accueillit Tchitchikof sous son étroite avancée, dont le toit hospitalier portait sur quatre piliers façonnés au tour, et pareils à nos anciens chandeliers d’église. Le bâtiment ressemblait à une chaumière russe, sauf des proportions un peu plus amples. Des corniches, des rebords, des garnitures, des encadrements à jour ou en dentelle, fouillés à la hache, au ciseau et à la tarière dans le bois frais, entouraient les fenêtres, le pignon, le balcon, le perron, de manière à donner un air de gaieté au fond lugubre des murailles. Sur les volets on voyait une intention de vases rustiques hauts en couleurs, remplis d’une intention de fleurs, peinture à l’huile très naïve et pourtant prétentieuse.

Ayant escaladé un étage par un étroit escalier de planches, Tchitchikof pénétra dans une antichambre spacieuse où il trouva une porte qui s’ouvrait avec bruit, et une grosse commère en robe de perse bigarrée, qui lui dit : « Par ici, monsieur. » Dans la chambre il y avait beaucoup de ces vieux amis qu’on rencontre dans toutes les petites auberges construites en bois, si nombreuses sur les routes à chaussée, nommément un samovar tout sillonné d’eau de vapeur saisie, figée à blanc sur le cuivre ; des parois de sapin raboté, de calfeutrage visible en bourrelet dans les interstices des rondins ; une armoire de coin pleine de théières et de tasses, et surmontée de plateaux ; des œufs de porcelaine dorés, appendus devant les images par leurs rubans rouges et bleus ; une chatte récemment délivrée d’une portée merveilleuse ; un miroir qui vous rend deux nez pour un, qui vous présente au lieu de figure, une sorte de tarte aux pommes ; et enfin des images saintes entourées de touffes d’herbes fleuries aromatiques et d’œillets secs à un tel point, que le voyageur qui s’avise de vouloir s’assurer de leur parfum, soulève aussitôt

---

auraient accaparés en Russie comme le reste, car depuis le XVe siècle jusqu’en 1853, ils avaient réellement le monopole de tout ce que la Russie produit de plus précieux.

les nuages épais d'une poussière qui a les effets de tabac d'Espagne.

« Y a-t-il un petit cochon de lait ?... cria Tchitchikof pour tout compliment à la bonne femme qui lui faisait accueil.

– Oui, monsieur, et bien à votre service.

– Au raifort et à la smetane ?

– Au raifort et à la crème aigrie, justement.

– Donnez-moi ça ; allons, leste. »

La vieille partit comme par un ressort et ne s'arrêta plus ; elle rentra vingt fois coup sur coup : 1° avec une couple d'assiettes ; 2° avec une serviette si libéralement empesée, qu'elle pouvait se tenir debout comme une écorce de vieux liège ; 3° avec un couteau à manche d'os du plus beau jaune antique et à lame réduite de deux bons tiers de sa largeur en deux endroits, mais tranchant toutefois comme une lime d'horloger ; 4° avec une fourchette à deux dents et demie ; 5° avec un poivrier affectant la forme d'une fiole lacrymatoire attique ou toscane ; 6° avec une salière parfaitement incapable de garder son aplomb, sinon dans une position inclinée... Mais bientôt notre héros, selon une habitude prise de longue date, entama avec cette femme une conversation en règle ; il ne manqua pas de lui demander si elle tenait elle-même l'auberge, ou si c'était son mari, son frère, son parrain ou son compère qui était aubergiste... quel revenu annuel donnait l'établissement ; si elle avait des fils ; si son fils aîné avait femme ou s'il était garçon ; quelle femme il avait prise, riche ou pauvre ; s'il y avait eu une dot, et en quoi elle consistait ; non : eh bien, si le beau-père a été content ; s'il n'est pas au contraire fâché comme s'il recevait trop peu de présents en donnant sa fille.

Tchitchikof n'était pas homme à rien oublier dans ces sortes d'enquêtes. Il va sans dire qu'il ne manqua pas de se faire nommer en détail, un à un, posément, tous les gentillâtres d'alentour, petits et grands, riches et pauvres ; il lui fallut tout savoir, et ses questions tombaient là dru comme grêle.

La bonne femme connaissait surtout Blokine, Potchitilef, Myllnoï, Tchéprakof dit le Colonel, Sabakévitch...

« Sabakévitch ? Ah ! tu connais Sabakévitch[36] ?

– Comment donc ? et assez, vraiment. »

Tchitchikof sut alors que la vieille connaissait non seulement Sabakévitch, mais aussi Manilof, et qu'à ses yeux Manilof était bien plus *délicat*, probablement plus délicat, plus grand et plus aimable que Sabakévitch. En effet, jugez donc : Manilof se fait bouillir, cuire au beurre ou rôtir une poule, et en attendant, il s'amuse avec un quartier de veau, puis il tâte d'un foie de mouton, s'il y en a de prêt, et il se borne à goûter de ceci et de cela ; mais Sabakévitch, lui, ne se fait servir qu'une seule viande, mange tout le plat, demande s'il n'y en a pas encore un peu au four... comme si l'on eût fraudé de quelque partie ; et il ne paye jamais que ce qui lui avait été dit du prix de la portion ordinaire.

Comme il conversait de la sorte, tout en expédiant un cochon de lait, et qu'il n'en restait plus qu'une bouchée empalée sur la fourchette brèche-dent, on entendit un bruit d'équipage au pied de la maison. L'hôtesse disparut, la bouchée aussi. Tchitchikof se leva, regarda par la fenêtre et vit, arrêtée devant l'avancée, une légère britchka attelée d'un troïge fringant. Deux hommes descendirent de cette britchka, l'un blond et de haute

---

[36] Ce nom vient de sabâka, chien. C'était un homme rude, une rude langue. C'est l'interlocuteur qui n'aborde guère les gens qu'en leur marchant sur les pieds. Nous le retrouverons au V° et au VI° chant.

stature, l’autre brun et de moins haute taille. Le grand blond était en hongroise bleu foncé, le brunet en simple arkhalouk d’une étoffe orientale à raies[37]. Après eux, arrivait d’un pas très lent une méchante calèche, vieux débris tiré par un méchant quadrige à long poil, à qui le rafraîchissement de l’étrille était jouissance inconnue ; chaque haridelle, bridée de cordes à puits, avait pour licou un collier en loques. Le blond gravit à l’instant l’étroit escalier ; le brun restait au bas à palper quelque objet dans la calle de la britchka, en causant avec son domestique ; et en même temps il faisait des signes à la calèche fantastique qui approchait. Il sembla à Tchitchikof reconnaître cette voix-là, et, pendant qu’il regardait ainsi au dehors, le blond avait tâté à la porte, trouvé le loquet et ouvert. C’était un grand maigre, non pas vieux, mais usé ; il portait de très petites moustaches rousses. À son visage hâlé et en quelques endroits comme brûlé, on pouvait aisément croire qu’il était parfaitement fait à la fumée, non de la poudre à canon, mais du tabac le plus âcre. Il salua poliment Tchitchikof, qui lui rendit sa politesse avec son aisance habituelle. Il est fort vraisemblable qu’il leur eût suffi de quelques minutes encore pour lier conversation et faire ample connaissance, car il y avait déjà un bon acheminement ; tous deux, presque en même temps, avaient témoigné leur satisfaction de voir que la poussière des routes eût été parfaitement abattue par les pluies de la nuit, de sorte, disaient-ils, qu’il fait bon voyager par cette fraîcheur… lorsque le voyageur brun entra tout à coup, jeta sa casquette, sans transition, de dessus sa tête droit au beau milieu de la table, et se hérissa gaillardement le crin, en y passant en tous sens son long démêloir à cinq doigts. C’était un beau et vigoureux jeune homme à figure pleine et vermeille, ornée de trente-deux perles du premier choix, riant entre des lèvres de corail, le tout encadré dans deux gros favoris des plus drus, sous une luxuriante forêt de cheveux aile de corbeau ;

[37] L'arkhalouk à petit collet droit, coupe perpendiculaire à agrafes sur la poitrine, taille bien prise, robe à plis, qui ne descend qu'aux genoux ; la coupe en varie peu. Tous ces costumes sont décrits dans notre édition des *Mémoires d'un seigneur russe.*

bref, c'était un homme frais et sain comme une pomme de Crimée cueillie sur l'arbre.

« Bah ! bah ! bah ! s'écria-t-il aussitôt en étendant parallèlement les deux bras vers Tchitchikof, toi ici ? »

Tchitchikof reconnut Nozdref, ce même Nozdref près de qui il avait dîné chez le procureur fiscal et avec qui il s'était trouvé en quelques minutes sur le pied d'une si grande familiarité que Nozdref s'était mis à le tutoyer, sans pourtant que, de son côté, il eût donné lieu à cela le moins du monde.

« Où es-tu donc allé ? chez qui ? dis, » reprit Nozdref ; et, sans lui laisser le temps de répondre, il ajouta : « Moi, mon cher, je reviens de la foire. Félicite-moi ; j'ai été rincé, oui, cher ami, rincé, mais rincé à fond. Tiens, regarde un peu par cette fenêtre, vois dans quel véhicule je suis arrivé... » Ici il pencha au dehors la tête de Tchitchikof, qui pensa se heurter cruellement contre le châssis. « Tu vois quelle drogue de calèche ! c'est du miteux, du vermoulu, j'espère !... j'ai dû grimper dans sa britchka... » En parlant ainsi, il montrait du doigt son compagnon. « Çà, à propos, vous ne vous connaissez pas... c'est Mijouïef, mon beau-frère ! Nous n'avons fait que parler de toi toute la matinée ; je lui disais : « Il faut que nous nous trouvions ensemble avec Tchitchikof. » Aïe, aïe ! frère, tu ne te figures pas comme je viens d'être rincé. Croiras-tu que, non seulement j'ai perdu quatre excellents trotteurs, mais tout, tout ce que je portais sur moi, regarde, regarde, plus de chaîne, plus de montre, plus d épingle... »

Tchitchikof regarda et vit qu'en effet le beau Nozdref n'avait plus ni épingle ni chaîne ; il lui semble même qu'il avait des éclaircies dans un de ses favoris.

« Eh bien, me croiras-tu, si j'avais eu encore vingt roubles en poche, je dis vingt roubles, pas davantage, je regagnais tout...

Bah ! tout, entendons-nous ; outre que je rattrapais toute ma perte, je gagnais encore, parole d'honneur ! trente bons mille roubles, et ils seraient ici, ici, ici, dans ce portefeuille.

– C'est ce que tu disais justement dans ce moment-là, objecta le grand blond flambé ; eh bien, là-dessus, moi, je t'ai donné cinquante roubles, qui sont allés pourtant avec les autres.

– Oui, c'est vrai, je les ai perdus aussi, mais je ne les aurais pas perdus, non... je ne les aurais pas perdus, certes... si je n'eusse pas fait une bêtise... vrai, je ne les aurais pas perdus si je n'eusse eu l'imprudence, après le paroli, de plier un canard sur ce maudit sept ; je pouvais sans cela faire sauter toute la banque.

– Bien, mais tu ne l'as pas fait sauter.

– Eh non, parce que j'ai plié un canard à contretemps. Est-ce que tu aurais dans la tête que ton major joue bien, par hasard ?

– Bien ou mal, je ne dis pas, mais il t'a étrillé.

– Le bel exploit ! j'en aurais joliment raison, va ; il ne me pèse pas ça, ton major. Qu'il essaye donc un petit doublet, alors tu verras ce que deviendra ce fameux brelandier major ! Mais au reste, cher Tchitchikof, comme nous nous en sommes donné les premiers jours ! Ah ! il faut avouer que la foire a été, cette année, dans tout son beau. Les marchands disent eux-mêmes qu'il n'y avait jamais eu une affluence et un entrain pareils. Tout ce qu'on avait amené de chez moi a été supérieurement vendu. Ah ! frère, comme nous avons bamboché ! rien que de se rappeler, foi d'honnête homme ! je te dis... mais quel dommage, quel dommage que tu n'étais pas là ! Figure-toi qu'à trois verstes de la ville il y avait en ce moment un régiment de dragons, que tous les officiers, tous, du premier au dernier, au nombre de qua-

rante, étaient en ville et nous avons bu, et nous avons bu ! Tiens, frère, il y avait le rotmistre Potsélouïef... voilà un bon enfant ! quel homme avec cela ! des moustaches qui tombent jusque sous les aisselles... c'est lui qui appelle le vin de Bordeaux de la Bourdachka : « Hé, garçon ! qu'il dit, en avant donc la bourdachka, que ces messieurs se gargarisent !... » Et le lieutenant Kouftchinnikof, hein, beau-frère, dis, quel charmant homme ! on peut bien dire que celui-là est le bambocheur par excellence, le roi de la bamboche... Nous ne nous sommes pas quittés pendant trois jours. Quels vins nous avons eus du marchand Ponomarëf ! Il faut que tu saches que Ponomarëf est un si grand coquin qu'il n'y a pas moyen de rien prendre dans ses boutiques ; il mêle à ses vins des décoctions de bois de sandal, de bouchon brûlé, de baies de sureau, et le diable sait encore quelles drogues ; mais si, une fois, il va lui-même ouvrir chez lui le sésame, le saint des saints, le petit caveau particulier, oh ! ma foi, là, il n'y a plus rien à dire, il vous met dans l'empirée. Voilà comment, le lieutenant des brocs (Kouftchinnikof) et moi, nous avons eu à discrétion un champagne près duquel le champagne du gouverneur est bon peut-être à laver les pieds des chevaux. Songe que c'était non pas seulement du vrai *veuve Cliquot*, mais un certain Cliquot-matradoura, comme qui dirait, vois-tu, du double, du triple Cliquot. Moi je suis allé voir Ponomarëf, je l'ai prié... comme on prie ces gens-là, et après un petit quart d'heure d'attente inquiète, j'ai rapporté de là en triomphe une bouteille d'un certain vin français qu'ils appellent bonbon... un bouquet ! mais un bouquet... quintessence de rosé, de violette, de... je ne peux pas te dire. Oui, nous nous en sommes donné !... Après cela nous arrive avec un grand froufrou le prince... le prince... au diable son nom ! Son premier soin est d'envoyer, chez le marchand de vin, prendre du champagne... mais serviteur ! ni dans les boutiques, ni chez Ponomarëf lui-même, plus une seule bouteille ! les officiers avaient fait le vide le plus complet. Nous avions fait le vide. Crois-tu qu'à moi seul, à dîner, j'ai séché dix-sept bouteilles de vin de champagne !

– Allons, allons, tu n'as pas bu dix-sept bouteilles, dit froidement le grand blond.

– Vrai comme je suis un galant homme, je les ai bues, répondit Nozdref.

– Tu es libre d'avancer ce qu'il te plaît, mais je te dis, moi, que tu n'en boirais pas dix.

– Parions ! parions !

– Bah ! laisse donc.

– Voyons, parions ce fusil que tu viens d'acheter contre ce que tu voudras.

– Je ne veux pas.

– Ah ! c'est que tu rentrerais à la maison sans fusil sur l'épaule, sans bonnet sur la tête, je t'en réponds. Ah ! frère, frère Tchitchikof, que c'est embêtant que tu n'étais pas des nôtres ! Je sais bien que nous n'aurions pas pu t'arracher là-bas d'avec le lieutenant Koufchinnikof... Oh ! comme vous vous seriez convenus ! Celui-là ne ressemble pas au procureur fiscal ni à toutes ces poules mouillées d'employés grippe-sous ; celui-là, frère, whist, banque, boston, pharaon, il sait tout, il est à tout, il tient tout... Oui, cela valait la peine de venir... hhhhah, méchant marcassin, va, mauvais porcher, va... embrasse-moi, chère âme, embrassons-nous ! je t'aime comme je n'ai jamais aimé personne ! Mijouïef, regarde, vois-moi celui-ci ; le sort me l'a montré, et je te le montre ; que m'est-il et que lui suis-je, moi ? Il nous est tombé Dieu sait d'où, mais le voici et moi aussi... c'est comme à la foire ! Là-bas, frère, y en avait-il des équipages ! un fouillis... J'ai joué, figure-toi, à la fortune, à la fortune, moi ! je tourne la flèche, bon, un pot de pommade ; je tourne... une tasse de porcelaine ; je tourne... une guitare... puis, je tourne, je

tourne, je tourne... diable emporte, je reperds mes gains et six roubles argent en sus. Ah ! j'aurais voulu te voir faire la connaissance du lieutenant ! J'oubliais de te dire... nous avons été ensemble à presque tous les bals. Il y en a un où il s'en trouvait une... si légèrement costumée... mais si légèrement... vois tu... je pensais : « Diable emporte ! ! » Mais Kouftchinnikof, ah l'animal ! oh le dragon ! ah bestia, bestia ! deux heures entières il lui a débité en français (naturellement en français) des compliments brrrr ! Au reste il faut dire qu'il en avait une fameuse réserve même pour les simples petites dames qui n'entendent que le russe... quel luron ! il appelle ça s'ôter le harnais, et faire que le club local se souvienne un peu qu'on est en foire... À propos, un spéculateur avait amené une superbe partie de poisson séché, fumé, des dos d'esturgeon surtout... Ha, justement, j'en ai un là dans l'horrible patache, vous verrez... c'est heureux que je l'aie acheté pendant que j'avais de l'argent. Çà, Tchitchikof, où est-ce que tu vas maintenant, cher ?

– Je vais chez un individu à qui j'ai affaire.

– À tous les diables l'individu, cher ami, tu viens avec moi ?

– Non, puisque j'ai affaire.

– Affaire, affaire !... à d'autres ! Ah ! toi, Opodeldock Ivanovitch ! affaire ! bien trouvé, ma foi !

– Non, vrai, j'ai une affaire à traiter, et urgente même.

– Je parie que tu mens ! Eh bien, voyons, dis, dis chez qui.

– Chez Sabakévitch. »

À ce nom, Nozdref partit d'un de ces éclats de rire à cascades dont seuls sont capables les hommes frais et sains, aux dents de sucre raffiné, aux joues veloutées et rebondies. Un

voyageur, qui s'étirait à moitié endormi dans une troisième chambre, ressauta, resta sur son séant une minute ou deux sans pouvoir se rendre compte de ce qui se passait, et finit par murmurer : « Au diable le fou qui rit là dedans à ébranler les portes, les poutres et les plafonds ! »

« Qu'y a-t-il donc là de si risible ? » dit Tchitchikof.

Nozdref continua de rire aux éclats, et seulement on entendait de temps en temps des demi-mots et des mots entiers, qui étaient comme des notes de repère dans les soubresauts et les saccades d'une variation éperdue :

« Saba... chez Saba... kévitch ! Ohi ! ohi ! ohi !... Ha ! ha ! ha ! ha !... Ah ! laisse donc... lais... laisse-moi un peu rire... rire... ou j'en crèverai... Ohi ! ohi ! chez Sabakévitch ! Oh ! oh ! ouf !...

– Il n'y a rien là de risible : je lui ai donné parole, et je vais, en effet, d'ici droit chez lui.

– Eh bien, moi, je te dis que tu te souviendras toute ta vie d'être allé là ; ça vit comme un meurt-de-faim. Je ne dis pas pour sa table : il mangerait la portion de trois éléphants à son déjeuner ; mais c'est un animal. Je connais ton caractère ; va, tu auras un fameux pied de nez si tu comptes trouver là ton boston, ton whist, ton petit pharaon et quelques bouteilles de champagne-bonbon ; ah ! bien oui, c'est joliment son style... Écoute, frère, crois-moi, envoie au diable le Sabakévitch, et viens avec moi ! Ah ! cher ami, de quel balyk[38] je le régalerai ! Ponomaref, en me le donnant, me saluait, me saluait... et il me disait : « C'est pour vous seul, au moins ! Tournez et retournez toute la foire, vous ne trouverez pas un balyk de cette qualité-là ! » Tu me diras que Ponomaref est un filou... eh ! mon Dieu,

[38] Balyk, dos d'esturgeon sauré (séché à la fumée), objet de grande spéculation sur les bords du Volga.

je lui ai dit en face : « Écoute, notre pourvoyeur et toi, vous êtes les deux plus insignes voleurs du gouvernement ! » Il a ri, l'animal ; oui, il a ri en se caressant la barbe. Kouftchinnikof et moi, nous déjeunions chaque jour dans sa boutique. Ah ! frère, j'oubliais de te dire... d'abord je sais que tu ne me quittes plus... tu vas voir quelque chose que je ne céderais pas pour dix mille roubles, je t'en avertis d'avance. Hé ! Porphiri, cria-t-il de la fenêtre à son domestique. Ce manant dégrossi, pourvu d'un couteau-serpe, expédiait un gros quartier de pain surmonté d'une forte tranche de balyk, que le drôle avait adroitement enlevée en tirant quelque objet de la profondeur de la vieille calèche. Hé ! Porphiri, cria Nozdref, apporte-moi le canioule... C'est celui-là qui sera un crâne mâtin ! continua-t-il en s'adressant à Tchitchikof. Je ne l'ai pas acheté, mais bien volé ; celui à qui il était ne voulait, pour rien au monde, s'en défaire ; mais halte-là, j'avais jeté le grappin... je lui ai promis ma jument gris pommelé, tu sais, que Kostyref a échangée avec moi contre les deux petits alezans de l'oncle... »

Tchitchikof ne connaissait pas plus l'oncle ni Kostyref qu'il ne connaissait les deux alezans ni la jument grise. Il est clair que Nozdref faisait confusion ; mais il était sujet à ce genre de confusion.

« Bârine, qu'est-ce qu'on vous servira ? vint demander en ce moment l'hôtesse au bon Nozdref, très préoccupé du mâtineau que l'homme n'apportait pas assez vite.

– Rien !... Ah ! frère, comme nous nous en sommes donné !... Au reste, oui, apporte-nous de l'eau-de-vie, mais un moment ; quelle eau-de-vie as-tu ?

– J'ai de l'anisette...

– Bon ; donne-moi un petit verre d'anisette.

– Et à moi aussi un verre, et qu'il soit bien propre ! dit le grand blond.

– Au théâtre il y avait une actrice qui chantait comme un serin, la canaille ! Kouftchinnikof, qui était assis près de moi, me dit : « Voilà, frère, avec qui il ferait bon aller à « la cueillette aux fraises ! » Il me semble qu'il y avait bien à la foire au moins une cinquantaine de baraques[39] de bateleurs et de cabotins de tout genre. J'ai vu là un nommé Fenardi faire, quatre heures durant, la roue du moulin sans se reposer une minute. »

Ici Nozdref reçut un verre d'anisette rustique tout droit des mains de la vieille, qui, pendant qu'il absorbait d'un trait ce breuvage, lui fit une profonde révérence.

« ... Ha, bien, donne-le-moi, » cria-t-il en voyant entrer Porphiri, porteur du mâtineau.

Porphiri était vêtu exactement comme son maître, avec cette seule différence que son arkhalouk ouaté était plus noir et plus graisseux.

« Là, là ! Non, mets-le ici ; oui, ici, sur le plancher. »

Porphiri déposa sur le plancher un petit chien rondelet aux quatre pattes écourtées, et dans cette pose à la crapaudine, il flairait très gentiment de son » petit museau le plancher poudreux.

« Voilà, voilà un chien ! » dit triomphalement Nozdref en le tenant suspendu par la peau du cou.

---

[39] Aucun peuple au monde ne s'entend mieux que les Russes a à construire ces baraques foraines, ces cirques, ces théâtres improvisés, et à les faire disparaître en un tour de main.

Et le mâtineau poussa un petit gémissement plaintif.

« Eh bien ! tu n'as pas fait ce que je t'ai ordonné, dit Nozdref à Porphiri, en regardant le ventre du petit chien ; tu n'as pas même pensé à le peigner.

– Comment ? je l'ai peigné.

– D'où vient qu'il est plein de puces ?

– Je n'en sais rien ; peut-être qu'elles lui sont venues de la britchka.

– Tu mens, tu mens ; tu lui as laissé ses puces et tu lui en as ajouté des tiennes... Vois donc ! vois donc, Tchitchikof, quelles oreilles !... Oui ; mais touche donc de la main.

– Je vois sans cela ; c'est un chien d'une bonne espèce, dit Tchitchikof.

– Mais touche-lui donc les oreilles, les oreilles ; vois-moi cela !

– Oui, oui, ce sera un fort bon chien, dit notre héros en touchant les oreilles du canioule pour complaire à Nozdref.

– Et vois quel nez froid... Soupèse, soupèse ! »

Tchitchikof, pour ne pas contrarier un ami, prit le chien d'une main, lui toucha le nez de l'autre, et le remit sur le plancher en faisant une petite moue admirative et disant :

« Un flair superbe !

– Je le crois bien, c'est un vrai mordache[40]. J'avoue qu'il y avait bien longtemps que j'en convoitais un... Bien, Porphiri, emporte-le et le soigne un peu mieux ; prends-y garde, drôle ! »

Porphiri prit le petit animal sous le ventre et le reporta dans la vieille calèche.

« Écoute, Tchitchikof, il faut absolument que tu viennes à présent même chez moi ; cinq verstes au plus ; nous serons là en vingt minutes. De chez moi tu iras ensuite chez Sabakévitch, si le cœur t'en dit. »

Tchitchikof pensa en lui-même :

« Au fait, pourquoi n'irais-je pas chez Nozdref ? En quoi vaut-il moins que les autres ? il est comme tout le monde et, de plus, il vient de se mettre à sec à la foire. On voit qu'il suit en tout son premier mouvement ; il peut y avoir moyen d'obtenir de lui gratuitement quelque chose que je sais bien... Bien, bien ! allons, dit-il ; mais ne t'avise pas de me retenir au-delà de quelques heures, car le temps m'est précieux. À cette condition, je suis maintenant tout à toi.

– À la bonne heure ! c'est convenu, mon âme, c'est convenu ; avance, il faut, pour ça, que je t'embrase. »

Là-dessus Nozdref et Tchitchikof échangèrent des baisers.

« Voilà qui est bien ; nous allons nous mettre tous les trois en route !

---

[40] Le mordache est un dogue assez recherché en Russie ; on l'appelle presque toujours *mordachka* (terminaison amicale) parce qu'on le trouve mignon de caractère, malgré sa physionomie hargneuse.

– Non pas, non pas, de grâce, et je prends, quant à moi, mon congé, dit le grand blond ; j'ai affaire chez moi.

– Tarata, tah, tah… des folies ! Bah, frère, je ne te lâche pas.

– Non, vrai, ma femme serait furieuse, et elle aurait grandement raison de l'être. Maintenant monsieur t'offrira bien une place dans la britchka, n'est-il pas vrai ?

– Ni, ni, ni, ni, ni, ni ! n'ose pas penser à nous quitter ! »

Le grand blond était un de ces hommes dans le caractère desquels, au premier coup d'œil, on lit indépendance et obstination. On a à peine ouvert la bouche que vous les voyez déjà disposés à dire non ; il semble que jamais on ne les amènera à reconnaître pour sage ce qui est manifestement contraire à leur sentiment ; il semble que jamais ils ne traiteront un sot en homme d'esprit, et surtout que personne, jamais, ne les fera danser à sa flûte ; puis en suivant un peu de l'œil leur conduite, on ne tarde pas à voir qu'ils sont, en réalité, d'une insigne mollesse ; qu'ils cèdent le plus facilement du monde, juste sur les points où ils étaient le plus intraitables ; qu'ils acceptent pour gens d'esprit les plus grands sots, et vont danser d'assez bonne grâce à la musique de ceux qui braillent.

« Absurde !… dit Nozdref répondant à quelque objection du grand blond, qu'il coiffa aussitôt de sa casquette.

Ils descendirent ensemble l'étroit escalier ; à leur vue, les équipages se rapprochèrent du perron.

« Et pour l'anisette, bârine ? vous n'avez pas payé, dit l'hôtesse.

– Ha ! c'est bien. Écoute, beau-frère, paye, je te prie ; je n'ai pas un gros de cuivre en poche, figurez-vous.

– Qu'est-ce qu'il te faut, la mère ? dit le beau-frère.

– En tout quatre-vingt kopecs.

– Elle radote ; donne-lui cinquante kopecks ; c'est plus qu'assez.

– C'est peu, bârine, » dit la vieille, qui n'en prit pas moins la pièce avec joie ; elle n'était pas en perte, car elle avait, à bon escient, demandé le quadruple du vrai prix de son anisette. Aussi, s'élançant essoufflée, sur son perron, elle ouvrit les portes avec soin et se confondit en révérences à l'adresse du noble trio, qui ne faisait plus la moindre attention à elle.

Les voyageurs prirent place : la britchka roula de front avec celle des deux beaux-frères, de sorte qu'ils pouvaient librement dialoguer chemin faisant, au risque de se mordre le bout de la langue. À leur suite roulait, mais de plus en plus distancée à chaque minute, la petite calèche de Nozdref, tirée par des rosses qui n'avaient plus que la peau sur les os. Là était Porphiri avec le mâtineau.

Comme le dialogue qui avait lieu entre nos voyageurs offrirait, nous le sentons, un assez médiocre intérêt à nos lecteurs, nous aimons mieux mettre le temps à profit en leur parlant de Nozdref, à qui il est très probablement réservé de faire quelque figure dans la suite de notre poème.

La personne de Nozdref est nécessairement un peu de la connaissance de tout lecteur russe : c'est un de ces hommes avec lesquels on ne peut manquer de s'être rencontré dans une maison de poste, à une foire ou chez un hobereau quelconque. On les appelle les roués. Dès l'enfance, ils passent à l'école pour de bons camarades, et malgré cela, ils sont souvent fort rudement battus. Dans l'expression de leurs traits, il y a toujours quelque

chose de droit, d'ouvert et de franc. Il est dans leur usage de brusquer la connaissance, et vous n'avez pas eu le temps de les bien envisager, que déjà ils vous disent *toi*. Quand ils vous donnent leur amitié, il semble bien que ça soit pour une éternité ; mais il arrive communément que le soir même, à la suite d'un joyeux souper, les deux nouveaux amis en soient déjà venus aux coups. Ils sont grands parleurs, dissipateurs, bavards, affronteurs, batailleurs... c'est une race très voyante.

Tel était Nozdref à trente-cinq ans, tel il avait été à dix-huit et à vingt-quatre, grand amateur de la bamboche. Le mariage l'avait d'autant moins changé, que sa femme n'avait pas tardé à quitter la partie et à passer dans l'autre monde, lui laissant pour fiche de consolation deux petits garçons, dont au fond, il n'a nul souci, et à qui, pourtant, il ne manque pas d'attacher une *bonne* jeune, accorte et fraîche. Il lui était, en général, comme impossible de rester plus de vingt-quatre heures à la maison. Son nez, toujours au flair, éventait à cinquante kilomètres à la ronde, sans ouvrir le calendrier, l'endroit où il y avait une foire avec tout le cortège ordinaire de bals et de plaisirs. En un clin d'œil il était là ; à peine arrivé, il avait des querelles et il faisait esclandre autour du tapis vert : car il avait, comme tous ses pareils, la passion des cartes. Aux cartes, comme nous l'avons vu dans le premier chant, il ne jouait pas toujours loyalement, ayant une certaine adresse de main pour les tours de passe-passe, de sorte que fort souvent la partie se terminait par un autre jeu, jeu dans lequel on ne se déchaussait point pour le meurtrir à coups de pieds. Ses favoris plantureux et superbes étaient d'un attrait irrésistible en ces occasions, et parfois il regagnait les terres de son obéissance avec un seul favori, qui même était assez cruellement ravagé. Mais ses joues pleines et rebondies de santé étaient faites de si bonne chair et contenaient une telle force végétative, que de nouveaux favoris croissaient plus beaux, comme pour le rendre content et fier de la perte de ceux dont on l'avait méchamment privé dans les orages forains.

Et ce qu'il y a d'étrange, ce qui même ne peut arriver en aucun autre pays qu'en Russie, venait-il, au bout de quelques temps, à se trouver avec ces mêmes connaissances, ces mêmes compagnons de jeu et d'orgie, et d'eux à lui, comme de lui à eux, l'accueil n'était ni pire, ni meilleur qu'aux précédentes rencontres. Voyez-les !... quelle apparence qu'il se soit jamais rien passé de fâcheux entre ces hommes là !

Nozdref était, sous un certain rapport, un homme *historique* ; on n'a pas connaissance d'une assemblée où, par ses faits et gestes, il n'ait donné lieu à quelque histoire. Là où il s'arrête pour quelques heures, il est sûr que, si l'on n'a pas de gendarmes pour l'emporter à bras-le-corps hors de la salle, ses amis sont nécessairement mis en demeure de déployer eux-mêmes la vigueur de leurs muscles et de le rouler jusque dans la rue. À défaut de pareille aventure, toujours bien lui arrivera-t-il quelqu'une de ces choses qui n'arrive qu'à lui : ou il se jettera à corps perdu au buffet et se dévouera à sécher vingt flacons avec intermittence de frénétiques éclats de rire ; ou il se lancera, en plein salon, dans la blague transcendante, voie où il ira si loin, que lui-même en aura presque conscience et scrupule. Souvent ainsi, sans but, il se surprend à faire de l'art dans le mensonge, comme simple amateur d'improvisation hasardée. Tout à coup (il ne sait pas plus que vous à quel propos) il vous racontera, par exemple, qu'il avait un cheval au pelage bleu lapis-lazuli ou rose tendre... ou quelque autre bourde de même valeur ; de sorte que ceux, qui auparavant, l'écoutaient, s'en vont en lui disant : « Allons, frère, il paraît que tu te mets à fondre les balles[41] ? »

---

[41]Se mettre à fondre les balles est à peu près synonyme de : dire des folies ébouriffantes. On raconte que, dans une ancienne maison de fous de Moscou, se trouvait un homme qui avait conspiré, et qui avait échappé à la prison et au supplice par le fait d'une aliénation mentale. Pendant près de cinquante ans qu'il vécut en cet état, il avait toujours l'air très fatigué, venant, à son compte, de fondre des balles en nombre fabuleux, ou très pressé d'aller à ses affaires, c'est-à-dire fondre des balles, et tous ses camarades de préau s'expliquaient très sérieusement en ce sens ses

Il y a des gens qui ont la manie de faire un désagrément à la personne qui se trouve pour le moment devant eux, sans autre mobile que le plaisir qu'ils prennent à mystifier : tel, par exemple, homme de marque pourtant, doué d'un noble extérieur et plaqué d'une étoile, vous serrera la main, vous entretiendra d'objets fort graves, éveillant par là dans votre esprit un ordre de pensées des plus sérieux, et puis tout à coup, du même ton, du même air, il vous lâche une bourde grossière et vous regarde en face d'un front extrêmement calme. C'est une mystification, soit ; mais, à bien considérer la bourde mystifiante en elle-même, il vous est fort difficile d'en concilier la grossière absurdité avec ce beau visage d'homme, avec cette étoile qui décore sa poitrine, avec ce noble début de conversation propre à évoquer les grandes et profondes pensées... en sorte que vous restez là à vous perdre en conjectures ; et, n'y comprenant rien, vous haussez les épaules, c'est tout.

Nozdref, lui, n'était pas constellé, mais il avait cette passion, et toutes les personnes qui l'approchaient de plus près étaient les plus exposées aux traits de ce genre. Il répandait les faux bruits les plus apocryphes qu'on pût ramasser en aucun lieu. Il avait rompu un mariage, il avait mis obstacle à une affaire de commerce considérable, et il ne se regardait nullement comme votre ennemi ; tout au contraire, si l'occasion vous le faisait rencontrer de nouveau, il se montrait plein d'affection, et disait : « Çà, il faut pourtant que tu sois une fière canaille, que tu ne viens jamais me voir chez moi. »

Nozdref était divers et multiple de sa personne ; il était tout à tous et à toutes... mais par frasques, et non autrement. Dans la même minute il vous proposait d'aller où il vous plairait, de prendre part n'importe à quelle entreprise, de changer avec vous quoi que ce soit du vôtre contre quoi que ce soit du sien :

---

lassitudes ou sa marche précipitée. De là peut-être ce mot de *fondre des balles* pour déblatérer, gasconner à outrance.

fusil, chien, cheval, britchka, montre ou pipe, tout était pour lui objet d'échange ; non qu'il eût la moindre idée de gagner à ceci, c'était simplement l'effet d'une manie de fugue et de volte-face, d'une mobilité extrême de caractère, d'un érétisme d'émotions telles quelles.

Si, à la foire, il lui arrivait de tomber sur un simple et de le mettre à sec, il courait aussitôt à acheter tout ce qui, avant sa victoire, lui avait frappé les yeux dans les boutiques et autour des boutiques : des harnais, des pastilles de sérail, des mouchoirs de cou pour la petite bonne, un poulain ou un poney, une caisse de raisin sec, un lavabo d'argent, une pièce de toile de Hollande, un sac de fleur de farine, une paire de pistolets à cinq coups, un baril de harengs, des tableaux, un devant de cheminée, un aiguisoir à procédé pour les couteaux, des pots, des bottes de chasse, de la faïence... et cela, pour tout l'argent gagné.

Mais il arrivait rarement que ce bagage parvint à destination ; souvent dès le même soir le tout était livré à un autre joueur plus favorisé ou plus retors ; parfois avec addition de la pipe plus ou moins richement montée du perdant, et de la montre garnie de sa chaîne d'or, et d'autres fois avec tout un attelage de quatre beaux pareils, le cocher et la calèche y compris ; de sorte qu'après cette injure de la fortune, le gentilhomme en était réduit à courir, en simple petit surtout ou en arkhalouk d'étoffe boukhare, à la recherche de quelque ami qui consentit à le prendre dans son équipage : tel était Nozdref. Il est très possible que certaines personnes disent que c'est là une figure bien usée, et que, s'il y a eu des Nozdref, il n'en existe plus aujourd'hui. Hélas ! ceux qui parleront ainsi sont peut-être de fort honorables patriotes, mais je dois à la vérité de déclarer que rien n'est plus vivant, plus vivace, plus répandu que le Nozdref dont je viens d'esquisser le caractère : oui, Nozdref est partout au milieu de nous ; seulement l'enveloppe, le cafetan, diffère un peu de Nozdref à Nozdref. Il y a dans le monde des personnes pleines d'exigence ; pour reconnaître le Nozdref de ma peinture, il

faudrait qu'elles le vissent en arkhalouk, la figure ornée d'énormes favoris à clairières, et pour cadre une foire... sans quoi, à leurs yeux Nozdref n'est plus Nozdref. Changez le cadre, elles ne voient plus le tableau.

Cependant les trois équipages étaient venus défiler devant le perron de Nozdref ; rien dans la maison n'était préparé à recevoir maître ni visiteurs. Au beau milieu de la salle à manger passaient en pieds de bancs échassiers, deux tréteaux surmontés de deux badigeonneurs qui reblanchissaient le plafond, la corniche et les murs, en entonnant une de ces chansons sans fin, dont la campagne seule connaît le charme secret. Nozdref fit à l'instant mettre dehors les manœuvres avec leurs tréteaux, et laver à l'écouvillon de tille le plancher de la pièce, puis il se jeta dans la chambre pour donner certains ordres. Les deux visiteurs l'entendirent commander au cuisinier un dîner en règle ; Tchitchikof commençait déjà à sentir une petite pointe d'appétit ; mais d'après le menu qui venait d'être tracé, il lui fut facile de conclure qu'on ne se mettrait pas à table avant cinq heures.

Nozdref rentra, résolu de montrer à ses convives tout ce qui se trouvait dans son domaine ; et, en effet, en deux heures de temps il leur fit voir tout, ce qui s'appelle tout, superficiellement sans doute, mais inexorablement tout, et l'exercice fut rude. Ils allèrent d'abord, comme de raison, à l'écurie ; là ils virent deux juments, l'une de robe gris pommelé, l'autre alezan strié de jaune ; puis un étalon bai d'assez peu d'apparence, mais que Nozdref jurait avoir payé dix mille roubles[42].

« Tu n'as pas donné dix mille francs de cette bête-là, allons donc ! mille, peut-être, oui, dit le beau-frère.

– Dieu m'est témoin que je l'ai payée dix mille.

---

[42] 10 000 roubles assignats certainement, c'est-à-dire plus de 10 000 fr.

– Prends Dieu à témoin tant que tu voudras, je n'en crois rien.

– Parions ! parions !

– Je ne veux pas parier. »

Nozdref montra des stalles vides où il y avait eu aussi, naguère, de superbes bêtes. Ils trouvèrent sans surprise, dans ce même endroit, un vieux bouc, animal qu'une ancienne croyance fait regarder comme indispensable dans une écurie où l'on prend quelque souci du salut des chevaux. Le bouc de Nozdref exhalait des senteurs énergiques. Il vivait au mieux avec plus gros que lui ; et, en passant et repassant à plaisir sous le ventre, soit de l'étalon, soit des juments, il était évidemment chez lui et ne faisait pas autrement sensation.

Ensuite Nozdref mena ses hôtes voir un louveteau qu'il tenait à la chaîne : « Voici, dit-il, un louvat ; regardez-moi ses yeux. Je le nourris de viande de boucherie toute crue et saignante, bien entendu... Oh ! moi, je veux que ce soit un fauve, un carnassier, un vrai loup ; si je le vois faire le bon chien, je lui casse la tête sur place. »

Ils allèrent de là visiter l'étang où, au dire de Nozdref, on péchait des poissons d'une belle taille, que c'était peu de deux hommes pour en porter un de biais, sur une civière, jusqu'au large banc qui est sous les fenêtres de la cuisine ; ce dont, toutefois, le beau-frère douta fort, et il ne se gêna pas pour le lui dire.

« Ah çà ! Tchitchikof, dit Nozdref, je vais te montrer une admirable laisse de chien : ce sont des chairs, un jarret, une oreille, un flair ! en général, mes chiens n'ont pas leurs pareils dans le district. » Et il mena ses hôtes à une très jolie petite

construction entourée d'une grande cour fermée de toutes parts par une bonne palissade.

À peine entrés dans l'enclos, ils virent grouiller, aboyer, hurler, bâiller, frétiller et bondir tout un peuple de chiens de tous les pelages, de toutes les formes de pattes, de museau, d'oreilles, portant les noms les plus bizarres : Strélaï, Oubrougaï, Porkaï, Séverga, Kaçatka, Dopékaï, Pripékaï, Nagrada, Pojar et vingt autres. Nozdref était là parfaitement au sein de sa famille. Tous les fidèles sujets de ce petit empire, portant la queue, qui horizontalement, qui verticalement, qui en trompette, accoururent à l'envi, comme pour souhaiter la bienvenue au trio de gentilshommes. Le plus vif enthousiasme fut surtout, comme de droit, pour le maître, qui eut pour un moment sur les bras, les épaules, le dos et la poitrine, toute une pèlerine de vingt ou vingt quatre grosses pattes amies. Obrougaï crut devoir témoigner les mêmes égards à Tchitchikof, et, parfaitement debout devant lui sur ses pattes de derrière, il lui lécha les lèvres, les narines et les gencives de sa vigoureuse langue, avec toute l'affection possible, et ne fut pas médiocrement étonné de voir l'objet de ces honneurs lui cracher aux yeux avec une ingratitude complète. Ils passèrent en revue les chiens les plus remarquables par la fermeté de leurs chairs noires. Il y avait là, en général, de fort bons chiens. Les trois seigneurs allèrent ensuite faire une visite à une chienne de Crimée devenue aveugle de vieillesse, mais qui, deux ans auparavant, était une admirable bête. Elle était, en effet, aveugle et en danger de mort.

Ils allèrent de là examiner le moulin, joli moulin placé sur un cours d'eau qui tarit peu, mais il y manquait la pièce dans laquelle on affermit la meule. « Allons maintenant voir ma forge, » dit Nozdref ; et ils allèrent visiter une forge assez bien établie, seulement sur un trop grand pied pour un pareil domaine, et assez loin de la route.

« Tenez, voici un champ, dit Nozdref, en prenant à gauche de la forge, un champ où il vient tant de lièvres, qu'il y a des heures où on ne voit plus un pouce de terrain ; c'est au point qu'en me promenant par ici sans penser à rien, moi qui vous parle, j'en ai attrapé un par les pattes de derrière.

– Bah ! jamais, jamais tu n'attraperas un lièvre à la main, fit observer le grand blond.

– Il le faut pourtant bien, puisque je te dis que j'en ai pris un. À présent, je vais te faire voir ma frontière, reprit Nozdref, s'adressant à Tchitchikof ; c'est la ligne où finit ma propriété. »

Nozdref conduisit ses hôtes à travers un champ en très grande partie inégal, plein de ronces, de pierres et de flaches qui le rendent indéfrichable. Nos promeneurs devaient monter et descendre à chaque pas, faire des détours fatigants, et parfois traverser des espaces labourés. Tchitchikof commençait à éprouver une certaine lassitude. Dans beaucoup d'endroits les pieds se sentaient sur un sol spongieux et moite, où la trace des pas se remplissait d'eau, tant le niveau en était bas. Dans les premiers moments ils avancèrent avec précaution ; mais, voyant bientôt que leur prudence tournait contre eux, ils marchèrent droit en avant sans regarder où il y avait plus ou moins de vase. Après avoir parcouru de la sorte une assez grande distance, ils virent en effet une limite qui consistait en un poteau et en un petit fossé. « Voici ma limite ! dit Nozdref ; tout ce qui est de ce côté-ci est à moi... Et même de ce côté-là, tiens, ce bois que nous voyons bleuir là-bas, avec ce qui s'étend de bonnes terres derrière le bois, c'est aussi à moi...

– Et quand donc ce lieu-là est-il devenu la propriété ? dit le beau-frère ; est-ce que tu l'as acheté récemment ? Il n'était pas à toi, mais bien à...

– Récemment, oui, tout récemment, répondit Nosdref.

– Comment as-tu donc fait pour acheter des bois en si peu de temps ? car...

– Il y a trois jours, j'en ai fait l'acquisition... et, ma foi, j'avoue que je l'ai payé diantrement cher.

– Il y a trois jours, tu étais à la foire.

– Eh ! Sophron, que tu es singulier ! Est-ce qu'on ne peut pas en même temps être à la foire à trente, à cinquante verstes et acheter ici un terrain dont on a envie ? J'étais à la foire, moi, de ma personne ; mais mon intendant, ici, a terminé pour moi.

– C'est ton intendant qui a passé le contrat, bravo ! c'était pressé !... Eh bien, soit. » Et malgré cette phrase conciliante, le taquin continua à douter du fait de l'achat ; je n'en veux pour preuve qu'un certain branlement qu'il imprima à sa tête pendant plus de cinq minutes. Il y a des parents bien fâcheux parfois.

Les conviés de l'acquéreur de forêts furent ramenés, par le même détestable chemin, à la maison domaniale.

Nozdref les conduisit droit à son cabinet, où, du reste, il n'y avait pas trace de livres, de papier ni de bureau-table, ni de rien de ce qu'on voit dans tous les cabinets ; il n'y avait là que des sabres sans prix (entendez-le comme vous voudrez), puis deux fusils, l'un de trois cents, l'autre de huit cents roubles.

Le beau-frère les regarda l'un et l'autre, et de nouveau branla la tête... C'était chez lui une sorte de parti pris. Puis furent exhibés des poignards turcs, sur le meilleur desquels était gravé, par quelque erreur sans soute, *Savélie Sibiriakof*, ce qui supposerait un armurier russe... russe impossible !... Après les poignards il fut exposé un orgue de barbarie. Nozdref, placé en

face de ses conviés, se mit, pour les charmer, à tourner lui-même la manivelle. L'orgue joua, et même assez agréablement ; mais il paraît qu'il y avait eu dans la mécanisme quelque perturbation dont l'effet ne laissait pas que d'avoir sa bizarrerie, car l'ouverture du *Jeune Henri* prenait, sans autre transition qu'une sorte de hoquet ou de sanglot, le beau milieu de *Malbrouck s'en va-t-en guerre*, qui lui-même devenait presque aussitôt la valse de la *Reine de Prusse*, prise à la cinquième ou sixième mesure, pour entrer, vingt mesures plus loin, en pleine ouverture de *la Caravane du Caire*. Nozdref, sentant bien qu'il y avait là quelque chose de peu régulier, abandonna la manivelle ; mais il se trouvait dans cet orgue une flûte des plus obstinées, qui persista encore plusieurs minutes à siffloter toute seule, avant d'exhaler deux ou trois grognements sourds dans lesquels elle s'éteignit.

Au jeu de l'orgue succéda une revue de pipes : il y en avait en bois, en terre blanche, en écume de mer[43] ; il y en avait des culottées et de non culottées, d'encottemaillées de laiton et de non emmaillotées, mais simplement coiffées d'un casque ; il y eut un tuyau de bois de rose surmonté d'un superbe moundchtouk d'ambre, récemment gagné aux cartes, et une bourse à tabac (je crois pouvoir dire une blague) brodée par une certaine comtesse, quelque part, dans une maison de poste, charmante femme qui était tout à coup devenue folle de Nozdref. Selon lui, elle avait des mains *du plus exquis superflu*, mot de peu d'usage dans le langage russe, mais dont l'emploi, dans la bouche de Nozdref, parut vouloir signifier le comble de la beauté et de la délicatesse dans le modelé.

Après une légère dégustation apéritive consistant en un tout petit morceau ou deux ou trois du fameux balyk rapporté de la foire et un bon verre à madère d'eau-de-vie commune, les

---

[43] Nous disons en écume de mer, puisque le mot est reçu, de l'aveu même du poète philologue qui a chanté chez nous *l'art de fumer*.

trois gentilhommes se mirent à table en d'excellentes dispositions ; il était à peu près cinq heures.

Il paraît que le dîner n'était pas, chez Nozdref, regardé comme un objet digne de beaucoup d'attention ; les plats avaient bien peu de figure ; l'un était brûlé, un autre n'était pas cuit ; le cuisinier, probablement, se livrait sans contrainte à son inspiration du jour : il jetait dans ses casseroles ce qui lui tombait sous la main. Avait-il près de lui du poivre, il mettait du poivre ; un chou, il mettait son chou ; il versait du lait et du sirop de sucre, avec des feuilles de laurier et du clou de girofle, puis il jetait des tranches de jambon, des pois, des abatis de volaille et force cannelle ; bref, tout y passait, et il ne s'agissait que de servir chaud : le mets aurait toujours bien une saveur quelconque, Nozdref ne fit aucune attention à ce qui fut présenté en ce genre de produits ; mais il fut, en revanche, doublement attentif au service des vins : on n'avait pas encore donné la soupe qu'il avait déjà rempli deux grands verres devant chacun de ses convives, l'un, de vin de Porto, l'autre, de haut Sauterne. Notez, je vous prie, que c'était du haut Sauterne, car vous saurez que, dans nos chefs-lieux de gouvernement et dans nos villes de district, de mémoire d'homme on n'a vu paraître une seule bouteille de pur et simple *vin de Sauterne.*

La soupe était à peine absorbée et l'un des verres pleins à peine effleuré, que Nozdref fit déboucher une bouteille d'un madère tel que le feld-maréchal lui même n'avait rien de meilleur à sa table. C'était, en effet, un madère si plein de feu qu'il brûlait le palais et l'œsophage. Nos marchands, connaissant le goût des seigneurs de la province pour le meilleur madère, ne manquent jamais d'y mêler une bonne dose de rhum, si ce n'est même de vodka tsarienne[44], parfumée au suc brûlé, persuadés qu'ils sont que l'estomac russe supporte tout au monde. Puis Nozdref donna ordre qu'on apportât la fine bouteille de *bour-*

[44] Vodka est le nom le plus général de l'eau-de-vie russe.

guignon-champagnon, et il nous expliqua que ce vin, encore peu connu et très cher, a le double bouquet du bourgogne et du champagne, s'il est pris à la chaleur de la chambre ; que tiède, c'est un excellent bourgogne, et que, frappé à la glace, c'est quelque chose, de plus fin que le crément comme pur champagne.

Le libéral dispensateur de ces excellents vins versait avec un zèle infini dans les verres de ses conviés ; Tchitchikof remarqua, sans faire semblant de rien, que le cher hôte ne se versait à lui-même presque rien. Cette observation le mit sur ses gardes, et, dès que Nozdref se tournait vers son beau-frère soit pour lui adresser la parole, soit pour lui verser rasade, il se hâtait de renverser son verre dans son assiette.

Bientôt Nozdref fit apporter sur la table un ratafia de sorbier, qui avait, disait-il, tout à fait le goût de la prune de reine-Claude, mais qui, en réalité, exhalait une forte odeur de brandevin imparfaitement saturé de sorbe cueillie avant maturité. Les conviés paraissant ne point trouver le goût de prune au prétendu ratafia, Nozdref ne douta point qu'ils ne rendissent du moins justice à un certain balsame ou baume de dessert, le seul vrai parfum des bouches, qui portait un nom si difficile à retenir en mémoire, qu'aux trois fois qu'il le dit il y eut des variantes incroyables, mais dont il ne parut pas avoir conscience.

Le dîner et la popination prirent fin, mais longtemps encore les convives restèrent attablés ; c'est que la verbosité du maître de la maison tarissait moins vite que ses bouteilles. Tchitchikof n'avait garde d'aborder auprès de Nozdref, en présence du grand beau-frère, la question qu'il ne perdait jamais de vue. Le beau-frère était un tiers, et il est des négociations qui ne souffrent pas un tiers, ce tiers fût-il un aveugle, un sourd-muet, un homme annihilé, un homme chargé de sommeil et venant à tout moment becqueter la table du bout de son nez, comme le faisait déjà le grand blond.

Mais celui-ci ayant lui-même remarqué son état et craignant de sombrer en ces parages, demanda la parole et sollicita une autorisation de départ. Il parla d'une voix lourde et pâteuse, qui le faisait ressembler à l'homme qui, selon le dicton russe, entreprendrait de seller un cheval de roulier et de lui passer le licou en se servant d'une pince à fil d'archal au lieu des deux bras.

« Non, non, non ! je ne te lâche pas ! cria Nozdref.

– Cher ami, ne me retiens pas ; il faut que je parte ; tu me désobligerais beaucoup que de me retenir ici dix minutes de plus... balbutia le beau-frère, que sa chaise, bien que légère, embarrassait singulièrement, tant elle se montrait attachée à ses jambes.

– Des bêtises ! des bêtises ! nous allons faire une petite banque.

– Fais ta banque toi-même comme tu l'entendras ; moi, je ne peux pas rester ; ma femme est sûrement furieuse contre moi ; il faut que j'aille lui dire tous les détails de la foire ; je lui dois, vrai, je lui dois ce petit plaisir-là. Tu me fais une grande injure que de songer seulement à me retenir.

– Ah ! ta femme, ta femme ! Est-il bon avec sa femme ! La grande affaire, vraiment, que vous avez à traiter ensemble aujourd'hui !

– Non, frère, vois-tu ; c'est une femme si bonne, si dévouée, si sage ! Elle me rend de tels services que, tiens, les larmes me viennent aux yeux... Non, non, ne me retiens pas ; foi d'honnête homme, je pars ; je te le dis en toute sincérité, il faut que je parte !

– Eh ! qu’il parte ! Qu’est-ce qu’il y a à faire de lui ? chuchota Tchitchikof à l’oreille de Nozdref.

– Au fait, c’est bien vrai ! dit Nozdref, moi j’exècre les gens fadasses ! » Et il ajouta en haussant la voix et les épaules : « Bon ! ta femme veut pelotonner sa laine, va lui tenir l’écheveau. Que le diable t’emporte, Fétiouk[45] !...

– Ah ! frère, ne m’appelle pas Fétiouk à propos d’elle ; moi, je lui dois la vie. Elle est si charmante, si bonne, si caressante !... Elle entre dans les moindres détails ; je devrais lui dire tout, tout ce que j’ai vu à la foire... Oh ! excellente, excellente !...

– Eh bien ! va donc la trouver !... Allons, file... mais file donc !

– Je pars, frère ; tu es chez toi ; excuse-moi ; je ne puis rester, vrai, je ne puis pas. C’est à mon grand regret que je te quitte comme ça, mais... impossible autrement.

– File ! on te dit.

– Impossible autrement... Pardon !... »

Le beau-frère répéta encore bien longtemps ses excuses ; il était assis dans sa britchka que Tchitchikof l’entendit, de la fenêtre, qui s’excusait encore ; et quand il fut bien loin, et qu’il n’avait plus autour de lui que des champs de blé, Tchitchikof

---

[45] *Fétiouk*, appellation injurieuse pour un homme ; ce mot dérive du Θ emprunté, dans le Xème siècle, au Θ des Grecs. Il parait que décidément cette lettre est regardée jusqu'à ce jour, et depuis bien longtemps en Russie, comme très inconvenante, bien qu'indispensable en une foule de mots où l'on ne peut pas la remplacer par la lettre russe qui a valeur de l’*f* latin, encore une lettre d'importation étrangère et fort peu en faveur dans le langage, mais qui, du moins, n'est pas malséante comme le Θ d'origine grecque.

observa, aux grands gestes qu'il faisait, sans nul souci du cocher, qu'il continuait de se confondre en des excuses que le vent ne pouvait apporter jusqu'à eux. Quelque chose nous dit que sa femme dut remettre au lendemain pour satisfaire sa curiosité sur les détails de la foire.

« Un garçon de rien ! dit Nozdref qui se tenait à la fenêtre, et regardait l'équipage s'éloigner au grand trot. Je suis moi-même content qu'il ait vidé le plancher. Son cheval de volée n'est pas mauvais, sais-tu ; il y a bien longtemps que je veux le lui raccrocher ; mais le moyen, je te prie, d'empoigner un homme qui se fait tout de suite un bouclier de sa femme. Pouah ! Fétiouk ! Fétiouk ! »

Là-dessus ils passèrent dans la chambre de réception. Porphiri donna des lumières. Tchitchikof remarqua dans les mains de son hôte un jeu de cartes sous banderole. D'où sortait ce jeu de cartes, c'est ce qu'il ne put deviner, car il ne vit Nozdref ouvrir aucun tiroir ni même s'approcher d'aucun meuble.

« Çà, frère, pour employer à quelque chose le temps de notre soirée, je fais la banque pour trois cents roubles, n'est-ce pas ? » dit Nozdref ; et, tout en parlant, il pressa légèrement les cartes ; l'enveloppe banderolée creva, sauta et fut repoussée du pied derrière un crachoir.

Tchitchikof feignit de n'avoir rien vu ni entendu, et, comme s'il se rappelait une chose, il se hâta de dire :

« Ah ! j'oubliais ; j'ai une prière à te faire.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Promets que tu accompliras une prière.

– Dis quelle prière.

– Non pas ; promets d’abord.

– Bon.

– Parole d’honneur ?

– Parole d’honneur.

– Voici ma prière : il est certainement mort dans ton village, depuis le dernier recensement, beaucoup de paysans qui ne sont pas encore rayés de la révision ?

– Oui ; après ?

– Fais-les passer sous mon nom ; cède-les moi, hein !

– Qu’as-tu à faire de ça ?

– Cela me sera bon à quelque chose.

– À quoi, par exemple ?

– À quelque chose, je te dis, bien sûr à quelque chose.

– Tu as quelque idée, c’est clair ; quelque trame ténébreuse, quelque tour pendable se prépare…

– Quelle trame ? quel tour ? Allons donc ! quel tour joue-t-on avec rien ?

– Des morts, ce n’est rien, à la bonne heure ; mais encore pourquoi t’en faut-il ?

– Es-tu curieux ! qui va flairer ainsi chaque bagatelle ?

– Ainsi tu ne veux pas me dire le pourquoi ?

– Je te le dirais si tu avais le moindre avantage à le savoir. Eh bien, c'est comme ça, une fantaisie.

– Ah ! tu biaises ! Eh bien, je ne fais rien que tu ne m'aies expliqué le pourquoi.

– Tu vois, tu vois... est-ce honnête à toi ? Tu as donné ta parole, et voilà qu'aussitôt tu la foules aux pieds.

– Chante, chante ! Je ne fais rien que tu ne m'aies dit ce que tu veux faire de mes morts. »

Tchitchikof pensa qu'il fallait pourtant bien se décider à lui donner une raison quelconque ; il réfléchit un peu en balançant la tête, puis il déclara, d'un air de confidence amicale, qu'il lui fallait un certain nombre d'âmes mortes pour acquérir un certain degré de considération dans le monde ; qu'il ne possédait que de petites terres éparpillées, et qu'un bon chiffre en âmes ferait meilleur effet pour lui.

« Tu mens, tu mens ! cria Nozdref sans lui laisser le temps d'achever ; fi ! tu mens, je te dis ! »

Tchitchikof sentit qu'il avait, en effet, allégué là un prétexte assez misérable ; il reprit :

« Ah ! je vois bien qu'on ne peut pas te tromper, toi ; allons, je vais te dire la vérité. Seulement, je t'en prie, ce sera tout à fait entre nous, n'est-ce pas ? J'ai résolu de me marier... oui... mais il faut que tu saches que le père et la mère de la jeune personne sont des gens positifs et ambitieux que c'est une pitié. Je n'ai pas le courage de me dégager, mais l'épreuve est rude pour moi qui vivais si insoucieux... Ils veulent absolument que le futur de leur fille soit propriétaire et seigneur de trois cents âmes au

moins ; et, comme je n'ai pas, je te l'avoue, cent cinquante âmes vaillant sur terre, il m'est venu l'idée de compléter en appar…

– Allons, voilà que tu mens de plus belle ! tu mens, entends-tu ?

– Eh bien, moi, je soutiens que je ne t'ai pas menti de cela ! dit Tchitchikof avec assez de fermeté en montrant l'extrémité de l'ongle de son petit doigt.

– Je donne ma tête à couper que tu mens !

– Cela devient offensant, à la fin. Qu'est-ce que c'est donc que ça, et pourquoi veux-tu absolument que je mente ?

– Eh mais, c'est que je te connais ; tu es un grand filou ; souffre que je te dise ça, moi, de bonne amitié. Si j'étais ton chef, je te pendrais, vois-tu, au premier arbre du chemin. »

Tchitchikof fut piqué au vif. Toute expression tant soit peu grossière ou malséante lui était, par elle-même, désagréable, même quand elle ne s'adressait pas à lui ; ajoutons qu'en nulle occasion il ne souffrait patiemment les grandes familiarités, à moins que la personne qui se les permettait ne fût d'un rang très supérieur. Aussi ressentit-il avec déplaisir le langage de son hôte.

« Parole d'honneur ! reprit celui-ci, je te pendrais ; je te le dis franchement, non pour te faire injure, mais tout amicalement entre nous.

– Il y a à toute chose une limite, dit Tchitchikof, avec le sentiment de la dignité offensée. Si tu veux te faire honneur d'un pareil langage, fréquente les casernes et les corps de garde. »

Puis il ajouta après une minute de recueillement : « Tu ne peux pas donner, eh bien ! vends.

– Te vendre mes morts ! bon ; mais canaille, je sais que tu ne donneras presque rien.

– Tu es plaisant, en vérité ; est-ce que les âmes mortes sont des diamants de l'eau la plus fine, par hasard ?

– C'est bien ça ! allons, je l'avais deviné.

– Eh frère, qu'est ce que c'est donc que cette juiverie ? tu devrais tout simplement m'en faire présent.

– Çà, voyons, pour te prouver que je ne suis pas un pleutre, je te les donnerai absolument pour rien. Tu vas m'acheter mon étalon, et je te les donne par-dessus le marché.

– Bah ! qu'ai-je affaire de ton étalon ? dit Tchitchikof réellement surpris de la proposition.

– Ce que tu feras d'un étalon pareil ? Tu veux rire. Et tiens, je l'ai payé moi dix mille roubles, je veux te le donner pour quatre mille R. ; c'est là, j'espère, une marque d'amitié.

– Je n'ai que faire d'un étalon, je ne possède pas de haras.

– Attends donc que je m'explique : tu n'as à me compter à présent que trois mille roubles, et pour les mille autres tu me les payeras plus tard.

– Je ne veux pas d'étalon, je n'en veux pas ; garde ton étalon.

– Je te vois venir ; c'est ma jument alezan qui t'a donné dans l'œil.

– Il ne me faut pas de jument non plus.

– Pour la jument et le cheval gris que tu as vu en ville à ma drochka ouverte, je te prends 2 000 R., sans plus, est-ce dit ?

– Je n'ai aucun besoin de chevaux.

– Alors tu les vends ; je te garantis qu'à la première foire on t'en donnera le triple.

– En ce cas va plutôt toi-même à la première foire, et tu auras 6000 R. au lieu de deux.

– Je sais fort bien que je puis les avoir moi-même, mais je veux que tu gagnes cela, toi. »

Tchitchikof remercia son hôte de tant de bienveillance, mais il refusa net d'acheter le cheval gris et la jument alezan, comme il avait refusé l'étalon.

« Eh bien, tu m'achèteras des chiens. Je te vendrai à une telle baisse que cela donne un frisson de joie de regarder deux broudastaï[46], tu sais, à moustaches et aux poils hérissés en brosse, une ossure cambrée comme à pas une race ; c'est à n'en croire ni ses yeux ni ses mains, l'ergot rentré et la patte toute ramassée. Ils ne laissent pas la plus petite trace après eux.

– Des chiens ! à moi qui ne chasse jamais !...

– Qu'est-ce que ça fait ? Je veux que tu aies des chiens. Au reste, écoute, si tu ne veux pas de chiens, tu m'achèteras mon orgue, c'est une pièce superbe. Il m'est revenu à quinze cents

---

[46] Le *broudastaïa* est une espèce de chien de chasse d'une laideur accomplie qui n'a peut-être pas d'analogue hors de Russie.

roubles, vrai comme je suis honnête homme, je te le donne pour neuf cents.

– Et que veux-tu que je fasse d'un orgue ? Bon si j'étais un de ces pauvres diables d'Allemands qui se traînent sur les routes pour gagner quelque petit pécule en tournant la manivelle.

– Ah ! ceci est une tout autre sorte d'orgue ; les Allemands n'ont pas des orgues en bois d'acajou pour aller mendier ; celui-ci serait déjà par lui-même une fortune pour eux. Je vais te le montrer encore. »

Ici Nozdref, ayant saisi le bras de Tchitchikof, se mit en devoir de l'entraîner dans l'autre chambre, et celui-ci eut beau chercher à s'affermir le pied sur le plancher, et assurer qu'il savait quelle sorte d'orgue c'était, il dut se résigner à entendre encore une fois comme quoi *Malbrouck s'en va-t-en guerre.* « Si tu veux ne pas payer en argent tous les neuf cents roubles, voici ce qu'il y a à faire : je te donne mon orgue et tout ce que j'ai d'âmes mortes, et toi, tu me donnes ta britchka et trois cents roubles en sus. Tope là !

– Superbe combinaison ! Et moi, je m'en irai à cheval portant l'orgue en sautoir, n'est-ce pas ?

– Pas du tout. Moi, comme ami, je te donnerai une autre britchka. Allons dans ma remise, je te montrerai ton affaire. Tu n'auras que la peine de lui faire donner une couleur à ton choix et un vernis, et tu auras une britchka réellement délicieuse.

– Que ce diable d'homme est assommant ! ouf, je n'en puis plus ! » pensa Tchitchikof.

Et il résolut de repousser à outrance toutes les britchkas, tous les orgues, les étalons et les chiens, malgré

l'incompréhensible cambrure des côtes de ceux-ci et leurs pattes ramassées qui ne laissaient aucun vestige.

« La britchka, l'orgue et les âmes mortes ensemble… c'est dit !

– Rien de tout cela ! dit Tchitchikof, je ne veux pas.

– Et pourquoi est-ce que tu ne veux pas ?

– Je ne veux pas tout simplement parce que je ne veux pas, et cette raison est très suffisante.

– Ainsi, voilà comme tu es, toi ! ainsi d'aucune manière, avec toi, on ne peut, comme cela se pratique toujours entre bons amis et camarades, faire échange… Au fait, c'est moi qui m'étais trompé ; il y a des hommes à deux visages ; c'est facile à connaître.

– Je ne suis pas tout à fait un imbécile, voilà tout. Juge toi-même : aurais-je donc le moindre bon sens d'acquérir des objets dont je n'ai aucun besoin ?

– C'est bon, ne perds pas tes paroles ; je te connais maintenant à fond, tu n'as jamais été qu'une racaille !… Eh bien, écoute, nous allons faire une petite banque, veux-tu ? Je mettrai tous mes morts sur une carte et l'orgue avec les morts, hein ?

– Bah ! jouer à la banque, c'est se livrer à l'inconnu, » dit Tchitchikof.

Et en même temps il jetait obliquement un regard attentif sur les cartes que son hôte avait tenues longtemps dans les mains. Les deux tailles du jeu et la moucheture du dos des tarots lui semblèrent fort suspectes.

« L'inconnu ? où prends-tu l'inconnu ? Il n'y a rien d'inconnu dans ceci ! aie seulement la chance pour toi et tu gagneras à l'infini. Voici une carte... ah ! quel bonheur ! dit-il en commençant à donner afin de stimuler son homme, quel bonheur ! mais quel bonheur ! ! ! Et comme cela lui tombe ! Ahi ! ahi ! ahi ! voici ce maudit neuf sur lequel j'ai perdu là-bas tout ce que je pouvais perdre. J'avais le pressentiment que je serais vendu, et pourtant, fermant les yeux, je pensai en moi-même : « Par tous les diables, vends-moi, ruine-moi, neuf maudit !... »

Tandis que Nozdref racontait sa déconvenue de la foire et se livrait à sa petite manœuvre, Porphiri apporta une bouteille. Mais Tchitchikof se refusa aux sollicitations du vin comme du jeu, du jeu comme du vin.

« D'où vient que tu ne veux pas jouer ? dit Nozdref.

– Je ne suis pas disposé ; et d'ailleurs, je l'avoue, en général, je n'aime pas le jeu.

– Comment se fait-il que tu n'aimes pas le jeu ?

– Je n'aime pas le jeu, voilà tout, répondit Tchitchikof en haussant les épaules.

– Eh bien alors, tu n'es pas grand-chose.

– Tel que j'ai été créé, tel je suis resté ; qu'y aurais-je pu faire ?

– Tu es un fétiouk, voilà ce qui m'est démontré. J'ai pensé auparavant que tu étais un homme assez comme il faut. On ne peut pas te parler comme on parle à quelqu'un de semblable à soi ; tu n'as pas une minute d'élan et pas ombre de sincérité. Tu es un autre Sabakévitch, un ladre, un vilain tel que lui !

– À quel propos est-ce que tu me dis des injures ? suis-je si coupable de n'avoir pas de goût pour le jeu ? Vends-moi les âmes mortes, vends-les-moi, si tu as le cœur de marquer un prix de vente à ce qui n'est plus.

– Tu auras un talamaque[47], animal ! Je voulais te donner mes âmes mortes pour rien, à présent je ne les donne ni ne les joue. Offre-m'en trois royaumes, tu ne les auras pas. Voilà un cuistre ! par exemple, voilà un pleutre ! Dès ce moment-ci, je ne veux plus avoir aucun rapport avec toi. Hé ! Porphiri ! Va dire aux écuries qu'on ne donne point d'avoine à ses chevaux... ils n'ont qu'à s'accommoder du foin tout seul.

Tchitchikof était bien loin de s'attendre à une pareille conclusion. Nozdref ajouta en s'adressant à lui : « Je voudrais de tout mon cœur ne t'avoir jamais vu ! »

Il y avait, on le voit, mésintelligence entre l'hôte et son convié, mais non rupture ; la preuve, c'est qu'après ces explications ils ont soupé ensemble. Mais il ne parut aucun de ces vins à dénominations savantes ; la seule bouteille qui fut mise sur la table entre les deux convives portait sur l'étiquette le nom de vin de Chypre ; le contenu était, à tous égards, une détestable piquette.

Après le souper, Nozdref dit à Tchitchikof, en l'emmenant dans une chambre latérale où on lui avait préparé un lit : « Voici ton lit ; mais je ne veux pas te souhaiter une bonne nuit ; tu ne vaux pas ça ! » Et il sortit.

Tchitchikof resta seul, dans la plus fâcheuse position d'esprit. Il s'en voulait, il se faisait d'amers reproches d'être ve-

---

[47] L'expression *Tu auras un talamaque* dont nous n'avons pas réussi à trouver la signification ou l'origine, est traduite, dans d'autres éditions, par *Compte là-dessus. (Note des correcteurs – ELG.)*

nu perdre son temps chez un homme si turbulent, et surtout de s'être conduit comme un véritable insensé en laissant apercevoir à un tel homme le secret de ses excursions. Il se disait que Nozdref, étant redoutable par sa langue, ne manquerait pas de déblatérer, d'inventer des couleurs, d'imaginer des détails à l'infini, de faire d'un grain de sable une roche et de sa roche une montagne ; il fallait s'attendre maintenant à voir courir toute sorte de mauvais bruits. À chaque instant, il en revenait à conclure que la conjoncture était fort pénible, sinon même fort dangereuse, et qu'il s'était conduit en véritable étourdi.

Ces pensées le piquaient, le mordaient, lui échauffaient le sang, et, pour surcroît d'infortune, au moment où la fatigue allait lui procurer une heure ou deux d'un repos plus ou moins lourd, plus ou moins réparateur, des armées d'insectes... bref, au lieu de repos et de sommeil, il dut subir une autre petite torture que celle de tantôt.

Il se leva de très bonne heure, Son premier soin fut de chausser ses bottes, de s'affubler d'une robe de chambre qui avait été déposée sur une chaise, et de se rendre, à travers la cour, dans l'écurie, où il ordonna à Séliphane d'atteler promptement sa britchka ; et, comme il retraversait la cour, il se rencontra nez à nez avec Nozdref qui, la pipe à la bouche, était, lui aussi, en robe de chambre flottante. Nozdref salua amicalement son convié et lui demanda comment il avait passé la nuit. Tchitchikof murmura assez sèchement une de ces réponses qui n'en sont pas une, mais qui ont pour objet d'en tenir lieu.

« Eh bien, moi, frère, dit Nozdref, figure-toi que, toute la nuit, j'ai été assiégé dans les règles par de si dégoûtantes ordures que je ne pourrais sans horreur en faire le récit ; pour t'en donner seulement une idée, il m'a semblé, plus d'une heure, je crois, que j'avais dans la bouche toute une horde de vampires microscopiques célébrant des jeux et faisant les grandes manœuvres, et à la fin, pour abréger, figure-toi que j'ai rêvé qu'on

me battait de verges ; et devine qui me houspillait… mais non, tu ne devinerais jamais, c'étaient… quelle absurdité, pense donc !… c'étaient Potsélouïef et Kouftchinnikof ! »

Tchitchikof pensa : « Pourquoi n'est-ce qu'un cauchemar ? Et que ne viennent-ils, en effet, te donner sur le cuir de bonnes et durables marques du grand cas qu'ils font d'un héros de foire tel que toi ?

– Et les drôles n'y allaient, ma foi, pas de main morte… Je me suis naturellement réveillé tout en nage, et avec d'horribles cuissons par tout le corps. Ces cuissons, tu te doutes bien d'où elles venaient. Çà, va donc t'habiller, je suis à toi tout à l'heure ; mais avant tout il faut que je lave énergiquement la tête à ma canaille d'intendant, pour la manière dont il tient ma maison en ordre et propreté quand je n'y suis pas. »

Tchitchikof rentra, se rasa, se lava à grande eau et s'habilla. Lorsque ensuite il passa dans la salle à manger, il y trouva une table portant avec une bouteille de rhum entamée tout ce qu'il faut pour le thé. Par toute la chambre on voyait les traces du dîner et du souper de la veille. Il paraît que le balai de crin faisait, dans les appartements de cette maison de fort rares apparitions. Non seulement sur le plancher, il y avait des dessins en miettes de pain et tabac à demi consumé, mais on voyait sur la nappe même des placards de cendre écrasée.

Nozdref ne tarda pas à paraître, mais vêtu comme il l'avait été dans la cour ; il n'avait rien, absolument rien sous la robe de chambre, et il était tout fier de l'épais bocage qui croissait plantureusement dans le creux de sa poitrine. Debout, tenant à la main son long tchoubouck[48], et toutefois prenant son thé à la cuiller, il semblait poser pour les peintres, qui ont le bon goût de

[48] Ce mot, qu'on a déjà vu, désigne un tuyau de pipe à l'orientale, souvent long de deux mètres.

haïr à la mort les muguets de salon à taille serrée et à coiffure soit frisottante, soit tondue ras comme celle des recrues fraîches.

« Eh bien ! quelle est ton idée, voyons ? dit Nozdref après quelques instants de silence ; si tu veux mes morts, jouons-les.

– Je t'ai dit que je ne joue pas. Je suis prêt à te les acheter.

– Et moi, je ne veux pas vendre. On ne se vend rien entre amis. C'est bien moi qui irai faire, dans ce genre-là, de la spéculation, des profits de roubles et de copecks ! Une petite banque, c'est tout autre chose. Allons, voyons, ce sera fait en un tour de main ; viens couper.

– Je t'ai dit que non.

– Et faire un échange, cela te va-t-il ?

– Pas davantage.

– Eh bien, écoute, jouons aux dames ! Ho ho ! là, tu me les gagneras toutes... c'est que j'en ai vraiment beaucoup, et c'est du dernier ridicule qu'on ne puisse pas les faire radier dans les matrices. Hé, Porphiri ! apporte-nous ici le damier... ici, bien... non, là... là... et vois s'il y a tous les pions.

– C'est un soin inutile ; je ne jouerai pas.

– Ce n'est plus la banque, ça ; aux dames il n'y a plus de hasard... et pas moyen de tromper ; on joue mieux ou plus mal, tout dépend de là. Je commence par te déclarer que je sais à peine la marche, et j'espère bien que tu vas me rendre des pions. »

Tchitchikof réfléchit ; il jouait assez bien ce jeu, et il pensait que Nozdref ne saurait, en effet, tenter aucun tour de façon, à moins que d'être un escroc achevé, un prestidigitateur du premier ordre.

« Va donc pour les dames, puisque aussi bien il faut que tu passes ton envie de me gagner quelque chose.

– Toutes mes âmes mortes tant qu'il y en aura contre cent roubles !

– Pourquoi cent roubles ? ce serait monstrueux ; elles vont si tu veux pour cinquante.

– Un enjeu de cinquante roubles ! tu te moques ! sommes-nous des écoliers ? Il faut cent roubles, et plutôt, moi, j'ajouterai aux âmes un de mes chiens de qualité moyenne, ou bien, tiens, ce cachet d'or qui malheureusement m'a bien fait faute à la foire ; c'est lui peut-être qui m'aurait ramené tout.

– Cent roubles contre les âmes et le cachet... bon.

– Combien me donnes-tu de pions ?

– À quel propos des pions ? certainement je n'en donne pas un.

– Eh bien, tu me donneras double avantage pour commencer.

– Non ; je ne te demande, moi, ni pions ni avantage, et je joue mal moi-même.

– Mal ? tu joues mal ?... ils jouent tous mal, ces malins-là... Bien, bien, bien, nous savons ! dit Nozdref en avançant un pion pour ne pas en avoir tout à fait le démenti.

– Il y a cinq ans que je n'ai pas eu un damier devant moi, dit Tchitchikof sans murmurer, et en croisant le pion de son adversaire.

– Nous savons, nous savons comme vous jouez mal, messieurs les aigrefins ! reprit Nozdref en avançant le pion de sa deuxième ligne.

– Oui, il y a bien longtemps, bien longtemps que je n'ai joué, reprit à son tour Tchitchikof en étayant son premier pion joué.

– Nous savons très bien votre manière de jouer mal ! dit Nozdref d'un air de grande simplicité, et il poussa un pion... mais en même temps son petit doigt recourbé en dessous en avança un autre.

– Oui, oui, il y a bien cinq ans que... eh, eh ! frère, qu'est-ce que c'est que ce farceur qui n'attend pas son ordre de marche ? remets-le donc à sa place.

– Qui ça ?

– Eh ! mais le pion que tu as dérangé avec la manche de la robe de chambre, je crois. »

Comme Tchitchikof s'expliquait ainsi, un autre pion ennemi, un intrus, un troisième noir, se trouva plongé parmi ses jaunes sans qu'il fût moyen de dire poliment comment Nozdref en trois coups était presque *à dames*[49].

---

[49] Le jeu russe est de douze pions de chaque côté, trois lignes de quatre chacune ; de là chaque pion poussé a une bien autre importance qu'au jeu polonais dont on fait usage en France.

« Il n'y a aucune possibilité de jouer aux dames avec toi, dit modérément Tchitchikof en se levant de table ; tu ne sais pas le jeu du tout, tu avances trois pions à la fois, ou bien ils se multiplient dans ton jeu, les pions…

– Comment trois pions ? comment trois pions ? si ma manche a fait un petit dérangement ici, je vais la retrousser… tiens, es-tu content ?… et je remets le pion à sa place. Cela peut arriver, ce semble, à tout le monde.

– Et celui-ci qui est dans mes flancs.

– Où ça ?

– Ici cet intrus, un treizième qui va à dames sans façon.

– C'est possible qu'il aille à dames… mais tu dois pourtant te rappeler…

– Je me rappelle chaque pion joué ; quant à celui-ci, tu viens de l'improviser. Il ne peut avoir de place nulle part dans ton jeu.

– Comment, pas de place ! pas de place ! celui-ci est fort ! dit Nozdref en rougissant. Allons, c'est un exercice de composition comme un autre.

– Non, frère, c'est toi qui composes… mais la composition n'est pas bonne.

– Çà, pour qui me prends-tu donc en définitive ? Est-ce que je suis un filou, un grec, à ton avis ?

– Je ne te qualifie d'aucune de ces manières ; seulement je ne joue plus.

– Ah ! pour ça, pardon, mais la partie est commencée, elle doit être finie ; il n'y a pas à dire non.

– J'ai plein droit de refuser, parce que tu ne joues pas comme il sied à un homme qui se respecte.

– Tu en as menti ! et n'aie pas l'audace de parler ainsi !

– C'est toi qui mens à ta conscience.

– Je n'ai pas triché, et toi, tu ne peux pas renoncer à une partie commencée.

– Tu ne me feras pas jouer malgré moi ! » dit froidement Tchitchikof ; et s'avançant contre la table, il mêla les pions sur le damier.

Nozdref prit feu et se redressa devant Tchitchikof si près que celui-ci dut par prudence reculer de deux pas.

« Je te ferai jouer pourtant ! Tu as brouillé les pions, ce n'est rien ; je me rappelle parfaitement toute la marche de la partie ; nous allons tout remettre en place, entends-tu ?

– Non ! c'est bien résolu, je ne jouerai avec toi ni aujourd'hui ni jamais.

– Tu refuses de jouer ? oui, tu refuses… absolument ?

– Tu sens bien toi-même qu'on ne peut pas jouer avec toi.

– Dis tout bonnement la chose : tu ne veux pas jouer, hein ? dit Nozdref en s'approchant de son ami plus près encore que la première fois.

– Non, je ne veux pas ! » dit fermement Tchitchikof, et il éleva toutefois les deux mains de manière à en faire un double bouclier à son visage, car l'affaire était réellement des plus chaudes.

La précaution était parfaitement justifiée ; Nozdref avait soulevé la main d'une façon très menaçante, et il eût bien pu arriver que l'une des belles joues pleines et vermeilles du sage héros de notre odyssée se couvrît d'un stigmate ineffaçable ; mais après avoir détourné le coup, il saisit les deux avant-bras du redoutable hôte et les tint avec une grande vigueur.

« Porphiri ! Pavlouchka ! » cria à plein gosier Nozdref furieux, tout en s'efforçant d'échapper aux étreintes de son convié.

À ce cri du maître de la maison, Tchitchikof, pour éviter de rendre des laquais témoins d'une scène scandaleuse, et sentant d'ailleurs que c'était un soin inutile de retenir ainsi à la force du poignet, une minute de plus ou de moins, son adversaire, lui rendit la liberté de ses mouvements. Dans ce même instant parut sur le seuil Porphiri, immédiatement suivi de Pavlouchka, gaillard taillé en force et avec qui il n'aurait pas fait bon lutter.

« Eh bien ! voyons, tu ne veux pas finir la partie ? réponds-moi bien nettement ; je te le demande pour la dernière fois ! dit Nozdref les lèvres tremblantes de colère.

– Il est impossible d'achever cette partie-là, » dit Tchitchikof, et il regarda avidement par la fenêtre : il vit dans la cour sa britchka toute prête qui l'attendait, et Séliphane sur son siège guettant un signe de notre héros pour venir se ranger contre le perron, le recevoir et l'enlever bellement.

Mais il n'était aucun moyen de sortir d'une chambre où un ennemi en fureur guettait son moindre mouvement, et quand, des deux côtés de la porte, se tenaient comme en sentinelle deux

patauds qui lui auraient broyé les membres pour ne pas être broyés eux-mêmes par la fureur du maître, en cas de désobéissance ou d'hésitation.

« Ainsi tu ne veux pas finir la partie ? répéta Nozdref avec un visage enflammé.

– Si tu eusses joué comme il convient à un galant homme, bon ; mais à présent je ne peux pas.

– Ah ! tu ne peux pas, lâche ! c'est quand tu vois que la partie est mauvaise que tout à coup tu brouilles le jeu et que tu dis : *Je ne peux pas.* Ah çà ! rossez-le, » cria-t-il à tue-tête en s'adressant à Porphiri et à Pavlouchka, et lui-même il s'empara d'un fort tuyau de pipe en merisier.

Tchitchikof devint blanc comme son linge. Il voulut dire quelque chose, mais ses lèvres seules remuaient ; sa langue était glacée dans sa bouche.

« Rossez-le ! » criait Nozdref en s'élançant en avant, son tuyau de merisier à la main, tout en feu, tout en sueur comme s'il marchait à l'assaut d'une forteresse inaccessible. « Rossez-le ! » criait-il de la même voix qu'au moment d'un grand assaut véritable, crie à sa compagnie : « Camarades ! en avant ! » un petit sous-lieutenant quelconque, dont la bravoure désespérée est déjà si connue qu'il y a eu ordre de l'arrêter par les bras et par les épaules au moment de la plus grande chaleur du combat. Que faire ? le jeune héros est en proie au vertige guerrier, son imagination est ébranlée, devant ses yeux s'offre l'image de Souvarof, et la journée aura des gloires pour les vrais braves. « Camarades ! en avant ! » crie-t-il en avançant toujours, sans penser que là où il entraîne du monde, des milliers de canons de fusil sont tenus en joue dans les embrasures de ces murs épais, inaccessibles et qui montent jusqu'aux nues, qu'il va, comme un léger duvet, être emporté dans l'air avec tous ses hommes, et

que déjà siffle le globule fatal qui va traverser d'outre en outre la gorge d'où s'échappent ces belliqueuses exclamations.

Mais si Nozdref, ici, représentait assez bien le désespéré sous-lieutenant s'élançant pris de vertige contre la forteresse assiégée, il est juste de convenir, d'une autre part, que le fort, contre lequel il s'avançait si crânement, ne ressemblait en rien à la forteresse imprenable, inaccessible, de mon parallèle. Nous reconnaissons que, bien au contraire, l'homme-forteresse éprouvait une telle frayeur que l'âme lui était descendue sous la plante du pied.

Déjà la table dont Tchitchikof avait espéré de se faire un rempart venait de lui être enlevée par l'agression des vils satellites de l'assaillant ; déjà, l'œil clignotant, le courage presque éteint, il allait se résigner, la mort dans le cœur, à faire sur lui-même l'épreuve du tuyau tcherkesse de son hôte, et Dieu sait ce qu'il serait advenu de lui ! mais il plut aux destins de préserver les côtes, les épaules, l'épine dorsale et toutes les nobles et délicates parties de notre héros ; tout à coup tinta, comme du haut des nues, le son aigre d'une clochette de poste ; un bruit de roues roulantes se joignit de plus en plus distinct aux tintements du grelot ; une télègue s'arrêta bruyamment devant le perron, et l'on eut, dans tout l'appartement, l'écho du puissant reniflement et de l'ardente respiration des trois chevaux écumeux qui venaient de s'arrêter au terme d'une course bien fournie.

Tous machinalement regardèrent par la fenêtre ; un homme à moustaches, en surtout demi-militaire, descendit de la télègue. Après deux ou trois brèves questions faites dans l'antichambre, il entra dans la minute même où Tchitchikof, fort mal remis de sa terreur, se trouvait dans la plus détestable situation du monde.

« Qu'il me soit permis de savoir, messieurs, lequel de vous deux est Nozdref, le maître de cette terre ! dit l'inconnu en regardant tour à tour avec ébahissement Nozdref, qui se tenait muni d'un lourd tuyau de pipe comme d'une arme offensive, et Tchitchikof, qui commençait à éprouver un peu plus de calme et à refléter dans son regard une douce lueur d'espérance.

– Permettez-moi, avant tout, de savoir à qui j'ai l'honneur de parler, dit gravement Nozdref en s'avançant vers son interlocuteur.

– Le chef de police du district, le capitaine-ispravnik.

– Et qu'y a-t-il pour votre service ?

– Je suis venu ici, monsieur, vous déclarer, et vous déclare, en vertu d'un ordre qui m'a été intimé par la justice, que vous êtes sous jugement, c'est-à-dire à la disposition des tribunaux, et resterez dans cette situation jusqu'à ce qu'il soit rendu sentence et arrêt définitif dans le procès qui vous a été intenté récemment.

– Quelle bêtise ! un procès à moi ? une accusation ? Qu'est-ce que c'est donc, au fait, voyons, que cette affaire ?

– Vous êtes impliqué dans l'enquête qui se poursuit au sujet d'une orgie où plusieurs gentilshommes, dans l'état d'ivresse, ont fait violence à Maximof, propriétaire et seigneur ainsi qu'eux, et cela, nommément, en le frappant de verges.

– Vous mentez ! Je n'ai de ma vie aperçu nulle part ce M. Maximof dont vous parlez.

– Mon très honoré monsieur, permettez-moi de vous faire observer que je suis un ancien militaire, officier ou fonctionnaire public, et justement, à cette heure, dans l'exercice de mes

fonctions. Le mot que vous venez d'employer là, vous pouvez sans doute le dire à quelqu'un de vos serfs et non pas à moi. »

Nozdref fit un haut-le-corps superbe ; ses lèvres serrées et son regard braqué fixement sur le magistrat pouvaient faire redouter un éclat, mais sans grande conséquence pour les témoins.

Cependant Tchitchikof n'éprouva nullement la curiosité de voir ce qu'allait répondre son hôte et ami ; satisfait de la diversion, il alla tout doucement s'emparer de son chapeau, puis il se glissa, se dissimula derrière l'édile imperturbable, gagna l'antichambre, le perron, la cour, sauta dans sa britchka, et ordonna à Séliphane de prendre le large, puis de lancer ses chevaux à toute vitesse.

CHANT V

Sabakévitch

Notre héros et Séliphane et le troïge fuient en toute hâte, tous également mécontents, par des motifs divers, de la redoutable hospitalité de Nozdref. – Rencontre d'un fougueux attelage de six chevaux, tirant une élégante calèche. – Choc terrible des neuf bêtes. – Plusieurs paysans accourent ; en une demi-heure de travail l'ordre est rétabli. – La calèche croise la britchka et Tchitchikof reprend sa route, entièrement distrait de ses récentes terreurs. – Il fait des réflexions du genre le plus positif sur la ravissante jeune demoiselle qu'emportait la calèche et qu'il avait contemplée avec extase. – La raison chez lui l'emporte toutefois de beaucoup sur la poésie de ces angéliques et fortuites apparitions. – Il s'aperçoit qu'il est sur les terres de Sabakévitch. – Il arrive à la maison du maître. – Il est reçu par Sabakévitch et présenté à madame, comparse qui trône en reine, et, le plus souvent, se tait en esclave, – Tchitchikof, pour entretenir inoffensivement la conversation, tente de louer ses illustres connaissances de la ville. – Autant sont nommées, autant sont mises en quartiers par l'homme dont la langue n'est pas moins terrible que les pieds. – On se met à table ; Sabakévitch, à propos des mets qu'il sert, fait un tableau très fâcheux de la cuisine des autres. – Chez lui, il est vrai, tout est de première qualité et en surabondance, – Il vend à notre héros toutes ses âmes mortes de serfs mâles à deux francs soixante centimes, après en avoir demandé cent francs, puis cinquante, puis trente, et il propose les âmes mortes femelles, et, sur le refus de Tchitchikof, il dit : « C'est juste ; l'un aime le pope, l'autre aima la popesse. » – Les terres de

Sabakévitch, le bourru accommodant, sont contiguës à celles d'un homme très riche, nommé Pluchkine, chez qui Tchitchikof va se rendre, attiré par tout le mal qu'on dit du richard. – Éloge de l'idiome russe.

Notre héros, nous en convenons de bonne grâce, avait éprouvé une de ces terreurs blanches dont on ne revient pas vite, et, quoique son troïge allât à fond de train, quoique le village de Nozdref fût depuis longtemps hors de vue, caché là-bas derrière des plaines, des plis de terrain, des collines et des bocages, il regardait toujours avec frayeur, comme s'il s'attendait à être vivement poursuivi. Il respirait avec peine, et, ayant essayé de se rendre compte de ce qui se passait en lui, en glissant sa main droite au-dessous de son sein gauche, il sentit que le cœur lui battait comme se débat une pauvre caille méchamment emprisonnée dans une cage. « Eh ! quel bain il nous a fait prendre ! voyez un peu cet enragé ! » Et il y eut en outre, dans ce peu de paroles prononcées à intermittences, beaucoup de sous-entendus à l'adresse de Nozdref, en fait d'imprécations bien lourdes, bien terribles, qui n'eussent pu s'exprimer que par des mots inconnus même à nos plus gros dictionnaires... Que faire ? il était Russe, et, de plus, fort en colère. Ajoutons qu'en cette affaire il n'avait pas eu lieu de rire. « Ce qu'il y a de sûr, se dit-il à lui-même, c'est que, sans ce M. l'ispravnik, je ne serais peut-être déjà plus de ce monde. Je serais disparu comme le globule d'air qui s'élève au fond de l'eau sans laisser de trace : sans héritiers, sans postérité, sans laisser à mes futurs enfants ni patrimoine ni bonne renommée. » Notre héros avait une grande sollicitude pour sa postérité.

« Pouah ! le vilain monsieur ! se disait à lui-même Séliphane ; je n'ai jamais vu, Dieu merci, un pareil bârine ! c'est à ce point que, pour sa conduite, je lui aurais volontiers craché sur l'éperon. Ne donne pas à manger à un homme, bon ! c'est un homme, il avisera ; mais tu dois nourrir le cheval, parce que le cheval... le cheval aime l'avoine ; c'est sa satisfaction à lui.

L'avoine est pour le cheval ce qu'est pour nous la pitance : pain, sel, oignon et chou tout ensemble.

Les chevaux, de leur côté, n'emportaient pas non plus de bons sentiments à l'égard de Nozdref ; non seulement le *Bai* et le *Président*, mais le *Tigré* aussi, tous étaient dans une disposition qui faisait peu d'honneur à l'hospitalité de Nozdref. Il est pourtant vrai de dire, quant au *Tigré*, qu'il recevait ordinairement pour sa part une avoine moins choisie, et que Séliphane ne la versait jamais dans l'auge sans lui dire : « Hé ! lâche, tiens, tu ne vaux pas cela ! » Mais pourtant c'était de l'avoine et non pas de simple foin, il la mangeait avec plaisir, et quelquefois il parvenait à fourrer son long museau dans les auges des camarades pour voir quelle était leur victuaille, et cela surtout quand Séliphane n'était pas dans l'écurie ? Chez Nozdref, du foin toute la nuit, et le matin rien que du foin ! c'était mal, très mal ; et tous étaient de bon droit mécontents.

Mais bientôt tous ces mécontents rêvasseurs et fugitifs éprouvèrent une forte et soudaine diversion ; tous, à un choc terrible, fermèrent à la fois les yeux, et les rouvrirent aussitôt plus grands que de coutume : une calèche attelée de six chevaux avait fondu sur eux comme l'ouragan, et ils entendaient, comme au-dessus de leur tête, des cris de dames qui partaient de l'intérieur de l'équipage aristocratique, et Séliphane, en particulier, était en butte aux rudes gronderies et aux menaces d'un cocher inconnu : « Ah ! misérable, ah ! brigand, je te crie à tue-tête de tirer à hue... Corbeau maudit ! tu es donc sourd et aveugle quand tu es soûl, va-nu-pieds, hein ! »

Séliphane, sans doute, comprenait l'énormité de sa faute ; mais, comme le Russe n'aime pas à reconnaître ses torts devant ceux qui ont à se plaindre de lui, il fit bonne contenance, et, de son côté, cria de tout son gosier : « Eh ! toi, comment te lances-tu à fond de train sans regarder à rien ? As-tu laissé tes yeux en gage au cabaret ? » Après cela il se mit en devoir de tirer en ar-

rière la britchka pour se dégager, de cette manière, de l'attelage étranger ; mais l'opération était difficile car tout s'était terriblement enchevêtré. Le *Tigré* humait avec une curiosité charmante les nouveaux camarades qui se tramaient resserrés contre lui à droite et à gauche.

Au milieu de cette bagarre, les dames qui étaient assises dans la calèche regardaient tout cela d'un regard effaré. L'une était une vieille au nez pointu, aux lèvres minces, bien entoilettée, visiblement très prétentieuse et très nulle, une duègne à l'air éternellement piqué. L'autre était une jeune personne de quelque seize ans, aux cheveux d'or lissés avec art sur une jolie petite tête de noble demoiselle. L'ovale de son visage, avec la forme d'un œuf, en avait la fraîcheur, la transparence, la blancheur, le lustré mat, qualités qu'on remarque dans les œufs frais pondus, qu'élève entre deux doigts la main calleuse de la femme de charge pour voir briller au travers les rayons du soleil ; ses fines oreilles aussi avaient une merveilleuse diaphanéité, qui s'imprégnait d'une chaude et purpurine lumière. Ajoutez que la frayeur qui se peignait sur ses lèvres demeurées entr'ouvertes et dans ses yeux prêts à s'injecter de larmes, tout cela, ou elle, était si gentil et d'un effet si gracieux, que notre héros la regarda pendant quelques minutes sans prêter la moindre attention à l'esclandre qui venait d'avoir lieu entre les chevaux et les cochers.

« Ôte-toi donc de là, corbeau nijégorodien ! » criait le cocher étranger. Séliphane tira vigoureusement à lui les guides ; le cocher étranger en fit de même, les chevaux reculèrent de quelques pas en arrière, et de nouveau se rapprochèrent en embrouillant de plus en plus les courroies.

À cette occasion, le cheval tigré fut si content de ses nouvelles connaissances, qu'il eût voulu ne plus sortir de presse, et, remerciant le destin de l'aventure, il posa amoureusement son long museau sur le cou d'un de ses nouveaux compagnons, et il

semblait lui chuchoter beaucoup de drôleries que l'autre, de son côté, paraissait écouter avec un sensible plaisir, car il remuait à chaque instant les oreilles.

La bagarre dura assez longtemps pour qu'il pût accourir un certain nombre de paysans qui, par bonheur, n'étaient pas fort éloignés de là.

Un pareil spectacle est une vraie bénédiction pour le paysan russe ; c'est quelque chose comme, pour l'Allemand, le club et les gazettes ; il se fut bientôt assemblé autour de l'équipage toute une cohue. Il ne resta au village que les très vieilles femmes et les tout petits enfants.

Les courroies furent relâchées ; quelques petits coups donnés du plat de la main sur le museau du *Tigré* l'engagèrent à reculer de deux pas ; bref, on désenchevêtra les deux attelages. Mais, soit dépit de la part des chevaux de la calèche de ce qu'on les avait si vite séparés de leurs trois nouveaux camarades, soit tout bonnement folle obstination, leur cocher avait beau faire claquer son fouet autour des oreilles et leur en caresser les flancs, ils restaient immobiles et comme pétrifiés. L'intérêt redoublait aux yeux des bons villageois ; il y avait émulation d'activité et de bons conseils ; l'un d'eux paraissait avoir voix prépondérante en de tels incidents ; il cria d'un ton empli d'autorité : « Çà, voyons, toi, Andriouchka, prends au mors le bricolier et le fais avancer, et toi, père Mitiaï, enfourche-moi le timonier ! Aussitôt le père Mitiaï, qui était un grand maigre à barbe rousse, grimpa sur le timonier, et fit l'effet, les uns disaient d'un clocher de village, d'autres disaient de *crue aux seaux*, c'est-à-dire de la longue perche, terminée par un crochet, au moyen de laquelle on tire l'eau des puits à la campagne.

Le cocher cingla de quelques petits coups de fouet le flanc de ses bêtes ; mais rien, toujours rien, et le père Mitiaï ne fut d'aucun secours. « Un moment, un moment ! cria le grand or-

donnateur piqué au jeu, toi, père Mitiaï, passe-moi lestement une jambe sur le bricolier, car voici, justement à point, l'oncle Miniaï qui va m'enfourcher le timonier, et vous verrez la fête ! » L'oncle Miniaï, grand, gros gaillard à larges épaules et à barbe noire de jais, à bedaine rebondie comme un samovar monstre qui serait destiné à préparer la décoction bouillante de miel et de réglisse[50] pour tout un marché transi de froid, l'oncle Miniaï, disons-nous, se mit très volontiers à califourchon sur le timonier, qui fléchit presque jusqu'à terre sous le fardeau.

« À présent ça ira, crièrent les moujiks.

– Fouaille-moi, fouaille-moi vertement *l'Isabeau*, cocher ! dit l'ordonnateur villageois, et pique même ce drôle qui est fort comme le roc et qui se permet de rager sur place comme le coramora[51]... Ah ! je... »

Mais, voyant que le poids du cavalier et le fouet et les cris rétablissaient l'immobilité au lieu de produire le mouvement, le père Mitiaï et l'oncle Miniaï s'installèrent tous deux sur le timonier, et Andréouche grimpa aussitôt sur le bricolier. Il y eut un petit piétinement instantané, après quoi l'immobilité fut plus désespérante que jamais. À la fin le cocher, perdant patience, chassa de devant lui l'oncle Miniaï et le père Mitiaï, et il était temps, car déjà ses pauvres bêtes étaient en nage, exactement comme s'il leur eût fait franchir un relais tout d'une haleine au

---

[50] Boisson moins chère que le thé ; on la nomme *sbitenne*. Le thé est pour le menu peuple et pour une foule de grands établissements un objet trop dispendieux ; c'est le sbitenne qui en tient lieu.

[51] Le coramora est un grand cousin échassier, long et grêle ; il arrive d'entrer étourdîment dans une chambre et d'aller se poser isolément sur un mur où il garde une grande immobilité. Chacun peut s'en approcher, et il se laisse prendre bêtement par ses grandes pattes ; c'est à quoi on ne manque guère pour lui apprendre, dit le peuple, à se fâcher, à bourdonner et à faire rage quand on ne songe pas à lui nuire.

grand galop. Il leur accorda une minute de repos, après quoi elles partirent d'elles-mêmes.

Pendant tout le temps que dura cette scène, Tchitchikof n'eut d'yeux que pour la jeune demoiselle inconnue. Il essaya, à plusieurs reprises, de lui adresser la parole pour entendre sa voix, mais il lui fut impossible d'en trouver l'occasion ; la dame porte-respect entendait merveilleusement son service. Les chevaux de ces dames se mirent tout d'abord au grand trot ; la jolie tête à l'ovale délicat, la ravissante personne aux traits fins, à la taille de guêpe, au sourire enchanteur, disparut dans un lointain confus, comme une gracieuse vision dans les rues, et il resta une route poudreuse, une britchka poudreuse, le troïge connu de nos lecteurs, Séliphane, Tchitchikof, la platitude et le vide des champs d'alentour.

Contraste trop ordinaire : partout dans la vie, en un lieu quelconque, sur tous les degrés inférieurs si rudes, si ignoblement sales et si hideusement pauvres de la société humaine, et au milieu de toutes les classes supérieures si fâcheusement propres et si uniformément lisses et froides, partout, disons-nous, il se rencontre sur la route de l'homme une apparition qui ne ressemble point à ce qu'il avait eu occasion de voir jusqu'alors ; apparition qui éveillera, cette seule fois peut-être, un sentiment différent de ceux qu'il lui était réservé d'éprouver toute sa vie. Partout, à travers quelques-uns des chagrins dont notre existence est tissue, jaillit un vif éclair de joie. Ainsi il arrive quelquefois qu'un brillant équipage aux harnais dorés, au fringant attelage, aux portières à panneaux armoriés que surmontent des glaces du plus pur cristal, traverse quelque misérable village, perdu loin de tout chemin fréquenté, où, de vie d'homme, on n'a vu d'autre véhicule que la charrette primitive, la modeste *téléga*, et longtemps encore les villageois se tiennent bouche béante et tête découverte, que déjà le merveilleux carrosse, roulant toujours sans secousse, sans bruit, avec une rapidité fantastique, a tout à fait disparu à leurs yeux interdits.

C'est ainsi que la blonde apparition de tout à l'heure s'est évanouie dans l'espace. Qu'il se fut trouvé là, au lieu de Tchitchikof, un jouvenceau de quelque vingt ans, hussard, ulhan, étudiant, un néophyte, un récipiendaire quelconque de la vie, et, grand Dieu ! que ne se serait-il pas éveillé, agité, enflammé en lui ! Certes, il serait resté longtemps immobile et comme ensorcelé, l'œil plongé dans un lointain imperceptible à d'autres regards oubliant la route qui lui reste à faire et l'heure avancée, et les reproches que lui attirera son retard, oubliant le service ou l'université, la famille, le monde réel et tout ce qu'il comporte de devoirs et de nécessités, s'oubliant lui-même complètement avec tout ce qui n'est pas la blonde apparition évanouie.

Mais notre héros était déjà entre deux âges, et d'un caractère froid et circonspect ; il devint pensif, symptôme chez lui, non de folie, mais de sagesse. Il songeait habituellement à quelque objet grave, et ne se laissait point aller au vague des idées ; il raisonnait plus volontiers de toute chose en homme positif :

« Charmante petite créature... charmante ! dit Tchitchikof en ouvrant posément sa tabatière et en se délectant avec lenteur d'une prise de tabac, tandis que la britchka escaladait au pas une montée ; mais, au fait, qu'y a-t-il en elle de principal à considérer ? Ce qui est bien certain, c'est qu'évidemment elle vient de sortir de son pensionnat ou de quelque institut impérial ; c'est qu'il n'y a rien dans sa personne des manières de la femme, c'est-à-dire de ce qui, dans la femme, nous choque et nous déplaît, même à notre insu, et quand nous faisons montre du contraire. Elle est, jusqu'à ce jour, comme un enfant ; tout en elle est encore assez près de la nature ; elle dit ce qu'elle pense ; elle rit là où elle se sent en disposition de rire. On peut encore faire d'elle tout ce que l'on veut : elle peut devenir une merveille, une femme modèle ; elle peut aussi tourner à rien, et il y a mille pour un à parier qu'elle tournera à rien qui vaille : les mamans et les tantes vont se mettre cordialement à leur besogne tradi-

tionnelle, qui consiste à former l'enfant à leur image et ressemblance, croyant, de très bonne foi, non pas dénaturer l'image de Dieu, mais achever, perfectionner l'œuvre du créateur.

« En un an de ce travail de mine, elles auront tellement creusé, fouillé, redressé, courbé, émondé, que le père lui-même ne pourra plus reconnaître sa fille, et il croira de son devoir d'admirer le beau résultat de tant de soins. Viendront, pour celle qui cesse *heureusement* d'être une enfant, la dissimulation, l'afféterie, l'orgueil ; la jeune personne, devenue ainsi grande demoiselle, ne fera plus un geste ni un mouvement que d'après certaines instructions ; elle devra à chaque instant s'arrêter et penser avec qui et comment, et jusqu'à quel point, elle doit et peut parler, qui et de quel regard elle doit regarder ; elle craindra, à chaque minute, de dire plus ou autrement qu'il ne convient, et de s'embrouiller ridiculement entre le faux qui l'assiège et le vrai qui la sollicite de jour en jour plus faiblement, et elle finira par ne plus faire autre chose que mentir toute sa vie et de toute l'économie de sa personne ; de tout cela, il ressortira ce qui plaît au diable !... »

Ici Tchitchikof se tut quelque temps, après quoi il ajouta, toujours à demi-voix et se parlant à lui-même :

« Mais il serait curieux et intéressant de savoir qui elle est, quel est son père, si celui-ci est un riche propriétaire d'un caractère honorable, ou bien tout simplement un brave homme possesseur d'un capital acquis au service... hum !... C'est qu'au fait, s'il était donné pour dot à cette charmante petite quelque chose comme deux cent mille roubles, cela pourrait devenir un morceau assez appétissant, et la possession pleine et entière de ce morceau devrait assurer le bonheur d'un honnête homme. »

Ces deux cent mille roubles se dessinaient si attractivement à l'imagination de notre sage héros, qu'il commença, dans les intimes profondeurs de son âme, à se fâcher contre lui-même de

n'avoir pas su profiter de la bagarre pour demander au postillon ou au cocher de la calèche quelles aimables voyageuses il menait là.

Bientôt, cependant, le village de Sabakévitch s'étant montré donna un autre cours aux pensées de Tchitchikof, et les ramena à leur objet exclusif. Le village lui sembla être assez considérable ; deux bois, l'un de bouleaux, l'autre de pins, l'un sombre de teinte, l'autre plus clair, s'échappaient à droite et à gauche comme deux ailes gigantesques. Au cœur de l'ensemble on voyait s'élever une maison de bois à mezzanine, à toits rouges et à murailles peintes à la colle en gris foncé, une maison enfin dans le genre de celles qu'on bâtit pour les militaires ou les colonies allemandes. Il était évident seulement que, pendant la bâtisse, l'architecte avait été continuellement aux prises, non pas avec le manque de fonds, mais avec les goûts du maître de cette maison. L'architecte devait avoir été entêté de symétrie, le maître, de bonne et commode distribution des appartements ; et on voyait que celui-ci n'avait pas tarder à claquemurer, d'un côté, toutes les fenêtres percées par l'obstination de l'artiste, et à en percer lui-même une toute petite, suffisante pour aérer une pièce, qui probablement, était son garde-manger, pièce qu'il voulait grande et sous la main, et non pas petite et éloignée de l'appartement. Le fronton ne répondait pas au milieu de la façade : c'est que, malgré toutes les réclamations de l'architecte, le maître de la maison fit, de son autorité de maître, abattre, d'un côté, une colonne sur quatre qu'exige impérieusement, pour les colonnes, la règle d'un nombre pair ; et l'artiste vit avec douleur ce trait de vandalisme steppien, sa façade rendue boiteuse et borgne par l'impitoyable égoïsme d'un ignare, esclave de ses habitudes et despote dans la moindre de ses volontés.

La cour de la maison était ceinte d'une grille en bois d'une force et d'une épaisseur sans exemple. Il est à croire que le seigneur de ce domaine était du moins grand partisan de la solidité. On avait employé pour les écuries, les remises, les hangars et

la cuisine, des poutres du premier choix, d'un si fort diamètre qu'il y en avait là pour un siècle à ne s'inquiéter que du feu. Les chaumières des paysans pouvaient de même braver l'action du chaud, du froid et de l'humide. Là, point de faux murs, point de rebords en planches tailladées en arabesques, point de fioritures, point d'avances faites à l'œil du passant, point de complaisance à la niaiserie villageoise ; tout était carrément posé et fortement relié dans les conditions austères du besoin et de la durée. Il n'y avait pas jusqu'au puits qui était garni, de haut en bas, d'un encaissement en superbes rondins du meilleur chêne, tel qu'il est dans l'usage d'en employer presque exclusivement pour les moulins et pour les vaisseaux de l'État. Bref, en quelque lieu que Tchitchikof portât ses regards, il vit toute chose lui offrir l'indice incontestable de la solidité, du bon état d'entretien, d'un genre d'ordre, si l'on veut, un peu dur, un peu lourd, mais rationnel et digne d'attention.

En tournant pour se ranger de flanc devant le perron, il entrevit, à l'une des fenêtres, deux figures qui regardaient : une figure de femme en bonnet, tête étroite et longue affectant la forme du concombre, et une figure d'homme, visage à large surface, comme les citrouilles de Moldavie appelées *gorlianki*, dont l'écorce sert, en Russie, à faire des balalaïki petites guitares primitives, à deux cordes, l'ornement et la joie de tout élégant jouvenceau russe, clignoteur et siffloteur, clignant de l'œil et sifflotant, la bouche en cœur, pour toutes les jeunes filles aux tresses d'or, au cou et à la gorge de lis, qui s'assemblent si volontiers pour écouter son modeste et doux trin, trin, fron, fron, fron.

Les deux figures qui regardaient s'étaient, au même instant, rejetées en arrière pour n'être pas aperçues. Sous le perron couvert parut un laquais en veste grise à collet droit, de drap bleu clair ; ce fut lui qui introduisit Tchitchikof dans la pièce d'entrée, où apparut en même temps le maître de la maison. À

la vue du visiteur, il lui dit sans autre compliment : « Je vous prie, » et il l'introduisit dans les appartements.

Tchitchikof jeta un coup d'œil rapide sur Sabakévitch, qui, vu ainsi chez lui, comme hôte, lui fit, cette fois, à peu près l'effet d'un ours de moyenne grandeur. Ce qui contribuait beaucoup à la ressemblance, c'est que l'habit qu'il portait était fourré et pelucheux, que les manches en étaient larges, que le pantalon, fait de la même étoffe, était long, que lui-même marchait en se balançant de droite à gauche, en appuyant sur le plancher, et, trop souvent, sur les pieds du prochain de manière à lui faire crier miséricorde.

Son teint était très analogue à la couleur d'un sou de cuivre rouge neuf, que le balancier aurait manqué au point d'en faire une pièce de rebut lancée pourtant dans la circulation, et d'autant plus remarquée. On sait que dans le monde il y a un assez grand nombre de ces visages que la nature semble avoir formés dans de certains moments de somnolence ou d'humeur contre la société, sans se donner la peine de recourir à son bel outillage : fins ciseaux, limes cintrées, vilebrequins, etc., etc. Là elle sembla avoir procédé à tour de bras, la hache à la main ; deux coups ont fait le nez, un troisième la bouche, une tarière a percé les yeux... et, sans passer aucune espèce de rabot ni de doloire sur l'ensemble, elle a mis cela au monde pour que cela vive, et cela vit. Ce qui frappait dans Sabakévitch c'est un visage très propre à rappeler l'idée d'une de ces distractions de la nature ; il le tenait plutôt incliné vers le plancher qu'élevé vers les corniches ; et, de plus, il avait le cou roide, court, sans aucune élasticité, ce qui était cause qu'au lieu de regarder ceux avec qui il s'entretenait, il avait les yeux comme attachés soit à un poêle, soit à une porte ouverte ou fermée. Tchitchikof le regarda encore une fois à la dérobée, au moment où ils passaient dans la salle à manger ; c'était, je dis, un ours, un ours accompli ! Le monde est bien obligé de chercher de telles analogies ; aussi

l'appelait-on généralement, dans le pays : *Mikhaïl Séméno-vitch*[52].

Connaissant l'habitude de Sabakévitch de marcher sur les pieds d'autrui, il n'avançait les siens qu'avec de grandes précautions, et lui livrait un large passage. Au reste, lui-même, sachant qu'il était sujet à faire crier les imprudents, lui demanda s'il ne l'avait pas incommodé. Tchitchikof le remercia de cette attention en lui assurant qu'il n'y avait eu, jusqu'à ce moment, aucune incommodité.

En entrant au salon, Sabakévitch montra un fauteuil à son visiteur et lui dit son mot : « Je vous prie. » Tchitchikof, en prenant place, jeta un coup d'œil sur de grandes lithographies coloriées, suspendues aux parois en guise de tableaux ; ces estampes, solidement encadrées, représentaient les grands capitaines de la Grèce moderne : c'étaient Botzaris, Miauli, Kanaris et le fier Maurocordato, en uniforme, à grands pantalons rouges et en lunettes. Ces héros ont tous des cuisses et des moustaches d'un développement si extraordinaire, que cela faisait frémir rien que de les regarder seulement en gravure. Puis, à part, au-dessus du canapé, venait un portrait de la fameuse héroïne grecque *Bobélina*, dont une jambe seule était plus volumineuse que tout le corps de n'importe lequel des petits-maîtres qui pullulent aujourd'hui dans nos salons.

Le maître de la maison, étant lui-même un homme de remarquable corpulence, avait probablement voulu que cette chambre fût ornée de personnages taillés en hercules. Explique après cela qui pourra comment était venu tomber, au milieu de ces athlètes, un portrait du bon prince Bagration, représenté très maigre et très chétif, avec ornements de petits drapeaux et

---

[52] Nom plaisamment donné aux ours en Russie, concurremment avec plusieurs autres noms appliqués selon l'âge, le sexe, le pelage, les mœurs de ces intéressants indigènes.

de petits canons en trophée, dans un cadre mesquinement étroit. Non loin de l'illustre Bobélina, près de la fenêtre, était accrochée une cage occupée par un gros merle très noir, mais moucheté de blanc, qui regardait de biais et en dessous ; ce qui faisait penser : « Tel maître, tel merle. » L'hôte et son visiteur eurent à peine gardé le silence trois minutes que la porte du salon s'ouvrit pour introduire la dame du logis, femme de très haute stature, au bonnet à larges rubans qu'on lui avait reteints, selon toute apparence, dans la buanderie de la maison. Elle entra d'un pas fort grave, et tenant la tête droite comme un palmier. Tchitchikof, sans se bien demander pourquoi, chercha des traits grecs dans le visage de la dame. Pourquoi n'y aurait il pas eu dans cette chambre M. et Mme Colocotroni, par exemple ?

« C'est ma Phédoulia Ivanovna, » dit Sabakévitch.

Tchitchikof s'avança aussitôt devant Phédoulia Ivanovna pour lui baiser la main, et celle-ci, par distraction peut-être, fit un mouvement vif dans lequel cette main toucha à la fois les lèvres et les dents du monsieur, qui eut ainsi l'occasion de savoir que Mme Sabakévitch se lavait les mains dans l'eau des concombres salés, ce qui est, dit-on, très bon pour la peau.

« Mon ange, je te recommande Pàvel Ivanovitch Tchitchikof, reprit Sabakévitch ; j'ai eu l'honneur de faire la connaissance de monsieur chez le gouverneur et chez le directeur de la poste. »

Phédoulia Ivanovna ne dit que le mot habituel de son mari : « Je vous prie, » et elle accompagna cette invitation de s'asseoir d'un mouvement de tête qui rappelle un geste familier aux comédiennes à qui il arrive de représenter les reines. Puis elle s'assit sur le divan, s'enveloppa la taille de son mouchoir de mérinos, et, de ce moment, tout en elle demeura immobile, jusqu'aux sourcils et à la prunelle de l'œil.

Tchitchikof de nouveau promena ses regards sur les parois, de nouveau admira les énormes jambes et les interminables moustaches de Kanaris, la taille athlétique de l'héroïne Bobélina, et le merle qui était tout pensif dans sa cage.

Il régna, pendant près de cinq minutes, un silence général ; puis on fut presque distrait par quelques coups de bec que le mauvis[53] donnait au fond de sa prison de bois pour attraper des grains de blé. Tchitchikof fit une troisième revue des objets de la chambre, et il eut le plaisir de reconnaître pour un bureau couvert un très gros meuble de noyer monté sur quatre gros pieds massifs tout contournés, qui, avec le dessus cintré qu'on pouvait abaisser et relever à volonté, avait aussi quelque chose de l'ours. Table, fauteuils, chaises, tout était lourd et incommode ; chaque objet, jusqu'au poêle massif et aux portes massives, semblait dire : « J'ai de qui tenir ; j'appartiens et je ressemble à Sabakévitch, notre maître. »

« Nous avons parlé de vous chez le président de cour, chez Ivane Grégorévitch, dit à la fin Tchitchikof, voyant que ses hôtes n'entameraient pas la conversation ; c'était jeudi dernier ; nous avons passé le temps fort agréablement.

– Je ne suis pas allé ce jour-là chez le président, répondit Sabakévitch.

– C'est un charmant homme.

– Hein ! qui ça est charmant ? dit Sabakévitch en regardant son poêle comme certains regardent au miroir.

– Le président.

---

[53] Les merles mauvis sont très remarquables par leurs sourcils blancs et par l'éclat de leur voix.

– Cela vous a paru ainsi, à la bonne heure ; en réalité, c'est un imbécile tel que le monde n'en avait jamais vu. »

Tchitchikof fut un peu étourdi d'une opinion si vivement formulée ; mais, pensant que Sabakévitch avait peut-être quelque sujet de rancune contre le président, il ajouta :

« Sans doute, comme nous tous, il n'est pas sans quelque petite faiblesse ; mais le gouverneur, voilà un homme excellent !

– Le gouverneur, un homme excellent !

– Eh oui, n'est-il pas vrai que c'est un esprit droit, un cœur loyal et grand ?...

– Comme brigand, j'en conviens, il n'a pas son pareil !

– Y pensez-vous ? le gouverneur, un brigand ! dit Tchitchikof éperdu, ne pouvant comprendre que le gouverneur pût être appelé brigand. Je ne l'aurais jamais pensé, je l'avoue, et permettez-moi de vous faire observer qu'il y a, dans ses mœurs et ses habitudes, beaucoup de choses qui porteraient plutôt à le supposer doux et simple. »

Et il allégua pour preuve les dessous de chandeliers, les dessus de tabourets et les bourses qu'il brodait de ses propres mains, et l'expression souriante des traits de son visage.

« Les traits de son visage aussi sont d'un brigand ! Donnez-lui un couteau et lâchez-le sur la grand'route, il assassinera, oui, il assassinera s'il y a pour lui cinq roubles à gagner ; lui et le vice-gouverneur, c'est Gog et Magog. »

Tchitchikof pensa qu'il avait aussi quelque différend secret avec le vice-gouverneur, et, pour trouver une sorte de terrain

neutre, il prit le parti de le faire parler du maître de police, avec qui il avait semblé être en bonnes relations :

« Au reste, dit-il, je vous dirai que, quant à moi personnellement, l'homme de la ville qui me plait le plus, c'est toujours le maître de police, parce que celui-là, du moins, a un caractère ouvert et un cœur droit. À sa seule physionomie on reconnaît le galant homme.

– On voit l'insigne larron ! c'est un homme qui vous trompe, vous trahit sans aucun scrupule, et, le même jour, dîne gaiement à votre table. Eh ! je les connais tous à fond, et tous pour des voleurs ; la ville est ainsi composée : un coquin appuie l'autre coquin, puis il le fait tomber lourdement, si l'autre ne l'a pas prévenu à temps. Chez eux les Judas ne vont pas tous se pendre, mais le Christ est toujours vendu. Un seul là dedans est... passable ; c'est, si vous voulez, le procureur, et, pour dire même toute la vérité, celui-là aussi est un être ignoble. »

Après ces biographies apologétiques exprimées en si peu de mots, Tchitchikof vit bien qu'il n'y avait pas à lui parler des autres fonctionnaires, et il prit bonne note en lui-même que Sabakévitch n'était pas pour les longs panégyriques.

« Eh bien ! mon cœur, nous allons dîner, dit à Sabakévitch sa tendre épouse.

– *Je vous prie,* » dit à son ordinaire Sabakévitch en montrant sur la table un grand plateau.

Le maître de la maison et son hôte burent chacun un verre d'eau-de-vie ; ils mangèrent un *antecœnium*, comme il est d'usage dans toute la vaste Russie, ville ou campagne, dégustation composée de salaisons et de toutes sortes d'apéritifs énergiques ; et ils suivirent dans la salle à manger la dame du lieu,

qui les précédait en glissant gravement, à peu près comme une oie qui navigue sur l'étang d'un jardin.

Nous étions trois, et il y avait sur la table quatre couverts. À peine étions-nous dans la salle, qu'il apparut, pour occuper la quatrième place, une figure étrange de dame ou demoiselle, parente, femme de charge, ou duègne, ou dame de compagnie, ou tout cela, je ne sais ; mais enfin, une femme de quelque trente ans, qui vivait dans la maison, était coiffée en cheveux bouclés, et drapée d'une robe bariolée. Il y a comme cela, dans le monde, des êtres qui subsistent, non comme un objet, mais comme un accident, verrue, ou tache, ou agrément, sur les objets. Ces êtres occupent toujours une même place, n'ont qu'une manière de porter la tête, et font l'effet d'une meule ; vous pensez que de leur bouche il ne sort jamais un mot, une syllabe ; mais allez un peu à la chambre des filles, à l'office, à la lingerie... et vous me direz après cela si elles ont une langue : ho ! ho !

« Les choux, mon âme, sont excellents aujourd'hui ! dit Sabakévitch après avoir mangé la soupe aux choux, et en se versant d'un plat dans son assiette un énorme quartier de niania, mets délicat qui consiste en une poitrine de mouton farcie d'un bon gruau de sarrasin, de cervelles et de pieds de veau. Tenez ! voici une niania, reprit-il en s'adressant à Tchitchikof, comme vous n'en trouverez pas à la ville ; là, le diable sait ce qu'on vous sert.

– Chez le gouverneur, pourtant, la table est assez bonne, dit Tchitchikof.

– Mais, savez-vous comment se fait la cuisine chez lui ? Non, vous ne le savez pas ; si vous le saviez, vous n'auriez plus envie de manger.

– Je ne sais pas comment se fait sa cuisine, je ne peux donc pas en parler ; mais je sais que les côtelettes de porc frais et le poisson à la sauce rousse sont très appétissants chez lui.

– Moi je sais ce qu'on prend pour sa table au marché ; celui qui fait ses provisions, c'est sa canaille de cuisinier, qui a appris de belles choses dans un restaurant français ; ces gens-là vous écorchent un chat et vous le servent en civet ; vous croyez manger du lièvre.

– Quelle horreur ! Pourquoi dire cela ? observa Mme Sabakévitch, visiblement le cœur sur les lèvres.

– Ah ! ma chère âme, je n'invente pas ; c'est ainsi que cela se fait chez eux ; c'est la même histoire chez tous, vois-tu. Tout ce qui est chez nous est de rebut, tout ce que notre Akoulka jette, révérence parler, dans le baquet aux ordures, tout cela chez eux va dans la soupe. Oui, tel est leur potage. Va un peu, va goûter leur consommé ; il est gentil, le consommé !

– Je ne dis pas, cher pigeon ; mais, à table, tu racontes toujours de ces choses...

– Mais, mon ange, songe donc, si je faisais moi-même ces choses-là... Tu m'entends au contraire toujours dire qu'on ne me fera pas manger des ordures. Des grenouilles, par exemple, des grenouilles, tu aurais beau me dire que c'est plus délicat que le poulet... tu me les présenterais sous une enveloppe de sucre glacé, tu ne m'en feras pas mettre une dans la bouche... Et les huîtres, hein ! les huîtres, nous savons à quoi elles ressemblent les huîtres, hum ! suffit. Çà, Paul Ivanovitch, prenez donc un peu plus de cette poitrine de mouton... et du gruau ! du gruau !... ce n'est pas là, voyez-vous, de cette ignoble fricassée de mouton, comme on en fait dans leurs cuisines savantes, avec de la chair qui a traîné quatre jours sur l'étal du boucher. Ce sont toutes inventions de ces docteurs en soupe salée, les Alle-

mands et les Français ; cuisiniers et médecins, je les pendrais tous dos à dos, avec leurs livres en sautoir ! Ce sont eux qui ont imaginé la diète et le régime, des cures par la faim ! De ce qu'ils ont, eux, bon ! une nature chétive et des os de cartilage, ne vont-ils pas s'imaginer que l'estomac russe s'accommodera de leur science de malades et de meurt-de-faim ! Non, c'est de la jonglerie, de la duperie, et ils n'en viendront pas à leurs fins avec nous, je vous en réponds. » Ici Sabakévitch roula autour de son assiette de gros yeux pleins de colère, en balançant son menton sur sa gorge perdue dans un bourrelet de graisse. « La civilisation ! crient-ils ; la civilisation ! moi, voyez-vous, d'abord, de leur civilisation d'huîtres et de grenouilles, je... je... je... me ris... Je dirais plus volontiers un autre mot ; mais sans doute à table, il y a des bienséances à garder... Chez moi, il n'en va pas ainsi ; chez moi, si nous sommes dix à table, sert-on du porc, c'est tout un porc ; sert-on du mouton ! c'est tout un mouton ; est-ce une oie après ça qu'on présente, c'est toute l'oie... Plutôt je n'aurai que deux plats, mais je verrai ce que je mange, et je mangerai mon soûl. »

Sabakévitch appuyait ses principes par les exemples ; il avait précipité sur son assiette la moitié du plat, et il mangea tout ; il suça et rongea jusqu'au dernier petit os avec une sorte de scrupule et les yeux demi-fermés.

« Voilà, il faut en convenir, pensa Tchitchikof, une mâchoire de première force !

– Chez moi cela ne se passe pas ainsi ! chez moi, poursuivit Sabakévitch en s'essuyant de sa serviette les mains et le menton, ce n'est pas, Dieu garde ! comme chez un certain Plouchkine, un pleutre qui a huit cents âmes libres de toute hypothèque, qui dîne plus misérablement que le dernier de mes pâtres.

– Qu'est-ce que c'est que ce Plouchkine ? dit Tchitchikof.

– Un vaurien, un avare tel qu'on ne peut rien imaginer d'approchant. Les détenus, les misérables qui sont aux fers dans nos prisons, vivent mieux que lui. Il a mis tous ses paysans à la besace ; on meurt de faim sur ses terres.

– Est-il possible ? reprit Tchitchikof avec intérêt ; quoi en vérité, il meurt fréquemment des paysans sur ses terres ?

– Ses paysans meurent comme des mouches.

– Comme des mouches ?... Çà, permettez-moi de vous demander s'il habite près ou loin de chez vous.

– À cinq verstes d'ici.

– Quoi, à cinq verstes seulement ! s'écria Tchitchikof, qui éprouvait en ce moment une légère palpitation de cœur. Dites moi, en sortant de votre porte cochère, est-ce à gauche ou à droite ?

– Je ne vous conseille même pas de savoir par où l'on arrive jusqu'à un pareil chien. Il est plus excusable, moins malséant de hasarder un pied n'importe en quel lieu que d'entrer sur ses terres.

– Moi, je n'ai aucun projet, aucun, aucun... et je questionne par suite de l'habitude que j'ai de m'intéresser à toutes les localités, » répondit à cela Tchitchikof.

À la poitrine de mouton en niania succédèrent des gâteaux au fromage de crème dont il n'était pas un qui, par son ampleur, ne débordât l'assiette ; et aux gâteaux, un dindon de la taille d'un veau par lui-même, et de plus rembourré d'un nombre incroyable de bonnes choses : œufs, ris, foies, gésiers, champignons roux, et Dieu sait quoi encore, tout ce que les capacités de

l'oiseau en put contenir ; le tout bien compacte, et pourtant venant s'ébouler en charrois dans la grande cuiller à sauce.

C'est cette pièce succulente et dignement fêtée qui finit le dîner. Quand, après ce brillant coup de fourchette, on se leva de table, Tchitchikof se sentit plus lourd d'un quintal. La comparse disparut, et nos trois personnages principaux passèrent gravement, très gravement au salon. Là déjà, sur la table, les attendait une petite assiette de cristal remplie d'une conserve qui n'était ni de poires, ni de cerises, ni d'aucune baie reconnaissable ; une cuiller était là posée par le bas sur le bord, mais personne n'y toucha ; et la dame, estimant que la chose était faite mesquinement, alla dans l'office mettre d'autres confitures sur trois autres assiettes, et ajouta une quatrième assiette contenant six belles cuillers de dessert.

Tchitchikof, pressé de mettre à profit l'absence de la dame, s'adressa à Sabakévitch, qui, étendu dans un fauteuil bas et profond, geignait, gémissait par suite d'une mangerie si copieuse, se signait et se portait à tout moment la main sur les lèvres ; il lui dit :

« Je voudrais causer un peu affaires avec vous.

– Voici des conserves, dit la dame en rentrant essoufflée, mais grave, et suivie d'un plateau de confitures : du raifort confit dans du miel, des...

– Bien, bien ; nous ferons honneur à tout cela, dit Sabakévitch ; toi, va-t'en dans ta chambre ; Pàvel Ivanovitch et moi, nous allons mettre habit bas et faire un petit somme. » Et devinant à un mouvement de sa femme qu'elle allait envoyer une masse de lits de plume et une pyramide d'oreillers, il se hâta d'ajouter : « N'envoie rien ; notre idée est de nous reposer comme cela dans les fauteuils. Tu gênes monsieur ; va donc, mon ange ! »

La dame se retira aussitôt, sans trop comprendre comment ils refusaient des oreillers.

Sabakévitch inclina la tête, et prit la position d'un homme à qui l'on va parler affaires ou demander conseil. Tchitchikof prit de fort loin ; il parla du grand et glorieux empire de Russie en général, s'extasia sur son immense étendue, ajoutant que le fameux empire romain lui-même n'embrassait pas une si grande diversité de peuples et de pays... que les étrangers s'étonnent avec raison... (Sabakévitch écoutait immobile, sa tête placée à angle droit sur la poitrine)... et que, d'après les lois de cet empire supérieur à tout autre en majesté... les âmes révisées qui avaient, après le recensement, terminé leur existence terrestre, continuaient, jusqu'à la révision suivante, d'être tenues pour vivantes ; qu'à la vérité, les âmes qui naissaient pendant cet espace de dix ou douze ans, restaient inconnues à l'administration, le gouvernement voulant épargner aux greffes et aux chancelleries un nombre infini d'affaires minutieuses, et au fond assez inutiles, et au mécanisme gouvernemental, par lui-même déjà si compliqué, un fâcheux rouage de plus... (Sabakévitch écoutait toujours sans rien changer à sa pose d'écoutant) ; et que cette mesure, malgré ses raisons d'être irrécusables, était souvent onéreuse pour beaucoup de propriétaires terriens, en les obligeant à payer l'impôt pour des morts comme pour des vivants, et que lui, Tchitchikof, par considération personnelle pour lui, Sabakévitch, ne ferait pas difficulté de prendre sur lui cette charge réellement pesante.

On conçoit qu'en touchant ici le vif de la question, Tchitchikof s'expliqua avec une grande circonspection ; il évita le terme d'âmes mortes, et dit : *âmes non existantes*.

Sabakévitch écouta jusqu'au bout toute cette introduction, toujours la tête penchée en avant, et sans que sur son visage il fût possible d'entrevoir une pensée, un mouvement. Il semblait

que, dans ce corps impassible, il n'y eût point d'âme, ou que, s'il y en avait une, comme c'était le cas, elle ne fut nullement là où elle devait être, mais, comme dans l'*immortel Kostcheï*[54], couverte d'une couche si épaisse, que tout ce qui pouvait chez elle s'agiter au fond ne produisait pas le plus léger mouvement à la surface.

« Ainsi ?... ajouta interrogativement Tchitchikof, qui attendait non sans un certain émoi un mot de réponse.

– Il vous faut des âmes mortes ? dit Sabakévitch d'un air tout aussi simple que s'il se fut agi de blé ou de fagots.

– Oui, dit Tchitchikof... des âmes qui aient quitté ce monde.

– Des âmes mortes, bon ; des âmes mortes... j'en trouverai ; eh ! comment ne s'en trouverait-il pas ici comme ailleurs ?

– Eh bien ! s'il s'en trouve chez vous, il vous sera, sans aucun doute... agréable... d'en être débarrassé.

– Je suis prêt à vous les vendre... dit Sabakévitch qui venait de relever momentanément la tête, et qui s'était aperçu par au

---

[54] Kastcheï (voir OUCHAKOF, *Mythol. slav.*), dont Gogol fait *koscheï*, tout osseux, était une divinité slavonne mâle, aussi redoutable au beau sexe que Baba Iagha l'était aux jouvenceaux. Ces deux êtres fantastiques, grands ennemis entre eux, avaient des autels, et l'on y sacrifiait. Que de sacrifices l'homme ne fait-il pas à la peur ! Kastcheï était représenté comme un grand corps fort maigre, aux allures lubriques, enlevant les femmes et les filles qui se laissaient surprendre par lui *in naturalibus* n'importe en quel lieu, et les rendant bientôt à la prière des intéressés ; mais devenues à son contact lascives, fantasques et malades, comme l'était en général la pauvre âme humaine sur toute la terre avant le christianisme.

rapide coup d'œil que son convive devait avoir ici en vue quelque avantage.

– Ah diantre ! pensa Tchitchikof, en voici un qui est tout prêt à vendre avant que j'aie bien dit ce que je veux ! » Et il ajouta, parlant à son hôte : « Vendre ?... mais votre prix alors ?... Je vous demande ça, quoiqu'il s'agisse ici d'un objet pour lequel, vraiment, la question du prix... est au moins étrange.

– Cent roubles la pièce, pour ne pas surfaire.

– Cent roubles la pièce !... s'écria Tchitchikof, qui après cette exclamation involontaire resta bouche béante et l'œil fixé sur son hôte, ne sachant s'il avait mal entendu ou si peut-être la langue de Sabakévitch, qui était grosse et pâteuse, n'avait pas prononcé *cent*, voulant prononcer *un*.

– Est-ce que cela vous semble cher ?... Quel est votre prix à vous ?

– Mon prix ? mon prix ?... Mais il y a eu malentendu ; l'un de nous deux a perdu de vue l'objet dont il s'agit. Pour des âmes non existantes, j'estime, moi, la main sur la conscience, que quatre-vingts copecks[55] l'âme sont un prix superbe.

– À qui en avez-vous, avec vos quatre-vingts copecks ?

– Je dis ce que je pense, et on ne peut pas donner plus.

– Je ne suis pas un vendeur de souliers d'écorce.

---

[55] Le copeck cuivre est le centime, la centième partie du rouble en assignats, qui répond au franc, à peu près. Le copeck argent vaut le quadruple du copeck cuivre.

– Vous conviendrez pourtant que je n'ai pas parlé d'acheter des vivants.

– Ho ! ho ! eh bien ! cherchez ailleurs un fou qui vous livre à quatre-vingts copecks une âme inscrite dans les rôles du cens.

– Eh ! qu'importe qu'elles soient inscrites par une fiction administrative ? Ce n'est plus que de l'encre sèche ; ces âmes sont dès longtemps en congé illimité ; tout ce qui vous reste d'elles, c'est une charge, un impôt à payer. Au reste, pour ne pas vous fatiguer en vaines paroles, je vous offre un rouble cinquante copecks ; il me serait impossible d'ajouter un demi-centime.

– Fi ! fi ! qui va dire un pareil prix ? cela s'appelle marchander. Dites donc une fois un prix acceptable.

– Comment, Mikhaïl Séménovitch ? mais je vous ai dit en conscience le vrai prix ; ce qui est impossible est impossible ; vous savez bien vous-même les choses ; mais pour vous, nommément pour vous, j'ajouterai un demi-rouble.

– Quelle avarice ! Et pourtant moi je ne vous demande pas cher, dit avec une certaine volubilité Sabakévitch ; il y a tel coquin qui vous trompera sur la qualité, oui, mais non pas moi ; il vous vendra des ordures pour des âmes ; chez moi, ce sont des noix pleines comme des balles de fusil, je vous assure... toutes marchandises d'élite. Si ce n'est pas un artisan, c'est un cultivateur des plus robustes, un travailleur exemplaire... Mais songez donc, voilà, par exemple, le carrossier Mikhéïef, il ne lui est pas arrivé une seule fois de commencer une patache... chez lui tous équipages à ressorts, et ce n'est pas de l'ouvrage de Moscou, dont on voit la fin dans les vingt-quatre heures ; non, non, c'est du solide, allez ! Et notez que lui-même tapisse l'intérieur, vernit l'extérieur, et peint, si vous voulez, les panonceaux des portières. »

Tchitchikof se disposait à faire observer que Mikhéief n'était plus de ce monde... Mais Sabakévitch était lancé en plein courant de paroles ; sa langue battait avec la rapidité des palettes d'une roue de moulin ; il était en veine d'éloquence, il poursuivit :

« Et Probka Stépan, mon charpentier, je mets ma tête sur le billot si vous trouvez jamais nulle part un pareil gaillard. Une force et une stature incroyables ! S'il eût servi dans la garde, Dieu sait ce qu'on n'aurait pas fait de lui à Pétersbourg ; songez donc que c'est un homme de six pieds et demi de haut. »

Tchitchikof de nouveau ouvrit la bouche pour faire observer que Probka était couché à tout jamais à quatre pieds sous terre ; mais Sabakévitch allait d'un tel train qu'il n'y avait pas à l'interrompre, et qu'il fallait se taire et l'écouter.

« Et mon tuilier-briquetier Milouchkine... un luron qui vous construit un poêle, un bon poêle, n'importe en quelle maison. Et le bottier Maxime Téliatnikoff, qui, s'il bat son cuir le matin, vous présente une paire de bottes le soir ; et quand il confectionne des bottes, il n'y a, ma foi, qu'à s'y mirer et à lui dire un grand merci ; un homme, après cela, qui n'a jamais porté une goutte d'eau-de-vie à ses lèvres. Et Erémeï Sorokoplech !... celui-là en vaut trente ; il allait trafiquer à Moscou. Je ne sais pas ce qu'il fait, mais, rien que de sa redevance, il rapporte cinq cents beaux roubles à son maître. Voilà, voilà du monde solide ! ce n'est pas là ce que pourrait vous offrir un Pluchkine, par exemple. Ah ! les miens...

– Mais permettez, permettez donc un moment !... dit à la fin Tchitchikof, impatienté d'un torrent de paroles qui semblaient devoir se précipiter ainsi jusqu'au soir. Pourquoi faites-vous donc cette énumération de leurs qualités ? il n'y a plus rien à tirer de ces braves gens-là, puisqu'ils ne sont plus. Un caillou

peut quelque part soutenir une palissade ; un mort n'est pas même bon à ça.

– Eh ! mon Dieu, sans doute ce sont des morts... oui, ils sont morts... ils sont morts... mais, voyez-vous, je regarde autour de moi et chez moi-même ceux que l'on tient pour vivants... je les regarde, et je me dis : Qu'est-ce que c'est que tous ces gens-là ? Ce sont, monsieur, des mouches, et non pas des hommes.

– Ils vivent du moins, ils servent, ceux-ci ; les autres sont de la fantasmagorie.

– Non pas, non pas ! je vous soutiens, moi, que Mikhéief était un homme auquel vous ne trouveriez pas son pareil. Quelle fantasmagorie ? allons donc ! un colosse qui n'aurait pu tenir dans cette chambre ; une force de poitrine, d'échine et de jarret comme pas un cheval... Faites-moi donc le plaisir de me dire où l'on pourrait trouver une pareille fantasmagorie ! »

Sabakévitch dit ces derniers mots en paraissant s'adresser droit à Bagration et à l'intrépide Kanaris appendus au mur, comme il arrive assez communément aux gens qui conversent ou discutent, quand l'un des interlocuteurs, tout à coup, à l'improviste, s'adresse à un tiers qui ne fait que d'entrer, et que parfois il ne connaît pas, de la bouche de qui il sait bien qu'il n'entendra ni réponse ni question, mais sur qui il ne laisse pas d'attacher ses regards exactement comme s'il le prenait pour arbitre ; on sait que le survenant, en ces occasions, un peu troublé d'abord, ne sait ensuite que dire dans une affaire dont il ne connaît nullement le sujet, ou bien reste un moment dans une immobilité bienséante jusqu'à la seconde où il peut esquiver cette algarade fascinatrice.

« Non, dit Tchitchikof, je ne donne pas plus de deux roubles.

– Eh bien, eh bien ! pour que vous ne disiez pas que je demande trop et que je ne veux pas vous obliger, ce sera à 75 roubles l'âme ; à 75 roubles en assignations, distinguons ! Et vraiment, c'est parce que c'est vous et que je tiens à votre amitié !

– Qu'est-ce qu'il a donc, vraiment ? pensa Tchitchikof ; me prend-il par hasard pour un imbécile ? » Et il ajouta presque à voix haute : « Voilà qui est bien étrange, c'est comme si nous jouions ici la comédie. Qu'est-ce, au fond, que la comédie, si ce n'est quelque chose d'analogue à ceci ?... Vous êtes, ce semble, un homme d'assez d'esprit, vous avez des manières, du savoir-vivre, vous n'êtes pas dépourvu de sagacité ; il s'agit ici d'un objet, pfou, pfou, pfou[56] !... quelle donc la valeur vénale de cet objet ? qui a besoin de cela ?

– Çà, écoutez donc, vous en achetez ; c'est donc bon à quelque chose ! Vous en achetez ; et moi, c'est à cette occasion que j'en vends. »

À cette réflexion de son hôte, Tchitchikof se mordit la lèvre et ne sut que répondre. Il commençait à parler de circonstances de famille et d'affaires en termes lointains et vagues ; Sabakévitch lui dit tout simplement :

« Je n'ai aucun besoin de savoir quelles sont vos affaires de famille ; vos relations sont votre affaire à vous et ne me concernent en rien, que je sache. Il vous fallait des âmes, je consentais à vous en céder ; vous vous repentirez de n'avoir pas acheté celles que je vous proposais. »

---

[56] Pfou, pfou, pfou, imitation d'un crachement précipité ; on crache en parlant des morts, en pensant à la mort, en apercevant un moine, et dans toute occasion ou rencontre produisant une idée lugubre ; cela déconcerte le démon qui est toujours là à tourner, quand l'homme a des idées ou des paroles sinistres.

L'emploi de l'imparfait affligea Tchitchikof ; il dit tristement :

« À deux roubles, bon !

– Ah ! vrai, c'est tout à fait comme la pie de Jacques dont parle le proverbe ; elle n'a qu'un mot, elle le répète à tout propos. Vous êtes arrivé au chiffre deux, vous pouvez tout aussi bien en partir. Allons, donnez un prix sortable.

– C'est un chien d'homme, un diable, pensa Tchitchikof ; au fait, il ne me mènera que jusqu'où je voudrai aller. Jetons-lui une noisette. Pour vous faire plaisir, j'ajoute 50 copecks et finissons !

– Puisque c'est comme ça, à la bonne heure, je vous dis mon dernier mot : 50 roubles. Je perds au marché, c'est une faiblesse ; vous n'aurez nulle part à si bon marché des gens tels que ceux-là.

– Butor, va ! » dit en lui-même Tchitchikof ; et ensuite il continua à demi-voix : « Dans le fait, c'est se tourmenter à propos de rien ; il y a cent endroits où l'on me donnerait très volontiers gratis ce que j'offre de payer ici, enchanté encore d'être délivré de ce qui n'est qu'une charge. Qui serait assez fou, s'il peut faire autrement, de payer l'impôt pour ce qui n'existe pas en sa possession ?

– Mais savez-vous que de pareils acquêts, je dis cela entre nous et de bonne amitié, ne sont pas toujours très permis, et que, si je racontais ou qu'un autre racontât la chose, l'homme qui s'en occupe n'obtiendrait aucune confiance pour les contrats à faire, et qu'il courrait grands risques de ne pouvoir plus traiter avec personne.

– Ah ! le lâche ! quelle batterie il a placée là ! » pensa Tchitchikof ; et prenant un air des plus froids, il dit : « Vous êtes le maître de vos actions ; quant à moi, si j'achète, ce n'est nullement que j'aie besoin de le faire, c'est tout bonnement mon idée, et peut-être suivrai-je cette idée, peut être non ; c'est selon ce que j'aurai en tête demain, dans quinze jours, dans trois ans, je ne sais. Vous ne voulez pas à deux roubles et demi ? Adieu !

– Est-il roide ! est-il chiche ! pensa Sabakévitch. Eh bien, à la garde de Dieu, vous m'en donnerez 30 roubles pièce, et elles sont toutes à vous.

– Il y a longtemps que je vois que vous ne voulez pas vendre ; adieu donc.

– Permettez, permettez ! » dit Sabakévitch en le retenant par la main et lui foulant le pied.

Notre héros avait, hélas ! oublié de se tenir en garde ; il s'en repentit vivement en poussant un cri de douleur et en faisant machinalement trois fois le tour de son fauteuil à cloche-pied.

« Pardon, ah, pardon ! il me semble que je vous ai incommodé. De grâce, asseyez-vous là, je vous prie !... »

En parlant ainsi, il le plongea dans un autre fauteuil sans grande secousse, et même avec, une certaine dextérité, ressemblant, en cette occasion, à l'ours qui, instruit par l'homme, sait tourner sur lui-même, faire le beau, et même, par divers mouvements expressifs, répondre à diverses questions telles que celles-ci : « Fais-nous voir, Micha, comment font les femmes, pour transpirer abondamment aux étuves ; » ou bien : « Comment, Micha, s'y prennent les petits garçons pour voler des pois ? »

« Je perds ici un temps précieux, j'ai affaire ailleurs.

– Une minute ! Je veux vous dire à présent un mot qui ne vous fera pas de peine. » Ici il s'approcha et lui dit à l'oreille, comme s'il se fût agi d'un secret important :

« Vous pliez un canard, et ça y est.

– C'est-à-dire vingt-cinq roubles l'âme ! Non, pas un huitième de canard ; je n'ajoute pas un copeck à ce que j'ai dit. »

Sabakévitch garda le silence ; Tchitchikof aussi se tut. Ce silence se prolongea deux minutes ; le merle étonné marmotta je ne sais quoi, se parlant à lui-même, et Bagration, de dessus son nez d'aigle, et de sa position élevée, regarda avec la plus grande attention ce qu'il adviendrait de cette négociation.

« Quelle sera donc, sérieusement, votre offre dernière ? dit Sabakévitch.

– Deux roubles et demi.

– Ouhh ! vrai, c'est comme si pour vous une âme d'homme était de la râpure de raifort étuvée. Allons, donnez trois roubles, et tout est dit.

– Impossible.

– Il n'y a rien à faire avec vous ; touchez-là ! Je suis en perte... mais enfin, dans mon caractère, il y a beaucoup de celui du chien, comme le dit mon nom ; je ne peux m'empêcher de faire ce qu'on veut de moi. Çà, pour que tout soit selon les formes légales, il me semble qu'il faut un acte de vente.

– Certainement.

– Alors il faut que je me rende à la ville. »

Ainsi finit la négociation. Ils convinrent d'être en ville le lendemain et d'y faire instrumenter au greffe du tribunal civil l'acte d'acquisition. Tchitchikof, au préalable, demanda la liste des âmes vendues. Sabakévitch n'objecta rien à cette demande ; il alla à l'instant s'installer à son grand et gros bureau, fit glisser de bas en haut dans la coulisse le couvercle demi-cylindrique, et se mit à inscrire autographiquement tous ses morts, non seulement par leurs noms et surnoms, mais avec mention de leurs qualités louables.

Tchitchikof, qui restait désœuvré, se prit à examiner en détail toute la vaste carrure du noble écrivain. Il regarda avec ébahissement ce dos large comme la croupe des chevaux de Viatka, ces bras et ces jambes comparables à ces grosses bornes de granit que l'on met le long de certains trottoirs et autour des monuments publics, et il se dit dans son for intérieur : « De quelle masse superbe le ciel t'a gratifié en sa bonté ! c'est bien de toi, du reste, qu'on peut lire comme de nos habits de province : Mal coupé, mais fortement cousu !... çà, es-tu ours-né, ou l'es tu devenu par suite de la vie de solitude agreste, de tes moissons, de tes tontes, de tes récoltes de miel, de ta continuelle fréquentation des rustauds ? Sont-ce les paysans de ton obéissance qui ont fait de toi ce qu'on appelle un homme de poings, un poing serré ? Mais non, je pense que tu aurais été exactement le même, qu'on t'eût élevé à la dernière mode, qu'on t'eût lancé dans le grand tourbillon, et que tu eusses vécu en plein Pétersbourg. Toute la différence consiste en ce que, à présent, tu empiles sur ton assiette du chou, du gruau, des carottes et d'énormes gâteaux de lait avec toute une moitié de poitrine de mouton, et qu'alors tu mangerais des côtelettes aux truffes et du pâté de foie gras. Ici tu tiens directement en ta puissance de simples moujiks, tu vis en bonne intelligence avec eux, et tu ne leur feras pas tort, parce que, éveillé comme tu l'es sur tes intérêts, tu réfléchis qu'ils sont à toi et que le mal que tu leur ferais te reviendrait d'une façon ou d'une autre à toi-même. À Pétersbourg ou à

Moscou, tu servirais certainement, tu aurais sous tes ordres des employés à qui tu donnerais à tort et à travers de bonnes chiquenaudes, sachant que leurs chagrins et leur dommage les regardent et leur restent ; ou bien tu pillerais les caisses de la couronne. Non, si l'on est un vrai poing serré, on ne devient pas une main ouverte en palme, et, si ce poing se laisse jamais lever un doigt ou deux, c'est tant pis et non pas tant mal. Si un haut fonctionnaire de ce rang a entrevu la superficie d'une science quiconque, plus tard, lorsqu'il se sera emparé d'une charge éminente, il assommera de son savoir d'emprunt une foule de gens qui, inférieurs ou subordonnés, ont, eux, véritablement voué un culte honorable à quelque branche des sciences. Ah ! si tous ces lourds et durs poignets...

– Voici la liste ! dit Sabakévitch en se retournant sur quatre roulettes de fauteuil en ce moment-là bien à plaindre.

– La liste ! donnez, donnez. »

Il parcourut l'écrit d'un œil rapide et en admira la netteté et l'exactitude visible : non seulement étaient inscrits en détail le métier, les noms, l'âge et la position de famille, mais des observations sur la conduite et le caractère des individus étaient consignées dans une colonne particulière. Bref, il y avait plaisir à voir le dilettantisme notarial du bon propriétaire.

« Çà, donnez-moi des arrhes, dit Sabakévitch.

– Pourquoi des arrhes ? Vous recevrez toute la somme demain à la signature.

– Non, c'est l'usage.

– Vous m'embarrassez ; je n'ai pas d'argent avec moi. Ah ? tenez, voici pourtant dix roubles.

– Dix roubles ! dix roubles ! donnez-moi au moins cinquante.

– Je n'ai plus rien.

– Vous avez, vous avez ! regardez bien.

– C'est ma foi vrai ! tenez, en voici encore quinze, cela fait vingt-cinq ; faites-moi le plaisir d'en donner le reçu.

– Qu'est-ce que vous ferez de ce reçu ? nous aurons l'acte demain !

– Vous savez bien qu'il faut en pareil cas un reçu ; les heures se suivent et ne se ressemblent pas ; que n'arrive-t-il en quelques heure ?

– Bien, donnez-moi l'argent.

– Pourquoi ? je l'ai à la main, il ne s'envolera pas. Écrivez : Reçu vingt-cinq roubles à compte, etc., etc. ; et les vingt-cinq roubles iront de ma main dans la vôtre.

– Permettez. Pour écrire : Reçu vingt-cinq roubles, il faut avoir les vingt-cinq roubles sous les yeux. »

Tchitchikof livra à Sabakévitch les vingt-cinq roubles ; celui-ci, les ayant disposés à sa gauche sur le bureau et les tenant assujettis sous ses gros doigts, quoiqu'il n'y eût aucun courant d'air dans la chambre, écrivit sur un petit carré de papier avoir reçu vingt-cinq roubles en assignations impériales comme arrhes et à compte du prix convenu d'une vente d'âmes à consommer le lendemain. Après avoir calligraphié et sablé le récépissé, il le couvrit de sa main droite, et, de la gauche, se mit à examiner de très près les assignats.

« En voici un qui est bien vieux ! dit-il en le regardant du côté du jour ; il est un peu bien gras, déchiré, écorné... mais, entre amis, on n'y regarde pas de si près.

– Je le disais bien que c'est un poing, un poing massue, et non un homme. Oh ! gros butor, va ! se dit *in petto* Tchitchikof.

– Çà, dites moi, vous ne voudriez pas les âmes femelles ?

– Grand merci ; non.

– Je ne vous prendrais pas cher. En faveur de la bonne connaissance, savez-vous que je n'accepterais pas plus d'un rouble de chaque pièce ?

– Non, je n'ai pas besoin de ce sexe-là.

– Ah ! eh bien, si vous n'en avez pas besoin, il n'y a pas à en parler avec vous ; les goûts ne se commandent pas. L'on aime le pope et l'autre la popesse, dit le proverbe.

– Ne perdez pas de vue que cette affaire-ci doit rester un secret entre nous deux, dit Tchitchikof en prenant congé de son hôte.

– C'est parfaitement entendu ; il n'y a pas là moyen de faire confidence à un tiers quelconque ; ce qui se fait avec confiance entre deux intimes doit rester saintement enfermé là. Adieu, merci de votre bonne visite ; je vous prie de penser à nous, et aussitôt que vous aurez une petite heure de loisir, venez comme ça dîner et causer. Peut-être il arrivera que nous aurons encore à nous demander ou à nous rendre quelque petit service l'un à l'autre.

– Comment donc, comment donc ! C'est fort attrayant en effet, pensa Tchitchikof en s'installant dans sa britchka. Gros

poing poignant du diable ! deux roubles cinquante de chaque âme morte… quel ami j'ai là ! »

Il était mécontent de la conduite de son hôte ; cependant Sabakévitch était un homme à ménager ; il hantait le gouverneur civil et le maître de police. C'est là qu'ils avaient fait connaissance et qu'ils se rencontraient ; mais comment avait-il eu le cœur d'en user aujourd'hui avec lui comme avec un inconnu, et de se faire payer des âmes mortes, des morts, rien du tout, de l'ordure, une fiction ?

Au moment où sa britchka franchit l'enceinte de la cour, il se retourna et aperçut Sabakévitch qui se tenait sur son perron et tâchait de reconnaître, à la direction que prendrait l'équipage, où se rendait, en sortant de chez lui, son cher convive.

« Ce coquin-là, pourquoi ne rentre-t-il pas chez lui ? » murmura-t-il entre ses dents ; et il ordonna à Séliphane de tourner du côté des chaumières et de s'arranger de manière que la britchka ne pût être vue des fenêtres de la maison domaniale. Il voulait se rendre chez Pluchkine, sur les terres de qui, au témoignage de Sabakévitch, les gens mouraient que c'était une vraie bénédiction ; mais il ne voulait pas que Sabakévitch se doutât de son excursion de ce côté. Quand la britchka fut à l'extrémité du village, il appela à lui un paysan qui, ayant soulevé quelque part sur la route une grosse poutre, l'avait chargée par un haut sur son épaule et la traînait chez lui tout à fait à la manière de la fourmi.

« Hé, la barbe[57] ! comment faire pour aller chez Pluchkine sans repasser par chez ton seigneur ? dit Tchitchikof au paysan.

---

[57] La barbe ! pour dire : homme à la barbe blanche. Il en est souvent de même en France, où l'on dit : *Hé ! la folie ! hé ! la jeunesse !* pour dire en apostrophe : Jeune homme ! monsieur le fou !

Cette question parut embarrasser l'homme à la poutre. Tchitchikof ajouta :

« Quoi donc ? est-ce que tu ne sais pas de qui je parle ?

– Non, bârine, je ne sais pas.

– À quoi te sert d'être arrivé aux cheveux gris, si tu ne sais rien ? Comment, tu ne connais pas le cancre Pluchkine, celui qui nourrit mal ses gens ?

– Ah ! le déguenillé, le... rapiéceté ! dit le rustre ; prenez ce sentier, puis, à cent pas d'ici tirez à droite ; le reste se devine tout seul. »

Le rapiécеté !... ce qualificatif dans la réponse du paysan était joint à un substantif extrêmement plaisant et du plus énergique relief, mais dont nous priverons nos lecteurs, parce qu'il ne se dit pas à table ; parce qu'il n'est pas reçu, que je sache, dans le beau langage, et que nous nous sommes fait une loi d'éviter toute expression, toute idée qui ne serait pas académique au premier chef ; la vérité, le naturel, la poésie, le pittoresque y perdront peut-être un peu, mais la bienséance, le bon goût... voilà ce qui est pour nous, ici, la loi et les prophètes.

Cependant la faiblesse de la nature humaine est telle que nous regrettons, malgré nous, le mot du manant ; ce mot devait être fin et délié : car Tchitchikof, longtemps après avoir perdu de vue ce paysan, en riait encore malgré lui dans sa britchka, et Séliphane, quoique blasé sur cette jouissance, devinait parfaitement juste la cause, toute philologique pourtant, de l'hilarité de son maître.

Le peuple russe s'exprime avec énergie, avec tant d'énergie que, s'il gratifie une fois quelqu'un d'une appellation selon son cœur, ce quelqu'un en a pour lui et sa race à traîner le sobriquet

après lui dans la carrière du service, dans la retraite, et en voyage et à Pétersbourg, et au bout du monde. Et dès le premier moment où le mot s'est répandu, tu auras beau ruser, finasser, te déplacer, grandir, t'élever en tchine[58] et parvenir aux dignités procériennes, rien n'y fera : le quolibet, obstiné corbeau, croassera de toute la puissance de son gosier et dira très distinctement de quelle provenance est l'oiseau auquel il s'applique.

Ce qui a été bien et finement dit, c'est comme ce qui a été bien et finement écrit : la hache émousserait son tranchant à le vouloir détruire[59].

Et quelle finesse et quelle force ne sent-on pas dans tout ce qui, jusqu'à cette heure, est sorti du fond de la Russie, de ces lieux où il n'a pénétré rien d'allemand, rien de finnois, rien du dehors, et où tout respire le vif, sain, gaillard et natif esprit russe, qui ne va pas chercher un mot dans l'auge du voisin de stalle pour prendre la peine de le couver, mais le crée spontanément tout d'une pièce et vous le colle au front comme un éternel et admirable signalement, si bien qu'il est inutile d'y mentionner quel nez, quelles lèvres, quel pelage, quels signes particuliers... car le personnage signalé a été d'un seul trait saisi

---

[58] Les tchines (rangs civils) sont les dix ou douze degrés que l'on monte par le moyen du service public. Un employé d'un esprit très vulgaire s'élève rapidement dans cette hiérarchie, plus en rapport avec l'ancienneté du service qu'avec l'importance des services rendus et la hauteur des fonctions remplies. Qu'il ait, après cela, un bel extérieur, de l'ambition naturelle ou suggérée, une femme et une place qui lui ait donné de la fortune, il peut aspirer à de très hautes charges en Russie, fût-il parti d'extrêmement bas. Ceci, comme toutes les choses de ce monde, a son bon et son très mauvais coté. Le plus souvent la fange reste fange sous les dorures et les constellations de l'habit.

[59] En poursuivant la lecture de ce livre, le lecteur verra une série de chants entièrement inédits, que l'auteur lui-même s'est follement acharné à vouloir détruire par le feu, puisque aussi bien, on le voit, il ne croyait pas pouvoir compter sur la hache.

au vif ; il est vivant des pieds à la tempe, et pour cela il n'a fallu qu'un mot, mais un mot russe.

Autant dans l'orthodoxe et sainte Russie il y a de milliers d'églises, de couvents, de laures[60], de dômes, de coupoles, de croix d'or, autant il y a de tribus, de races, de peuplades et de peuples émaillant, animant, sillonnant la surface de la terre habitée. Et chaque peuple porte en lui un gage assuré de puissance : pénétré du sentiment des facultés créatrices de son âme, de tout ce qui le distingue des autres grandes familles humaines, et de tous les dons particuliers qu'il a reçus de Dieu, il se distingue tout à fait à sa manière par son langage propre et personnel ; dans l'expression de n'importe quel sujet, les mots et les tours qu'il emploie reflètent le caractère même qui est son cachet officiel et le trait distinctif de sa nature.

Chez l'Anglais, la parole se ressent de la vive et sagace compréhension des affaires du cœur et de la connaissance approfondie des choses de la vie ; chez le Français, la parole est l'instabilité même, elle brille d'un éclat qui plaît et attire, elle porte au loin le charme de ses grâces élégantes ; chez l'Allemand, la parole est un idiome quintessencié : tout mot y est savamment et industriellement couvé, procréé, alambiqué, rendu artistement ; il est maigre, sec et poussif ; c'est un docte malade qui se rend inaccessible même à la majorité des Allemands. Mais on chercherait en vain une langue qui fût plus nativement primesautière, vigoureuse et gaillarde, qui jaillit plus spontanément du cœur même, comme d'une source abondante, qui eût à sa discrétion toujours de ces mots qui montent, s'enroulent, s'échappent au moment donné, portent et frappent très juste et très fort, comme le fait le *subtil mot russe* d'après le nom qu'il a dans le pays de *méetkoé rouskoé slovo*.

---

60 Laure, en russe *lâvra*, couvent de première catégorie, tel que les trois célèbres monastères d'Alexandre Nevskii, de Kief et de Troïsk.

CHANT VI.

Pluchkine

Tchitchikof entre sur les terres de Pluchkine. – Aspect général de misère, de ruine, de désolation. – Beauté sui generis de ce spectacle. – On reconnaît partout en lugubre la trace de l'opulence des anciens seigneurs de la localité. – Bâtiments de l'habitation seigneuriale. – Deux églises, l'une en bois, l'autre en pierre, également détériorées et mornes, semblent être là pour marquer le centre de cette espèce de gigantesque nécropole. – Une télègue chargée et recouverte de nattes pénètre dans la cour domaniale. – Une figure équivoque vient faire querelle au charton. – Pluchkine. – Notre héros est introduit dans la maison. – Longue et dramatique conversation. – Mœurs et caractère de Pluchkine. – Tchitchikof achète environ deux cents âmes, tant en morts qu'en fugitifs, et il se hâte, joyeux, de regagner la ville. – Retour à l'auberge. – Pétrouchka prétend avoir aéré la chambre ; on ne s'en aperçoit point. – Tchitchikof jouit au reste d'un sommeil parfait : deux journées de grands et signalés travaux lui avaient bien mérité cela.

Jadis, il y a bien longtemps de cela, c'était dans les années de ma jeunesse, dans ces belles années si vite écoulées de mon enfance, j'étais joyeux, charmé quand j'arrivais pour la première fois dans un lieu qui m'était inconnu ; peu importait que ce fût un hameau, une pauvre petite ville de district, un grand village, un petit bourg : mon œil curieux d'enfant y découvrait toujours beaucoup de choses intéressantes. Chaque bâtiment et tout ce qui portait le moindre vestige de particularité m'arrêtait, en-

chantait mon regard et me laissait une vive impression. Était-ce une maison en pierre, une de ces maisons de la couronne d'une architecture stéréotypée, la bonne moitié de la façade en fausses fenêtres, et cette façade se dressant seule dans sa fierté entre de modestes habitations bourgeoises construites en rondins et toutes consistant en un simple rez-de-chaussée ; était-ce une belle coupole bien ronde, revêtue de fer-blanc étamé, s'élevant au-dessus des grands murs blancs comme la neige d'une église neuve ou fraîchement restaurée ; était-ce un marché, plus ou moins primitif dans ses étalages et dans son aspect général ; était-ce un petit-maître de district venu pour se montrer dans le chef-lieu de la province, tout s'emparait de mon attention, rien n'échappait à mon observation à la fois fine et naïve, et, sortant le nez hors de ma télègue de voyage, je regardais et la coupe inconnue d'un pardessus, et les caisses de clous, de fleur de soufre, d'alun, de raisins secs, de craie, de camphre et de savon, qui formaient, avec des bocaux de conserves sèches de Moscou, la devanture, l'étalage des boutiquiers, des premiers épiciers de la localité. Je regardais un officier d'infanterie qui marchait le long des maisons, venant de Dieu sait quel gouvernement, tâter un peu de l'ennui des villes de district ; et le marchand qui, vêtu d'une méchante sibirka[61], filait sur sa légère bancelle à quatre roues, comme l'hirondelle avant l'orage ; et je me transportais, par la pensée, à leur suite, bien loin, dans leur pauvre vie, que je ne manquais pas de supposer très douce et très riante.

Un employé de district venait-il à longer la rue, je pensais : « Où va-t-il ? passer la soirée sans doute chez quelqu'un de ses confrères, ou bien tout bonnement chez lui, dans sa maisonnette, où, après s'être tenu une demi-heure assis paisible sur l'avancée de sa porte pour attendre le crépuscule, il ira prendre place au souper de famille, entre sa mère, sa femme, sa belle-

---

[61] Une *sibirka* est une lévite très longue et très ample. Une télègue est un chariot villageois ; il en est de diverses formes, selon l'usage le plus fréquent des localités et selon la fortune et le goût des possesseurs.

sœur et toute la nitée. » Je me demandais de quoi ils pourraient parler entre eux pendant que la fille de basse-cour en collier de verroterie, ou le garçon en grossière jaquette usée, apporterait, après la soupe, une chandelle de suif dans un vieux chandelier de travail domestique.

En arrivant dans le principal village de quelque seigneur, je regardais avec curiosité le haut et grêle clocher en bois, et la vieille église bâtie en rondins, sombre et d'une largeur disproportionnée. Je regardais avec admiration défiler à distance, à travers le feuillage touffu des arbres, le toit rouge et les cheminées blanches de la maison domaniale, et j'attendais impatiemment que s'ouvrissent à mes yeux en deux parts les jardins qui faisaient cadre et avenue, et que cette maison m'apparût enfin dans tout son ensemble, qui, alors du moins, avait toujours pour moi une belle apparence. Et je m'efforçais de deviner quel homme ce pouvait être que le seigneur du lieu, s'il était gros, s'il avait des fils ou une bonne demi-douzaine de filles riant avec le son de voix argentin du rire des femmes ; les unes aux yeux noirs, d'autres aux yeux bleus, mais la plus jeune, pour sûr, une beauté, et si lui-même était un homme jovial, ou si, par hasard, il était sombre comme la fin de septembre ; s'il regardait sans cesse dans le calendrier, et parlait des foins, des orges et des seigles, dans le cercle de cette vive jeunesse qui pense naturellement à des sujets moins encombrants.

Aujourd'hui je traverse avec une profonde indifférence tous les villages inconnus, et j'envisage froidement leur triste et misérable apparence ; mon regard ne s'arrête plus sur de pareils objets, rien de grotesque ne me fait plus sourire ; ce qui autrefois provoquait chez moi instantanément un grand éclat de franc rire, et une heureuse animation dans mes traits et mes mouvements, passe maintenant devant mes regards comme inaperçu, et ma bouche, détenue immobile de froideur, ne trouve plus rien à dire de ce spectacle, qui avait alors le secret de me ravir en extase. Ô ma jeunesse ! ô ma belle ingénuité !...

Pendant que Tchitchikof, déshabitué de rire, lui aussi, parce qu'il approchait de mon âge, riait pourtant d'un rire rentré, contenu, d'un petit rire saccadé, mais tenace, à l'occasion du pittoresque et vigoureux sobriquet appliqué à M. Pluchkine par les paysans des environs de ses terres, il ne s'aperçut pas qu'il entrait dans un gros village formé par un nombre considérable de chaumières, séparées les unes des autres de cinquante pas, et de distance en distance par des rues et des ruelles. Cependant, bientôt le bruit et les terribles secousses provenant du trot de ses chevaux sur un vieux ais de rondins, devant lequel le pavé en cailloux des villes était doux comme la table d'un billard, le forcèrent bien de sortir de sa douce rêverie. Ces poutres, placées comme les touches d'un clavecin, se levaient, retombaient, ressautaient à droite et à gauche, et le passant qui ne se tenait pas en garde recevait ou un bleu à la nuque ou une bosse au front, et il lui arrivait de se mordre cruellement de ses propres dents le fin bout de la langue.

Il remarqua que les chaumières de ce village avaient, sans exception, un infini air d'extrême vétusté. Les rondins dont les murs étaient formés exclusivement, étaient sombres et vermoulus ; beaucoup de toits ressemblaient à un gril, et il ne restait sur quelques-uns que la traverse du haut et quelques solives soutenues par de grêles chevrons : c'était comme la poitrine d'un squelette humain. On eût dit que les maîtres eux-mêmes avaient enlevé les planches du toit, pensant avec raison qu'en temps de pluie, ce n'est pas un bon abri qu'une chaumière délabrée et percée à jour, et que, quand il fait beau, il n'y a pas à craindre la pluie. Les fenêtres de chaumières étaient sans vitres ; les unes étaient tamponnées de guenilles ou d'un lambeau de til en natte. Les balcons, couverts par le rebord des toits qui surplombaient en pignon saillant (des balcons faits à des chaumières russes !), s'étaient tordus d'eux-mêmes, et ils avaient noirci à tel point qu'ils n'avaient rien de pittoresque, même comme ruines. Derrière les chaumières, s'étendaient en beau-

coup d'endroits des rangées d'énormes meules de blé, visiblement déjà anciennes et dont la couleur ressemblait à de la vieille brique mal cuite ; sur la cime était allée se fixer une croûte sans nom, et ces meules semblaient avoir conscience de leur valeur, car elles s'entouraient elles-mêmes, comme pour défendre leurs approches, d'une haie de chardons et de hautes herbes. Le blé, selon toute apparence, était la propriété du seigneur.

Derrière les meules et les chaumières, visibles par intervalles, s'élevaient, se dessinaient, fuyaient et disparaissaient dans l'atmosphère, tantôt à droite, tantôt à gauche, à mesure que la britchka avançait dans les sinuosités du chemin, deux églises de village, très proches l'une de l'autre, l'une de bois et en ruines, l'autre en pierre, badigeonnée de jaune autrefois, souillée de moisissure et dangereusement lézardée. Puis Tchitchikof commença à entrevoir en partie la maison de maître, qui, à la fin, surgit de toute sa face, vue de l'endroit où cessait la double rangée de chaumières et où, à leur place, était un ancien jardin à choux abandonné, qui ne gardait de son ancienne clôture que quelques débris ravagés et clairsemés de palissades aux trois quarts ensevelis dans les orties.

Cette étrange habitation, de longueur disproportionnée, avait quelque chose d'un vieil invalide cruellement mutilé et qu'on frémit de voir debout. Elle était ici en simple rez-de-chaussée, là chargée d'un modeste étage ; sur le toit sombre qui défendait mal les plafonds, ou ce qui en restait de l'invasion des eaux de pluie, se pavanaient, l'un devant l'autre, deux belvédères, tous les deux d'un aspect peu rassurant, tous les deux, sauf quelques écaillures, dépouillés de la couleur à l'huile qui, à une époque quelconque, avait été leur vêtement, leur robe nubile. Les murs de la maison laissaient voir dans quelques endroits les losanges du lattis qu'avait recouvert l'enduit, pour avoir enduré mille et mille fois les diverses intempéries : pluies, givres, ouragans, tourbillons, escorte obligée des changements de saisons.

De toutes les fenêtres, il n'y en avait que deux qui fussent ouvertes ; les autres étaient fermées aux volets en permanence, ou même claquemurées de vieilles planches vermoulues. Quant aux deux fenêtres que j'ai dites *ouvertes*, elles ne laissaient pas d'être tant soit peu borgnes et louches ; l'une d'elles, par exemple, avait un emplâtre triangulaire de papier à sucre de couleur pensée, collé contre la vitre. Un vieux et immense jardin qui s'étendait derrière la maison et sortait du hameau, allant se perdre dans la plaine, tout envahi qu'il était par les hautes herbes, par les plantes buissonnières et toutes les végétations parasites, rafraîchissait l'aspect de ce vaste et sinistre manoir, et seul était majestueusement pittoresque dans son lugubre et magnifique abandon.

À l'horizon se prolongeaient, en nuages verdâtres et irréguliers, en coupoles de feuillage ondoyant, les cimes, rapprochées entre elles, des arbres qui croissaient en pleine licence. Un tronc colossal de bouleau blanc, dépourvu de son panache de verdure, brisé par la foudre et tordu par l'ouragan, s'élevant de ce fourré vert, continuait de s'arrondir en l'air comme une belle colonne torse en marbre poli ; un fragment penché, aiguilleté, hérissé de dards inégaux, par lequel se terminait le haut au lieu de chapiteau, se détachait en noir, au-dessus de la blancheur mate du fût, comme un vieux porc-épic ou quelque oiseau noir effrayé. Le houblon qui étouffait en bas des buissons de sureau, de sorbier et de noisetier sauvage, grimpait ensuite au sommet de cette palissade, et venait jeter plus haut ses spirales hardies jusqu'au milieu du bouleau décapité. Là, il retombait en arcs-boutants, et recommençait à enlacer de ses filandres et de ses repères glutineux les cimes touffues d'autres arbres, ou pendait en l'air comme une longue et flexible chevelure, doucement balancée par la brise, après avoir ancré de loin en loin quelques crochets de sûreté. En de certains endroits se trouvaient des masses gigantesques de feuillage, inondées de soleil, mais qui, entre elles, par contraste, laissaient voir un enfoncement sombre, béant comme une profonde caverne ; cet enfoncement était,

au contraire, tout imprégné de ténèbres, et c'est à grand-peine qu'on pouvait distinguer dans ce fond noir la trace incertaine d'un étroit sentier, des garde-fous en débris, une tonnelle vermoulue et prête à tomber en poudre, un vieux fût de saule creux, un acacia steppien grisâtre, se dégageant, sous la forme d'une épaisse soie de porc, de derrière des saules desséchés par l'enchevêtrement des racines et des tiges, et, plus haut, des feuillages et des branches mortes, enfin une jeune et vigoureuse branche d'érable étendant obliquement ses vertes feuilles polypiennes, sous l'une desquelles un rayon de soleil arrivait là, Dieu sait comment, et la changeait en un objet transparent, igné, merveilleusement radieux dans cette profonde obscurité. À l'écart, et tout à l'extrémité du jardin, quelques trembles géants laissaient voir d'énormes nids de corbeaux dans le fouillis de leurs rameaux les plus élevés ; quelques-uns de ces arbres avaient des branches rompues, sans être entièrement détachées de leurs troncs, d'où elles pendaient en bas avec leurs feuilles flétries et mi-desséchées. En un mot, tout était beau dans cet état de ruine vivace de la végétation locale, et tellement beau, que ni la nature, ni l'art, opérant isolément, ne sauraient produire rien d'approchant pour le regard de l'homme ; on ne peut avoir ce spectacle que là où tous deux se sont donné la main, où la nature, pour renchérir encore sur le travail humain souvent dépensé avec une prodigalité insensée, est venue achever le tableau en y jetant à loisir tout le grandiose, toutes les hardiesses de sa ciselure, en allégeant les masses lourdes, en détruisant une maladroite régularité, en rompant toutes ces misérables lignes droites qui découvraient la savante pauvreté du plan, enfin en communiquant une merveilleuse chaleur à tout ce qui a été conçu dans la froideur du calcul, des études et de l'apprêt des œuvres de l'homme.

Après un ou deux nouveaux détours, notre héros se trouva à la fin devant la maison, qui ne lui en parut que plus triste pour être vue de plus près. Une végétation moussue couvrait le bois vermoulu de toute la palissade et de la porte cochère. Une foule

de bâtiments, les logements des gens, les magasins, les caves, en état visible de complète vétusteté, remplissaient la cour. Près de ces bâtiments à droite et à gauche, on voyait des portes cochères s'ouvrant sur d'autres cours. Tout disait qu'on avait jadis mené grande et large vie en ce même lieu où tout, désormais, était triste et morne à serrer le cœur.

Rien ne venait animer ce tableau de désolation ; ni portes s'ouvrant, ni hommes sortant d'aucune part, ni mouvement ni soins, ni allées et venues, ni vie dans la maison. La seule porte cochère principale était ouverte, et cela parce qu'un paysan venait d'introduire une télègue dont la charge était couverte de nattes, et cet homme semblait n'être apparu là que pour galvaniser un instant ce vaste tombeau ; ordinairement cette porte était fermée comme celle d'une forteresse en temps de guerre, ce que prouvait un énorme crampon de fer au bout duquel pendait un monstrueux cadenas.

Au pied de l'un des bâtiments de la cour apparut une étrange figure querellant le paysan qui venait d'entrer en guidant la télègue. Longtemps Tchitchikof ne put deviner à quel sexe appartenait cette figure, à une vieille matrone villageoise ou à un rustre abâtardi dans la domesticité. La robe qu'elle portait était d'une coupe tout à fait indécise et n'avait guère d'analogie qu'avec une capote de femme ; sur sa tête était un bonnet tel qu'en portent les bonnes vieilles villageoises attachées depuis longtemps au service du maître et n'y prospérant pas. La voix seule lui semblait tant soit peu grosse d'intonation pour un gosier féminin. « Oh, quelle femme ! » pensa-t-il en lui-même, et il ajouta : « Une femme, non ! voyons... Mais oui, eh, oui, c'est une femme !... » dit-il enfin, après avoir bien exploré du regard l'étrange individu. Cette figure hétéroclite, de son côté, le regardait aussi fort attentivement, et il semblait que la présence d'une personne étrangère fût pour elle comme un phénomène extraordinaire, car elle avait des regards curieux à voir, non seulement pour Tchitchikof, mais pour Séliphane, et même pour les

chevaux, qu'elle inspecta en connaisseuse depuis la queue jusqu'aux naseaux, y compris les dents. Tchitchikof, en voyant des clefs suspendues à sa ceinture et en l'entendant accabler le paysan des plus gros mots, jugea enfin que c'était une femme en furie, et probablement la femme de charge de M. Pluchkine.

« Hé, la mère ! dit-il, en sortant la tête et les épaules de la britchka, ton maître est-il...

– Il n'est pas à la maison, » dit la ménagère en coupant la parole à l'étranger ; et une minute après, elle ajouta : « Que vous faut-il ?

– J'ai affaire ici.

– Affaire ! eh bien, entrez, » lui dit la mégère en se retournant et lui montrant un dos souillé de farine, et une grande déchirure plus bas.

Notre héros ne balança pas à sauter à bas de sa britchka et à pousser la porte. Il pénétra dans une pièce d'entrée spacieuse et sombre, dont l'atmosphère glaciale sentait le moisi comme dans une vieille cave voûtée. De cette sorte de vestibule presque méconnaissable, il entra dans une chambre également sombre, à peine éclairée par un petit jet de lumière maladif et clignotant, qui partait d'une large fente au bas d'une porte. Ayant ouvert cette porte, il se trouva enfin au jour, et il fut fort surpris du désordre qui régnait dans cette troisième pièce.

Lorsque, dans une maison habitée, on fait la grande lessive des planchers, les laveuses essuient, rassemblent et amoncellent pyramidalement pour l'occasion tous les meubles, les petits sur les grands, et comblent les interstices au moyen des objets les moins encombrants du mobilier ; tel est l'aspect général que, sauf l'essuyage, offrait cette chambre où Tchitchikof s'arrêta stupéfié. Sur une table à jeu ouverte on voyait une chaise cassée,

et tout contre ce débris une pendule dont le balancier était si bien arrêté qu'une araignée y avait déjà fixé une partie de sa trame savante. Tout près se tenait, adossée contre le mur, une armoire contenant de la vieille argenterie, cinq ou six carafons et de la porcelaine de Chine plus ou moins avariée. Sur un bureau orné d'une marqueterie en nacre, où la nacre, faisant défaut dans plusieurs endroits, était remplacée par un résidu jaunâtre de colle forte, il se trouvait un vrai tobubohu poudreux d'objets divers : une couche de paperasses très finement minutées, réunies sous un presse-papier en marbre verdâtre surmonté d'un œuf jadis blanc ; un vieux bouquin, reliure en veau, tranches rouges ; un citron sec réduit aux proportions d'une noix de muscade ; un bras de quelque ancien fauteuil curieusement sculpté ; un verre à pattes qui contenait, piqué de trois mouches, le résidu de quelque ratafia ; une enveloppe de lettre qui avait servi mais qui, retournée comme elle l'avait été, pouvait servir encore, et couvrait cette singulière conserve ; un petit bout de cire à cacheter ; un chiffon éraillé servant de couche à deux plumes chargées d'un bourrelet d'encre et dévorées par l'étisie ; un cure-dents devenu complètement jaune et dont le maître faisait usage à l'époque où il avait des dents, peut-être avant l'invasion des Français.

Aux parois étaient appendus, en rangs serrés et sans aucun scrupule de symétrie, une quantité de tableaux : une longue gravure inégalement souillée de nuages jaunâtres, produit du temps et de l'humidité ; elle était sans vitre, dans un cadre de bois rouge, orné d'étroites et minces lames de cuivre et d'une rosace à chacun des quatre coins ; elle représentait des fleurs, des fruits, une tranche de melon d'eau, une hure de sanglier et un canard, la tête en victime. Au milieu du plafond pendait un lustre enveloppé d'une housse de toile hérissée d'une folle poussière qui le faisait ressembler à une coque de ver à soie contenant sa chrysalide. Dans un coin de la chambre, on voyait un ramas d'objets bien plus grossiers et indignes de figurer sur les tables. Quant à ce qui composait ce tas informe, il était difficile

de le deviner : car la poussière, qui en recouvrait les moindres parties, était si épaisse que les mains qui se seraient hasardées à s'y porter, y auraient, à l'instant, gagné une paire de mitaines grises. Ce qu'il y avait là de plus saisissable à la vue, c'était un fragment de pelle ou de bêche, et une ex-semelle de botte. Il eut été bien impossible de dire que dans cette chambre habitât un être humain, si le fait n'eût été rendu quelque peu probable par la présence d'un vieux bonnet graisseux et non poudreux, posé sur la table.

Pendant que notre héros examinait d'un œil curieux tout ce singulier ameublement, une porte latérale s'ouvrit et Tchitchikof vit apparaître cette même ménagère qu'il avait rencontrée dans la cour ; seulement ici il reconnut, voyant la figure de plus près, que ce devait être un régisseur ou un intendant, et non pas une ménagère : car enfin une ménagère ne se rase pas, et cet être douteux se rasait, rarement, il est vrai, mais enfin il avait barbe au menton, barbe drue, barbe comparable aux étrilles en fil de fer dont on fait usage dans les écuries. Tchitchikof, donnant à sa figure une expression interrogative, attendait impatiemment que cet homme s'expliquât ; cet homme, de son côté, attendait que Tchitchikof lui adressât la parole. Ce fut, en effet, ce dernier qui, pour en finir de cette situation peu récréative, prit le parti de dire à cet inculte subalterne, à ce grivois malappris :

« Eh bien ! le maître est-il à la maison ? dis-moi.

– Le maître est ici, répondit le prétendu subalterne.

– Et où est-il donc ?

– Ah çà, êtes-vous aveugle ? qui interrogez-vous ? qui demandez-vous ?... le maître ?... eh bien ! c'est moi qui suis le maître ! »

Ici notre héros recula involontairement de deux pas et regarda avec une grande attention le personnage. Il lui était arrivé dans la vie de voir bien des sortes de gens, même des gens tels que, peut-être, il n'arrivera ni à mon lecteur ni à moi d'en jamais voir, mais il n'en avait pas vu un seul de cette apparence. Son usage ne présentait toutefois rien de particulier : il avait de l'analogie avec le commun des vieillards maigres ; seulement son menton avait une saillie si prodigieuse que, pour ne pas cracher dessus, il devait à tous coups le couvrir de son mouchoir ; ses petits yeux n'étaient pas encore éteints, et, au contraire, ils se montraient très éveillés sous l'ombrage d'épais sourcils, comme les souris quand, avançant hors de leurs sombres retraites leurs fins museaux, l'oreille au guet, la moustache agitée, elles regardent s'il n'y a pas là en embuscade, soit un chat, soit un vaurien d'enfant, et que, soupçonneuses, elles flairent attentivement l'atmosphère du lieu.

Ce qui était beaucoup plus remarquable que la figure de ce gentilhomme, c'était son costume. Il n'y avait aucun moyen de deviner de quelle étoffe pouvait avoir été faite originairement la souquenille qui couvrait ses membres décharnés ; les manches et le dos étaient tellement graisseux et lustrés que ces parties ressemblaient à ce iouft ou cuir de Russie, dont on fait nos bottes ; derrière lui, au lieu de deux basques, il lui en pendait quatre, qui montraient en plusieurs endroits la ouate dont ce vêtement sans nom était doublé. Son cou, de même, était entouré d'un objet qui pouvait avoir été un bas, une bretelle, une jarretière, une ceinture, je ne sais, mais certainement pas une cravate.

Si Tchitchikof eût rencontré cet homme ainsi accoutré dans quelque recoin d'un porche d'église ou vers l'entrée de quelque jardin public, il est fort probable qu'il lui aurait glissé un sou dans la main. Je saisis cette occasion de dire à la gloire de notre héros, qu'il aimait beaucoup à donner au pauvre un sou de cuivre. Mais l'homme que, pour le quart d'heure, il avait là devant

lui, n'était pas un mendiant, mais bien un gentilhomme, seigneur terrier, possesseur de plus d'un millier d'âmes, et il n'eût été donné à personne de trouver chez un autre autant de blé, de grains de toute nature, de farine, son et recoupe entreposés, et des hangars, des magasins, d'immenses séchoirs à ventilateurs, encombrés d'une si grande quantité de toile et de drap en pièces, de touloupes tannés ou corroyés, de laines cardées et non cardées, en balles, en écheveaux, de poissons saurs et fumés, de tous les légumes imaginables.

À voir tout à coup, par hasard, sa cour réservée, sa grande officine où il avait rassemblé en provisions considérables toute espèce d'ustensiles et de vaisseaux en bois parfaitement neufs, il n'est pas un Russe qui ne se fût cru à Moscou, au marché dit Chtchepnoï (aux Copeaux), où se rendent journellement les belles-mères des jeunes ménages suivies de leurs cuisinières, pour faire leurs emplettes, et où l'on voit blanchir en monceaux bois ouvré, bois ouvragé, bois cousu, bois tourné, bois raccordé, cerclé, tissé, tressé : les baquets, éviers, cuves, cuviers, auges, tonnes, barils, brocs, puisoirs, seaux, sébiles et escarcelles, tabourets de toute hauteur et largeur, puis corbeilles, corbillons, paniers, en hêtre, en bouleau, en osier tressé, et enfin toute cette catégorie des objets dont fait usage aussi bien la Russie pauvre que la Russie opulente. Pluchkine en possédait une énorme quantité, et pourquoi ? Il n'eût pu en employer le tiers dans tout le cours de sa vie, eût-elle été fort longue, et ses domaines eussent-ils eu le triple d'étendue ; – eh bien, cela lui semblait peu, bien peu, et ce qui prouve qu'il le pensait ainsi, c'est qu'il allait chaque jour explorer les rues et les ruelles, les dessous des ponts, les monceaux d'ordures et tout ce que pouvaient détourner le bout crochu de son bâton et ses doigts plus crochus encore : une vieille semelle de chaussure, une guenille, un clou, un tesson de pot, il emportait tout et allait l'ajouter au tas que Tchitchikof avait regardé avec étonnement dans l'un des angles poudreux de la chambre. « Allons, voici le maître parti pour sa chasse », se disaient entre eux les paysans, quand ils le voyaient

en quête de cet étrange gibier, Là où il avait passé, il ne restait dans la rue rien, rien à relever ni à balayer.

Un officier, étant venu à passer à cheval, perdit dans le chemin un de ses éperons ; il s'en aperçut presque aussitôt et rebroussa pour jeter un rapide coup d'œil sur le chemin, mais point d'éperon : il était déjà ajouté à la masse dont nous avons parlé. Si une villageoise, dans un moment de distraction, oubliait un moment son seau près du puits vite, vite, il emportait le seau. Mais si un paysan le prenait sur le fait, il ne contestait point et il livrait l'objet sans même donner signe de surprise ; seulement il ne fallait pas attendre de lui cette abnégation muette si une fois l'objet était entré dans son tohu-bohu : car, en ce cas, il jurait l'avoir bel et bien acheté de ses deniers telle année, tel jour, en tel endroit, ou le tenir de son grand-père par héritage. Dans sa chambre il relevait patiemment tout ce qui pouvait être tombé par hasard sur le plancher : un tout petit bout de cire à cacheter, une toute petite rognure de papier, une barbe de plume, un brin de crin ou de duvet, n'importe, il déposait tout cela sur son bureau ou sur l'appui de l'une de ses fenêtres.

Il fut un temps où cet homme-là n'était qu'un propriétaire économe ; il avait eu femme et enfants ; quelques voisins venaient de loin en loin s'asseoir à sa table, prendre son avis sur bien des choses, et surtout apprendre à être sans honte bons ménagers de leurs revenus. Tout, dans ses domaines, était actif et vivant ; tout, sans trace de contrainte, était assujetti à la règle, à la volonté méthodique du maître : moulins à blé, moulins à foulon, usines, fabriques de drap, teintureries, ateliers de menuiserie, tisseranderies, tout se mouvait régulièrement. Partout et dans tout veillait l'œil pénétrant du maître. On ne voyait pas briller la moindre sensibilité dans ses traits, mais son regard annonçait une intelligence très vive ; son langage se ressentait de son expérience et de sa connaissance du monde, et on avait généralement plaisir et profit à l'entendre.

Son épouse, qui était aussi polie que communicative, aimait à faire les honneurs de la maison ; on trouvait encore chez eux un surcroît d'agrément à voir les deux filles qu'ils avaient, jolies toutes les deux et fraîches comme la rose du matin ; puis accourait du jardin ou du village leur jeune frère, enfant fait de vrai salpêtre, plein de pétulance et de gentillesse, qui se jetait au cou de tout le monde sans se soucier de savoir si l'on trouvait du plaisir ou non à ses caresses. Dans la maison, en été, on tenait toutes les fenêtres larges ouvertes ; le haut était occupé par un instituteur français en tout temps admirablement rasé, même quand il était à la chasse, son passe-temps favori. Il rapportait presque toujours des coqs de bruyère et des canards sauvages, mais quelquefois aussi rien que des œufs de moineau dont il se faisait faire une omelette qu'il mangeait tout seul, car personne que lui ne faisait cas de ce mets-là. Au même étage habitait aussi une de ses compatriotes qui était la gouvernante française des deux demoiselles.

Le maître de la maison paraissait toujours à sa table en surtout vieux et usé, propre cependant et encore mettable.

Mais il perdit sa femme ; ce fut dans la famille une perte immense ; une partie des clefs et des menus soins de ménage incomba à Pluchkine. Il devint soucieux, et, comme tous les veufs prédisposés à la lésine, plus soupçonneux et plus chiche. Il ne pouvait compter sur sa fille aînée Alexandra ; il se défiait d'elle, et elle ne tarda pas à lui donner raison en s'enfuyant avec un officier d'un régiment de cavalerie, qui l'épousa en toute hâte dans quelque église de village ; le père ne pouvait souffrir les officiers, persuadé que ce sont tous des joueurs et des dissipateurs. Il envoya à sa fille sa malédiction et ne songea pas un instant à la faire poursuivre. La maison se trouva bien vide, et le maître tourna plus évidemment à l'avarice.

Les cheveux gris à reflet argentin, qui sont inséparables de cette passion, venant à briller chaque jour avec plus d'éclat sur sa tête crépue, lui conseillèrent énergiquement de retrancher de son entourage tout ce qui était dépense, puis de s'attacher à tout ce qui était argent ou pouvait à volonté se convertir en argent. Le précepteur français fut congédié, parce qu'il était temps que le jeune homme entrât au service ; la gouvernante fut mise à la porte, véhémentement soupçonnée d'avoir prêté les mains à la fuite d'Alexandra ; le fils, expédié au chef-lieu du gouvernement, afin d'étudier, par la pratique, dans les tribunaux de la localité, les avantages attachés à l'exercice des magistratures, selon le désir formel de son père, entra, au lieu de cela, dans un régiment, et se hâta d'écrire à son père, en le suppliant de lui envoyer sans retard de quoi faire face aux frais de son équipement. On comprend que, de l'humeur dont était le père à cette nouvelle, le jeune guerrier reçut une effroyable rebuffade, et pas un denier au bout.

Enfin sa seconde fille, qui, depuis le décès de sa mère et la fugue de sa sœur ne faisait plus que dépérir devant le spectacle des froids transports du père, prit le parti de s'éteindre tout à fait, de sorte que le vieillard se trouva seul... mais aussi seul conservateur, seul gardien irresponsable, seul dominateur absolu de ses richesses. La vie isolée fournit une abondante pâture à l'avarice, qui, comme on sait, a une faim de loup, et plus insatiable à mesure qu'elle dévore davantage ; les sentiments humains, qui déjà étaient en lui à l'état de bien rare phénomène dans sa vie de famille, s'évanouirent à jamais de son âme, c'est-à-dire de cette ruine sombre, d'où chaque jour tombait sans retour un fragment chanci de ce que la nature y avait mis dans l'origine.

Il arriva, comme pour confirmer l'opinion de Pluchkine sur messieurs les militaires, que son fils fit une perte aux cartes ; aussitôt il lui écrivit qu'aucune lettre de lui ne serait plus reçue ; que sa personne, s'il se présentait, serait reçue encore moins, et

l'épître paternelle se terminait par la plus solennelle malédiction. Depuis ce jour, il s'arrangea de manière à ignorer complètement si son fils unique vivait encore ou s'il ne vivait plus.

Tous les ans on bouchait des fenêtres à sa maison ; à la fin, il n'en restait plus que deux, dont l'une, comme nous l'avons vu, avait des emplâtres de papier à sucre sur les vitres.

D'année en année les principales parties de l'économie tombèrent, faute de surveillance et d'entretien : c'est que l'œil pénétrant de Pluchkine se portait sur les rognures de papier, sur les bouts de ficelle et sur les brins de duvet, et qu'étant seul au monde de son sang, il ne pouvait plus guère s'éloigner de son musée de clous rouillés et de guenilles.

Il était devenu de plus en plus intraitable pour les acheteurs qui se présentaient avec l'intention de lui proposer un prix convenable de ses produits. Tous successivement s'éloignèrent, unanimes à dire que c'était un diable incarné, un gnome, et non pas un homme. Le foin et les blés pourrirent, les meules se métamorphosèrent en un fumier où l'on aurait pu cultiver le chou pour en tirer quelque parti ; la farine, amoncelée sous des voûtes humides, se convertit en pierre, et il eût fallu l'épieu et la hache pour la déloger de là ; dans les séchoirs, vastes halles, on eût craint de toucher du bout d'une perche aux toiles, aux feutres et aux draps, tout cela pouvant contagieusement devenir une avalanche de poussière.

Il finit par oublier lui-même le chiffre des quotités de chaque chose, mais il lui revenait sans cesse en mémoire d'avoir mis sur une petite armoire un carafon solide, contenant un reste de ratafia, et où il avait fait sa marque pour que personne ne pût en prendre une gorgée à son insu ; il se rappelait les endroits où il avait déposé une clef sans emploi, un vieux clou tordu et un informe bâton de cire à cacheter, industrieusement formé par

lui du cachet des enveloppes de lettres qu'il avait reçues en divers temps.

Et cependant le revenu du domaine n'avait subi aucune baisse : le paysan était soumis à la même redevance ; chaque femme devait apporter la même quantité de baies, de champignons et de noisettes, chaque tisserande fournir le même nombre de pièces de toile, et le tout passait dans les ambarres et les magasins pour y devenir moisissure, et pourriture et haillons... et lui-même, le maître de ces biens, n'était plus guère qu'une sorte de haillon de l'humanité.

Sa fille Alexandra vint le voir deux fois : la première fois, avec son fils âgé de trois ans, pour essayer de tirer quelque chose du grand-père. Il paraît que la vie des camps n'avait pas autant de charmes qu'elle se l'était imaginé avant l'escapade. Pluchkine eut la délicatesse de ne point lui reprocher l'irrégularité de son mariage, et, ce qui est plus fort, il prêta au jeune enfant, pour jouer un peu, je ne sais quel bouton armorié qui avait sa place marquée sur la table poudreuse, mais il ne donna pas un rouge liard à la mère... à la deuxième fois, Alexandra apparut avec deux enfants et lui apporta une brioche, et, comme objet de durée, une robe de chambre ouatée, ayant remarqué, à sa première visite, que son père continuait à porter un vieux *khalatt*[62] qui faisait peine et honte à regarder. Pluchkine fut tellement touché de cette attention qu'il sourit aux deux marmots, les posa en amazone chacun sur un de ses genoux et les secoua exactement comme s'ils étaient à cheval, allant un petit train de galop. Il accepta de bonne grâce la robe de chambre et la brioche ; mais lui, de son côté, il ne donna absolument rien à sa fille. La pauvre Alexandra, voyant qu'elle ne faisait pas ses frais, ne reparut plus chez son père.

---

[62] *Khalatt*, sorte de robes de chambre, que des Boukhares vont colporter dans toute la Russie, de village en village, jusqu'en Pologne.

Tel était le gentilhomme propriétaire de mille âmes qui se trouvait devant Tchitchikof. Je me hâte de dire qu'un tel phénomène se fait rarement observer, en Russie, où tout dans l'existence nationale est plus porté à l'expansion et à la raréfaction qu'à la restriction et à la condensation… phénomène d'autant plus frappant que, dans le même district, habitent, joyeux viveurs, des seigneurs terriers qui jouissent largement, à la russe, de tous les avantages que la nature et la société leur ont faits, et mettent leur amour-propre à brûler la vie d'outre en outre pour lui donner des tons chauds. Un hobereau russe tâche d'être toujours en fête ; un voyageur qui passe pour la première fois par ses terres s'arrête ébahi à la vue du manoir, se demandant quel *prince* apanagé est venu tout à coup se créer une résidence de fantaisie au milieu de tant de petits propriétaires d'un canton inconnu et sans route ; le passant prend pour un palais des maisons de briques ou de moellons, blanchies à la craie, surmontées d'une légion de cheminées, de belvédères, de girouettes, tout entourées d'un régiment d'ailes et de tout ce qu'il faut pour la commodité des visiteurs arrivant le plus souvent pour quelques jours avec femme, enfants, valets et chevaux.

Que ne trouve-t-on pas chez le hobereau ? Ce sont des banquets, des spectacles, des bals, des promenades nocturnes dans des jardins grands comme des parcs royaux, illuminés *a giorno* par des feux de bivouac et des milliers de lampions, et animés par les enchantements d'une musique harmonieuse et variée. La moitié d'un gouvernement est là, vêtue de ce qui embellit les formes et ne les cache pas, se promenant sous les arbres et dans les méandres des labyrinthes. Au niveau de cette clarté forcée, rien ne semble ni morose ni terrible ; elle jaillit théâtralement du décor des fourrés, où branches et feuillages s'enluminent au rebours de l'ordre naturel, ayant leurs fraîches teintes vertes en moins ; tandis qu'en haut, plus grave, plus morne, s'enveloppe d'obscurité le ciel noir de la nuit, et les cimes au feuillage tremblant, grelottant, paraissent plonger plus loin dans les profondeurs de l'ombre assoupie et murmurer de cette fausse lumière

dont le bizarre caprice des hommes s'égaye à inonder leurs pudiques racines.

Il y avait quelques minutes que Pluchkine se tenait immobile et silencieux devant notre héros. Tchitchikof, de sa part, ne pouvait entamer la conversation, préoccupé qu'il était par l'aspect du phénomène et de l'étrange bric-à-brac qui lui servait de cadre ; son imaginative ne savait sous quelle forme présenter la cause de sa visite. Il avait eu l'idée de dire à Pluchkine qu'ayant entendu exalter ses vertus et les belles et rares qualités de son âme, il s'était fait un devoir de venir personnellement lui payer un légitime tribut d'hommages. Mais il sentait qu'un tel langage serait par trop obséquieux vis-à-vis d'un pareil homme ; il jeta de nouveau un regard en général sur tout ce qui était dans la chambre, et comprit qu'il y avait lieu de changer les mots de *vertus* et de *belles qualités* en ceux de remarquable esprit d'ordre et d'économie. Par suite de cette résolution, il lança sa phrase et l'acheva en disant qu'il avait cru devoir venir lui présenter l'assurance de son respect. Sans doute qu'en cherchant bien il eût pu trouver un prétexte fort ingénieux ; mais, malgré les avertissements de Sabakévitch, il y avait, d'une part, urgence de parler et d'une autre, stupeur invincible, et son esprit ne sut rien improviser de plus convenable comme avant-propos.

Pluchkine marmotta (je ne dirai pas entre ses dents, il n'en avait plus une seule), entre ses lèvres sèches et blafardes, des paroles insaisissables, dont le sens était probablement : « Au diable ton respect et ta personne ! »Mais, comme les usages de l'hospitalité russe ont encore tant d'empire qu'il est impossible, même à un grippe-sou, d'en braver impunément les lois, il dit d'une manière assez distincte : « Asseyez-vous là, je vous prie. » Et, après un moment de silence, il ajouta :

« Il y a longtemps qu'on ne vient plus me voir, et j'avoue que je n'en suis pas fâché. On a établi, Dieu sait qui et à quelle époque barbare, la très impertinente coutume de se courir les

uns aux autres, comme si on voulait ne permettre à aucun de s'occuper de ses affaires. Celui chez qui on fait irruption doit donner son foin à des chevaux étrangers... J'ai dîné depuis plus de quatre heures... ma cuisine est froide, basse, toute délabrée ; il s'est fait ce matin un éboulement dans la cheminée ; si je faisais allumer du feu, vous verriez pour sûr un incendie.

– C'est bien l'homme qu'on m'a dit, pensa Tchitchikof ; mais, après le dîner de Sabakévitch, on peut attendre ; j'ai mangé là-bas comme pour toute une semaine en deux heures de temps.

– Et pour du foin, pas un brin, mais pas un brin ici, ni chez moi ni au village. Et, en effet, comment garderais-je du foin ? j'ai une terre grande comme la main... Le paysan chez moi est paresseux ; il a horreur du travail et ne rêve que cabaret... Avant qu'il soit peu, je serai à la besace : voilà le sort réservé à mes derniers jours.

– On m'a pourtant raconté, dit Tchitchikof avec hésitation, que vous possédiez mille paysans.

– Ah ! miséricorde ! qui a pu vous dire cela ? Ah ! vous auriez bien dû, par charité chrétienne, lui cracher à la figure, à celui qui vous a fait ce conte-là ! C'est un méchant, un goupilleur, qui a voulu s'amuser à vos dépens. Mille âmes ! mille âmes, moi ! Ils n'ont pas tenu registre de la mortalité des derniers temps ; le compte des paysans qui me restent n'est pas long à faire, allez ! Dans ces trois dernières années, les fièvres m'ont enlevé tout ce que j'avais de gens valides.

– Bon Dieu ! quel malheur ! s'écria Tchitchikof d'un grand air de profonde commisération ; ainsi, les fièvres vous en ont tué beaucoup ?

– Beaucoup ; oui, beaucoup !

– Aïe, aïe, aïe !... et... combien ?

– Eh mais, bien quatre-vingts.

– Qua... ? Qu'est-ce que vous me dites donc là ?

– Monsieur, je ne mens pas.

– Permettez, permettez ; ces âmes, vous les comptez, je suppose, depuis l'époque du dernier recensement ?

– Je le voudrais bien, mais non. Depuis le temps dont vous parlez, c'est cent vingt au moins que j'ai perdues.

– En vérité ! cent vingt ! s'écria Tchitchikof, qui d'émotion resta bouche béante.

– Je suis trop vieux pour m'amuser à mentir ; j'ai près de soixante-dix ans, monsieur ! »

Pluchkine, en parlant ainsi, se montrait offensé de l'exclamation, joyeuse au fond, de notre héros. Tchitchikof se fit scrupule pourtant ; il lui sembla inconvenant à lui-même d'éprouver si peu de pitié pour le malheur du prochain ; aussi poussa-t-il bien vite un soupir en disant qu'il compatissait à sa peine.

« La compassion, mon cher monsieur, est une chose qui ne se met pas en poche, dit Pluchkine. Tenez, par là, tout près de moi, habite un capitaine, mon parent, à ce qu'il dit ; on ne sait souvent d'où viennent ces parentés : « Mon oncle, mon bon oncle », qu'il me dit... et il me baise les mains, et il se met à me plaindre, à me plaindre, que si je faisais trouvaille d'un peu de coton en ces moments-là, je m'en tamponnerais les oreilles. C'est un rougeaud ; il a la figure en feu, parce qu'il détrempe sans cesse ses attendrissements dans les alcools. Pour sûr, il a

mangé et bu son avoir en menant la vie d'officier, ou bien une nymphe de coulisse lui a tout soutiré, et, à présent, il est tendre pour moi, il me plaint, il gémit de mes misères, le tourtereau ! Je suis son bon oncle ! »

Tchitchikof tâcha de faire comprendre que son apitoiement était purement sympathique et nullement de la même nature que les effusions du capitaine ; il ajouta qu'il était, quant à lui, tout prêt à prouver, non par de vaines paroles de sycophante, mais par des faits, et sur l'heure, l'intérêt qu'il avait involontairement témoigné ; il déclara pour preuve qu'il offrait à payer, à la place de Pluchkine, la capitation des paysans morts dans son domaine dans le temps de la contagion, et même de tous les cent vingt. Cette proposition, au premier moment, parut à Pluchkine quelque chose d'incroyable ou de providentiel. Il se frotta les yeux, regarda longtemps son interlocuteur, et à la fin, lui dit :

– Monsieur, vous n'avez jamais été, vous, au service militaire ?

– Non, répondit Tchitchikof d'un air d'intelligence ; j'ai servi dans le civil.

– Dans le civil, hum ! dans le civil, » répéta Pluchkine en mâchant des lèvres comme s'il mangeait quelque cartilage, puis il ajouta : « Çà mais, comment donc, comment ? Songez donc que vous dépenserez de l'argent comme ça.

– Pour vous prouver que je suis sincère, et pour vous obliger, je veux bien faire quelque frais, dit Tchitchikof, qui, en ce moment, tenait sa tabatière ouverte et semblait inspecter la charnière à l'intérieur, ce qu'il faisait toutes les fois qu'il avait à prononcer une phrase purement diplomatique.

– Ah ! mon père ! ah ! mon bienfaiteur ! » s'écria Pluchkine ; et, dans le trouble de sa joie, il plongea trois doigts dans le tabac de son interlocuteur, s'en remplit le nez au point d'en éprouver un moment de vertige pendant lequel sa souquenille s'ouvrit beaucoup plus que ne le permettait la bienséance. « Il y a donc quelqu'un sur la terre pour soutenir le vieillard ! Ah ! saints du paradis ! ah ! Seigneur mon Dieu !... Ah !... »

Il n'en put dire davantage. Mais il ne se fut pas écoulé une minute que ce vertigineux transport de joie, qui venait d'éclairer son visage de bois, disparut subitement sans laisser la moindre trace, et ses traits reprirent la même expression soucieuse et méfiante. Il tira du fond d'une très grande poche un mouchoir d'un âge respectable et s'en essuya le tour des yeux ; puis mettant le linge en pelote, il s'en épongea la lèvre supérieure.

Tchitchikof rempocha sa tabatière en jetant les yeux sur la carte géographique qui s'était dessinée d'elle-même au plafond, après quoi il se posa les mains sur les genoux et regarda placidement la face de Pluchkine ramenée à son vrai caractère.

Pluchkine reprit :

« Çà, comment ? excusez la liberté... je ne voudrais pas être indiscret... mais, comment donc, vous prenez sur vous de payer *leur* capitation, oui ? Et... vous donnerez cet argent à moi, à moi... ou bien à la couronne ?

– En effet, vous m'y faites songer... Eh bien, voici ce que nous allons faire : nous passerons un acte en bonne forme, d'après lequel vous serez censé me *les* avoir vendus, et moi, *les* avoir achetés de vous, tout comme s'ils étaient en vie.

– Oui, un acte... hum ? un acte... dit Pluchkine en se remettant à mâcher de l'air, un acte à passer... c'est de la dépense. Les commis, clercs et greffiers sont un peuple sans conscience. Il y a

eu un temps où, pour quelques sous et un sac de farine, on sortait d'affaire ; mais aujourd'hui ce serait peu d'un convoi entier de gruau de choix, si vous n'ajoutez le billet rouge[63] : c'est une telle soif d'argent ! Je ne conçois pas qu'on ne porte nulle attention à ce fléau ; ne devrait-on pas les rappeler au soin de leur salut ? On fait des prodiges avec de bonnes paroles. Il y a des gens bien corrompus, qui pourtant ne résistent pas si on leur parle avec l'onction convenable du salut de leur âme.

– Tu résisterais à plus que cela, toi, » pensa Tchitchikof ; et il déclara que, par considération pour lui, il prendrait aussi à son compte les frais de l'enregistrement.

Pluchkine conclut de ce qu'il venait d'entendre que l'homme qu'il avait devant lui était archi-sot, qu'il prétendait en vain avoir servi dans le civil, qu'en réalité il avait dû être militaire, qu'il avait joué, bu et tourné autour des rats de ballet, comme ils font tous. Cependant il ne put contenir les éclats de sa joie ; il souhaita tous les biens du monde non seulement à ce maître sot, mais à toute sa progéniture sans lui demander s'il avait ou non de la progéniture. Il alla à sa fenêtre, frappa à une vitre qui n'était pas encore fêlée, et cria : « Hé ! Prochka ! »

Quelques moments après on entendit dans l'entrée un homme essoufflé, qui se donnait un grand mouvement et frappait du pied contre le plancher comme un rustre qui chausse ses bottes ; puis la porte s'ouvrit, et il entra dans la chambre un pauvre jeune gars de treize ans, traînant avec une difficulté infinie une paire de bottes d'une remarquable solidité, mais où les

---

[63] Le billet rouge d'il y a quinze à dix-huit ans était de dix roubles assignats, équivalant à peu près à dix francs. Aujourd'hui le billet rouge est de dix roubles argent, et représente quarante francs au change de 1844. Tout, marchandises, denrées comestibles et combustibles, gages des gens, salaire des ouvriers, loyers des maisons et matériaux de construction a doublé, triplé et quadruplé de prix, ce qui ne manque jamais d'arriver quand l'unité monétaire est haute.

jambes de l'enfant dansaient comme le pilon dans un mortier d'apothicaire. Il faut bien que nous disions en passant pourquoi Prochka comparaissait si grotesquement botté : c'est que M. de Pluchkine, pour l'usage de tout ce qu'il *s'entretenait* de gens à son service, n'avait qu'une paire de bottes, une seule ; et ces bottes devaient toujours se trouver dans la pièce d'entrée de la maison seigneuriale.

Ainsi celui ou celle des domestiques qui était appelé dans les chambres accourait nu-pieds, en sautillant à travers la cour pour éviter les pointes de cailloux ou les flaques, puis, en pénétrant dans l'entrée, vite il se bottait et comparaissait devant le maître. À l'instant même où il sortait de la chambre, il se débottait dans un coin de l'entrée et s'en retournait de son pied léger là d'où il était venu ou ailleurs. Si, vers la fin de l'automne, à l'époque des premières gelées, toujours les plus sensibles aux êtres mal armés contre l'intempérie, quelqu'un eût regardé de la fenêtre dans cette cour, il aurait vu toute la domesticité locale faire, à de certains moments des sauts et des gambades d'un genre nouveau et mieux même pour les amateurs de ballets les plus *dilettanti* de nos trois capitales.

« Voyez, monsieur, regardez-moi ce groin-là ! dit Pluchkine à notre héros en lui montrant au doigt la figure chiffonnée de Prochka ; c'est bête comme une idole tartare : eh bien ! essayez de laisser quelque chose à portée de sa griffe, ce sera chippé en un clin d'œil. Pour quoi faire es-tu venu ici, imbécile ? Voyons, dis. (Ici, l'hôte de Tchitchikof observa un temps de silence, à quoi Prochka répondit aussi par un modeste silence.) Mets de l'eau dans le samovar[64] et du charbon dans le foyer ; va allumer en soufflant là-bas au milieu de la cour, et tu me l'apporteras ici, sur cette table. Attends donc ! prends cette clef, donne-la à Mavra ; dis lui d'aller au garde-manger : elle y trouvera un reste sec

[64] Bouilloire à thé, à foyer intérieur et à cheminée centrale, le tout affectant la forme des urnes antiques.

de koulitch qu'a apporté Alexandra Stéponovna. Nous mangerons cela avec notre thé, hé ! hé ! hé ! Attends ! où vas-tu donc, maître fou ? Est-ce que le diable te gratte le jarret, que tu ne te possèdes pas, drôle ? Écoute : le croûton est un peu moisi en dessus ; Mavra doit râper ça avec un couteau... et qu'elle ne jette pas cette chapelure, mais qu'elle la porte au poulailler. Quant à toi, prends bien garde ! Ne t'avise pas, frère, de mettre le pied dans le garde-manger ; autrement, tu sais ce que tu auras ! Nous avons par là du bouleau frais, si le cœur t'en dit. Tu as déjà, j'en suis sûr, un excellent appétit, cela te l'aiguisera encore, tu verras. Essaye, essaye de te glisser dans mon garde-manger ; moi, pendant ce temps-là, je te regarderai faire de cette fenêtre ; va, va ! C'est un petit gueux, monsieur, à qui l'on peut se fier en rien. » ajouta-t-il en s'adressant à Tchitchikof, tandis que Prochka se tirait de la chambre et des bottes du seigneur.

Pluchkine s'étant, par ses dernières paroles, remis dans une logique[65] de suspicions, se met tout à coup à regarder Tchitchikof aussi d'un œil soupçonneux. Des traits d'une libéralité si extraordinaire commencèrent à lui sembler décidément incroyables, il se dit en lui-même : « Le diable sait ce que c'est que cet homme ! C'est peut-être tout bonnement un fanfaron tel que tous ces évaporés de régiments ; il vient ici entasser mensonge sur mensonge pour le seul plaisir de babiller et de s'abreuver de thé, puis tout à coup il partira tout joyeux de m'en avoir donné à garder. » Et, par précaution et un peu aussi pour le mettre à l'épreuve, il lui dit qu'il ne serait pas mal d'instrumenter l'acte de cession le plus tôt possible ; que l'homme n'est jamais sûr de son lendemain ; qu'on est en vie aujourd'hui, et que...

---

[65] Ce mot était presque illisible dans l'image scannée du site Gallica sur laquelle nous avons travaillé. Dans une autre édition, la traduction est : *Mais aussitôt, la méfiance à l'égard de son hôte se glissa en lui. (Note des correcteurs – ELG.)*

Tchitchikof se montra prêt à rédiger et à signer l'acte à l'instant même ; il n'avait besoin que d'une liste exacte de tous les individus.

Ce langage tranquillisa Pluchkine. Dès lors il se mit en mouvement comme pour faire quelque chose de galant ; en effet, ayant pris ses clefs, il s'approcha d'une petite armoire, en ouvrit la porte, déplaça à plusieurs reprises bien des verres, des tasses, des fioles et des flacons, en disant :

« Allons ! vous verrez que je ne le retrouverai pas ; c'était pourtant un carafon comme ceux-ci ; j'avais là un ratafia de prunes... ils me l'auront lapé... oh ! les gens, les gens !... tous voleurs, tous brigands !... Ah ! ne serait-ce pas ça ? Eh oui ! »

Tchitchikof vit, dans les mains de son vénérable hôte, un carafon entièrement couvert d'une épaisse et folle poussière qui ressemblait à une housse de peluche grise.

« C'est ma feue femme qui a fait ce ratafia, reprit Pluchkine ; elle avait une pendarde de ménagère qui allait jeter ce reste, figurez-vous ; je suis venu à temps, mais croiriez-vous qu'elle l'a laissé débouché, la chienne ! Dieu me pardonne ! des mouches, des pucerons, des insectes de toute sorte sont allés se soûler et crever là-dedans ; mais, quand je l'eus remarqué, j'ai fait sortir toute cette ordure, j'ai bouché, et voyez comme c'est resté pur ; je vais vous en servir un bon petit verre, n'est-ce pas, cher monsieur ?

– Non, non, je vous suis fort obligé, mais non ; c'est... c'est que, voyez-vous, j'ai aujourd'hui un peu plus mangé que de coutume, et je m'en tiens là.

– Vous avez bu et mangé ? bu et mangé ? Ah ! voilà ce que c'est ; les personnes de la bonne, bonne société, se reconnaissent aux moindres choses ; elles ne mangent pas, et elles sont

rassasiées ; et un croquant, un écornifleur, une canaille, oh ! celui-là, vous ne le rassasierez jamais… ce n'est pas pour dire, mais tenez, mon voisin le capitaine, mon parent à l'entendre, bon, il arrive : « Oncle, dit-il, donnez moi quelque chose à mettre sous la dent. » Je vous assure que je ne suis pas plus son oncle qu'il n'est mon grand-père. Il faut croire qu'il n'a rien à manger chez lui, et qu'il est souvent obligé par la faim de se mettre en campagne. Çà, il vous faut donc une liste nominale de tous ces vauriens ? eh bien, justement, je les ai tous inscrits tour à tour sur une feuille spéciale, afin de les radier sans aucune omission ni confusion possible, lorsqu'il sera ordonné un nouveau recensement. »

Pluchkine mit ses lunettes et paperassa ; en déliant ses liasses de tout format, il régala son cher hôte de tant de poussière qu'il le fit éternuer ; à la fin il tira de presse le papier désiré ; il était chargé d'écriture en tout sens, jusque sur l'extrême bord. Les noms des paysans y faisaient fourmilière ; on y voyait poindre des Paramon, des Pimène, des Pantéléïmon, puis ressortait un certain *Grégoire, arrive, tu n'arriveras pas* ; il y en avait cent vingt et quelques. Tchitchikof sourit à la vue d'une si abondante moisson de morts. Il plia la feuille et la mit dans sa poche en avertissant Pluchkine qu'il lui faudrait, pour la conclusion de l'affaire se rendre au chef-lieu.

« Au chef-lieu ! à la ville, moi ? Qu'est-ce que vous dites ? je laisserais ma maison à l'abandon ! Je n'ai ici que des voleurs, des pillards ; il ne leur faudrait pas vingt-quatre heures pour tout mettre à sec, et, à mon retour, je ne trouverais pas un méchant clou au mur où pendre mon manteau.

– Eh bien, n'avez-vous pas là quelqu'un de connaissance ?

– Quelle connaissance ? cher monsieur ; toutes mes connaissances sont trépassées ou m'ont quitté… Ah ! attendez, s'écria-t-il ; que je n'aie plus là une connaissance, c'est trop

dire ; et tenez, j'ai pour vieille connaissance le président, le Presédatel lui-même ; il venait même autrefois me voir ici ; eh ! comment ne le connaîtrais-je pas ? nous avons mangé au même râtelier, bu à la même auge, franchi les mêmes murs de verger ; oui, oui, nous sommes deux vieux camarades, et bons camarades... faut-il lui écrire, voyons ?

– Écrivez-lui, puisque vous avez été, dites vous, tout à fait intimes.

– Intimes, oui, monsieur, c'est le mot ; comment donc ! camarades d'école et de folies ! »

Et sur ce visage en racine de buis, tout à coup glissa je ne sais quel chaud rayon ; ses traits exprimèrent, non pas tout à fait du sentiment, mais une vague émotion, phénomène qu'on peut comparer à l'apparition inattendue et peu lointaine d'un naufragé à la surface des eaux ; la foule qui se presse sur le rivage pousse soudain un cri de joie ; mais c'est en vain que les frères, les sœurs, les amis du malheureux lancent du rivage leurs plus longues cordes et guettent la réapparition de quelque partie de son corps ; l'infortuné ne se montre plus nulle part ; tout est sourd, tout est plus morne, plus affreux, plus désert à la surface du gouffre. C'est ainsi que le visage de Pluchkine, après cette lueur de trompeuse sensibilité qui s'y était montrée un moment, devint plus dur, plus métallique, plus froid, plus navrant qu'avant l'éclair.

« Il y avait ici, sur cette table, un carré de papier blanc, dit-il, et je ne sais vraiment ce qu'il est devenu, je vous dis que je suis volé comme au coin d'un bois. »

Et il fureta sur la table, sous la table, partout, sur sa chaise et sous celle de son hôte ; à la fin, il se mit à crier :

« Mavra, hé, Mavra ! »

Une femme, tout ahurie de ces cris, accourut, pieds nus, tenant des deux mains, sur une assiette, le vieux croûton qu'elle avait eu ordre de regretter ; et il s'établit, entre le maître et la servante le dialogue qu'on va lire en substance :

« Voyons, pendarde, dis-moi où tu as fourré le papier blanc ?

– Je vous jure mon grand Dieu, bârine, que je n'ai pas vu d'autre papier blanc chez vous que le tout petit morceau dont vous avez coiffé le verre à pied que voici.

– Allons, je vois, moi, à tes yeux que tu me l'as volé !

– Et pour quoi faire est-ce que je vous l'aurais volé ! Je n'ai aucun besoin de ça, moi ; je ne sais ni lire ni écrire.

– Fort bien, coquine ; tu l'as porté au jeune sacristain qui griffonne sans cesse ; voilà où tu l'as mis.

– Le jeune sacristain, s'il a besoin de papier, sait bien s'en procurer sans compter sur le vôtre.

– Attends-toi à ce que, au jour du jugement, les diables t'empoignent gaillardement, m'amie ; tu seras étendue sur des charbons ardents, sur un gril chauffé à blanc, tu grilleras, grilleras, grilleras toute une éternité.

– Et pourquoi me grilleraient-ils, les diables, puisque je n'ai pas touché, moi, à votre papier ? j'ai peut-être bien eu quelque autre faiblesse de femme, mais personne ne peut dire que je sois une voleuse.

– Oui, oui, les diables te feront griller, ils te feront griller de çà et de là, et ils diront : « Grille, coquine ; point de quartier à la

pendarde qui a trompé son seigneur ! » Et ils t'arroseront de ta graisse toute bouillante.

– Et moi je dirai : « C'est injuste, Dieu m'en est témoin, je n'ai pas touché... » Eh, tenez ! voyez-le donc votre carré de papier : là, là ! le voyez-vous ? Vous me faites toujours des reproches sans sujet ! »

Pluchkine vit, en effet, que son carré de papier était là ; il se tut, fit des mouvements de lèvres impossibles à ceux qui ont des dents, et finit par dire :

« Eh, eh ! comme tu t'emportes ! Est-elle mauvaise ! pour un petit mot qu'on lui dit, elle vous en répond vingt ! Va voire me chercher du feu, que je cachette une lettre. Non, attends ; tu iras m'allumer une chandelle sans t'aviser que le suif brûle, brûle, diminue, diminue... et cherche ! plus de trace... et cela coûte de l'argent ; non ; apporte-moi seulement une loutchinnka[66]. »

Mavra sortit, et Pluchkine, s'étant installé dans un fauteuil de cuir noir et armé d'une plume, tourna et retourna longtemps son carré de papier pour voir si la moitié ne pourrait pas suffire ; mais, s'étant bien convaincu de l'impossibilité de tout dire sur un huitième de feuille, il plongea le bec de sa plume dans un encrier contenant un liquide noir figé et piqué d'une quantité de mouches fossiles, et il se mit à écrire en traçant des lettres assez

[66] Une loutchinnka est une grande allumette de bois résineux, que l'on pose presque horizontalement sur une tige de fer qui se bifurque vers le haut ; c'est l'éclairage habituel des chaumières ; il faut la remplacer de deux en deux minutes ; et il s'en détache toujours des parcelles demi-consumées, qui s'éteignent en touchant le plancher. Au reste, on a répondu à mes craintes d'incendie dans le Nord, en disant qu'il n'y avait pas un seul juif dans le village ; dans le Sud, qu'il n'y avait pas un seul chat noir dans tout le district, et pourtant ces deux villages ont brûlé l'année suivante.

semblables à des notes de musique ; sa main droite voulait toujours sautiller et se retirer de haut en bas, mais il la contenait de sa gauche et l'obligeait à serrer la maille au point que les lignes menaçaient de s'enchevêtrer les unes dans les autres, et, en même temps, il prévoyait avec bien du regret que, sa lettre terminée, toujours resterait-il beaucoup de blanc sur son recto, outre que le verso serait, hélas ! tout entier consacré aux quelques mots de l'adresse.

Et l'homme peut tomber à ce degré de crasse ladrerie, d'effacement, d'abaissement, d'anéantissement moral ! quoi, il pourrait à ce point répudier, aliéner sa nature ? Est-ce donc vrai cela ? est-ce même supposable ?... tout est supposable, tant est vrai dans les peintures qu'on fait de l'homme, et les peintres, quoi qu'ils fassent, restent encore bien en deçà de la vérité complète. Le plus brillant jeune homme du jour reculerait d'horreur, si le ciel lui montrait en songe la fidèle image de ce qu'il sera dans sa vieillesse.

Collectionnez sur votre route, en sortant de la tendre adolescence pour passer à l'âge viril et vous préparer à la maturité, collectionnez précieusement tous vos bons et honnêtes mouvements d'humanité ; ne les abandonnez pas dans les fanges du chemin... vous ne les retrouveriez bientôt plus. Elle est effroyable à voir, la vieillesse qui ne cesse d'avancer sans bruit, et elle ne laisse rien reprendre, rien de ce qu'on a laissé de soi ! la mort est moins affreuse qu'elle ; le tombeau est moins impitoyable ; sur la tombe il est inscrit : « Ci-gît qui fut un homme » ; mais vous ne lirez pas un mot, pas une syllabe du cœur dans les traits sombres, glacés, de l'inhumaine vieillesse !

« Çà, dit Pluchkine en pliant sa lettre, ne connaîtriez-vous pas quelque ami à vous, qui voulût acheter mes âmes non pas mortes celles-là, mais en fuite ?

– Comment ! des fugitifs aussi ? et plusieurs cas ? dit Tchitchikof en ouvrant de grands yeux.

– Justement, et même assez nombreux. Mon gendre a fait des battues au grand galop ; il dit que la piste est refroidie et perdue. Bah ! ces militaires !... ça déchire toute affaire d'un coup d'éperon. Mais, si quelqu'un d'avisé allait aux tribunaux, et là...

– Combien donc d'absents, je veux dire de ces fugitifs ?

– Eh bien ! près de soixante-dix.

– Allons donc !

– Je vous jure ! Songez que pas un an ne s'est écoulé sans qu'il en disparût quelques-uns. C'est un monde affreusement goinfre ; la paresse est cause qu'ils ne songent qu'à bâfrer, et moi-même ici je n'ai pas de quoi manger mon soûl... Je m'accommoderais de ce qu'on m'en donnerait, voyez-vous. Expliquez bien cela à votre ami, je vous prie ; quand même il n'en rattraperait que dix, il ferait une affaire d'or : car, vous le savez, dans notre gouvernement l'âme inscrite est généralement évaluée cinq cent roubles[67].

– C'est ce que je me donnerai bien de garde de laisser à aucun ami, quel qu'il puisse être, » se dit *in petto* Tchitchikof, qui se hâta de répondre qu'il n'y avait pour cela à compter sur aucun ami, que les seuls frais de l'affaire coûteraient bien au delà de ce qu'on pourrait jamais en retirer ; qu'en abordant les tribunaux, on coupait les basques de son habit, et qu'on n'avait plus qu'à s'en aller avec sa courte honte ; il ajouta que pourtant, si son hôte était en effet, pour le moment, en si grand état de gêne, il viendrait encore un peu à son secours en lui donnant de

[67] Cinq cents roubles en assignats, environ cent quarante roubles argent, ou un peu plus de cinq cent vingt francs.

ses fugitifs… sans doute… une bagatelle, si peu, si peu qu'il avait conscience d'en parler.

« Mais enfin, combien ? dites ; combien m'en donneriez-vous ? dit Pluchkine avec ses crispations de doigts familières à l'avidité appréhensive des enfants d'Israël.

– Vingt-cinq kopecks par âme.

– Au comptant ?

– Au comptant.

– Vous considérerez la misère où je suis, et vous m'en donnerez quarante.

– Mon cher monsieur, ce n'est ni vingt-cinq ni quarante kopecks, mais bien cinq cents beaux roubles de chaque âme que je voudrais vous donner ; et je les payerais à l'heure même avec plaisir, parce que je ne puis tolérer de voir souffrir un bon et sage vieillard, victime de son excellent cœur.

– Oui, Dieu m'en est témoin, c'est bien ça, dit Pluchkine en penchant la tête sur sa poitrine et la hochant d'un air d'innocence persécutée ; oui, trop de bonté, voilà mon histoire.

– Vous voyez bien, monsieur, que j'ai tout d'abord compris votre caractère ; et, par conséquent, pourquoi ne vous donnerais-je pas cinq cents roubles pour chacune de vos âmes perdues ? Mais… je n'ai point de fortune, moi, je veux bien encore ajouter cinq kopecks, de sorte que chaque âme me reviendra à trente : c'est tout ce que je puis faire pour vous.

– Eh bien, monsieur, allons, vous ajouterez deux kopecks.

– Va pour trente-deux kopecks, et soyez content. Vous avez dit soixante-dix fugitifs ?

– Il y en a en tout soixante et dix-huit.

– Soixante et dix-huit ? soixante et dix-huit âmes à trente-deux kopecks... » Ici notre héros s'arrêta à peine une seconde et dit tout de suite : « C'est vingt-quatre roubles quatre-vingt-seize kopecks » ; il était très fort en arithmétique.

Il fit, à l'instant même, écrire par Pluchkine la liste de ses fugitifs, sans aucune mention de leur fuite, bien entendu, et il remit au vendeur la somme convenue, que celui-ci reçut des deux mains. Vite, vite, il les porta à son bureau avec la même précaution qu'on mettrait à transporter d'un lieu dans un autre une coupe fragile, remplie jusqu'au bord de la plus précieuse liqueur ; arrivé au bureau, il regarda encore une fois ce cher argent, et le déposa chèrement dans un bon tiroir fermé d'une forte serrure, où probablement il restera enseveli jusqu'au jour où le père Karpe et le père Polykarpe, les deux prêtres de son village, seront venus pour l'ensevelir lui-même, à l'ineffable joie du gendre et de la fille, et peut-être aussi du voisin le capitaine qui se dit de la famille. Après avoir donné deux bons tours de clef au bureau, Pluchkine se rassit, et déjà il semblait ne plus savoir comment trouver aucun sujet de conversation.

« Qu'est-ce que c'est ? vous voulez partir ? » demanda-t-il à l'occasion d'un mouvement que venait de faire Tchitchikof pour tirer son mouchoir de poche.

Cette question rappela à notre héros qu'en effet il n'avait plus rien à faire là :

« Oui, il faut que je me remette en route, répondit-il en prenant son chapeau.

– Et... et le thé ?

– Non, nous prendrons le thé ensemble une autre fois.

– Comment donc ? j'ai fait allumer du charbon dans le samovar. À vous dire vrai, moi, je ne suis pas un amateur de thé ; c'est une boisson coûteuse et le sucre a tellement monté de prix que cela devient une extravagance d'en tenir chez soi. « Hé ! Prochka ! » (Prochka ne prit que le temps de plonger ses pieds dans les bottes de l'antichambre, et se montra sur le seuil.) « Cours éteindre le samovar ; il n'en faut pas. Ha ! prends ce croûton, porte-le à Mavra ; qu'elle le remette à la place où il était... Mais non ! plutôt laisse-le ici, je le remettrai moi-même. » Eh bien, adieu, cher monsieur, je vous souhaite un bon voyage ; vous présenterez ma lettre au président ; oui, oui, qu'il la lise, il sera content de voir que je me suis souvenu d'un vieil ami, nous avons mangé la ratatouille au même plat... Hé, hé, hé ! »

Puis ce vivant fantôme, cet étrange petit vieillard ratatiné, accompagna son hôte à travers sa cour jusqu'à la porte cochère, qu'il fit fermer à la minute même où la britchka eut franchi le seuil, et il alla parcourir tous ses magasins pour voir s'il trouverait bien à leurs postes dans les recoins du clos tous ses gardes de nuit, prêts à frapper, avec de mauvaises pelles de bois, sur de vieilles tonnes vides, suspendues en guise de tarabats[68] en fer de fonte ; ensuite il passa à la cuisine où, sous prétexte de voir par lui-même si les gens sont bien nourris, il se bourra de chou aigre et de gruau, et, après leur avoir à tous lavé la tête énergiquement, en les accusant de le voler et de faire mauvaise vie, il

[68] Tarabat : planchette sur laquelle frappent les veilleurs de nuit dans les campagnes. Il s'en fait en fer, en cuivre, en verre et en bois dur. Le tarabat avertit les voleurs que la propriété est bien gardée, et les maîtres, que les veilleurs sont à leur poste. (Voir nos *Mémoires d'un seigneur russe* sur ce mode d'appel originaire de l'Orient, et employé en guise de cloches à Jérusalem).

regagna sa chambre. Là, resté seul, il eut, par extraordinaire, une bonne pensée, celle de récompenser notre héros de sa magnanimité réellement sans exemple.

« Je lui ferai présent, pensa-t-il, d'une montre... une vraie montre en argent, une montre d'argent, et non pas de zinc ou de cuivre jaune. Elle est dérangée, il la fera raccommoder, c'est un homme encore jeune, je veux qu'il ait une montre pour aller faire sa cour à sa promise. Mais non, ajouta-t-il après un moment de réflexion, plutôt je la lui laisserai après ma mort, par testament, pour qu'il garde bon souvenir de moi. »

Notre héros, qui ignorait ces intentions généreuses de Pluchkine, s'éloignait dans la plus charmante disposition d'esprit. L'acquisition inespérée qu'il venait de faire était pour lui un véritable cadeau de grande importance. En effet, il venait d'opérer un immense coup de filet, non seulement sur des morts, mais encore sur des fugitifs, ce qui constituait une prise de plus de deux cents âmes. À l'heure où il se rendait au village de Pluchkine, il avait en réalité, le pressentiment d'une bonne affaire, mais il était loin de s'attendre à une pareille aubaine. Tout le long de la route il fut singulièrement gai ; il sifflait, jouait des lèvres le poing légèrement appliqué contre la bouche, comme s'il sonnait du cor, il finit par entonner une chanson tellement insolite que Séliphane, après l'avoir écoutée avec ébahissement, et la voyant finir avec bien du regret, branla la tête de surprise et dit à ses chevaux, presque assez haut pour être entendu :

« Hé, hé ! comme il chante aujourd'hui le maître ! »

L'ombre se mêla complètement à la lumière, et il sembla que les objets aussi se confondissent entre eux. La longue poutre bariolée qui sert de barrière prit une teinte générale indécise ; les moustaches de la sentinelle semblèrent être sur le front, au-dessus des yeux, et de nez, par apparence. Un bruit de

pont et certains soubresauts annoncèrent que la britchka roulait sur le pavé. Les réverbères n'étaient pas encore allumés, et quelques rares lumières commençaient à égayer les fenêtres de quelques maisons. Dans les carrefours et dans les ruelles, il se passait des entretiens et des scènes dont ce moment de la journée est en possession d'offrir la spécialité dans toutes les villes où il y a beaucoup de soldats, de voituriers, d'artisans et d'une espèce particulière de personnes que je ne puis nommer, de dames en châle rouge remonté sur la tête avec des souliers sans bas aux pieds, qui se distinguent de la chauve-souris en ce qu'elles ont le vol un peu moins rapide et beaucoup plus bas.

Tchitchikof ne donna pas la moindre attention aux êtres fantasques qui se croisaient sur le trottoir avec des essaims de sveltes commis de bureaux armés d'une mince canne de promenade, retournant selon toute apparence de quelque petite excursion hors ville, et regagnant leur domicile. De loin en loin, arrivaient à son oreille des exclamations ou récriminations venant probablement des châles rouges, qui disaient : « Tu mens, ivrogne ! jamais je ne lui ai promis rien de pareil ! » ou bien : « Pas de jeux de mains, butor ; va au quartier de police ; j'y serai aussitôt que toi, et là je te ferai voir… » Bref, de ces paroles qui viennent tout à coup ébouriffer un beau jouvenceau rêveur de dix-neuf à vingt ans, quand, revenant du théâtre, il voit en lui surgir un balcon, une rue, une nuit d'Espagne, une adorable image de femme à longs cheveux bouclés, à douce mandoline vibrante… Quel enchantement de ses sens et de son imagination ? il est dans le septième ciel, il vient de faire une visite à Schiller ou à Shakespeare, et à l'improviste il se sent frappé comme d'un lourd pavé par ces prosaïques propos de carrefour ; force lui est bien de s'apercevoir qu'il est sur la terre, qu'il traverse la place du Marché, qu'il passe devant le cabaret, et aussitôt la vie se carre de nouveau à sa vue, avec ses réalités infiniment peu éthérées et nullement, nullement sublimes.

Enfin la britchka, après un suprême cahotement, dévala comme dans une fosse sous la porte cochère, et Tchitchikof fut reçu dans la cour par son fidèle Pétrouchka, qui d'une main, assujettit la robe de son surtout, n'aimant pas que cette partie de son vêtement flottât en liberté, et, de l'autre, se mit en devoir d'aider son maître à sortir d'équipage. Le garçon d'auberge, de son côté, s'élança un bougeoir à la main, une serviette sur l'épaule.

J'ignore jusqu'à quel point Pétrouchka était joyeux du retour de son seigneur ; ce qui est positif, c'est qu'il échangea à la dérobée un radieux coup d'œil d'intelligence avec Séliphane, et que la figure de celui-ci, ordinairement soucieuse, ne laissa pas cette fois que de s'épanouir dans ce jeu muet et rapide.

« Vous avez fait une longue promenade, dit à Tchitchikof le garçon d'auberge, en lui éclairant l'escalier.

– C'est vrai, répondit Tchitchikof, quand il fut arrivé à son palier. Comment vas-tu ?

– Moi ? bien, Dieu merci, monsieur, répondit en s'inclinant le garçon. Hier, il est arrivé ici un sous-lieutenant, un jeune militaire, qui a pris le n° 16.

– Un sous-lieutenant ?

– Oui, il est de Reazan ; il a avec lui deux bais superbes.

– C'est bon, c'est bon ; j'espère que je serai content de ton service, » dit machinalement Tchitchikof, et il entra dans sa chambre. Cependant en traversant l'antichambre, il porta la main à sa narine, et dit à Pétrouchka sans colère : « Tu aurais bien dû, au moins, prendre soin d'ouvrir les fenêtres pour donner de l'air à l'appartement. »

Pétrouchka répondit impudemment qu'il avait ouvert ; son maître sentait, et de reste, que le drôle mentait, mais il n'avait nulle disposition à gronder ; il rapportait de sa longue campagne, avec quelques trophées, une grande lassitude. Après s'être fait servir un quart de cochon de lait auquel il ne fit honneur que pendant dix minutes à peine, il se déshabilla, et, s'étant glissé *sous sa couverture*[69], il s'endormit de ce grand et bienfaisant sommeil que dorment seuls les êtres privilégiés, ceux qui ne savent ce que c'est que les incommodités physiques et les punaises dans l'ordre matériel, et les préoccupations creuses des trop puissantes intelligences dans l'ordre moral.

---

[69] En Russie on a une manière particulière de faire les lits : on jette un drap sur le matelas et on le rive dessous, comme partout ; mais on coud à grands points l'autre drap sous la couverture. Au reste le Russe est l'homme du monde le moins difficile pour *le coucher*.

CHANT VII

Les tribunaux et la police

Profession de foi littéraire du poète. – Talent de son héros pour la rédaction des papiers d'affaires ; ses réflexions sur ses acquêts et sur ses vendeurs. – Il se rend ans tribunaux ; il rencontre, chemin faisant, le bon Manilof qui s'y rendait de son côté. – Aspect des greffes. – Manèges des greffiers. – Introduction dans la salle d'audience, – Sabakévitch. – Le président. – Baisers échangés, conversations et félicitations. – On envoie quérir des témoins – Transes passagères de Tchitchikof. – L'affaire marche comme sur des roulettes. On va arroser le marché, d'après le conseil du président, chez le maître de police. – Un whist. – Les apéritifs de la prégastation. – Grand déjeuner dînatoire où tous les caractères se dessinent à l'insu des personnes. – Étourdissantes ovations faites à Tchitchikof. – Il rentre enfin très gai à son auberge. – Touchante affection mutuelle de Séliphane et de Pétrouchka ; comment ils se réjouissent du contentement évident de leur maître.

Heureux le voyageur qui, après de longues et ennuyeuses traites, les froids, les vents, les cahots, les éclaboussures de la route, les maîtres de poste mal réveillés, le tintement monotone des cloches[70], les réparations d'équipage, les querelles, les rou-

---

[70] Les attelages de poste se distinguent par une cloche suspendue bruyante dans l'arc qui, fixé aux bouts du brancard du timonier, s'élève élégamment de deux pieds au-dessus de la crinière flottante de l'animal. On fond les cloches à Voldaï, localité célèbre pour cette fabrication.

liers, les maréchaux-ferrants, les charrons et tous les mauvais drôles qui se rencontrent inévitablement à tous les relais, revoit enfin le toit de son séjour habituel ou temporaire, et la lumière qu'on apporte à sa descente de voiture, les chambres qu'il habite, l'air joyeux, les honnêtes salutations des serviteurs, les affectueuses paroles entrecoupées de chaudes embrassades de parents ou d'amis, qui semblent s'être donné le mot pour chasser en un instant de votre esprit tout souvenir attristant des circonstances de votre voyage. Heureux l'homme qui a une famille où il est impatiemment attendu ! mais malheur aux célibataires !

Heureux l'écrivain qui, laissant de côté les caractères incolores, impatients, fâcheux, répugnants, aborde ceux qui sont marqués au coin d'une haute distinction ; l'écrivain qui, dans le vaste cloaque des tristes agglomérations humaines, a fait son choix et s'est attaché à quelques exceptions honorables pour notre nature ; qui pas une seule fois n'a humilié les nobles tons de sa lyre ; jamais n'a prostitué ses mélodies aux gens de néant quoi qu'ils fussent ; et qui enfin, ne s'abaissant jamais jusqu'aux réalités trop terrestres de cette vie, s'élance libre et radieux vers les régions éthérées de son idéal poétique ! Là, son sort est doublement enviable ; au milieu des mille riantes images de sa fantaisie, il est tout en famille, et cependant retentit haut et loin dans le monde sa brillante renommée. Il a ménagé et caressé la vanité des hommes en voilant tous les points humiliants et sombres de l'humanité ; et, mettant en lumière ce qu'elle offre de beau et de vraiment noble, il les a fascinés du regard, cuivrés des pénétrants parfums de la louange. Aussi tous battent des mains et suivent enthousiasmés son char de triomphe : plusieurs le proclament grand poète, esprit universel et génie transcendant, dont le vol sublime s'élève au-dessus de tous les autres, comme l'aigle plane au-dessus des oiseaux les mieux doués. À son nom seul, les jeunes cœurs palpitent, et les douces formes de l'admiration brillent dans tous les regards. « Quelle délicatesse et quelle énergie ! » s'écrie-t-on à l'envi.

Tel n'est point, à beaucoup près, le partage du malencontreux écrivain qui ose, dans ses peintures, présenter le fidèle miroir de tout ce qui choque partout les regards dans la réalité sociale. Hélas ! pourquoi ses yeux ne peuvent-ils voir indifféremment toute cette vase mouvante des petites misères et des hontes où plonge forcément notre vie, tout cet abîme de caractères vulgaires, froids, effacés, brisés, qui grouillent ici sous chacun de nos pas ? pourquoi, sculpteur forcené, s'avise-t-il, contre toute prudence, de représenter en reliefs impudemment vrais et saisissants les objets qui obsèdent la vue ? Celui-là ne doit point compter sur les applaudissements de son pays ; il ne verra ni les larmes de gratitude, ni le transport unanime des âmes qu'irrite son œuvre ingrate ; il ne verra point accourir à sa rencontre la vierge de seize ans au sein agité, au regard brillant d'enthousiasme ; ce n'est pas lui qui, s'oubliera éperdu dans l'enchantement des accents mêmes de sa lyre. Il ne saurait échapper au jugement contemporain, à cette cour de justice sans mission justifiable, sans âme, sans conscience, qui qualifie de basses et de misérables les œuvres qu'elle goûte et savoure le plus en secret, mais qu'elle range avec un dégoût qu'elle affecte, au nombre des écrits outrageants pour *l'humanité* ; qui surtout prête sans vergogne à l'auteur des qualités particulières au genre de héros qu'il décrit, en lui niant à lui, et le cœur et l'âme, et le feu divin du talent qui est sa vie.

En effet, l'équité contemporaine ne reconnaît pas que, verres pour verres, ceux qui trahissent les mœurs et les mouvements de l'insecte insensible et ceux qui font découvrir les parties reculées du firmament méritent une égale estime ; l'équité contemporaine semble ignorer qu'il faut avoir de l'âme, et beaucoup, pour porter la lumière sur des tableaux qui sont le reflet exact d'une vie stigmatisée par l'opinion, et leur donner tout l'attrait des perles fines ; l'équité contemporaine ne reconnaît pas qu'un franc et noble éclat de rire peut n'avoir pas moins de prix et de dignité qu'un beau mouvement lyrique, et qu'il y a des

abîmes entre ce grand et beau rire, et les contorsions du paillasse de la foire. Non, l'équité contemporaine ne connaît rien de tout cela ; elle n'a que des paroles de reproche et d'outrage pour l'écrivain sincère, qu'elle feint de méconnaître ; l'infortuné reste isolé au milieu de la route, privé de toute sympathie, comme le pèlerin parti seul sans autre ressource que son indomptable courage. Que de longues heures d'angoisses dans sa marche ! et qu'il est amer, parfois, le sentiment de son isolement volontaire !

Quant à moi, je le sais, l'arrêt est porté d'avance, et d'avance je suis condamné à cheminer bras dessus bras dessous avec mes étranges héros, à regarder face à face une vie de charge et de fardeau, à l'envisager avec un rire patent et communicatif ; avec des pleurs latents, ignorés ou incompris ! Et qu'il est encore loin le temps où, semblable à une source jaillissante, l'inspiration s'élèvera en orageux tourbillonnement d'une tête que ceindra une terreur pieuse sous les sillonnements d'éclairs rapides ; enfin, où l'on pressentira avec des frissonnements d'inquiétude le majestueux tonnerre que devra faire éclater un tout langage...

Mais *via ! via !...* en route ! Loin de moi ce pli qui est venu creuser mon front, cette ombre austère qui a passé sur mes yeux ! Élançons-nous sans plus délibérer, tête première, dans cette vie de craquements sourds et de grelots tintants. Voyons ce que fait Tchitchikof.

Notre héros s'éveilla, s'étira ; les bras d'abord, puis les jambes s'étirèrent, et il sentit qu'il avait fait un somme excellent. Il resta pourtant encore deux bonnes minutes étendu sur le dos, après quoi il fit claquer les doigts de sa dextre ; et, radieux, il se rappela de plus en plus distinctement le fait qu'il allait se trouver maître et seigneur de bien près de 400 âmes. Aussitôt il sauta à bas de son lit, sans songer cette fois à regarder son visage, dont je dois confesser qu'il était fort épris, et où il ne voyait rien

de plus jolie que la partie inférieure ; la preuve, c'est qu'il s'en louait volontiers devant ses amis, surtout lorsqu'il avait le rasoir à la main et que tantôt debout, tantôt assis, il passait d'un miroir à un autre. « Vois comme j'ai le menton rond ! » disait-il ; et après l'opération il se le caressait avec une visible complaisance. Mais le jour dont nous parlons ici, il ne regarda ni son menton ni sa figure ; il chaussa en grande hâte ses bottes de maroquin, à pièces de rapport en arabesques aux vives couleurs (ces bottes dont la bonne ville de Torjok fait bravement un commerce considérable, grâce aux moelleuses habitudes de la nature moscovienne, et, en simple chemise courte à l'écossaise, oubliant sa gravité et les convenances de son âge, fit dans la chambre avec beaucoup d'aplomb deux jetés-battus et un entrechat. Puis il se mit à la besogne ; il disposa sa cassette en pupitre, et après s'être bien frotté les mains, comme un juge intègre qui, à la suite d'une enquête, aborderait un bon déjeuner, il tira aussitôt ses précieuses notes du fond de la caisse.

Il avait fermement résolu de rédiger et de copier lui-même l'instrument des actes, pour n'avoir rien à payer aux commis. La forme des pièces lui était parfaitement connue. Il écrivit gaillardement en grosse ou écriture d'expédition : L'an mil huit cent et tant... » puis en minute : « Nous soussignés un tel, propriétaire de ***, » et enfin tout ce qu'il faut en pareils papiers. En deux heures de temps tout fut bâclé. Lorsqu'ensuite il regarda ces feuilles, il se relut à plaisir les noms des paysans, de ces gens qui en effet avaient été paysans, qui avaient travaillé, labouré, charrié, bu à outrance, et trompé leurs seigneurs en cent façons, ou bien avaient vécu en bons et honnêtes paysans ; et un sentiment jubilatoire, qu'il n'aurait su définir, s'empara de son esprit. Chacune des listes qu'il s'était fait donner par les vendeurs avait un caractère particulier ; et par suite de cela chaque paysan aussi semblait renaître avec son caractère propre et privé. Ceux qui avaient appartenu à Mme Koroboïchka avaient presque tous des surnoms et des sobriquets. La liste de Pluchkine se distinguait par l'extrême sobriété de l'écriture ; souvent il n'y avait d'inscrit

que les deux ou trois premières lettres suivies de points des noms de baptême de l'individu et de celui de son père. La liste de Sabakévitch frappait par la surabondance des détails en tout genre ; pas une des qualités du paysan n'était omise ; de lui il était dit : « Bon menuisier » ; aux noms d'un autre il était ajouté : « Très intelligent, ne boit pas. » Il était dit aussi quels avaient été le père et la mère du sujet, et quelle fut leur conduite. Seulement, à propos d'un certain Fédotof, il était écrit : « De père inconnu ; est né de la servante Capitolina ; il est d'un bon naturel et point voleur. » Tous ces détails donnaient à la chose un air d'actualité incontestable ; on eût dit qu'il était réellement question de serfs vivants et non d'âmes de papier.

En faisant la revue de ces noms, Tchitchikof se sentit des entrailles de bon seigneur et, se parlant à lui-même comme s'il leur parlait, il dit en soupirant : « Ho ! ho ! comme vous êtes alignés en bon ordre ! Çà, voyons, qu'avez-vous fait dans la vie ? Comment vous y preniez-vous pour avoir du croûton à grignoter ? » Et ses regards s'arrêtèrent involontairement sur un nom, celui du fameux Pëtre Savelief Neouvajaï Koryto[71], qui avait appartenu à Mme Korobotchka. Il ne put s'empêcher de dire encore une fois : « Bah ! quel nom interminable ! il me prend toute une ligne ! Étais-tu, mon garçon, un artisan, ou tout bonnement un moujik, et comment as-tu passé de vie à trépas ? C'était au cabaret, hein ? ou bien un convoi de chariots t'aura passé sur le corps au beau milieu de la route ?

« Korobka Stépan, charpentier, homme d'une sobriété exemplaire... ha ! ha ! voilà Stépan Probka[72], le voilà ! un colosse de taille à servir aux gardes ! C'est ce gaillard-là qui, la hache à califourchon sur sa ceinture contre la hanche, et les bottes en sautoir sur l'épaule, a parcouru tous nos gouvernements, dî-

---

[71] Koryto, l'auge, l'évier, le cuvier, la noue. *Ne fais pas attention à l'évier*, ou : ne méprise pas l'auge, ne dédaigne pas la gamelle.

[72] *Probka*, bondon, bouchon.

nant d'un sou de pain et de poisson fumé, et, le temps venu, il rapportait sans faute à la maison ses cent bons tselkoves[73]. Il est à croire qu'en outre il tenait cousu dans quelque pli de ses hauts-de-chausses de toile à voiles, ou sous une pièce intérieure de la tige de ses bottes quelque assignat gardé là en fine réserve.

« Dis-moi, luron, comment en as-tu fini toi ? tu auras pris sur toi de réparer quelque haut clocher afin de gagner double salaire ; le pied et la tête t'auront fourché... et patatras ! ! ! et un autre qui t'avait suivi, un oncle Mikhéi quelconque, voyant ta cabriole, se sera gratté la nuque et aura dit : « Ouais, Vânia[74] », tu es flambé, frère. » Et lui-même aussitôt, s'étant bien assujetti une corde autour des reins, aura craché et grimpé à ta place.

« Maxime Téliatnikoff, bottier ! bottier ! soûl comme un bottier, c'est le dicton. Je te connais, va, mon tourtereau : je vais te raconter toute ton histoire en peu de mots. Écoute : tu as été en apprentissage chez un Allemand, qui vous faisait à tous la ratatouille, et vous rossait à grands coups de tire-pied, pour vos négligences et votre passion de battre le pavé ; toi tu étais son favori, et, dans les causeries qu'il avait avec sa femme ou avec un *camradt*, l'Allemand ne pouvait assez se louer de toi. Ton apprentissage fini, tu t'es dit : « Bon, à présent, moi je vais ouvrir boutique, et en bien des choses je n'imiterai pas ce cuistre d'Allemand, et je ferai vite ma fortune. »

« Et voilà que, moyennant une bonne redevance au seigneur, tu as ouvert boutique après avoir recueilli un grand nombre de commandes ; en avant l'alène et le tranchet ! Tu t'es procuré Dieu sait où de détestable cuir, et tu as réellement ga-

---

73 *Tselkove*, écu dont la valeur est d'environ quatre francs ; c'est aujourd'hui le rouble d'argent, l'unité monétaire.

74 *Vânia*, Jean Jeannot ; nous avons nous-même éprouvé que tout paysan russe répond volontiers à ce nom de Vânia, sous la forme d'un nom propre ; c'est bien le nom commun par excellence.

gné le double de l'Allemand sur chaque paire de bottes ; mais toutes, au bout de quinze jours, étaient crevées en dix endroits, et tes pratiques t'ont agonisé de malédictions. Plus de commandes ; on a déserté ta boutique ; tu es allé boire ton chagrin et festonner dans toutes les rues en marmottant d'une voix d'ivrogne que c'est une horreur, que le Russe ne trouve plus à vivre dans son pays, que les Allemands ont tout accaparé.

« Eh bien ! qu'est-ce que c'est à présent que ce paysan-ci ? Comment ! *Lisaveta Vorobéï* ? une femme ? d'où est-elle venue tomber là ? C'est ce coquin de Sabakévitch qui m'a joué ce tour de passe-passe ! » Tchitchikof avait raison ; c'était en effet une femme qui avait été glissée dans la liste avec une astuce incroyable ; au lieu d'Elisaveta, il était écrit avec terminaison masculine quelque chose comme *Elisabet Vorobéï*, de sorte que, à n'y pas regarder de près, on pouvait supposer là un nom d'homme. Tchitchikof, sans se laisser arrêter par une pareille bagatelle, raya net le nom frauduleux et passa outre.

« *Grégoire, va toujours et tu n'arriveras pas...* Quel homme pouvais-tu être, toi ? n'étais-tu pas un de ces voituriers qui font l'acquisition de trois fortes bêtes et d'une charrette-patache à capote en natte de til, qui renoncent à peu près à leur chaumière natale et courent les provinces de ville en ville avec les marchands forains ? Est-ce dans les chemins que tu as rendu à Dieu ton âme ? ou bien tes chers amis ne t'ont ils pas remis sur le cou quelque grosse fille ou veuve de soldat à face rubiconde ? ou bien tes mitaines de maroquin bariolées et ton troïge ventru, mais solide, n'ont-ils pas donné dans l'œil de quelques coureurs de bois ? ou peut-être toi-même, étant couché dans un coin de hangar, tu as pensé, pensé, pensé, puis, sans faire ni une ni deux, tu t'es élancé de nouveau droit au cabaret, puis de là au taillis, et... serviteur... c'est affaire aux corneilles. Drôles de gens, vrai, que le bon peuple russe, des gens qui ne peuvent se résoudre à mourir de leur belle mort !

« Et vous, quoi, mes pigeons ? reprit-il en portant les yeux sur la feuille où étaient dénommées les âmes fugitives de Pluchkine ; vous qui êtes encore du nombre des vivants, que me direz-vous de bon ? Vous ne valez pas mieux que les morts ; mais où vous conduisent vos pas rapides ? Est-ce que vous étiez bien mal chez Pluchkine, ou bien est-ce par goût et inclination que vous errez dans les bois et dévalisez les voyageurs ? Êtes-vous à croupir dans les prisons, ou vous êtes-vous donné d'autres seigneurs dont vous labourez les terres ? Erémeï Kariakine, Nikita Volokita, son fils Antoni Volokita... d'après leurs noms seuls, on devine de francs vagabonds. Popof, domestique... sait lire et écrire. Allons celui-ci ne joue pas du couteau, et, s'il vole les gens, c'est noblement, c'est un homme lettré. Mais faute de passeport, tu as été arrêté par le capitane-ispravnik. Tu passes devant lui et ne faiblis pas pendant l'interrogatoire. « À qui es-tu ? » demande l'édile en assaisonnant sa question d'une épithète ronflante. Tu réponds court et net : « À tel seigneur. – Pourquoi es-tu ici ? – En congé à redevance, réponds-tu sans cligner de l'œil. – Où est ton passeport ? – Dans les mains de celui qui m'emploie, le bourgeois Pimenof. – Qu'on fasse entrer Pimenof !... Tu es Pimenof ? – Je suis Pimenof. – T'a-t-il donné son permis ? – Il ne m'a donné aucun papier. – Comment as-tu osé mentir ? dit l'ispravnik avec grand renfort d'épithètes nationales. – Ah ! c'est vrai, réponds-tu crûment, je ne le lui ai pas présenté à lui, parce que je suis rentré tard ; je l'ai donné à garde au sonneur de cloches Antippe Prokhôrof, – Hé ! ici le sonneur !... T'a-t-il confié son passeport ? – Non, je n'ai vu de lui aucune sorte de passeport. – Encore une bourde, dit le magistrat avec un assaisonnement des termes les plus drus. Mais où est donc ton passeport ? – Il est de fait que j'en avais un ; après cela, voyez-vous, je peux bien l'avoir égaré en route ; c'est même probable. – Mais la capote de soldat, dit le capitane avec une apostrophe de très haut goût, pourquoi l'as-tu dérobée, ainsi que la grosse tirelire du prêtre ? – Pas du tout, réponds-tu sans faire un mouvement ; moi, je n'ai de ma vie été mêlé dans des histoires de voleurs et de voleries. – Et comment donc cette

capote est-elle venue dans ton coin ? – Je l'ignore ; quelqu'un l'aura apportée là, quoi donc ! – Ah ! bestia bestia ! dit le capitane en branlant la tête et en se retournant les poignets sur les hanches... Les fers aux pieds à ce luron-là, et... en prison ! – À vos ordres ! charmé qu'il vous plaise ainsi, » réponds-tu sans vestige d'abattement ; et tu fais plus, tu retires d'une poche profonde ta tabatière, et tu offres tout galamment une prise à deux grands diables d'invalides occupés à te river le brodequin ; tu demandes à ces braves gens depuis quand ils ont été réformés, et à quelles affaires ils ont été. Tu vis ensuite assez paisiblement dans la prison, pendant que le greffe achève de régler ton affaire. Le tribunal ordonne ton transfert de la prison de Kokchaïsk à celle de Bounaïsk ; le tribunal de Bounaïsk se décide, au bout de onze mois, à te transférer à Véciègonsk, d'où dans une quatrième et enfin dans une cinquième prison ; là tu dis en regardant ton nouveau manoir : « À le bien prendre, ce n'est ni mieux ni pis ; à Véciègonsk c'était plus propre et plus large ; à Bounaïsk et à Kokchaïsk, il y avait plus de société ; ici c'est malpropre, mais c'est plus sec et surtout plus sauvage, cela se compense. »

« Un autre ?... Abakoum Thyrof !... Thyrof... Voyons, qu'es-tu, toi ? En quels lieux pérégrines-tu ? est-ce le Volga qui t'a attiré, et as-tu pris goût à la vie indépendante en travaillant avec les rudes ouvriers des ports ?... »

Ici Tchitchikof s'arrêta et devint assez rêveur. Et à quoi rêvait-il ? était-ce à la destinée d'Abakoum Thyrof, ou tout bonnement rêvait-il sans objet et sans horizon, comme rêve en général tout Russe quelconque, n'importe son rang, son grade, sa condition sociale, lorsqu'il lui vient des dégoûts de la vie à l'étroit et des aspirations au vague sans limites ?

Au fait, où est ce Thyrof ? Il se promène bruyamment et gaiement sur le spacieux port aux graines, après avoir fait son prix avec des marchands. Le chapeau tout bariolé de fleurs et de

rubans, toute la phalange des bourlaques[75] rit et folâtre tout en faisant ses adieux à leurs maîtresses, et à leurs femmes grandes, bien faites, fières de leurs rubans et de leurs monistes[76]. Sur toute la place, ce ne sont que chants et rondes folles, et les portefaix cependant, avec force cris, injures et poussades, au moyen de leur crochet se hissent sur le dos de dix à douze quintaux pesant, confient ici des pois, de la fève et du froment, aux flancs de larges et profondes barques ; ailleurs déposent des coules[77] gonflés d'avoine et de divers gruaux ; et, plus loin, on voit tout le fond de la place garni de pyramides, non de boulets, mais de sacs bien rebondis et bien lourds, arsenal qui semble regarder et attendre le moment où il devra passer tout entier dans les profonds soureaks[78] qui, presque bout à bout, et tout à la fois immense serpent et flotte innombrable, vogueront en compagnie des glaçons voyageurs du printemps. Tel est le théâtre de vos exploits de bourlaques, et galamment, de même que vous avez ri, folâtré et ragé, vous allez travailler et suer à la peine en traînant votre ancierre à l'aide d'une chanson plus longue que votre train, longue et sans terme comme la Russie.

« Hé, hé, midi ! s'écria enfin Tchitchikof en regardant à sa montre. Qu'est-ce que j'ai donc bousillé là ? et encore si j'eusse achevé quelque chose ! mais tout cela, ce n'est ni fait ni à faire, J'ai projeté mon travail et j'ai ruminé ; c'est étrange, cela : suis-je fou ce matin ? »

---

[75] Ouvriers de port des rives du Volga central.

[76] Monistes (*monisto*), ornement du cou et de la poitrine, sorte de collier des femmes du pays.

[77] *Coule*, énorme sac de til tressé, presque aussi large que long ; il contient deux tchetvertes, ou huit grands boisseaux.

[78] Les soureaks (*souda soureaki*), énormes barques à fond plat, ainsi que le sens même ici l'indique, sont construits de manière à pouvoir résister à la pression et au choc des glaçons flottants, dans les étranglements et dans les rapides du fleuve.

Après avoir fait ces réflexions, il changea son costume par trop écossais en un autre plus continental, serra fortement sa ceinture, sans diminuer beaucoup sa rotondité, s'injecta de l'eau de Cologne sur les épaules, prit à la main sa casquette ouatée, mit ses papiers sous son bras et se rendit à la chambre civile pour y instrumenter ses actes d'acquisition. Il se hâta, non qu'il craignît de manquer l'heure : il ne pouvait pas manquer l'heure, car le président était de sa connaissance, et il dépendait du président de prolonger ou d'abréger l'audience, comme le vieux Jupiter d'Homère, qui allongeait les jours et envoyait des nuits courtes là où il fallait couper court aux querelles des héros ses favoris, ou leur donner le moyen d'achever un combat. Mais Tchitchikof éprouvait le désir de mener au plus vite à bout ses affaires. Jusque-là tout lui semblait vague et chancelant, toujours il lui venait l'idée que ses âmes n'étaient pas encore parfaitement réelles, et qu'en de pareilles conjonctures le mieux est certainement de courir vite et ferme à la conclusion.

Tchitchikof était à peine sorti, tout pensif et ajustant sur ses épaules une fourrure d'ours, poil en dedans bien entendu, avec doublure de drap cannelle en dehors, qu'au premier coin de rue, il buta du coude et du front contre un monsieur aussi en ours doublé de drap cannelle et en casquette de loutre à oreillères. Le monsieur s'exclama ; c'était Manilof. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et restèrent cinq bonnes minutes dans cette posture attendrie. Les baisers furent de part et d'autre si énergiques que ces messieurs en eurent de la douleur aux gencives tout le reste du jour. La jubilation dans Manilof fut telle qu'il ne lui resta plus que le nez, et les lèvres dans le visage : les yeux avaient tout à fait disparu. Un quart d'heure durant il retint des deux mains la main gauche de Tchitchikof, et il la lui échauffait terriblement : il employa les tours de phrase les plus fins et les plus veloutés pour lui raconter comme quoi il était accouru embrasser Pàvel Ivanovitch (notre héros), et la harangue se terminait par un de ces compliments comme il en pleut et tombe quelquefois aux demoiselles avec qui l'on va danser, mais qui

d'homme à homme sont assez peu de mise. La chose, au reste, n'en ayant par là que plus de prix, Tchitchikof ouvrit la bouche comme pour remercier en demoiselle bien apprise, quand tout à coup Manilof tira de dessous sa pelisse un rouleau de papier attaché aux deux bouts par de la faveur rose.

« Qu'est-ce c'est que ça ?

– Les paysans. »

Tchitchikof fit une légère exclamation, déroula le papier, le parcourut du regard, admira la netteté et la beauté de la main, et dit :

« Voici une liste qu'on n'a pas besoin de transcrire ; c'est parfaitement écrit, et une bordure en dessin encore. C'est moulé... c'est d'un artiste cela ! Qui donc chez vous fait de ces charmantes choses ?

– Ah ! ne me questionnez pas.

– C'est vous, allons.

– Non. Ma femme.

– Oh ! mon Dieu, je suis vraiment tout honteux qu'on prenne pour moi tant de peine.

– Dès qu'il s'agit de Pàvel Ivanovitch, le mot peine n'a plus de sens. »

Tchitchikof murmura en s'inclinant quelques parole de reconnaissance. Manilof, voyant qu'il se rendait à la chambre civile justement pour y faire instrumenter ses acquisitions, se déclara prêt à l'y accompagner. Les deux amis se dirigèrent vers la cour bras dessus bras dessous. À chaque aspérité, à chaque en-

foncement, à chaque marche à monter, Manilof soutenait et semblait vouloir porter Tchitchikof, en disant avec un ineffable sourire qu'il ne souffrirait pas que Pàvel Ivanovitch heurtât ses jolis petits pieds. Tchitchikof voulait lui rendre grâce, mais son esprit était un peu confus, car il sentait que sa démarche n'était plus en effet sans quelque pesanteur.

Tout en faisant assaut de gracieusetés, ils arrivèrent enfin à la place dite des Tribunaux. Les tribunaux occupaient une grande maison en pierre à trois étages, entièrement blanche de craie, sans la moindre souillure, emblème, je suppose, de la parfaite candeur ou pureté morale des desservants de la justice locale. Les quelques constructions qui bornaient la place sur les autres points étaient de bois, et il y avait entre elles et le grand bâtiment de pierre aussi peu d'harmonie par leurs proportions que par la matière même. C'étaient, en effet, une guérite de garde, un soldat l'arme au bras devant deux ou trois auges de cochers de place attendant la pratique, et, enfin, de longues palissades où ne manquaient ni les inscriptions ni les pantins tracés au charbon et à la craie si connus de tout le monde : c'est tout ce qu'on trouvait sur cette prétendue jolie place, d'où il n'y avait jamais lieu d'écarter la foule. Aux fenêtres des deux étages qui s'élevaient sur les voûtes du rez-de-chaussée, se dessinaient les faces placides des incorruptibles prêtres de Thémis ; en une minute on les vit toutes disparaître, ce qui tenait probablement à ce que le chef de la judicature passait à travers les bureaux.

Nos deux amis ne montèrent pas, ils escaladèrent l'escalier, parce que Tchitchikof, pour éviter d'être soutenu, hâtait le pas de toute sa force, et que, de son côté, Manilof, plus agile, volait en avant, ne voulant point permettre à Tchitchikof de se fatiguer ; et tous deux arrivèrent très essoufflés dans le corridor sombre qui précède les premières pièces. Dans les chambres, pas plus que dans ce corridor et les autres passages, ils n'eurent l'occasion d'admirer une grande recherche de propreté. On ne se préoccupait pas encore des apparences, de sorte que en ce qui

était sale restait sale, sans affecter nullement le contraire. Thémis recevait ses visites sans cérémonie, dans l'état de toilette où on la surprenait, nue ou en camisole, en robe du matin ou en pelisse râpée, n'importe.

Un autre ici décrirait l'enfilade de chambres encombrées de greffiers que traversèrent nos bons amis ; mais l'auteur de ce poème éprouve une sainte terreur qui le prive de tous ses moyens à l'endroit de toutes les cours de justice. Il lui est arrivé de passer par quelques-unes dont les planchers et les bureaux étaient vernissés de frais et déjà secs, ce qui ne l'a pas empêché de les traverser au pas accéléré, les yeux humblement baissés contre terre ; de sorte qu'il doit en conscience s'abstenir de dire ce qu'il n'a pas vu, et combien en ces hautes cours tout fleurit, prospère et captive. Tchitchikof et Manilof virent beaucoup de papier écrit et non écrit, des têtes penchées en avant et de côté, de larges nuques, des habits à basques effilées, d'autres à robe de surtout, mais tous de coupe provinciale. Ils virent même on ne sait quelle veste ronde, gris de souris, très voyante ; celui qui la portait, la tête légèrement rejetée sur le papier, copiait vite et ferme un protocole ou procès-verbal au sujet d'une usurpation de terre, avec description détaillée du terrain qu'avait accaparé un bon propriétaire gentillâtre, de tout temps et de tous côtés attaqué en justice, sans que ces agressions tenaces nuisissent le moins du monde à la prospérité d'une légion d'enfants et de neveux élevés sous un toit. Puis on entendait de temps en temps une voix rogue jeter sèchement des paroles brèves, telles que celles-ci : « Fédor Fédociévitch, faites-moi passer le dossier n° 368... Çà ! laisserez-vous toujours débouchée l'encre de la couronne ? » Quelquefois une voix plus cassante encore, sans aucun doute celle d'un supérieur, disait de très haut : « Tiens, copie, et vivement ; sinon on ôtera tes bottes, et tu en auras pour six jours pleins à piocher ici sans boire ni manger. »

Le grincement agaçant d'une plume était incessant et ressemblait à celui que feraient, après une semaine de sécheresse,

cent fagots voiturés à travers une épaisse forêt tapissée de feuilles mortes d'un pied d'épaisseur.

Tchitchikof et Manilof allèrent tout droit à la première table, où étaient assis deux jeunes employés, et leur dirent :

« Veuillez nous indiquer, messieurs, à qui il faut s'adresser pour les affaires de vente et d'achat.

– Mais, qu'est-ce qu'il vous faut ? répondirent-ils tous les deux en se détournant.

– J'ai une supplique à présenter.

– Quelle sorte d'acquêt avez-vous fait ?

– Je désire avant tout savoir où est le bureau des contrats. Est-ce dans cette pièce-ci, est-ce ailleurs ?

– Eh bien ! dites d'abord ce que vous achetez, et à quel prix, et alors nous vous dirons à qui vous adresser ; sans cela, impossible de vous renseigner. »

Tchitchikof reconnut à l'instant que ces employés étaient des commis indiscrets, et que, comme tous les jeunes commis, ils essayaient de donner de l'importance à leurs personnes et à leurs humbles fonctions.

« Écoutez, mes chers messieurs, leur dit-il, je sais parfaitement que toutes les affaires de contrats d'acquisition, quel que soit le prix de l'acquêt, se trouvent dans un même bureau ; ce que je vous demande c'est de m'indiquer le bureau, et, si vous n'en savez rien, nous allons nous adresser à d'autres. »

Les jeunes commis ne répliquèrent point ; l'un d'eux se borna à indiquer du doigt un coin de la pièce ; là se trouvait un

vieillard qui changeait de place des papiers. Tchitchikof et Manilof louvoyèrent entre plusieurs tables et allèrent trouver le vieillard. Celui-ci porta une attention extrême sur le dossier qui était devant lui.

« Ayez la bonté de nous dire si c'est ici qu'il faut s'adresser pour les contrats, » dit Tchitchikof en le saluant.

Le vieillard leva les yeux sans lever la tête, et dit en égrenant ses mots : « Ici, il n'y a aucune affaire de contrats.

– Et où donc ?

– À l'expédition des contrats ?

– Et où est l'expédition des contrats ?

– Adressez-vous à Ivan Antonovitch.

– Et où est Ivan Antonovitch ? »

Le vieillard désigna du doigt un autre angle de la pièce. Tchitchikof et Manilof allèrent à Ivan Antonovitch. Celui-ci, les voyant arriver jeta un regard derrière lui, un autre sur eux, ce qui le fit horriblement loucher ; puis à l'instant même il se laissa absorber dans ses écritures.

« Monsieur, permettez-moi de vous demander si c'est ici le bureau des contrats. »

Ivan Antonovitch n'entendit pas, tant il était affairé, et n'ayant point entendu la demande, il ne fit aucune réponse. On voyait tout de suite que c'était un homme mûr, et non pas un jeune étourneau babillard comme une pie. Ivan Antonovitch paraissait avoir de beaucoup dépassé la quarantaine ; il avait une épaisse chevelure noire, mais il n'était pas beau ; toute la

partie moyenne de son visage était en saillie et se précipitait vers le nez ; bref, c'était un de ces visages que dans les entretiens familiers on appelle une hure de crache.

« Permettez-moi de vous demander si c'est ici l'expédition des contrats, dit Tchitchikof.

– C'est ici, répondit Ivan Antonovitch ; sur quoi il baissa un peu son singulier museau, et se mit à écrire avec ardeur.

– Voici en quoi consiste mon affaire : j'ai acheté à divers propriétaires de ce district des paysans que je vais coloniser. J'ai mes actes de cession ; il reste à instrumenter l'authentique.

– Et les vendeurs sont-ils ici présents ?

– Quelques-uns sont ici, et j'ai les pleins pouvoirs des autres.

– Et vous avez apporté votre supplique ?

– J'ai ici ma supplique. Je voudrais, et il m'est indispensable que l'affaire marche vite… Ne pourrait-on pas, par exemple, tout finir aujourd'hui ?

– Ah ! Aujourd'hui, non pas, cela ne va pas tout à fait si vite ; et les informations à prendre, et en cas de séquestre ou simplement d'hypothèque, y avez-vous pensé ?

– Quant à ce qui est de hâter l'affaire, vous saurez que je suis très lié avec Ivan Grégoriévitch, le président.

– Ivan Grégoriévitch n'est pas seul ici ; il y a d'autres personnes, » dit hargneusement Ivan Antonovitch.

Tchitchikof comprit qu'il fallait sans retard tourner trèfle, et il répondit :

« Les autres non plus ne seront pas oubliés ; j'ai moi-même été en place, je sais comment se font les choses.

– Allez trouver Ivan Grégoriévitch, dit plus humainement la hure, qu'il vous donne son *prikaz* (ordre) à l'adresse de qui il appartient d'en connaître, et il ne dépendra pas de nous que les choses ne marchent comme vous le désirez.

Tchitchikof tira alors de sa poche un petit carré de papier (un assignat), le passa délicatement devant Ivan Antonovitch ; celui-ci remarqua si peu ce petit papier, qu'il renversa dessus la couverture d'un registre. Tchitchikof voulut faire apercevoir à l'employé ce qu'il venait de couvrir pas mégarde ; mais Ivan Antonovitch, par un mouvement de tête, fit clairement comprendre qu'il ne fallait rien montrer.

« Celui-ci va vous mener à la salle d'audience, » dit Ivan Antonovitch en désignant du nez un employé.

Le commis qui nous était indiqué avait évidemment mené tant de victimes à l'autel de Thémis que ses deux mouches avaient crevé aux coudes, et il y avait longtemps que la doublure s'y faisait voir ; c'est dans ce service qu'il avait conquis son premier grade, le plus infime de la hiérarchie civile. Il avait, avant de nous piloter, rendu à mille plaideurs novices le même office que Virgile à Dante ; il menait les récipiendaires au tribunal, c'est-à-dire à une chambre dont le centre est occupé par une grande table couverte d'un tapis vert ; sur cette table se dresse le *zertsalo*[79], au pied duquel gisent deux in-folio ; puis alentour

---

[79] Le *zertsalo* en un petit meuble doré tournant sur piédestal, triangulaire, et offrant sur ses trois faces, sous autant de glaces, les trois oukaz fondamentaux de la parfaite justice des tribunaux en Russie au nom de Pierre le Grand ; il y a un zertsalo dans la salle d'audience de

sont six ou huit fauteuils dont l'un, isolé des autres, est occupé par le président, soleil de justice, rayonnant de lumière, ou du moins de satisfaction de lui-même. Dans ce lieu le nouveau Virgile ne manquait pas de se sentir pénétré d'une telle vénération, que pour rien au monde il n'aurait fait deux pas au delà du seuil, ligne où tout à coup il se retournait, laissant voir un dos usé comme un vieux paillasson où les poules à l'état de mue auraient laissé un peu de leur duvet.

Introduits de la sorte, Manilof et Tchitchikof, en entrant dans la salle, virent que le président n'était pas seul. En effet, près de lui, mais à demi masqué par le *zertsalo*, était Sabakévitch bien carrément assis sur une chaise. La venue des deux *visiteurs* produisit une exclamation, et les fauteuils officiels reculèrent avec bruit. Sabakévitch aussi se leva de sa chaise et devint visible sous toutes ses faces, avec ses manches démesurément longues. Le président prit Tchitchikof entre ses bras, et la salle d'audience retentit d'un bruit de tendres baisers ; ils se questionnèrent l'un l'autre sur l'état de leur santé, et tous deux se trouvèrent avoir des douleurs au bas de l'épine dorsale, ce qui fut attribué, d'un commun accord, à une vie trop sédentaire.

Il paraît que le président était prévenu des achats de Tchitchikof, car il se mit aussitôt à le féliciter ; ces félicitations ne laissèrent pas de contrarier notre héros : car il voyait en présence deux de ses vendeurs, qui pouvaient se mettre en communication ; mais comme, au reste, la chose était inévitable, il

---

chaque tribunal. Derrière le président, à la paroi, est appendu en outre le portrait en pied du souverain régnant, et dans un angle est placée, assez obscurément, sauf les samedis et la veille des grandes fêtes, une image sainte. L'usage de ces mêmes objets s'est répandu dans toutes les salles de réunion des conseils et des comités, de sorte qu'on ne peut manquer en tous ces lieux de rencontrer la plus admirable équité dans les décisions, la plus haute sagesse dans les jugements ; la loi, le prince et la religion président aux sentences.

en prit son parti, remercia le président et s'adressant vite à Sabakévitch, il lui dit :

« Et vous, comment cela va-t-il ?

– Dieu merci, je n'ai pas à me plaindre, » répondit Sabakévitch.

Et en effet, nous croyons que le fer prendrait plutôt le rhume et la toux que ce gentilhomme admirablement constitué pour notre climat.

« Vous avez une réputation de santé vraiment unique, dit le président, et feu votre père était, dit-on, aussi un homme extrêmement solide.

– Eh mais, il marchait seul contre un ours.

– Il me semble, dit le président, que, vous aussi, vous pourriez avoir raison d'un ours.

– Non. Le défunt était plus fort que moi ; oui, oui, bien plus fort. Il n'y a plus d'hommes comme ceux de son temps : ma vie, à moi, qu'est-ce que c'est que ma vie ? Est-ce une vie, une vie enfin, cela ?

– Comment ? votre vie n'est pas bonne ? et en quoi donc, je vous prie ?

– Bonne ! sûrement non, dit Sabakévitch en branlant la tête. Songez donc, Ivan Grégoriévitch, que je tire à la cinquantaine, et pas une fois je n'ai été malade ; pas le moindre mal de gorge, pas un clou, pas un abcès, rien... c'est mauvais. Viendra, bien sûr, le moment de payer tout cela, ajouta-t-il très mélancoliquement.

– C’est étonnant, pensèrent en même temps Tchitchikof et le président, l’imagination ! il se trouve à plaindre !

– J’ai sur moi une lettre pour vous, » dit Tchitchikof en tirant de sa poche la lettre de Pluchkine.

– De qui cela ? » Et après avoir décacheté, il s’écria : « Ha ! de Pluchkine. Il grelotte encore sur la terre. Eh bien ! c’était un homme très riche, très spirituel, et aujourd’hui...

– Aujourd’hui c’est un chien, dit Sabakévitch, un mauvais gredin ; il a fait mourir de faim presque tous ses paysans.

– Volontiers, volontiers ! dit le président après avoir lu la lettre ; je me charge de le représenter. Quand voulez-vous passer l’acte, à présent ou plus tard ?

– Dès à présent, dit Tchitchikof ; je vous prie même, s’il se peut, de tout achever aujourd’hui, car j’ai demain une excursion à faire. J’ai ici les actes de la supplique.

– Tout cela est à merveille ; mais aujourd’hui vous nous appartenez, si nous ne vous lâcherons pas si vite. Les actes seront instrumentés et légalisés aujourd’hui, soit, seulement nous aurons la régalade. Je vais donner ici les ordres nécessaires, c’est une partie qui ira toute seule. » Là-dessus il ouvrit la porte qui donnait sur la *chancellerie*, pièce toute remplie de greffiers ou employés qui, dans leur ensemble, ressemblaient à des abeilles travailleuses, sauf que peut-être il n’est pas tout à fait juste de comparer les affaires de greffes à des rayons de miel.

« Ivan Antonovitch est-il ici ?

– Ici ! répondit-il une voix de basse-taille.

– Envoyez-le-moi. »

Ivan Antonovitch, qui nous est connu par le groin que représente si originalement son visage, entra dans la salle d'audience et fit un salut respectueux.

« Prenez tous ces actes d'acquisition, qui sont à monsieur...

– Çà, Ivan Grégoriévitch, dit Sabakévitch, n'allez pas oublier qu'il faut ici des témoins, au moins deux pour chaque partie. Envoyez tout de suite chez le procureur : il n'a rien à faire, et sûrement il est tout tranquillement à la maison ; c'est une espèce d'agent de procès qui fait tout pour lui, un nommé Zolotouscha, le plus grand coquin du monde. L'inspecteur de la régie médicale est aussi un homme de grand loisir ; il se tient chez lui, à moins qu'il ne soit allé faire sa partie de cartes chez un autre oisif ; et sans aller si loin, on peut appeler Troukhatchevsky et Béclouchkine, tous gens qui sont sur la terre on ne saurait dire pourquoi.

– C'est vrai, c'est vrai ! dit le président, et aussitôt il envoya un employé chercher tout ce monde.

– Je vous prierai aussi, dit Tchitchikof, d'envoyer chercher le fondé de procuration d'une vieille dame avec qui j'ai aussi eu affaire ; c'est le fils du père Kyrile le Protopope ; c'est un de vos employés.

– Bien, on le fera venir, dit le président, tout sera fait ; mais vous, ne donnez un sou à qui que ce soit ici, je vous en prie ; les gens qui sont de mes amis ne payent pas. »

Puis il donna à demi-voix, à Antonovitch, un ordre qui parut n'être pas du goût de la hure. Les actes réunis semblèrent faire une très bonne impression sur le président, surtout quand il vit que tous ces acquêts faisaient supposer une dépense totale de bien près de cent mille roubles.

Pendant plusieurs minutes il regarda Tchitchikof avec l'expression d'un grand contentement, et à la fin il dit ces mots sans suite :

« Voilà donc, voilà donc... ah, bravo ! Pàvel Ivanovitch, vous avez acheté là... bravo, bravo !

– Oui, j'ai fait des acquisitions, répondit Tchitchikof.

– Et c'est bien, c'est très, bien, très bien !

– Oui, je vois moi-même que je ne pouvais mieux faire, ni... faire mieux : car, après tout, le but de l'homme ici-bas reste vague et indéfini, s'il ne pose un pied ferme sur une base solide et s'il s'en tient aux vaines chimères de la jeunesse. » Il partit de là pour fulminer contre les libéralistes et contre tous les jeunes gens en masse. Mais il est facile de voir, dans sa harangue, qu'il y avait un grand fonds de sentiments incertains, et qu'il se disait *in petto* : « Allons, allons, je déblatère et avec quelle gaucherie encore ! »

Et il s'abstenait avec grand soin de regarder Sabakévitch et Manilof, tant il craignait de lire quelque chose dans leurs yeux. Cette crainte, à vrai dire, était bien peu fondée : le visage de Sabakévitch était d'une immobilité parfaite, et quant à Manilof, enchanté du tour de phrase de notre héros, il balançait approbativement la tête et se délectait comme un mélomane qui affronte les tours de force du violon et vient de saisir au vol une note si aiguë que la gorge d'aucun oiseau connu n'y saurait atteindre.

« Bon ! mais que ne dites-vous à Ivan Grégoriévitch ce que vous venez d'acheter dans nos cantons ? dit Sabakévitch ; et vous, Ivan Grégoriévitch, comment se fait-il que vous ne le lui demandiez pas ? Quels paysans ! sachez que c'est de l'or en

barre ; moi, par exemple, je lui ai vendu mon carrossier Mikhéïef.

– Quoi ! vous dites que vous lui avez vendu Mikhéïef ? dit le président.

– Eh ! mon Dieu, oui.

– Je connais votre carrossier Mikhéïef, je le connais ; excellent ouvrier ; il m'a réparé une drojka. Mais Mikhéïef, attendez donc, eh oui, vous m'avez dit qu'il était mort...

– Qui ! Mikhéïef mort ! dit Sabakévitch sans se troubler le moins du monde, c'est son frère qui est mort ; lui il est vivant, puisque je l'ai vendu, il se porte même mieux jamais.

– Vous m'avez dit...

– Tout récemment, il m'a fait une britchka qu'on admirait à Moscou. Cet homme-là, s'il était connu, ne travaillerait que pour l'empereur.

– Oui, Mikhéïef travaille admirablement, et je suis dans le dernier étonnement de voir que vous avez pu ainsi vous en défaire.

– Je lui en ai bien vendu d'autres que Mikhéïef ! Et Probka Stepan, mon charpentier, et mon briquetier Milouchkine, et mon bottier Teliatt Maxime ; ils y ont tous passé ; tous sont vendus, bel et bien vendus. »

Le président lui ayant demandé pourquoi il avait ainsi vendu des hommes tous utiles, tous nécessaires à son service, Sabakévitch répondit en faisant de la main un signe de renoncement : « Eh bien, c'est fait, une bêtise, quoi ! Je me dis : « Je vais les vendre, » et par bêtise je les ai vendus ! Et il étendit le

nez en avant comme s'il déplorait sa folie, et il ajouta : « Demandez-moi pourquoi les cheveux gris me sont venus, et pas la raison ; sais-je, moi ?

– Mais permettez, Pàvel Ivanovitch, dit le président ; comment achetez-vous donc les paysans sans la terre ? est-ce pour les coloniser ?

– Pour les coloniser.

– Ah ! pour coloniser, c'est différent. Et dans quels lieux ?

– Dans des terres que... qui... c'est dans le gouvernement de Cherson.

– Il y a là des terres admirables ! » dit le président ; et il s'extasia sur la force de végétation des pâturages de ces localités. « Et vous avez là de grands terrains ? ajouta-t-il.

– Autant qu'il en faut pour exécuter mes desseins sur les paysans que je viens d'acheter.

– Une rivière ou des étangs ?

– Une rivière. Au reste, il y a aussi un étang. »

En disant cela, Tchitchikof jeta un rapide et défiant coup d'œil sur Sabakévitch, qui était immobile comme auparavant, mais qui pourtant lui sembla porter écrit dans un léger pli de la bouche : « Oh ! quels contes tu nous fais là ! Je ne crois pas plus à ta rivière et à ton étang qu'à tes terrains et à ta colonisation. »

Pendant le cours de cette conversation, les témoins commencèrent à paraître ; ce fut d'abord le procureur clignotant, qui nous est connu, puis l'inspecteur de la régie médicale, puis Troukhatchevsky, puis Béeloughine, puis d'autres, tous gens

que Sabakévitch avait désignés comme un vain lest du vaisseau de la terre. Plusieurs étaient totalement inconnus à Tchitchikof ; le nombre en fut complété, et bien au delà, par des employés très empressés à serrer leurs papiers avec grand bruit de tiroirs. On introduisit aussi non seulement le fils du protopope, père Kyrile, mais le père Kyrile lui-même. Chaque témoin signa en mentionnant son rang, sa qualité et ses distinctions, l'un en lettres renversées, un autre en lettres couchées, d'autres en fouillis, en crêpé, en fers de lances, mais toujours en traits rappelant le moins possible ceux des modèles de la calligraphie russe.

Ivan Antonovitch fit son office avec une grande activité ; les ventes furent copiées dans les matrices, annotées sur les marges, relatées dans le journal des affaires courantes avec timbres et sceaux ; le demi pour 100 reçu, encaissé et mentionné où il convient, et Tchitchikof n'eut pas en réalité à débourser grand argent. Il faut dire aussi que le président avait ordonné de ne prendre de lui que la moitié de ce que la loi et la coutume exigeaient, et le reste, ne pouvant être perdu pour la couronne, fut mis, par un procédé inconnu aux profanes, à la charge d'un autre requérant.

Quand tout eut été parachevé, le président dit au principal groupe de cette cohue :

« Messieurs, il ne nous reste plus maintenant qu'à aller *arroser* l'achat.

– Je suis prêt, dit Tchitchikof. Je me mets à votre disposition pour l'heure ; je suis tout le premier à reconnaître que ce serait péché si, pour une si charmante assemblée, je balançais à faire sauter deux ou trois bouchons de haut mousseux.

– Bah, bah ! vous n'y êtes pas, le mousseux, dit le président, nous le retrouverons nous-mêmes, c'est notre devoir à nous, de faire sauter le bouchon ; vous êtes chez nous, c'est à

nous de vous traiter. Messieurs, savez-vous ce qu'il nous faut faire ? Voyons, rendons-nous tous, tant que nous sommes ici, chez le maître de police ; voilà notre lieu de rendez-vous tout trouvé ; c'est un homme unique que notre maître de police : il n'a besoin que d'un signe à faire en passant dans le marché, le long de la ligne du poisson et devant le marchand de vin, et nous aurons collation au complet, je vous en donne ma parole. Et puis nous ferons un whist soigné, si le cœur vous en dit. »

C'était là une proposition dont pas un n'était d'humeur à faire fi dans l'honorable assistance. Les témoins, au seul mot de la ligne du poisson, se sentirent tous en appétit ; chacun courut sauter sur sa casquette ou son bonnet, et la séance fut close.

Quand la procession passa sans grand ordre à travers la *Chancellerie*, Ivan Antonovitch guetta Tchitchikof au passage et, en le saluant avec politesse, avança sa hure et lui dit à l'oreille : « Vous venez d'acheter des paysans pour deux cent mille roubles, et vous ne m'avez donné pour mes peines qu'un assignat blanc.

– Allons donc, quels paysans ! lui dit aussi tout bas Tchitchikof ; des hommes exténués et des vauriens qui ne valent pas la moitié de ce que j'ai donné. La belle acquisition ! »

Ivan Antonovitch comprit qu'il avait affaire à un dur à cuire, et qu'il n'en tirerait pas un sou de plus.

« À combien l'âme avez-vous payé à Pluchkine ? lui chuchota Sabakévitch dans le creux de l'autre oreille.

– Pourquoi avez-vous mis une Vorobia dans votre liste ? répondit, par une autre question, Tchitchikof.

– Qu'est-ce que c'est que Vorobia ? dit Sabakévitch.

– Une femme, pas une âme, une femme, Elisabeth Vorobia ; et à son nom, souvenez-vous, vous avez retranché une lettre, ce qui en fait presque un nom d'homme.

– Non, je n'ai inscrit aucun Vorobia, » dit sèchement Sabakévitch, et il se mêla dans la foule des gros bonnets.

Toute cette multitude arriva en masse compacte au domicile du maître de police. Celui-ci était en effet un homme parfait. Il n'eut pas plus tôt su de quoi il s'agissait qu'il appela l'officier du quartier, gaillard botté de bottes fortes en cuir verni, et lui dit en tout trois mots à l'oreille, avec addition du national et inévitable : « Tu comprends ? », et un quart d'heure après, tandis que dans une seconde chambre déjà on s'assassinait à des tables de whist, parurent successivement au salon des blancs, des esturgeons, des saumons, du caviar solide, du caviar à la cuiller, des harengs, des sévrioughi[80], dix sortes de fromages, des dos d'esturgeon séchés, des langues fumées, le tout venant de la ligne du poisson. Puis parurent des produits de la cuisine même du maître de maison : un pâté de hure avec les joues, et les cartilages d'un esturgeon, de 10 quintaux pesant, un autre pâté formé de champignons des cinq espèces les plus recherchées, et flanquées de petites pièces de pâtisserie fort délicates.

Le maître de police était en quelque sorte le père et le bienfaiteur de la ville, il était au milieu de ses concitoyens comme au sein de sa famille ; dans les boutiques, au marché, dans le bazar, il disposait de tout comme de sa propre chevance. En général, il était parfaitement posé dans son emploi, et comprenait à merveille tous ses devoirs. Il eût été difficile de décider s'il était fait pour la place ou la place pour lui. La machine était montée de telle sorte qu'il se faisait le double au moins du revenu de ses prédécesseurs, et en même temps il se conciliait à bon droit

[80] La *sévrïougha* est le barbeau ou le surmulet de Russie.

l'amour de toute la ville. Les marchands l'aimaient de ce qu'il n'était pas orgueilleux ; il tenait leurs enfants sur les fonts et vivait avec eux comme compère et commère ; il les faisait largement contribuer à l'aisance de sa maison, mais il y mettait presque toujours des formes ; il les recevait avec un air de bonhomie à ses minutes d'audience, leur tapotait sur les épaules, leur faisait offrir une tasse de thé, et avait toujours le petit mot pour rire ; s'il entrait chez eux, il faisait parfois leur partie de dames, les questionnait sur leurs affaires, et, s'il savait qu'un fils fût malade, il conseillait volontiers un remède pour lui, et passait s'informer de son état.

Bref c'était le brave homme par excellence. Passait-il en drojka, il avait l'œil au bon ordre et, en même temps, il jetait à l'un et à l'autre un mot qu'on aimait à attraper un vol : « Mickhéitch, il faudra bien que nous fassions une partie de gorka[81]. – Oui, oui. Alexéï Ivanovitch, répondait Mickhéitch tout joyeux en tirant son bonnet, il faudra, il faudra. – Frère Ilia Paramonytch ? viens voir un peu mon ryssak[82] ; mais amène le tien attelé à ta bancelle, le mien sera attelé en cinq minutes, et nous verrons un peu. » Le marchand, qui était fou de son ryssak, souriait avec bonheur, et en se caressant la barbe disait triomphant par avance : « Enchanté ! Alexis Ivanovitch ; nous verrons bien ! » Et tous les commis qui, en de pareils moments, se groupaient le bonnet à la main, se regardaient les uns les autres avec des visages épanouis qui semblaient dire : « L'excellent homme vraiment qu'Alexéï Ivanovitch ! » Il n'y avait pas d'homme, en effet, plus populaire, et l'opinion qu'avaient de lui les marchands était que, s'il les tondait de près un peu plus souvent que

---

[81] *Gorka*, espèce de jeu qui tient de la bouillotte et du lansquenet ; comme on s'y échauffe facilement, les pertes peuvent se monter très haut, et de là lui vient son nom, dérivé de *gora*, montagne.

[82] *Ryssak*, dételeur, trotteur, cheval de trait choisi pour l'élégance et la vitesse de son trot.

de besoin, celui-là du moins saurait dans l'occasion les protéger et les défendre.

Le maître de la maison, ayant remarqué que tout était prêt pour la collation, proposa à l'assemblée de laisser reposer les cartes, et tous passèrent dans la pièce spacieuse d'où s'exhalaient par bouffées des senteurs qui déjà avaient agréablement flatté l'odorat des convives, et où Sabakévitch, qui, depuis un gros quart d'heure, regardait par l'entrebâillement de la porte, avait avisé un esturgeon posé sur un grand plat, Les conviés, après avoir tous ingurgité un verre d'une eau-de-vie couleur olive foncée, que rappelle seule certaine nuance mitoyenne de la malaquite de Sibérie, s'armèrent précipitamment d'une fourchette, s'élancèrent à l'assaut de la table, et mirent à jour chacun leur caractère particulier, fondant l'un sur le caviar, un autre sur le saumon, un troisième sur le fromage.

Sabakévitch, dédaignant profondément tous ces amusements, marcha à l'endroit réservé où était l'esturgeon, et, pendant que le vulgaire de la mangerie buvotait et babillait, faisant plus de besogne encore avec les yeux qu'avec les dents, lui, en vingt minutes de temps, absorba à lui tout seul son esturgeon, de sorte que quand le maître de police, après réflexion, dit : « Çà, messieurs, que me direz-vous à présent de cette production de la nature ? » et qu'il approcha de l'angle où était l'esturgeon, il ne vit plus que la queue et la charpente du monstre. Mais Sabakévitch était à l'autre bout de salle, devant une assiette vide, et y attirait de sa fourchette un tout petit poisson fumé ; de là il alla se camper dans un bon fauteuil où immobile, et comme étranger à la goinfrerie de tous ces profanes, il clignotait de temps en temps des yeux que le sommeil sollicitait habituellement à cette heure-là.

Le maître de police n'avait jamais, ce me semble, de grandes raisons d'épargner le vin ; il y eut des toasts sans nombre. Le premier toast fut porté, comme nous supposons que nos lec-

teurs le devinent eux-mêmes, à la santé du nouveau seigneur terrier du gouvernement de Cherson ; puis ce fut à la prospérité de ses paysans, de leur colonisation en ce beau pays, puis à la santé de la future dame de ces lieux, ce qui fit paraître un sourire attendri sur les joues de notre héros. On se pressa autour de lui de tous les côtés, le suppliant de vouloir bien rester encore, ne fût-ce que deux semaines, dans la ville : « Non, Pàvel Ivanovitch, on n'entre pas ainsi dans une chaumière uniquement pour la refroidir ; qu'est-ce que c'est que d'ouvrir la porte, saluer, rester sur le seuil un moment, et puis s'échapper ? cela ne ressemble à rien. Donnez-nous le temps de vous regarder un peu. Nous vous marierons ; n'est-il pas vrai, Ivan Grégoriévitch, que nous le marierons ?

– C'est dit, nous le marions ! dit le président ; vous aurez beau jouer des pieds et des mains, des ongles et des dents, vous serez, par Dieu, marié bellement. C'est vous qui êtes venu à nous ; ne vous plaignez donc pas. Nous ne sommes pas gens à nous payer de bonne mine.

– Eh bien ! quoi donc ? dit en riant Tchitchikof, je ne jouerai ni des pieds ni du bec. Le mariage ne m'effraie pas, et si j'avais une promise...

– Vous aurez une promise, c'est convenu ; vous aurez tout ce que vous voudrez !

– Oh ! alors...

– Bravo ! Il nous reste ! ! ! cria toute l'assistance ; vivat, vivat, vivat ! vive Pàvel Ivanovitch ! ! ! ! »

Et tous là-dessus allèrent à lui le verre en main pour trinquer. Tchitchikof trinqua avec tout le monde. « Non, non, encore ! » dirent les plus impétueux, et nouvelle trinquade ; puis ce fut à recommencer à l'occasion de la réapparition momenta-

née de Sabakévitch, qui n'avait pas pris part aux deux premières, et il fut fait une troisième grande trinquade générale. Sauf Sabakévitch, qui reprit dans un coin sa précédente immobilité, il n'y eut personne qui échappât à des recrudescences extraordinaires de gaieté. Le président, qui était tout à fait charmant dans ces conditions, embrassa plusieurs fois coup sur coup Tchitchikof, et la dernière fois il lui donnait les noms de *mon âme, maman, ma petite maman mignonne ;* et en faisant claquer ses doigts, il se mit à danser fougueusement autour de lui en entonnant le fameux refrain : « Voilà donc comme tu es, oui, te voilà bien, moujik de Kamara ! »

Après le vin de Champagne, on déboucha du vin de Hongrie, qui eut encore plus d'effet sur l'humeur déjà si folâtre de la société. Le whist fut complètement oublié ; on disputa, on cria, on parla de tout, de politique, de guerre ; on émit des opinions si hasardées, des idées tellement libres, qu'en d'autres instants eux-mêmes auraient pour moins que cela fouetté leurs enfants dans la remise. Mais lancés comme ils l'étaient, ils tranchèrent, sans sourciller, les questions les plus épineuses. Tchitchikof ne s'était jamais senti en si belle humeur ; il se tenait déjà pour grand propriétaire de Cherson ; il parlait de diverses inventions et améliorations à introduire ; sur les jachères, sur les greniers d'abondance, sur le bonheur et les joies ineffables de deux cœurs, et rencontrant les jambes de Sabakévitch, il s'arrêta et lui débita de mémoire, sans trop d'altérations, l'épître en vers de Werther à Charlotte, qui n'eut pour effet que de faire clignoter plus activement son auditeur, à qui sa victoire sur le saumon avait donné une forte disposition au sommeil de méridienne.

Tchitchikof se sentait trop gai pour rester prudent ; il obtint de pouvoir user de la drochka du procureur. Dans le trajet, on vit bien que le cocher était un gaillard plein d'expérience ; il guidait du bras droit et, du bras gauche, il prévenait avec dextérité et convenance les inconvénients du cahotage sur le bârine qu'il menait. C'est ainsi qu'il arriva sans encombre, sur la

drochka du procureur, à son hôtellerie, où longtemps encore il sentit tourbillonner dans sa tête une foule de ravissantes images : celle d'une jeune et belle épousée ayant une fossette sous la joue droite, puis celle de jolis villages et de grands capitaux. L'ordre fut même donné à Séliphane, en mots un peu confus, de rassembler dans la vaste cour tous les paysans de la colonie, et d'en faire l'appel nominal. Séliphane écouta longtemps sans rien dire ; puis, étant sorti de la chambre, il dit à Pétrouchka : « Va déshabiller monsieur. » Pétrouchka entra et se mit à tirer les bottes à monsieur, mais, en tirant les bottes, il pensa bien mettre monsieur par terre avant ou avec les bottes.

À la fin, bottes et chaussettes furent ôtées, monsieur se déshabilla et se coucha et, après s'être tourné et retourné quelque temps sur son lit, étonné et gémissant de tant d'agitation, Tchitchikof s'endormit grand propriétaire du pays de Cherson.

Pétrouchka cependant, ayant porté dans la galerie du haut de l'escalier le pantalon et l'habit de drap roux à pluie d'or de son maître, les étendit sur les bras d'une potence à pied, ou portemanteau mobile, et se mit à les vergeter et brosser si cordialement que tout le corridor fut rempli d'un épais nuage de poussière. Comme il venait ensuite de rentrer les habits époussetés, il regarda machinalement du bout de la galerie dans la cour d'auberge, et vit Séliphane qui sortait de l'écurie. Leurs regards se rencontrèrent et, s'étant compris par le flair, ils échangèrent électriquement cette pensée commune à tous les deux : « Monsieur est au lit, et cela pour quelques bonnes heures ; on peut se donner un peu d'air. » Et à l'instant même Pétrouchka laissa retomber doucement la porte du corridor et descendit l'escalier.

Ils franchirent côte à côte le seuil de la porte cochère, devisant sur ceci et sur cela, sans rien se dire l'un à l'autre du but de leur excursion. La promenade ne fut pas longue, elle se borna à traverser la rue ; ils gagnèrent une maison située en face même de l'hôtellerie, une maison qu'ils connaissaient : là ils firent re-

tomber sur eux une méchante et sale petite porte vitrée, et se trouvèrent dans une pièce basse où tenaient séance à diverses tables de bois blanc différentes gens, les uns à menton rasé, d'autres plus ou moins barbus ; en touloupes de laine en dedans, en simple roubakha ou chemise russe, et aussi en grossier manteau de drap de Frise.

Ce que firent là tous deux Pétrouchka et Séliphane, Dieu le sait ; mais ils en sortirent au bout d'une heure en se tenant par la main, observant le plus strict silence, se témoignant l'un à l'autre les plus grands égards, et se préservant l'un l'autre de tout point anguleux. Bras dessus bras dessous, inséparablement, ils rentrèrent dans la cour de l'auberge ; un bon quart d'heure durant, ils montèrent sans bruit les marches de l'escalier, et atteignirent triomphalement la plus haute ; ils ouvrirent la porte qui menait à la chambrette de Pétrouchka et à celle de son maître. Pétrouchka s'arrêta devant sa couche qui était fort basse, vu l'humidité du plafond : il se demandait comment être plus convenablement couché, puis il se coucha en travers du lit, de sorte que ses pieds reposaient sur le plancher. Séliphane, qui avait suivi sans y penser son compagnon, sans y penser aussi se coucha sur ce même lit, mais la tête appuyée sur le flanc du camarade, oubliant tout à fait qu'il ne devait pas du tout dormir là, mais dans la chambre commune des gens de l'auberge, ou même peut-être à l'écurie près de ses chevaux. Ils s'endormirent tout d'une haleine, mais en remplissant l'air d'un ronflement d'une épaisseur inouïe, et auquel leur maître, derrière six pouces de cloison, répondait par un fin sifflement nasal.

Bientôt tout mouvement fut suspendu autour d'eux, et l'auberge entière fut plongée dans un profond sommeil ; seulement, à une toute petite fenêtre, on apercevait encore la clarté d'une lumière ; là s'était arrêté l'avant-veille un voyageur du grade de lieutenant, grands amateurs de bottes, paraît-il, car il en avait commandé en toute hâte quatre paires, et depuis midi il ne cessait d'essayer une cinquième paire. Plusieurs fois il s'était

assis sur son lit pour ôter ces dernières bottes et se coucher, mais il n'en pouvait venir à bout d'aucune façon. Il est vrai que les bottes étaient admirables de forme et de couture. Il passa là des heures à lever le pied en l'air, puis à l'abaisser sur le plancher, puis à se le mettre sur le genou, le tiraillant des deux mains avec fureur ; il eut tout loisir d'admirer le talon, qui avait en effet très bonne façon. Une fâcheuse curiosité avait porté le voyageur à essayer les bottes de Tchitchikof, abandonnées pour une petite heure par Pétrouchka dans le haut de l'escalier.

CHANT VII

Le bal du gouverneur

Tchitchikof est l'unique objet de toutes les conversations ; il rêve bonnes fortunes. – Invitations. – Bal chez le gouverneur. – Nombreux amis dévoués. – Les dames font cercle autour de lui. – Il a reçu le matin un billet parfumé ; comment en deviner l'auteur ? – Apparition de la charmante jeune blonde qu'il avait vue lorsqu'il fuyait de chez Nozdref et gagnait le manoir de Sabakévitch. – C'est la fille du gouverneur. – Il se trouble. – Les dames le plaisantent. – Distrait, amoureux, sans espoir, il manque en un point léger aux convenances. – Tout le beau sexe se tourne contre lui. – On lui attribue des vers satiriques qui courent dans le bal. – Nozdref paraît ; il raille cruellement Tchitchikof sur ses achats d'âmes mortes. – On s'étonne même de ce mot ; bientôt la position n'est plus tenable, et il se retire avant la fin du souper. – Il veille plein de dépit dans sa chambre d'auberge. – Une autre ennemie vient d'arriver dans la ville. – Mme Korobotchka ; scrupules qu'elle a sur l'honnêteté de la vente qu'elle a faite au soi-disant marchand Tchitchikof.

Les acquisitions de Tchitchikof devinrent le sujet des entretiens du jour. Ce fut dans toute la ville matière à caquetage, à opinions débattues, à grandes dissertations sur la question de savoir si c'était en effet avantageux d'acheter des paysans d'une foule de villages différents, pour les coloniser ensemble dans des terres à défricher.

« Sans doute, c'est vrai ça, c'est incontestable, les terres, dans nos gouvernements méridionaux, sont bonnes et fertiles ;

mais que feront là, sans eau, les paysans de Tchitchikof ? Il va s'établir dans une contrée où il n'y a pas une seule rivière.

– Eh ! ce ne serait encore rien, non, Stépane Dimitrytch, ce ne serait encore rien ; on creuse des puits, on s'arrange ; mais le transport, le transport de ce monde... ho, ho, ho ! On sait en ce que c'est que le paysan : vous l'entraînez dan un pays nouveau ; il faut défricher, planter, labourer, et le malheureux n'a rien, ni chaumière, ni clos, ni ménage... il prendra la fuite, il se fabriquera de tels patins que vous ne retrouverez pas sa piste.

– Non, Alexis Ivanovitch, permettez, permettez ; à mon avis, non, ce paysan de Tchitchikof n'aura même pas l'idée de prendre la fuite. Le Russe est propre à tout et s'accommode de tout climat ; envoyez-le au Kamtchatka et donnez-lui des mitaines chaudes, il dansera sa danse en battant en se battant les flancs de ses deux bras pour se dégourdir, et, sa hache à la main, il se construira une chaumière en rondins et le reste.

– Mais, Ivan Grégoriévitch, tu perds de vue un point majeur : tu ne t'es pas demandé quels paysans emmène Tchitchikof ; tu as donc oublié que nos propriétaires ne vendent pas un homme qui travaille et qui a des mœurs, un homme de bon rapport ? je donne ma tête à couper que tout paysan acheté par Tchitchikof, si ce n'est pas un voleur et un ivrogne fieffé, est un fainéant et un récalcitrant.

– Très bien, accordé ; c'est vrai, personne ne sera assez fou pour vendre ses meilleurs hommes, et ceux de Tchitchikof, ne sont qu'une bande d'ivrognes ; mais il y a ici un petit point de morale à considérer : ce sont des vauriens et j'en suis sûr ; mais ces mêmes vauriens, dépaysés, désorientés, peuvent devenir, en peu de temps, d'excellents planteurs. Il y en a eu mille exemples ; on en cite même dans l'histoire.

– Jamais, jamais, dit le régisseur des fabriques de la couronne ; croyez-moi, cela ne peut jamais arriver ; car les paysans de Tchitchikof vont avoir deux puissants ennemis : le premier, la proximité des gouvernements de la Petite-Russie, où, comme chacun sait, le débit des spiritueux est libre ; et je vous jure bien qu'en moins de trois semaines on les verra du matin au soir tous ivres comme un seul homme. L'autre ennemi est l'habitude même de la vie vagabonde, qui aura été contractée ou fortifiée pendant la transmigration. Est-ce que Tchitchikof sera toujours là ? est-ce qu'il aura continuellement les yeux sur eux tous ? est-ce qu'il fera marcher tous du même pas ? est-ce qu'il saura les tenir dans des mitaines de hérisson, lui avec sa mine de Jean-fille ? là il ne peut se reposer sur un autre ; et il faut que lui-même, au besoin, court de tous côtés, donnant ferme à l'un en pleine mâchoire, à l'autre sur la nuque… S'il ne l'entend pas comme cela, je souhaite bonne chance à sa colonie.

– Pourquoi Tchitchikof irait-il lui-même avec eux et ferait-il largesse de coups de poing en personne, comme s'il ne pouvait pas trouver un intendant ?

– Un intendant ! les intendants sont tous des coquins.

– Coquins, oui, mais coquins parce que les maîtres ne s'occupent point de leurs faits et gestes. Que le maître s'entende un peu à la régie et qu'il se connaisse en hommes, il aura toujours un bon intendant. »

M. le régisseur dit là-dessus que, pour moins de cinq mille roubles par an, on ne trouvera pas un bon intendant. M. le président réplique qu'un bon intendant s'accommode très bien de trois mille roubles.

« À trois mille ! allez donc ! où trouverez-vous cette perle-là ? dans votre nez ?

– Pas dans mon nez ni dans le vôtre ; mais dans notre district ; tenez, Pëtre Pétrovitch Samoïlof ! voilà un homme comme il en faut un pour mener et installer les paysans de Tchitchikof. »

Beaucoup se mirent très sympathiquement à la place de Tchitchikof ; et la difficulté réelle de la transmigration d'une si énorme quantité de paysans leur inspirait une vive anxiété : ils commencèrent presque généralement à craindre une révolte, nécessairement fort dangereuse avec des gens si indisciplinés et si abrutis. Cependant le maître de police, qui avait observé jusque-là le silence, dit qu'une révolte n'était nullement à craindre, vu que partout sur leur chemin veillait l'autorité des chefs de la police rurale, des *capitanes isprovniks*, et que le capitane, sans même se déranger de sa personne, n'aurait qu'à envoyer sa vieille casquette, la seule vue de cette casquette ferait aussitôt marcher les paysans jusqu'à leur destination.

On respecta, de la part d'un fonctionnaire, ce langage gouvernemental, mais cela n'empêcha pas l'assistance de continuer sa délibération ; quelques-uns proposèrent des moyens de dompter cet esprit de révolte des paysans de Tchitchikof : il y en eut qui inclinèrent pour les rigueurs militaires d'une sorte d'état de siège ; d'autres se jetèrent dans l'extrême opposé ; notamment le directeur de la poste fit observer qu'à M. Tchitchikof incombaient des devoirs sacrés ; qu'il dépendait de lui d'être un bienfaiteur, un vrai père pour ces pauvres déshérités de la société, qu'il pouvait les initier dans une certaine mesure aux lumières de la civilisation, et là-dessus il fit un magnifique éloge des écoles à la Lancaster et des prodiges de l'enseignement mutuel.

C'est ainsi qu'on s'entretenait de notre héros, et quelques-uns s'enhardirent noblement jusqu'à lui communiquer leurs pensées ; l'un d'eux mit surtout une insistance remarquable pour ce qu'il ne manquât pas de solliciter du gouvernement une escorte de deux, ou trois bataillons, qui surveilleraient la mar-

che et séjourneraient au lieu même de la colonisation, au moins la première huitaine. Tchitchikof remercia avec effusion de cœur tous les donneurs de conseils, mais il refusa net celui de se faire convoyer par une troupe armée en guerre, alléguant que les âmes qu'il avait achetées étaient, en général, d'un caractère excellent, et qu'elles éprouvaient par elles-mêmes un désir instinctif de transmigration et de défrichement, ce qui écartait naturellement toute crainte de séditions.

Ces propos eurent, en définitive, toutes les heureuses conséquences que s'en devait promettre Tchitchikof, et, entre autres, le bruit qu'il n'était, quant à la fortune, ni plus ni moins que millionnaire. Les citadins en particulier l'avaient, même sans cette considération, pris en grande affection, mais, le sachant riche, riche à millions, ils l'aimèrent bien plus cordialement encore.

Au reste, hâtons-nous de le dire, c'étaient de fort bonnes gens, accoutumés à vivre en bonne intelligence ; leur ton était presque toujours amical, et leurs entretiens portaient l'irrécusable cachet de la plus douce bonhomie. « Mon bien cher Ilii Iliitch... Écoute donc, frère Antipater Zakharévitch... Allons, allons, tu mens, mon cher Fédor Grégoriévitch. » Puis le badinage ; ils faisaient précéder de deux ou trois mots allemands le nom du maître de poste, et l'appelaient *Sprechen zie deutch Ivan Andréevitch*, tout d'une haleine. En un mot, il y avait esprit de famille. Plusieurs étaient des gens instruits ; le président savait par cœur la *Ludmîla* de Joukovski, poème qui était encore en vogue, et il en disait habilement de bons passages, surtout celui qui commence ainsi : « Le bois sommeille, la colline dort. » Et comme il prononçait le mot *tcheou !* on voyait vraiment dormir la colline, et, pour plus d'effet à ce mot *tcheou*, il fermait par degrés les paupières.

Quant au directeur de la poste, il s'adonnait de préférence à la philosophie ; il lisait jusque bien avant dans la nuit les *Nuits*

d'Young et la *Clef des mystères de la nature* d'Eckartshausen, dont il faisait même de longs extraits, qu'il ne montra du reste à aucun profane ; cela ne l'empêchait pas d'être spirituel, plaisant, fleuri, et d'aimer, comme il disait lui-même, à saupoudrer le discours. Et, en effet, il saupoudrait son langage d'une quantité de parasites tels que : « Mon cher monsieur ; un ou une quelconque ; vous savez, vous me comprenez ; tout cela s'explique ; vous pouvez vous représenter ; généralement parlant ; révérence parler ; en quelque façon, » et cent autres mots de cette plantureuse famille, dont il prodiguait les trésors. Il entrelardait, saupoudrait, assaisonnait aussi ses discours, disons plutôt qu'il les accompagnait, avec assez d'adresse, d'un certain clignotement de l'œil gauche, qui donnait une expression très sarcastique à ses moindres malices. Les autres n'étaient pas non plus des esprits tout à fait incultes : tel avait lu *Karamzine*, tel autre les *Nouvelles de Moscou*, et tel autre, après cela, n'a rien lu du tout, et tel autre enfin est ce qu'on appelle *teoureouk*, un homme qu'il faut soulever du pied pour le bien voir, ou un *baïbak*, c'est-à-dire un homme qui, ayant passé sa vie couché sur le flanc et ne s'étant relevé de là pour personne au monde, ne vaut pas même qu'on le soulève du pied.

Comme gens de bonne mine, rien à dire ; pas un, à s'en rapporter à leur extérieur, n'avait, Dieu merci ! l'air de se mourir de consomption ou de phtisie. Tous étaient même si bien conditionnés que les femmes, dans leurs épanchements familiers entre elles, les désignaient sous les divers noms de grosse citrouille, de gros boulot, grosse boule, gros bouffi, gros kiki, gros joujou, gros joufflu, etc., etc. Mais, en général, c'était un monde bon, adonné à l'hospitalité, et l'homme qu'ils recevaient et qui avait tâté de leur pain et de leur sel, ou qui avait une fois fait un whist avec eux, semblait être devenu de la famille, à plus forte raison Tchitchikof, qui, par ses douces qualités et ses douces manières, avait mieux que tout autre le secret de leur plaire. Il leur avait tellement agréé qu'il ne voyait plus quel moyen il emploierait pour leur échapper ; il n'entendait de tous côtés que

ces mots : « Ah ! Pàvel Ivanovitch, vous nous accorderez encore une semaine ou deux... eh bien, une semaine... » Bref, les hommes le portaient sur leurs bras.

Mais ce qui confond d'étonnement, c'est que les dames, toutes unanimement, avaient à son endroit un tendre encore plus remarquable ; il leur avait fait, dès le principe, une profonde impression. Pour expliquer ce phénomène, il faudrait dire une foule de choses de ces dames et de leur société, décrire, comme on dit, en vives couleurs, les particularités de ces âmes vives ; mais c'est pour l'auteur une rude besogne. D'une part, il est arrêté par sa vénération pour les épouses des hauts dignitaires de l'endroit, et, d'une autre : c'est que... c'est tout bonnement que... c'est bien difficile.

Les dames de la ville de N... Non, vraiment, je ne peux pas... j'ai peur ! Dans les dames de la ville de N... ce qu'il y a de plus frappant, c'est... voyez-vous ? impossible ; la plume ne parvient pas à marcher, c'est comme s'il y était suspendu une livre de plomb. Allons, il est évident qu'il faut laisser le soin de les caractériser à qui possède des couleurs mieux broyées et qui en tient une plus grande quantité sur sa palette ; nous ne pourrons donc les peindre que de profil, en buste, et cela même en simple esquisse.

Les dames de la ville de N... étaient, avant tout, *présentables ;* ça, c'est vrai qu'elles savaient se présenter, et il est peu de villes où les dames se présentent mieux. Pour la tenue, le ton, l'observation de l'étiquette, des plus délicates bienséances, et des raffinements même de la mode dans leur toilette, elles auraient pu être consultées par leurs sœurs de Moscou et de Pétersbourg. Habillées avec goût, elles se promenaient dans la ville en calèche, et selon la mode la plus récente, ayant derrière elles, debout, un grand laquais galonné d'or sur toutes les coutures. Leur carte de visite était assez souvent écrite à la main sur un deux de trèfle ou un roi de carreau ; mais la carte de visite était

de rigueur, et on faisait respecter sa carte. Deux dames, grandes amies et même parentes, se sont tout à fait brouillées à l'occasion de ce que l'une, en rendant visite à l'autre, vit sur une console une de ses cartes de visite couverte de chiffres au crayon. Quelque tracas que se soient donné après cela les maris, les parents et les alliés, on dut reconnaître que, si tout au monde se fait ou se répare, on ne rapproche plus deux dames qui se sont brouillées pour une visite ou un échange de cartes manqué ou pour une carte de visite employée à un compte de ménage. C'est ainsi que les deux dames restèrent irréconciliables au su et au vu de toute la haute société. Il y avait, au sujet du pas et de la préséance, non moins de scènes violentes, qui inspiraient parfois aux maris mêmes de fières idées chevaleresques dans leur intervention presque inévitable en pareil cas.

Cela n'amenait sans doute aucun duel entre eux ; tous appartenaient au civil de tout point ; mais, en revanche, l'un cherchait dès lors tous les moyens de vilipender l'autre, ce qui, on s'en doute, est cent fois pis qu'un duel quel qu'il soit et qu'on l'imagine.

Dans leurs mœurs, les dames de la ville de N... se montraient en un instant animées d'un noble mécontentement contre tout vice et tout scandale, et châtiaient sans merci les moindres faiblesses. Mais si parmi elles il se passait d'aventure quelque petit *micmac*, c'était tenu assez longtemps secret, comme si de rien n'en était ; les apparences étaient sauvées, et le mari était préparé de si bonne sorte que, s'il venait à voir ou à entendre, il répondait, à toute question posée là-dessus, un peu sèchement, et parfois ajoutait ce sage proverbe : À qui cela donne-t-il des éblouissements que la commère cause avec son compère ? » Il est à propos de dire aussi que les dames de la ville de N... se distinguaient, comme beaucoup de dames de Saint-Pétersbourg, par une discrétion et un rigorisme extraordinaires dans l'emploi des mots et des expressions. Pour rien au monde elles n'auraient dit : « Je me suis mouchée, j'ai sué, j'ai cra-

ché ; » elles disaient : « Je me suis essuyé le nez, le front, la bouche. » Jamais elles n'auraient commis l'incongruité de dire : « Ces assiettes, ces verres ou ces chandeliers puent, » ni même, en employant un équivalent de puer, par exemple : « ne sentent pas l'essence de rose... » Non, elles disaient : « Voici des assiettes, des verres, *qui ne se conduisent pas bien*, » ou à l'avenant.

Pour ennoblir de leur mieux notre bonne langue russe, elles rejetaient du discours plus de la moitié des mots de nos dictionnaires ; aussi leur fallait-il continuellement recourir au français, parce que, selon elles, en français, on pouvait, sans inconvénient, se permettre ces mots proscrits du russe et même s'en permettre de beaucoup plus gros.

Voilà ce qu'on peut dire des dames de la ville de N... en ne tenant compte que des surfaces ; si l'on y regarde plus avant, sans doute on y verra bien d'autres choses ; mais il est très dangereux d'approfondir les cœurs des dames ; nous nous en tiendrons donc à cette superficie.

Jusque-là les dames avaient peu parlé de Tchitchikof, si ce n'est pour rendre justice à l'incontestable agrément de ses manières ; mais, depuis qu'il passait pour millionnaire, elles découvrirent en lui des qualités plus estimables. Ce n'était pas que ces dames fussent intéressées ; la cause de ce qu'elles éprouvaient était tout entière dans le mot *millionnaire ;* je ne dis point le millionnaire en personne, je dis le mot de *millionnaire*. À part tout sac de belles impériales d'or et tout portefeuille rembourré de bonnes assignations de la Banque, il y a dans le seul son du mot de *millionnaire* un certain je ne sais quoi qui agit sur l'homme de rien, sur l'homme de peu, sur l'homme de bien, bref sur tout homme, sur toute femme et même sur tout enfant. Le millionnaire a le singulier privilège de voir un genre particulier de bassesse, de bassesse désintéressée, de bassesse naïve, de bassesse sans but, sans arrière-pensée. Beaucoup savent parfaitement qu'ils ne recevront de lui aucun avantage,

qu'ils n'ont aucun droit de prétendre ni d'attendre ; ce qui ne les empêche pas d'accourir au-devant de lui, de composer leur maintien, de grimacer leur plus gracieux sourire, de lui tirer de loin leur chapeau, et de tâcher d'être invités au dîner où ils savent qu'on possédera le millionnaire.

Nous n'oserions dire que les dames de la localité eussent plus particulièrement que d'autres cette disposition basse, mais le fait est que dans beaucoup de maisons on les surprit à parler beaucoup du millionnaire ; elles disaient que, sans être de la première beauté, il était ce que doit être un homme, et qu'un peu plus gros ou un peu plus grand, il serait moins bien. À sa rotondité si convenable on opposa la taille élancée d'un autre monsieur qui avait passé pour bien fait de sa personne, et que maintenant on traitait de cure-dent et de grande flûte. Ces dames, sans s'être consultées ajoutèrent à leur toilette divers ornements ; elles éprouvèrent un tel besoin d'exercice que le bazar devint un lieu de promenades quotidiennes ; il y eut foule et presse sous les arcades, et alentour on avait peine à se faire jour entre les voitures. Les marchands furent étonnés et charmés de voir que des pièces d'étoffe qu'ils avaient achetées aux grandes foires et dont, à raison de leur prix élevé, ils n'espéraient se défaire qu'à la longue, prirent tout à coup faveur et furent enlevées en peu de jours. À l'église, pendant la messe, une dame fut remarquée ayant à sa robe de si amples falbalas que le commissaire du quartier, ému d'admiration, écarta la foule des fidèles, et fit reculer les petites gens jusque sous le porche, pour qu'on ne pût pas faner une si fraîche et si riche toilette.

Une si charmante attention du beau sexe à son endroit ne pouvait échapper entièrement à l'esprit observateur de Tchitchikof. Un jour, en rentrant chez lui, il trouva sur la table de sa chambre un élégant billet ; qui l'avait apporté, comment il était arrivé là, notre héros n'en put rien savoir. Ce billet était toute une épître et commençait ainsi : « Je n'y puis résister, il faut que j'écrive. » La suite disait qu'il est parfois entre les âmes une se-

crète sympathie ; et cette grande vérité était mise en évidence par l'addition d'une vingtaine de points expressifs. Puis défilaient d'autres pensées d'une si remarquable justesse, que nous croyons devoir en transcrire au moins quelques-unes : « Qu'est ce que notre vie ? un val tapissé d'ortie et d'absinthe. Qu'est-ce que le monde ? un ramas de gens qui se font une étude d'étouffer l'innocente voix du cœur. » Plus loin, celle qui écrit dit qu'elle arrose de ses larmes, jusqu'à ce jour, certaines lignes tracées par feu sa tendre mère, morte il y a vingt-cinq ans. Ensuite Tchitchikof est sollicité de quitter à jamais les villes, ces étroites enceintes où l'on étouffe faute d'air et d'espace, et de gagner les solitudes du steppe. La troisième et dernière page était une sorte du long cri d'angoisse, terminé sous la forme d'un quatrain poétique que voici :

Deux tourtereaux te montreront

Non moi, mais ma cendre glacée ;

Leurs roucoulements te diront :

« Elle mourut, noyant de larmes *ses pensées*. »

Tout cela était assez dans l'esprit, le ton et le style du temps ; la lettre ne portait aucune signature ni aucune date ; seulement il était dit en *post-scriptum* : « Je verrai si ton cœur te découvrira celle qui a tracé ces lignes, si conformes à l'état de son âme ; demain elle sera au bal du gouverneur. »

Tchitchikof ne prit point la chose avec indifférence ; il y a dans le fait de l'anonyme et du mystère, un tel attrait pour la curiosité, qu'il relut une seconde et une troisième fois cette épître et finit par dire, se parlant à lui-même : « Je serais vraiment fort aise de savoir quelle femme a pu m'écrire cela ! » Bref, la chose devenait sérieuse et il y pensa plus d'une heure ; à la fin il écarta les bras, inclina la tête et dit : « C'est, ma foi, très joli-

ment tourné, et quelle écriture déliée ! » Puis l'épître fut, bien entendu, délicatement pliée et déposée dans la cassette, entre je ne sais quelle affiche de spectacle et un billet d'invitation à une noce, qui depuis sept ans n'avait pas changé de place. Quelques moments après, on lui apporta une invitation de bal de la part du gouverneur. Un bal chez le gouverneur est chose tout ordinaire. Le gouverneur est le personnage aux grands bals ; il est à peine installé qu'il doit tout régler chez lui pour la panse et la danse, sinon, où est l'apparence qu'il obtienne l'amour et le respect de la noblesse !

Tout projet et toute affaire furent à l'instant ajournés, écartés comme inopportuns, tout dans la ville et le district prit une même direction, un même point de vue : le bal officiel ; et il y avait, cette fois, bien des causes à cette convergence identique de pensées. Aussi peut-on dire que, depuis l'origine même des sociétés tant soit peu habillées, il ne fut nulle part consacré une aussi large part de temps aux toilettes. Un fait certain, c'est que, le grand jour venu, les dîners de famille furent expédiés en moins de rien et que chacun courut au miroir, à la psyché, consacrer une bonne heure au seul examen de son visage ; on composa sa physionomie, on chercha l'expression la plus avantageuse, on la corrigea et on la refit cent fois.

Tchitchikof prit également ses dispositions ; il hésita longtemps entre un air grave et doux avec sourire, et un air grave et calme, le sourire tenu en réserve ; il fit à la glace de sa chambre diverses sortes de salut accompagnés de paroles peu intelligibles, mais françaises d'intention, d'intention seulement : car, il faut bien se résoudre à l'avouer, notre héros ne savait pas le français. Il se fit à lui-même quelques petites surprises, d'imperceptibles mouvements des sourcils, des lèvres, du fin bout de la langue. Eh ! que ne fait-on pas, en pareille occasion, quand on est bien de sa personne, qu'on se trouve seul devant la glace, et qu'il n'y a de fente indiscrète ni dans la porte, ni dans la cloison ? Cette dernière considération lui permit de dire avec

confiance, en se tapotant le menton : « Que dites-vous, belle dame, de ce petit museau-là ? » Et il procéda à sa toilette, œuvre qu'il accomplit seul et avec une charmante animation ; tout en boutonnant ses bretelles et formant d'un doigt délicat le nœud de sa cravate, il marchait sans hâte dans la chambre et saluait avec grâce, puis, content d'être fixé sur ces exercices il fit, sans avoir jamais dansé, et comme cela, d'inspiration, un entrechat suffisamment accusé ; seulement la commode s'en émut et la brosse tomba à ses pieds. Il se releva sans accident et sortit radieux.

Tchitchikof fit son entrée au bal du gouverneur d'une manière aussi modeste que pleine de convenance, ce qui ne l'empêcha pas de produire un effet remarquable. Tout ce qu'il y avait de monde dans la première pièce se trouva tourné vers lui en un moment sur son passage : l'un des cartes à la main ; l'autre, interrompant un récit très écouté sur ces mots de moins en moins articulés : « À quoi le tribunal du canton répondit... » L'orateur, oubliant de dire ce que répondit le tribunal, déjà faisait courbette sur courbette à notre héros, et s'écriait de sa voix la plus douce : « Pàvel Ivanovitch ! Ah ! mon Dieu ! Pàvel Ivanovitch ! Ce cher Pàvel Ivanovitch ! Très estimable Pàvel Ivanovitch ! Ah ! ma petite âme, Pàvel Ivanovitch ! Vous voici donc, Pàvel Ivanovitch ! Messieurs, c'est notre Pàvel Ivanovitch ! Souffrez que je vous embrasse, Pàvel Ivanovitch ! Cent baisers, mille tendres baisers à l'excellent Pàvel Ivanovitch ! » Et Tchitchikof se sentit pressé successivement par cinq ou six personnes à la fois. Il n'était pas quitte de l'accolade du président, qu'il se sentait dans les bras du maître de police ; celui-ci le livra à l'inspecteur du conseil de médecine, qui le repassa généreusement au fermier des eaux-de-vie, celui-ci à l'architecte de la ville...

Le gouverneur qui, dans la grande salle, se tenait debout devant un demi-cercle de dames, une devise de bonbon dans la main droite, un king-charles sur le bras gauche, se retourna, aperçut Pàvel Ivanovitch, jeta à la hâte la devise qui tourbillon-

na jusque sur le sein d'une vénérable matrone, et le carlin qui hurla piteusement en cherchant un refuge sous la banquette. Bref, Tchitchikof arriva au cœur de cette nombreuse assemblée, comme une bonne et joyeuse nouvelle. Il n'y eut pas un visage qui ne portât ou l'expression franche du contentement, ou le reflet de la satisfaction générale. C'était comme ce bonheur qu'on voit éclater dans les traits de tous les fonctionnaires d'une localité réunis par ordre et avec ordre, à l'arrivée d'un chef dispensateur des faveurs et des grâces. On sait qu'en pareil cas, la première émotion calmée, et s'ils ont remarqué que la disposition du personnage est plutôt favorable que fâcheuse et surtout s'il a daigné prononcer un mot plaisant, spirituel ou non, mais accompagné d'un gracieux et jovial sourire, tous ceux qui se trouvent les plus proches répondent à ce sourire par un rire contenu ; à distance on rit plus haut et de bon cœur sans avoir presque rien entendu, et ceux qui sont dans les coins, dans les baies des portes, se contiennent avec peine ; parfois un membre tout à fait inférieur de l'édilité, un homme qui, de sa vie entière, n'a ri et n'a montré au bon peuple que son poing fermé, reflète lui-même sur son front, d'après les invariables lois de la réfraction, une ombre étrange de l'hilarité générale, un sourire assez semblable à un pressant besoin d'éternuer.

Notre héros répondit à tous et à chacun et se sentit tout allègre ; il saluait à droite et à gauche en se penchant un peu du côté droit, selon son habitude, mais avec tant d'aisance que tout ce beau monde en fut charmé. Les dames, à leur tour, l'environnèrent comme d'une éclatante et fraîche guirlande mobile, exhalant les plus aimables senteurs : la rose, le jasmin, la violette, le réséda, la fleur d'oranger. Tchitchikof, quoique injecté lui-même d'eau de Cologne, savoura de toute la délicatesse de son flair l'exquise émanation des unes et des autres. Toutes, quant aux couleurs, avaient déployé un goût non moins exquis : mousselines, satins, barèges, ce n'étaient que tissus d'une finesse extraordinaire et de nuances pâles, en grande vogue alors, et dont les noms nous échappent aujourd'hui. Il va sans dire que

les rubans onduleux et les fleurs artificielles tranchaient sur ces moelleux tissus dans le désordre le plus pittoresque et le plus ingénieusement ordonné. Un très léger ornement de tête, placé sur les deux tempes, semblait chuchoter à l'oreille de la beauté : « Je m'envolerais, si je n'étais pas trop faible pour t'envoler avec moi. »

Les tailles étaient fermes et agréables au regard, mais extrêmement serrées, car il est vrai de dire qu'en général les dames de N... étaient rondelettes ; mais elles se laçaient si vaillamment, et savaient, avec cela, garder tant de souplesse, qu'au bal, du moins, pas une n'accusait le moindre embonpoint. Tout, chez elles, avait été médité et calculé avec une incroyable prévoyance : la gorge et les épaules étaient découvertes, oui, mais comme il convient, et jamais une ligne au-delà ; chacune avait pu consentir à gratifier la société de la vue de ses trésors, mais dans la juste mesure passé laquelle, selon sa conviction, ils pouvaient en un moment causer la perte d'un homme : tout ce qu'elles en cachaient était couvert par un bon goût parfait ; c'était ou une aérienne cravate de ruban autour du cou, ou une sinueuse de créneaux en fine batiste qui s'élançait de la robe sous le nom, je crois, de *modesties*. Je ne voudrais pas dire que ces modesties investissaient comme d'une forteresse justement ce qui ne pouvait point scandaliser à l'excès le prochain ; mais enfin il y avait mystère, et la nature de l'homme est telle que le mystère l'attire et le séduit.

Ces dames avaient toutes des gants qui, sans atteindre les manches, remontaient un peu au-dessus du coude, laissant découverte cette partie du bras qui est si appétissante et qui, chez la plupart, était d'une rotondité, d'une plénitude et d'une fraîcheur admirables. Quelques-unes avaient eu la pruderie de vouloir faire remonter trop haut ces chefs-d'œuvre de la ganterie à la mode ; elles n'y avaient gagné que de fâcheuses déchirures, effet naturel du trop-plein. En somme, dans ce cercle enchanté, il semblait qu'il fût écrit dans tous les regards : « Ce n'est pas ici

un chef-lieu de gouvernement russe, c'est la capitale que je vois ; nous sommes en plein Paris ! » Seulement, il est vrai, çà et là faisait tache un bonnet incroyable ; on crut même apercevoir un moment, sur une tête de femme sexagénaire, un béret orange surmonté d'une plume de paon et là-dessous, d'un côté et de l'autre, quatre longs pendentifs de cheveux blonds... une fantaisie, un goût dépravé ; que dire à cela ? Une ville de province où ne perceraient pas, sur différents points, de pareilles anomalies, ne serait plus une ville de province.

Tchitchikof, promenant son regard émerveillé sur ces dames, pensait : « Çà, il faut que je devine qui m'a écrit la missive de ce matin. » Et il avance le visage ; mais aussitôt défile, juste sous son nez, un tourbillon rapide de coudes, de basques d'habits, de manches de gaze, de rubans, de marabouts, de ceintures, de chemisettes et de robes parfumées. C'était une galopade lancée à fond de train, et où se signalait la femme du maître de police, le capitane ispravnik, une dame à plumes bleu azur, le prince géorgien Tchiphaïhilidzëf, un employé du ministère en passage, un homme en place de Moscou, un Français du nom de Coucou, un M. Perhounovski, un M. Béréhendovsky, et de proche en proche tout se leva, galopa, tournoya, tourbillonna.

« Bravo ! se dit en lui-même Tchitchikof revenu d'un instant d'ahurissement, voilà, je l'espère, un gouvernement bien lancé ! » Et, quand les dames eurent pris place autour de la salle, il sortit sans précipitation de l'endroit où il s'était réfugié, et procéda à son projet de voir s'il ne reconnaîtrait pas, au regard ou au jeu de la physionomie, la romanesque personne qui lui avait écrit ; mais il y perdit son temps. Ce n'étaient partout que physionomies fines, fines, fines... indéchiffrables, autant que l'épître était claire, lisible et correcte en tout point. « Non, dit-il, ce sont des êtres... des êtres à part... tout à fait à part... Allez donc un peu essayer de saisir, d'expliquer, d'examiner à la loupe, le quart de ce qui passe d'idées sur leur front en un quart

d'heure ; je le donne aux plus habiles. Leurs yeux seuls sont déjà un domaine tel, que, si une fois vous y pénétrez par un endroit ouvert devant vous, c'en est fait de vous ; il n'y a pas de crochet assez fort qui puisse jamais vous retirer de là. Voyons, essayez, par exemple, de définir cet éclat velouté, moite, sucré, qu'elles ont dans le regard ; puis il y en a de langoureux, de tendres, de voluptueux ; il y en a qui attirent, qui provoquent, qui bravent ; il y en a qui vous attendrissent, vous remuent à vous rendre fou, et si votre cœur s'y laisse prendre un instant, vous pouvez bien dire adieu à toute votre âme. Au fait, pourquoi tant tourner autour du mot ? les femmes sont *la moitié galante* du genre humain, voilà tout. »

Pardon ! il me semble qu'il vient de tomber des lèvres de mon héros un mot regrettable et un de ces propos de la rue qui sont peu de mise au salon, Que faire ? Telle est en Russie la triste nécessité de la position du poète qui veut être vrai. Au reste, si un mot de la rue vient effrontément s'épanouir dans le poème, c'est aux lecteurs qu'il faut s'en prendre, et principalement aux lecteurs du grand monde. De la bouche de ceux-ci n'attendez pas un seul mot russe convenablement dit ; mais ils vous parleront français, allemand, anglais, tant qu'il vous plaira, et même fort au delà ; ils le feront non seulement avec entrain et abondance, mais ils pousseront l'exactitude de la prononciation jusqu'à faire marronner et grasseyer leur français, jusqu'à faire siffloter leur anglais à la manière du pinson, en donnant même à leur figure quelque chose de l'air du pinson ou du merle, et plus encore, en se moquant de celui qui ne sait pas se donner cette figure de pinson. Seulement ils se garderont de tout ce qui leur donnerait un air tant soit peu russe, et leur plus bel élan de patriotisme extérieur ne va guère qu'à se faire bâtir quelquefois dans leur domaine une maison à façade de chaumière russe, en exagérant le luxe des dentelures. Ainsi sont faits nos lecteurs du grand monde et tous ceux qui aspirent à en être. Et voyez, quelle délicatesse ! quelles exigences ! Ils veulent que le langage national tombe spontanément en leur faveur du haut des nues tout

épuré, tout élégant, tout parfumé d'euphémisme, et se pose ainsi sur le bout de leur langue, de sorte qu'ils n'aient plus qu'à ouvrir la bouche pour épancher les trésors de beau parler. Sans doute le beau sexe est fort peu déchiffrable, mais l'esprit des lecteurs, en Russie, est tout à fait lettre close.

Tchitchikof, sans s'arrêter à la thèse générale, revint d'autant plus préoccupé à la question spéciale de la dame qui avait pu lui écrire l'épître du matin. Il plongea des regards plus vifs et plus profonds, et vit que de leur part les regards du sexe étaient si prompts à décocher les traits du doux martyre sur son pauvre cœur, qu'il se boutonna jusqu'au menton, en se disant : « Allons, il y a mêlée, je ne devinerai pas ! » Cela, au reste, ne diminua en rien l'excellente disposition d'humeur où il se trouvait. Il échangea avec assez de bonheur des propos gracieux avec plusieurs dames, les accostant avec un vague et moelleux piétinement comme ont coutume de faire les petits vieillards damerets qui trottinent gaillardement autour des plus belles femmes, malgré la cambrure pénible, je suppose, d'un pied fin descendant de talons hauts de trois pouces. Pàvel Ivanovitch, après s'être incliné cent fois à droite et à gauche, avait à tous coups retiré le pied droit en arrière en forme de petite queue de canard, puis ramené ce pied en avant sous la forme d'une virgule.

Tout ce manège réussit à notre héros, et les dames étaient enchantées ; elles découvraient en lui une infinité d'agréments, et allaient même jusqu'à lui trouver un air très bien, un air assuré, un air brave, un air martial ; elles ne pouvaient, certes, mieux caractériser leur admiration qu'en le gratifiant d'une tournure *militaire*. Elles en vinrent aux querelles, non par dissentiment, mais au contraire par identité de sentiment à son égard : ayant presque toutes en même temps remarqué qu'il s'arrêtait de préférence près des portes, plusieurs, en lui voyant prendre cette direction, se précipitèrent à la fois sur les chaises placées à proximité, et les deux ou trois qui eurent le bonheur d'accaparer les sièges vacants entendirent des paroles bien du-

res pleuvoir de la bouche de leurs compagnes, à qui tout à coup ce comble d'effronterie inspirait une vive indignation.

Tchitchikof était si occupé de cet essaim de femmes, ou plutôt ces dames l'occupèrent et le circonvinrent tellement, lui parlant en fines et ingénieuses allégories, qu'il tâchait de deviner toutes pour répondre à toutes, à la sueur de son front, qu'il en perdit de vue ce devoir des convenances qui prescrit d'aller tout d'abord se présenter à la dame de la maison. Il ne s'en souvint qu'en entendant la voix de Mme la gouvernante elle même qui était devant lui depuis quelques minutes. Celle-ci, d'un ton mi-parti de bonne grâce et d'aimable reproche, lui dit en balançant narquoisement la tête : « Ah ! Pàvel Ivanovitch, voilà donc comme vous êtes !... » Je ne saurais vous rapporter en propres termes tout ce que dit la dame, mais c'était fort gracieux, fort délicat, comme tout ce que font dire à leurs personnages les romans et nouvelles de nos écrivains ; qui, dans leurs fréquentes peintures des salons, se montrent si parfaitement instruits des manières et du langage du vrai bon ton, qu'après eux il faut tirer l'échelle. Notre héros allait répondre, et il y a apparence que sa réponse n'eût pas été plus mauvaise que celles qui, dans les récits à la mode, sont mises dans la bouche des Zvonski, des Linski, des Lidinn, des Greminn[83] et d'autres jeunes et beaux militaires, quand, ayant levé les yeux au hasard, il s'arrêta comme frappé d'éblouissement et de stupeur.

La maîtresse de la maison n'était pas seule devant lui : elle tenait par la main une jeune personne de seize ans, aux cheveux blonds, au teint frais, à la taille fine et souple, aux traits réguliers, au gracieux petit menton à fossette terminant le plus charmant ovale d'un chaste visage, que le peintre ou le sculpteur aurait pris avec bonheur pour modèle de sa madone, et tel que nous en voyons bien rarement en Russie, où tout aime à se montrer large, tout, dis-je, pieds, lèvres, visages, comme mon-

[83] Personnages de romans à la mode de 1835 à 1845.

tagnes, vallées, bois et solitudes. Cette jeune personne était précisément cette même ravissante blonde qu'il avait rencontrée sur son chemin, lorsqu'il s'enfuyait éperdu de chez Nozdref, et que, par la sottise des cochers, les deux équipages s'étaient accrochés et les harnais étrangement mêlés au point que l'oncle Miliaï et l'oncle Miniaï avaient eu bien de la peine à séparer les attelages.

Tchitchikof fut tellement troublé, qu'il ne sut pas dire deux phrases raisonnables, et qu'il marmotta en outre des paroles que n'eussent certainement pas dites les Gremine, les Zvonski, ni les Lidine de nos ingénieux romanciers et conteurs à la mode.

« Vous ne connaissiez pas encore ma fille ? Mais en effet, où l'auriez-vous vue, puisqu'elle est depuis peu dans le pays étant des dernières sorties de l'institut ?

– Je dois au hasard, le bonheur d'avoir vu mademoiselle, il y a peu de jours... » essaya de répondre Tchitchikof ; tel est du moins le sens de ce qu'il voulait dire. La dame se hâta d'ajouter encore deux ou trois paroles par manière d'acquit, et elle passa avec sa fille à d'autres personnes qui étaient plus en possession d'elles-mêmes.

Notre héros demeura immobile. Nous nous figurons un homme qui est sorti résolu à faire un beau tour de promenade et à bien voir une foule d'objets qu'il n'avait encore fait qu'entrevoir, et qui tout à coup s'arrêta, se souvenant que la hâte qu'il a mise à franchir le seuil de sa porte lui a fait oublier sur sa toilette, bagues, montre, bourse et lorgnon ; on sait qu'en pareil cas, il ne se peut rien de plus sot que la figure que fait cet homme ; en un clin d'œil l'expression du calme a disparu de ses traits ; il cherche sur lui ce qu'il a et ce qu'il n'a pas, il regarde ses gants, sa canne, il tâte ses basques et tire sans besoin son mouchoir de sa poche, et il s'étonne d'avoir pu encore oublier tant d'objets ; dans sa stupeur, il regarde sans la voir la foule qui

le devance, les voitures qui courent et se croisent, les shakos et les baïonnettes du régiment qui passe, l'oisif qui se retourne pour interroger son attitude.

C'est ainsi que Tchitchikof, absorbé par sa préoccupation, devint en un instant étranger à tout ce qui s'agitait autour de lui. Cependant les lèvres parfumées des dames faisaient résonner à ses oreilles une infinité de fines questions mêlées de paroles aimables à son adresse. L'une d'elles disait : « Nous serait-il permis, à nous autres pauvres habitantes de la terre, de savoir par grâce et bonté ce que vous avez aperçu là-haut dans votre ciel ? » Une autre : « Quelles régions fortunées habite en ce moment la pensée de M. Tchitchikof ? » Une troisième : « Oh ! que je voudrais savoir quelle est l'heureuse mortelle qui vous cause une si douce rêverie ? » Une quatrième : « M. Tchitchikof, mesdames, est à peindre comme cela ; et dire qu'il n'y a pas ici un artiste ! »

Pàvel Ivanovitch ne voyait rien, n'entendait rien, et les plus charmants propos demeuraient sans nul effet. Nous devons dire qu'il fut même impoli au point de changer deux ou trois fois de place, désirant voir de quel côté s'étaient dirigées la dame et sa fille. Mais les belles questionneuses n'étaient point disposées à quitter ainsi la partie, et chacune dans son for intérieur avait dessein de faire jouer tous les ressorts imaginables, d'employer tous les moyens par lesquels elles se flattaient d'avoir prise sur les cœurs. Chez quelques dames (notez bien que je ne dis pas chez toutes), on trouve, en les observant bien, cette petite faiblesse que, si elles ont une fois découvert en soi-même quelque chose de particulièrement bien fait, front, bouche, bras ou épaules, n'importe, elles s'imaginent que, nécessairement, c'est cette partie de leur personne qui frappe d'abord tous les regards, et que tous les regardants à la fois se chuchotent aussitôt à demi-voix : « Voyez, voyez ; que celle-ci a un joli nez grec ! » ou : « Ah ! quel front pur ! » Celle qui a de belles épaules se tient pour bien assurée que tous les jeunes gens vont en être émer-

veillés, et qu'ils ne manqueront pas de dire en passant derrière elle : « Voilà des épaules d'une beauté exquise ! » Et ils ne feront guère attention ni aux dents, ni aux yeux, ni au front, ni aux lèvres, ni à la chevelure, sinon pour mieux s'assurer de reconnaître entre toutes la demoiselle aux belles épaules. C'est ainsi que pensent quelques dames. Chacune s'était bien promis d'être charmante, de déployer toutes ses grâces dans la danse et de mettre en pleine lumière ce qu'elle avait de mieux dans sa personne.

La femme du directeur de la poste, en valsant, penchait la tête de côté avec tant de langueur, qu'elle faisait visiblement une impression très sympathique sur l'assemblée. Une dame très aimable, qui n'avait point l'intention de danser, car elle avait depuis quelques jours au pied droit ce qu'elle appelait une petite *incommodité* grosse à peine comme le tiers d'une lentille, si bien qu'elle était venue en bottines de velours de coton, ne put cependant tenir en place, et fit plus amoureusement encore plusieurs tours de salon, malgré l'inélégance de sa chaussure, pour que la belle aux airs penchés perdît l'envie de s'en faire trop accroire.

Ce manège fut remarqué de tout le monde, excepté de Tchitchikof, qui ne s'aperçut même pas que sans cesse il se reformait un cercle autour de lui ; il s'éleva cent fois sur la pointe des pieds, pour tâcher de voir par-dessus toutes ces têtes de femmes où pouvait se trouver l'intéressante blonde, puis, se baissant un peu pour regarder à travers une houle de belles épaules nues, il eut enfin la joie d'apercevoir celle qu'il cherchait assise à côté de sa mère, que signalait le balancement d'un large marabout surmontant un turban de barège blanc à l'orientale. Il eut l'air de vouloir les prendre d'assaut ; la foule en ce moment le poussait-elle par derrière ou était-il entraîné en avant par je ne sais quel ferment printanier ? ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il marcha résolument. Le fermier des eaux-de-vie éprouva un tel choc, qu'il se retint à peine sur un pied ; sa chute eût certaine-

ment causé celle de cinq ou six autres personnes ; le directeur de la poste gagna le large bien à propos par un mouvement instinctif, et, se retournant aussitôt, il regarda Tchitchikof avec un étonnement associé à beaucoup d'ironie ; notre héros ne regardait ni à droite ni à gauche, mais il voyait au loin sa belle blonde qui venait de s'ajuster un de ces gants mitaines qui couvrent l'avant-bras et le coude.

Cependant la jeune personne ne devait pas danser, quoique probablement elle en mourût d'envie. Mais à trois pas d'elle, quatre couples dévidaient une mazourque ; leurs kablouks[84] battaient à plaisir le parquet, et un capitaine de la ligne s'évertuait du cœur et du corps, des pieds et des bras, improvisant des poses impossibles, inimaginables. Tchitchikof se glissa en louvoyant avec un bonheur inouï le long de ce pétulant quadrille, et gagna, sans recevoir le moindre coup de pied, l'endroit où se trouvaient Mme la gouvernante et sa fille ; mais tout à coup son pas devint timide, sa pose, son regard, tout parut interdit, hésitant, presque gauche.

Nous n'oserions assurer que notre héros fût décidément amoureux ; car, à vrai dire, nous doutons que cette sorte de cavaliers qui, chargés d'embonpoint, ont cessé d'être sveltes et agiles, soient jamais sujets aux tyrannies de l'amour ; et pourtant il y avait là quelque chose d'approchant et dont il ne pouvait se rendre compte. Il lui sembla, selon ce qu'il a avoué plus tard, que ce bal, tout ce partage, ce bruit, cet éclat, que les violons et les trompettes étaient transportés là-bas, là-bas derrière la montagne, que tout ici s'était enveloppé d'un épais brouillard, confus comme ce premier fond que jette négligemment un peintre là où il se propose de représenter de vastes horizons de plaines désertes. Et de ce chaos obscur, informe, ressortaient distincts, fins et finis, les seuls traits de la ravissante blonde, son

---

[84] Talons de bottes à l'écuyère, et simplement hauts talons de chaussure.

joli galbe du plus gracieux ovale, sa taille très mince, la taille qu'ont presque toutes les demoiselles de nos grands instituts, dans les quelques mois qui suivent leur apparition dans le monde, sa petite robe blanche presque tout unie, qui emprisonnait harmonieusement partout ces membres si jeunes, si frais, distingués par des lignes si pures.

Nous n'avons dit nulle part que Tchitchikof fût poète, mais ici on concevra qu'il a pu l'être un moment ; nous nous expliquons bien, il n'était pas né poète sans doute, mais on nous croira quand nous dirons qu'en ce moment il sentit en lui quelque chose, non seulement du jeune homme en général, mais même du hussard. Trouvant, près de ces dames, une chaise inoccupée, il s'en empara. L'entretien ne fut pas tout d'abord exempt d'embarras, mais la langue de notre héros se délia peu à peu, et sa poitrine respira avec plus d'aisance. Quoi qu'il nous en puisse coûter, nous dirons que les personnes, graves, les gens d'affaires, ainsi que les hauts fonctionnaires et les gens de marque, sont toujours un peu lourds dans leurs conversations avec les dames. Voyez, au contraire, voyez sans remonter, messieurs les cornettes, les sous-lieutenants et les lieutenants... mais sans remonter plus haut pourtant que le grade de capitaine. Dieu sait comment ils font. Il me semble que ce qu'ils débitent n'est pas d'une invention bien merveilleuse ; ce qu'il y a de sûr cependant, c'est qu'en écoutant ce sémillant caquetage, une demoiselle ou dame se pâme d'aise sur son tabouret.

Mais, en effet, que pourrait débiter aux dames un conseiller d'État ? il dira que la Russie est un empire immense, que le temps va se remettre au beau, ou bien il lâchera un compliment bien tourné, spirituel, d'accord, mais faisant l'effet d'une réminiscence de lecture ; et s'il hasarde un mot plaisant, il ne manquera pas d'en rire plus que celle qui l'écoutait, si même elle en rit. Tout ceci est dit pour faire comprendre à nos lecteurs pourquoi la jolie blonde, aux discours de Tchitchikof, se prit à bâiller malgré qu'elle en eût. Notre héros, n'ayant point remarqué cela,

raconta dans sa verve une foule de jolies choses qu'il lui était arrivé, nous l'avouons, de débiter en différentes localités, mais toujours dans des circonstances analogues, nommément dans le gouvernement de Simbirsk, chez Sophron Ivanovitch Rezpetchnoï, où se trouvaient alors réunies sa fille Adélaïde avec trois brus, puis chez Th. Th. Pérékroëf, du gouvernement de Reazan, et chez Frol Vaciliévitch Pobëdonosnoï du gouvernement de Pénnza, et chez le frère de Frol, Pëtre Variliévitch, où étaient sa belle-sœur Catherine et ses jeunes nièces Rose et Émilie ; chez Pëtre Varsanolièvitch du gouvernement de Viatka, où étaient la sœur de sa bru Pélagie el sa nièce Sophie et ses deux cousines au troisième degré, Sophia et Maclatura.

Toutes les dames, sans exception, furent très choquées de ces manières d'agir de Tchitchikof : aussi l'une d'elles évidemment à dessein de le vexer, passa très près de lui, de manière que le fort rouleau de sa robe frôlât le très léger volant de celle de la jolie blonde, qui, en même temps se sentit souffletée par l'écharpe de la maligne personne ; d'autres dames se groupèrent aussitôt près de Tchitchikof, à qui elles tournaient le dos, et, tout en exhalant la violette et la rose, elles exhalèrent une foule de petits mots encore plus pénétrants. Mais, ou il n'entendit pas ou il fit mine de ne pas entendre ; seulement ce n'était pas bien de sa part, car il ne faut pas braver l'opinion des dames. Il se repentit de cette inattention, plus tard, quand il ne pouvait plus réparer le mal.

Un mécontentement trop bien justifié se peignit sur tous les visages. De quelque considération que jouît dans la société Tchitchikof le millionnaire, l'homme dont les traits avaient quelque chose d'incontestablement noble, fier et martial, il y a des choses que les dames ne pardonnent à qui que ce soit, et en pareil cas c'en est fait de vous. La femme est faible ; elle a, si vous voulez, comparée à l'homme, très peu de consistance dans le caractère, mais à ses heures elle se trouve être plus ferme, plus intraitable que tous ceux qui la jugent inconsistante et fa-

cile à ramener. Ce vague dédain, feint un peu à la légère par Tchitchikof, rétablit comme par enchantement parmi les dames la bonne intelligence que la dispute d'une chaise avait mise en grand péril. Dans quelques paroles fort simples qu'il avait prononcées on trouva, par l'analyse, une causticité annonçant un esprit bien sarcastique. Le malheur de notre héros voulut qu'un jeune homme malin et fort dissimulé composât des vers satiriques sur les personnes qu'on ne pouvait guère éviter comme vis-à-vis dans les quadrilles ; on sait que ces sortes d'épigrammes sont comme une des conditions de tous nos bals de province. Ces vers furent écrits et copiés au crayon et coururent de main en main ; le beau sexe les attribua résolument à Tchitchikof. Le mécontentement des dames prit de plus grandes proportions ; elles le déchirèrent à belles dents, et nous devons dire que la jolie blonde, cause innocente de tout ce bruit, fut encore plus maltraitée que son admirateur.

Il se préparait contre notre héros une surprise bien plus fâcheuse encore : dans le temps même où elle avait un petit accès de bâillement, et où il lui déroulait une série d'historiettes, dans l'une desquelles était venu se mêler le nom du philosophe Diogène, apparut en perspective tout au fond de l'enfilade des salons Nozdref, notre ancienne connaissance. Sortait-il du buffet ou de la petite salle verte où l'on jouait un jeu d'enfer qui ne pouvait être le whist ordinaire ? en sortait-il de son plein gré ou l'avait-on expulsé ? En tout cas, son air était tout radieux de gaieté ; il s'était emparé du bras de M. le procureur vraisemblablement depuis quelques minutes, car le pauvre homme visiblement en détresse agitait ces épais sourcils et méditait une brusque évasion. Le hobereau avait trempé son courage dans deux tasses de rhum sous prétexte de thé, et ce qui aurait causé un embarras de gorge à un autre donnait à son verbe un éclat merveilleux, et, tout en déblatérant, il imprimait au magistrat des secousses redoutables.

Tchitchikof, déjà inquiet de cette apparition, s'aperçut que Nozdref, tout en stationnant à chaque minute dans sa marche, avançait pourtant ; cette observation lui fit prendre l'héroïque résolution de s'arracher des délices de sa position et de se rendre un temps invisible, ne prévoyant rien de bon d'une rencontre avec ce fâcheux monsieur. Par malheur, juste en ce moment le gouverneur, qui était livré à de légers entretiens à quelques pas de là, regarda le groupe où était sa fille et manifesta une grande joie de ce qu'il trouvait à point ce cher Pàvel Ivanovitch pour prononcer dans son différend avec deux dames, sur la question de la constance ou de l'instabilité naturelle de l'amour dans la femme. Il ne put répondre à cet appel que par un bien pâle sourire ; Nozdref, qui venait de l'apercevoir, arriva droit sur lui en disant de sa voix la plus pleine :

« Ha ! monsieur de Cherson, le Chersonésien, le futur grand propriétaire ! Ha, ha, ha, ha, hé, hé, hé, hi, ha ! ! l'espoir, l'orgueil de Cherson, le voilà, ha, ha, hé ! » Et il riait d'un rire si plein que ses joues, fraîches et vermeilles comme la rose de printemps, en devenaient houleuses et passaient au carmin. « Eh bien ! as-tu acheté bien des morts ? Votre Excellence saura que monsieur trafique d'âmes mortes, un bon article de commerce, parole d'honneur ! Çà, écoute-moi, Tchitchikof, je te le dis d'amitié, nous sommes tous ici tes amis, n'est-ce pas, monsieur le gouverneur ? Eh bien, moi, à la place de Son Excellence, je t'enverrais à la potence ! hi, hi, hi, hi, hi, hi ! »

Tchitchikof ne savait plus où il était. Nozdref reprit : « Quand il vint me dire chez moi : Tu vas me céder, me vendre tes âmes mortes... hein ? quoi, les âmes mortes... Non, Votre Excellence ne pourra se figurer comme j'ai ri ; j'en avais la vue et la gorge toutes brouillées. J'arrive ici, et voilà qu'on me dit qu'il a acheté, pour coloniser d'immenses terrains du gouvernement de Cherson, toute une armée de paysans, et qu'il en a pour trois bons millions de roubles. Je me demande quelle sorte d'émigrants ce pourrait bien être... il m'avait demandé mes

morts, il voulait me les payer, il s'agissait de débattre le prix... c'est ça, me suis-je dit... Écoute, Tchitchikof, tu es un animal, j'en prends Dieu à témoin, une grosse bête, vois-tu, et voilà Son Excellence ici présente ; n'est-ce pas, procureur, un animal ! ! »

Mais le procureur, et Tchitchikof, et le gouverneur lui-même, étaient tellement troublés et péniblement affectés qu'ils ne trouvèrent pas un mot à placer... Leur embarras fut cause que Nozdref, lancé comme il était et n'éprouvant aucun empêchement, put librement ajouter : « Ah, frère, tu as cru... bon, tu t'imagines... allons donc, je m'attache à toi, parce que c'est très curieux, je ne te lâche pas que je ne sache pourquoi tu achètes des âmes mortes. Voyons, voyons, n'as-tu pas honte ? Tu n'as pas de meilleur ami que moi, certainement, et tu biaises ; voici Son Excellence, voici le procureur, là, je m'en rapporte à eux ; est-ce un procédé ? Votre Excellence ne saurait se figurer combien nous nous aimons ; eh ! c'est à ce point, tenez, que si, à cette heure même, vous me disiez : « Çà, Nozdref, dis en conscience, dis qui t'est le plus cher, ton propre père ou Tchitchikof », je dirais : « Tchitchikof, oui, par Dieu, Tchitchikof. » Tiens, Paul, il faut que je te donne un baiser. Permettez, Excellence, que je lui donne un baiser. Ah ! tu ne vas pas, j'espère, me repousser, puisque je te dis que je veux imprimer un bon petit baiser sur tes joues qui sont, ce soir, blanches comme la neige... hololà... »

Nozdref, dont Tchitchikof éluda l'accolade, fut si énergiquement repoussé, qu'il pensa faire une assez lourde chute ; on s'écarta, on s'éloigna ; personne ne fit plus attention à son babil. Mais les paroles qu'il avait dites sur ces achats d'âmes mortes avaient été prononcées très haut, très distinctement, quoique associées à de longs éclats de rire ; elles avaient frappé l'esprit même des personnes qui se trouvaient à l'autre bout de la salle. Cela fit généralement l'effet d'une nouveauté si étrange, qu'elles restèrent immobiles, bouche ouverte, avec une sotte mine d'interrogation vague dans les regards. Beaucoup de dames échan-

gèrent entre elles, ce qui n'échappa nullement à Tchitchikof, des sourires pleins de malignité, et dans la physionomie de quelques personnes il se fit un jeu équivoque, qui témoignait une grande perturbation dans les idées de la société entière. Sans doute Nozdref était un hâbleur et un affronteur ; personne n'ignorait que de sa bouche il ne pouvait guère sortir que des rafales de choses impertinentes et folles ; mais un homme, un homme quelconque, énonçant, n'importe en quel état, une idée nouvelle, ne manquera jamais de l'inoculer à un autre homme qui en sera fortement saisi, lors même qu'en la rapportant à son voisin, il aura employé cette précaution oratoire : « Voyez un peu quelles bêtises on colporte !... »

Et le voisin y sera pris de même manière, bien qu'il dise : « Oui, oui, ce sont des bourdes, et on ne s'arrête pas à de tels propos. » Il s'arrête si peu, quant à lui, qu'il court à l'instant conter la chose à son compère et à une bonne dame qui se trouve là par hasard, et le trio de s'écrier : « Des folies, des folies ! ce n'est pas à nous qu'on fera croire... » Et le trio se sépare pour aller communiquer la nouveauté absurde, sans songer qu'elle a déjà fait bien du chemin avec sa formule obligée : « Je vous demande un peu quelle bêtise ! » L'idée nouvelle fait ainsi deux ou trois fois le tour de la ville, des faubourgs et de la banlieue, quoique indigne d'aucune attention et ne méritant nullement qu'on en daigne parler aux gens de bon sens.

La scène extravagante que nous venons de décrire affecta visiblement notre héros. Les sottes paroles d'un braque retombent sur le braque qui les prononce, mais il ne leur arrive que trop souvent de troubler le repos de l'homme d'esprit. Tchitchikof se sentit aussi mal à son aise que si, étant depuis deux heures dans une société très parée, il s'apercevait que ses bottes, si bellement cirées à l'heure de la toilette, se trouvaient avoir été, avant son entrée dans les salons, sans qu'il s'en fut aperçu, toutes sillonnées d'une fange infecte ; il était tout à fait hors de son assiette. Réfléchissant qu'après tout il n'y avait rien de souillé ni

de froissé dans sa mise, il voulut ne plus penser à la scène de tout à l'heure, il essaya de sourire, de se sourire un peu en dedans, il tacha de se distraire, il alla prendre place à une table de whist ; mais tout cela allait comme irait une roue sur un essieu fourbu ; deux fois il joua dans la couleur de son voisin, et, oubliant qu'on ne se fait pas couper la troisième, il la lança avec un grand air de crânerie et coupa sa propre couleur. Ses partenaires en furent ébahis.

Le président ne pouvait comprendre comment Pàvel Ivanovitch, qui jouait si bien, on peut même dire si finement le jeu, avait pu faire de si grosses fautes comme de mettre sous l'assommoir, par exemple, son roi de pique, juste la carte sur laquelle, de son propre aveu, il comptait comme sur une épaisse et forte muraille de défense. Sans doute le directeur de la poste, et le président de chambre, et le maître de police même, s'égayèrent un peu sur le compte de Tchitchikof, se demandant les uns aux autres si l'amour avait jamais eu de ces effets-là sur eux : « Nous savons, nous savons, dirent-ils, que le cœur de Pàvel Ivanovitch fait cruellement des siennes, que naturellement, quand cela le tient, quand il bat à tout rompre pour… pour un objet… suffit, n'est-ce pas, messieurs… oui, oui, c'est très naturel. » Tchitchikof ne reprit point son équilibre, malgré sa très bonne volonté de rendre à ces messieurs plaisanterie pour plaisanterie. Au souper il en fut de même, quoique la société se soit, en général, montrée vraiment aimable et que Nozdref eût été dès longtemps éconduit, car les dames mêmes avaient fini par déclarer et s'écrier que la conduite et les discours de ce gentilhomme devenaient de plus en plus scandaleux. Qu'on songe qu'au beau milieu du cotillon, il était allé s'asseoir sur le parquet et que de là il accrochait avec ses mains le bas des robes et les banques des habits des danseurs, ce qui *ne ressemble à rien*, selon l'expression unanime des dames.

Le souper fut très gai ; tous les visages qui défilèrent devant les cinq chandeliers à trois branches, que séparaient des

fleurs et des assiettes montées chargées de friandises élégantes et flanquées de part et d'autre de rangées de bouteilles, étaient éclairés des doux rayons de la joie. Officiers, dames, fracs noirs, tous semblaient s'être donné le mot pour se montrer aimables, et on le fut jusqu'à la fadeur et la mignardise. Les cavaliers s'élançaient de leurs places, enlevaient les plats des mains des domestiques pour venir les présenter eux-mêmes aux dames flattées de tant de galanterie. Un colonel offrit à sa voisine, au bout de son épée nue, une assiette qui contenait beaucoup de sauce. Les hommes d'un certain âge, parmi lesquels était Tchitchikof, tout en mâchant et absorbant tour à tour une bouchée de poisson ou de viande bien imprégnée d'une couche de fine et forte moutarde de Sarepta, disputaient à haute voix, débattant à la sueur de leur front des questions auxquelles Tchitchikof lui-même voulait prendre part ; mais, à vrai dire, il ressemblait à un pèlerin las et fourbu à qui le nom des hommes, des lieux et des choses, échappe à tout moment par l'effet inévitable de la fatigue. Aussi n'attendit il pas la fin du souper, et il se retira chez lui bien plus tôt qu'il n'avait coutume de rentrer.

Là, dans cette chambre d'auberge bien connue du lecteur, dans cette chambre plus que modeste dont une porte était barrée par une commode, autour de laquelle on voyait parfois la blatte ou le cafard avancer un museau curieux, l'état de ses pensées et de son humeur était aussi criard, aussi peu sûr que celui du mauvais fauteuil où il était assis. L'agitation morale soulevait des vagues sourdes dans son cœur, et on ne sait quel vide pénible s'était fait dans son esprit. Il murmurait avec un incomprimable dépit : « Le diable soit de quiconque a inventé et propagé ce stupide usage des bals ! Aujourd'hui, par exemple, qu'on me dise de quoi ces gens-là avaient si fort à se réjouir ; il y a disette dans la province, tout y est hors de prix, la population souffre : vite un bal !... un bal ? Et quand donc ? dans huit jours, dans trois jours... Pas une minute à perdre : mousseline, barège, fleurs, rubans, dentelles, tout danse sous le mètre, les ciseaux et l'aiguille... voici une jeune fille qui s'en met pour six cents francs

sur le corps, la mère et la tante pour mille aussi sur le corps, celle-là sur son corps à peine formé, celles-ci sur leur corps déjà un peu déformé... mais rien, rien sur la conscience ! La redevance des paysans-propriété payera tout cela, ou, ce qui pis est, la poche du plaideur, du client, de l'administré. Eh ! voilà donc pour quel grand besoin tu es prêt à te vendre dix fois le jour et à damner ton âme... c'est qu'il faut à madame, sans délai, ce beau châle, une occasion unique, et cette charmante étoffe, et ces merveilleux rubans qui, demain, se vendront le double et qu'on ne trouvera, ni pour or, ni pour argent, dans huit jours. Qui se refuserait à une dépense d'un millier de roubles, quand il s'agit d'empêcher que, dans la ville, il ne soit dit que la *capitainesse*, la *doctoresse*, la *pharmacienne*, la *négociante*, la *popesse* avait une plus belle robe ? »

Et s'animant de plus belle : « Bal, bal, grand sujet de joie ! Le bal ! fi ! les joies du bal ! pitié ! Est-ce national, traditionnel, voyons ? est-ce dans la nature et l'esprit russe, cela ? Un adolescent, un mineur, mettons, si vous voulez, qu'il soit majeur ou émancipé, bon ! tout à coup, en noir de la tête aux pieds, serré, étiré comme un diable, il paraît, fait le beau, glisse ou piétine ou piaffe sur le parquet. L'un, sans quitter son quadrille, s'entretient d'une affaire grave avec un autre homme, ce qui ne l'empêche pas de bondir, à son tour, comme un chevreau et de décrire différents méandres, puis de reprendre le propos interrompu, qu'il rompt de nouveau pour de nouveaux piétinements... Singerie ! oui, c'est pure singerie, et ce n'est que cela ! Un Français reste à quarante ans aussi enfant qu'il l'était à quinze, donc il faut que nous aussi nous soyons d'éternels garçons de quinze ans. Ah ! vraiment, après chaque bal, je me sens comme chargé d'un gros péché personnel dont je ne veux pas me souvenir. De tout cela que reste-t-il dans la tête ? Rien ; pas plus que de l'entretien d'un homme du monde qui parle de tout, qui effleure à peine vingt sujets à la minute, et ne fait que répéter ce qu'il a aperçu le matin en feuilletant sa gazette ; c'est varié, c'est joli, mais de sa tête, à lui, que sort-il ? rien, rien, et vous reconnais-

sez ensuite qu'un bout de conversation avec un simple marchand à barbe et à long cafetan, ignorant de tout ce qui n'est pas de son commerce, mais sachant à fond tout ce qui, de près ou de loin, se rattache à son industrie, vaut bien mieux que toutes ces fariboles des salons qui paraissent si pleines et qui sont si vides. Un bal ! que conclure d'un bal ? Qu'un écrivain penseur fourvoyé là veuille décrire, selon la vérité même, la scène qui s'offre à lui en deux ou trois heures de présence dans un bal... je gage dix contre un que, s'il ne sabre ni ne caresse de parti pris l'assemblée, il ne produira qu'un livre absurdissime. Quelle scène est-ce en effet ? Morale ou immorale ? Le diable saurait qu'en dire, mais un homme sérieux, allons donc ! il fera un livre à jeter et à conspuer. »

C'est ainsi que, de retour du bal du gouverneur, raisonna notre héros sur les bals en général ; ne dansant point, il était amer et injuste au sujet de la danse ; mais il y avait à son injustice une cause dont il ne voulait pas tenir compte : il avait du dépit, non pas contre les bals en général (et celui-ci lui avait même d'abord été fort agréable), mais de ce qu'il avait été tenu en échec par un affronteur, et tout à coup avait été vu sous un aspect des plus fâcheux, des plus équivoques. Sans doute, en y réfléchissant bien, il voyait que le mal n'était pas grand, qu'une sotte apostrophe comme celle qu'il venait d'essuyer là ne tirait nullement à conséquence, surtout quand la grosse affaire, la seule sérieuse, celle des âmes, avait été menée à bonne fin. Mais l'homme est étrange : ce qui blessait le plus cruellement Tchitchikof, c'était de voir manquer de bienveillance pour lui ces gens-là mêmes dont il faisait peu d'estime, et dont il condamnait si impitoyablement la vanité et la ruineuse élégance. Ceci le dépitait d'autant plus qu'en tournant et retournant la question ainsi réduite, sous toutes les faces qu'elle pouvait présenter, il était amené à reconnaître clairement que le seul auteur de sa confusion n'était autre que lui-même.

Il ne s'emporta point contre sa propre personne, en quoi nous pensons qu'il eut raison. Tous tant que nous sommes, nous avons la même faiblesse, qui consiste dans un peu d'indulgence à l'endroit de notre caractère et de notre esprit ; tous nous aimons mieux, dans les cas de conscience difficiles, chercher sur qui faire retomber notre dépit, sur un valet, sur le voisin, sur un subalterne, s'il nous arrive à point sous la main, sur notre femme, sur notre table qui branle, sur notre chaise qui s'avise de se renverser contre la porte et de s'y briser ; à qui, à quoi ne s'en prend pas dame colère ? C'est ainsi, et bien plus directement, que notre héros trouva son homme, sur qui il déchargea en plein dos toute l'effervescence de son dépit de minuit. Le souffre-douleur pour l'occurrence, ce fut Nozdref, et en vérité, quoique absent et, je crois, plongé dans un profond sommeil, il reçut des avalanches de rudes paroles plus que jamais n'en essuya aucun bailli de son seigneur, aucun postillon d'aucun voyageur expérimenté, d'aucun capitaine, d'aucun général, d'aucun de ces personnages enfin qui, à toutes les vertes expressions devenues à bon droit classiques, en joignent une infinité qu'on admire, et qu'ils tirent spontanément de leur propre fonds. Vous saurez donc que tout le sommier de Nozdref, l'arbre généalogique de beaucoup des membres de sa famille, de la branche ascendante, ont eu terriblement à souffrir de cette énergique colère de notre héros.

Dans le temps même où Tchitchikof assis sur un fauteuil émérite, agité par l'insomnie, troublé par une pensée importune, faisait pleuvoir sur Nozdref et sur toute sa race une rude grêle d'épithètes ; quand le moucheron de la chandelle qu'il avait devant lui s'était fleurdelisé au point de rendre toute clarté impossible, quand au dehors régnait encore une nuit impénétrable, mais déjà bien près de bleuir devant l'aube matinale ; quand au loin les coqs hasardaient un premier et timide échange de coups de gosier, comme pour régler à l'avance le diapason de leurs chants ; quand, dans la ville livrée à son meilleur somme, errait peut-être sans grand souci, à cette heure,

quelqu'une de ces piteuses personnalités déclassées, qui ne connaissent de route que ces chemins beaucoup trop effondrés, battue, hélas ! par le pied pesant de la triste ivrognerie russe du plus bas étage ; à cette même heure extrême de la nuit, à l'autre bout de la ville, se passait une chose bien simple, qui pourtant allait ajouter son lourd pavé au désagrément de la situation de notre héros.

Là, dans un dédale entrecroisé de ruelles raboteuses, cahotait en louvoyant, festonnant, montant et redescendant, un étrange petit véhicule qu'il ne fût venu à l'idée de personne de nommer tarantas, koliaska[85] ni britchka, et qui, jusqu'à un certain point, ressemblait à une monstrueuse citrouille, accidentée dans sa forme, et qu'on aurait solidement montée sur deux roues au moyen d'un essieu de bois de chêne. Les bajoues de ce potiron s'ouvraient en portières et portaient encore trace de la fine écorce jaunâtre qu'on avait pu y remarquer jadis ; mais elles se refermaient très mal, à raison du mauvais état des mains et des pênes, auxquels il était suppléé par des clous et des bouts de corde éraillés. Ce véhicule cucurbite était encombré de coussins d'indienne en forme de blagues à tabac, de traversins et d'oreillers ordinaires, rembourrés de sacs de pains de sept ou huit sortes de pâte plus ou moins cuite, plus ou moins fondante, plus ou moins fade ou épicée. Il y avait, outre cela, deux sortes de pâtés qui dominaient toute cette victuaille. Le marchepied d'arrière était occupé par un laquais à titre héréditaire, en veste ronde d'une étoffe toute spéciale, toute locale, en barbe de trois semaines d'un roux tournant tout à fait au gris, bref, par celui qui, du matin au soir, s'entend appeler et toujours du nom de mâloï[86]. Le grincement des crampons rouillés et de l'essieu ré-

---

[85] Calèche.

[86] Mâloï, *petit* pris substantivement ; on apostrophe de ce mot, en Russie, tout domestique dont on ne sait pas le nom, ou qu'on croirait honorer trop en le nommant par son nom, même le plus court ou très abrégé. En France, au café ou à l'auberge, où l'on n'est qu'en passant, on

veillèrent dans une autre partie de la ville un hallebardier-garde, qui, en soulevant son arme, se mit, sans être encore bien réveillé, à crier : *Qui vive ?* d'une voix à s'en effrayer lui-même ; mais, voyant que nul vivant ne passait dans son cercle d'activité, il se mit à regarder, à la brune clarté du réverbère de sa guérite, le collet de sa houppelande, et y surprit je ne sais quel petit vampire qu'il accusa peut-être de lui avoir fait jeter le haut cri de tout à l'heure, car il lui donna impitoyablement la mort entre deux ongles. Après cette exécution sommaire, il posa sa hallebarde dans l'entrée de son échoppe, et aussitôt se rendormit ainsi que le permet, je suppose, le statut particulier de cet ordre de chevalerie, à la suite d'un fait d'armes.

Les chevaux du véhicule, cependant, tombaient souvent sur leurs genoux, d'abord parce qu'ils n'étaient pas ferrés, et il paraît que le doux pavé des villes leur était resté à peu près inconnu. La *colymâga*[87], après avoir doublé encore sept ou huit coins de rues, pénétra enfin dans une ruelle sombre, passa devant une toute petite église paroissiale dédiée à saint Nicolas, et s'arrêta à la grande porte de la protopopesse[88]. Du char à forme de citrouille descendit une fille coiffée d'un mouchoir, empaquetée dans une tëlogreïka[89], et secoua la grande porte avec toute la force qu'aurait pu y mettre un homme bien constitué, par exemple le petit en veste ronde qui, immédiatement après, fut tiraillé et remis sur ses pieds, mais qui, dans le premier moment, dormait comme une âme morte. Les chiens de la cour

---

apostrophe du nom de *garçon* l'homme qui vous sert, quel que soit son âge, et eût-il douze enfants, à la seule vue de la serviette ou du tablier qui vous fait reconnaître en lui un des serviteurs de ce lieu public où l'on n'a que faire des noms propres. Mais *garçon* est d'une application plus restreinte en français que *petit* en russe.

[87] Ancienne voiture de voyage des boïars de Pierre le Grand.

[88] Femme d'archiprêtre.

[89] Tëlogreïka, ou chauffe-corps, sorte de grande camisole ouatée, très chaude et sans manches.

aboyèrent, et la porte cochère, bâillant avec bruit, avala enfin, non sans peine, le grotesque véhicule. Celui-ci eut à se faire un passage dans une cour d'une part très exiguë, et d'une autre encombrée de bois à brûler, de vieux chevrons, de tonneaux défoncés, de cages à poules, et de vingt sortes de vieux paniers. La fille qui menait les chevaux par la bride, les arrêta au pied d'une porte couverte. Là une vieille dame mit pied à terre ; cette dame n'était autre que la Korobotchka, la secrétairesse de collège que nous avons vue chez elle, dans ses domaines, passant un marché avec Tchitchikof, et se promettant de faire plus tard beaucoup d'autres affaires.

Notre ancienne connaissance, cette vieille dame, peu après le départ de notre héros, fut saisie d'une si vive inquiétude au sujet de la singulière vente qu'il lui avait fait faire, que, n'en ayant pu fermer l'œil de trois nuits entières, elle avait à la fin résolu, bien que ses chevaux ne fussent point ferrés, de se rendre à la ville, et, sous prétexte de s'informer à quel prix se vendent les âmes mortes, au cours du chef-lieu, de savoir enfin si, Dieu préserve ! elle n'avait pas été trompée, quelque chose lui disant qu'elle les avait cédées par inexpérience à ce marchand peut-être à un tiers ou même à un quart du prix réel de cette marchandise.

Quelle fut la conséquence immédiate de l'arrivée de Mme Korobotchka au chef-lieu, c'est ce que le lecteur saura par l'entretien de deux dames, entretien qui... Mais au lieu de le résumer, nous le donnerons mot pour mot dans notre neuvième chant que voici :

CHANT IX

Les émotions d'une petite ville
La population entière est sur les dents

Les mille et une petitesses des petites villes. – Caquets, conjectures à perte de vue. – Préoccupation principale des femmes ; Tchitchikof veut sûrement enlever la fille du gouverneur. – Préoccupation des hommes : Qu'est-ce, au fond, que ces âmes mortes ? et qu'est-ce que Tchitchikof lui-même ? – Des circonstances multiples viennent s'accumuler comme pour mettre les esprits à la torture. – Il est beaucoup parlé de la nomination et de la prochaine arrivée d'un nouveau gouvernement civil. – Sur ce seul bruit, pas un employé, pas un magistrat qui ne fasse son examen de conscience et ne s'efforce de mettre ordre aux affaires. – Mais toujours faudrait-il bien savoir ce que c'est que ce Tchitchikof, objet des propos passionnés et contradictoires de la ville et des champs ; est-ce un homme qu'il faudrait arrêter ? ou n'est-ce pas un homme à carte blanche, bleue ou verte, et qui lui-même pourrait faire arrêter tout le monde ? – Et la dame Korobotchka avec ses récits fantastiques. – Incertitude, malaise, stupeur générale.

En cette matinée, dès avant les heures où, dans la ville de N**, ont communément lieu les visites, de la porte principale d'une maison orange en bois, à mezzanine en saillie reposant sur des colonnes bleu azur, s'élança d'un pied agile une dame en élégant cloc à carreaux, accompagnée d'un laquais en garrick à cinq collets bordés d'un petit passement d'or, et coiffé d'un chapeau rond verni. En un clin d'œil elle fut installée dans une calèche dont le laquais s'empressa de fermer solidement la portière,

après avoir replié le marchepied ; puis il grimpa derrière en s'accrochant aux bretelles et cria au cocher : « Pochôlll[90]. » La dame venait d'apprendre une nouvelle, une nouvelle du matin même, et elle éprouvait le plus pressant besoin de la communiquer. À chaque minute elle regardait à sa fenêtre et voyait avec dépit que tout restait à moitié chemin ; chaque façade de maison lui semblait s'être allongée du double ; il y avait surtout une façade d'hospice à nombreuses fenêtres étroites qui lui semblait être étendue à l'infini, si bien qu'elle ne put s'empêcher de dire : « Voilà qui est absurde ! ils ont bâti cela comme pour la population de trois provinces ! » Le cocher avait déjà deux fois, depuis l'ordre donné d'atteler, crié du haut de la galerie : « Plus vite, plus vite donc, Andruchka ! » Maintenant il entend de nouveau derrière lui : « Vite, vite, Andruchka, mais va donc ! »

À la fin la calèche s'arrête devant une longue petite maison de bois peinte en gris foncé, sauf quelques moulures blanches appliquées au-dessus des fenêtres ; contre chaque fenêtre s'élevait un haut grillage en bois ; en avant de cette maison, une palissade, comme pour garantir l'existence souffreteux de quelques tilleuls moins blancs de leurs fleurs, du reste fort rares, que de la poussière abondante qui s'y attachait et qu'ils secouaient à leurs heures sur toute cette habitation. Comme il n'y avait pas de vent ce jour-là, les fenêtres étaient ouvertes et le passant voyait là des pots de fleurs à qui on permettait de respirer, une perruche qui se balançait dans l'anneau de cuivre de sa cage, et deux petits chiens qui dormaient au soleil.

Dans la maison dont nous venons de décrire les dehors habitait une amie de la dame qui descendait de calèche.

---

[90] Pochôlll ! signifie : *roule ! en route ! marche !* il signifie aussi *va t'en !* et *vaille que vaille*, etc., etc. C'est un de ces mots qui, comme *strahh ! avoss ! oujassno ! koudéee !* et vingt autres d'une vigueur et d'une étendue d'application incroyables. ne peuvent être compris que dans la pratique et dans le pays même.

L’auteur avoue l’embarras positif qu’il éprouve pour désigner par les noms propres ou même par de simples noms de baptême ces deux dames, de manière à ne fâcher personne. Leur donner à chacune un nom de fantaisie, mais à base russe, serait dangereux ; à base étrangère, ce serait contre mon but. Et quelque nom bien russe, comme il convient, trouvera pour sûr, dans un coin de notre empire, à si bon droit qualifié immense, quelqu’un portant justement ce nom-là, et ce quelqu’un ne manquera pas de se fâcher à rouge et même à blanc, alléguant que sans doute nous sommes venu en grand secret savoir ce qu’il fait, ce qu’il est, quel touloupe il porte, quelle Agraféna Ivanovna est en sa possession, et de quels plats elle le régale. Nommer les dames par le grade civil ou militaire qu’elles tiennent de leur seigneur et maître, ce sera encore, à leur sens, désigner leur famille avec surcroît d’offense. Aujourd’hui toutes les classes civiles et les conditions sociales sont si irritables, que tout ce qui se décrit dans un livre, dans un livre *imprimé*, est aussitôt pris pour des personnalités ; c’est dans l’air que nous respirons. Vous dites : « Sans une ville il y a un sot. – Ha ! voilà des personnalités ! dira aussitôt un monsieur doué d’une honorable apparence ; est ce de moi que vous prétendez parler ?... » Et Dieu sait où il s’arrêtera.

On concevra donc que, pour éviter une telle algarade, nous appelions la dame devant la maison de laquelle s’arrêta la calèche, comme on l’appelait unanimement dans toute la ville de N***, c’est-à-dire *Charmante*. C’était son renom, et elle l’avait bien gagné, car elle faisait tout pour paraître aimable. Je ne nierai pas qu’à son amabilité reconnue venait par moments se mêler une grêle de projectiles si déliés, ce qui est du reste la saillie particulière au caractère féminin, que, dans chaque mot de sa piquante conversion, on sentait assez souvent le jeu provocant de ces pointes subtiles, et Dieu préserve que *celle* contre qui parfois elle s’animait un peu, fût venue en pareil moment lui tomber sous la main ! Ce petit faible était, je me hâte de le dire, habituellement caché sous les formes d’un exquis savoir-vivre

de province. Il y avait de la grâce dans chacun des mouvements de sa bouche et de tout son corps ; elle aimait les vers ; elle savait pencher la tête d'un air tout pensif ; ceux qui avaient n'importe quel misérable grief contre elle, disaient eux-mêmes d'abord : « C'est une femme charmante, » et après cela ils s'en donnaient à cœur joie sur son compte.

Quant à l'autre dame, la visiteuse à la calèche, celle à qui pesait une nouvelle toute fraîche éclose, elle n'avait pas autant de trait dans l'esprit, de diversité dans le caractère ; aussi nous bornerons-nous, selon le sentiment de la localité, à l'appeler *Gentille*. L'entrée de Gentille éveilla en sursaut Adèle et son compagnon Pot-pourri : Adèle, chevelue comme un yak, Pot-pourri, court en pattes : on pense bien que je parle des deux gardiens de l'intérieur, des deux chéris qui dormaient si héroïquement sous le feu d'un rayon de printemps. Tous deux se jetèrent, la queue en trompette, les pattes et l'œil écarquillés, avec force jappements, dans l'antichambre où la visiteuse se débarrassait de son cloc, et elle se vit en robe du tissu et de la teinte à la mode, un long boa autour du cou ; des senteurs de jasmin se répandirent dans toute la pièce. À peine Charmante eut été informée de la venue de Gentille qu'elle accourut et se précipita vers son amie. Elles se pressèrent les mains, s'embrassèrent et s'écrièrent comme font les ex-compagnes des instituts impériaux, lorsqu'elles se rencontrent peu de temps après leur émancipation, lorsque les mamans et les tantes expérimentées n'ont pas encore eu le temps de leur expliquer que le père de l'une d'elles est plus pauvre et d'un rang (tchine) moins élevé que le père de l'autre, du ton dont on dirait : « Il y a entre vous des abîmes. »

Les baisers furent bruyants, parce que Adèle et consort, peu soucieux du vain claquement d'un simple mouchoir de poche, se mirent à aboyer au lieu de japper. Les deux dames passèrent dans un salon de réception bleu, entouré d'un divan ; il va sans dire qu'il se trouvait là une table ovale et des jardinières

faisant paravent par l'épaisseur du lierre qui les tapissait ; à leur suite en grommelant entrèrent Adèle, semblable à un traîneau qui chemine invisible sous une meule de foin, et Pot-pourri, faisant trottiner son gros corps sur ses très courtes pattes : « Ici, tenez, ici dans l'angle », dit la maîtresse de la maison, en faisant asseoir sa visiteuse commodément sur le divan ; « voilà, voilà, et puis ce coussin, bien ! » En parlant ainsi elle fourrait derrière son amie un coussin où était brodé en laine un chevalier dont, comme dans toutes les broderies au canevas, le nez était en gradins et la bouche en carré. « Que je suis donc heureuse que l'idée... Figurez-vous, j'étais là dedans, j'entends s'arrêter une voiture et je me dis : « Bah ! qui donc peut venir de si bonne heure ? » Paracha pensa que ce devait être la vice-gouvernante, sur quoi je lui dis : « Allons, encore cette folle qui vient m'obséder !... » Et ma foi, j'allais tout bonnement me faire dire absente.

La belle visiteuse voulait entrer en matière et se soulager de sa nouvelle, mais une soudaine exclamation de Charmante donna tout à coup une autre direction à l'entretien.

« Quelle jolie indienne ! s'écria la dame en regardant la robe de Gentille.

– Oui, n'est-ce pas que c'est joli ? Prascovia Feodorovna trouve les carrés un peu grands et à ces points cannelle elle préférerait des points bleus. Je viens d'envoyer à ma sœur une étoffe si délicieuse qu'en vérité je ne sais comment vous en donner une idée : représentez-vous des raies fines, fines, fines... aussi fines que votre imagination peut les concevoir... le fond est bleu de ciel, et entre les raies il y a des œils, des pattes, des œils, des pattes, des œils, des pattes... je vous dis que c'est ravissant ; quant à moi d'abord, je vous assure que je n'ai jamais rien vu d'aussi gracieux au monde.

– Bien ; mais c'est bigarré.

– Non, ce n'est pas bigarré.

– Bah, bah ! c'est bigarré. »

Je dois dire en passant que Charmante est un peu matérialiste, un peu portée à nier et à douter, et qu'il y a beaucoup de choses reçues et convenues dans la société, qu'elle n'admettait pas et dont elle ne convenait point.

Gentille expliqua très doucement que l'étoffe dont elle avait parlé n'offrait à l'œil aucune bigarrure, et aussitôt elle s'écria : « Ah ! chère, des ganses, vous avez encore des ganses ! on ne porte plus de cela.

– Comment ! on ne porte plus de ganses ?

– Eh non ; on les remplace par des festons.

– Tant pis, si cela est, car ce n'est pas joli... du feston !

– Des festons, oui, tout en festons : la pèlerine se fait en festons, on en met sur les manches ; les épaulettes se font en festons, on en garnit le bas, en un mot, tout, tout, tout. Et plus de ganse.

– Ce n'est pas joli, Sophie Ivanovna, une garniture toute en festons.

– C'est au contraire très joli, joli au possible ; cela se brode à deux ourlets ; on fait de larges parements... et en dessus... Mais voilà, voilà ce qui vous frappera, ce qui vous fera vous récrier que... oui, pour le coup vous serez étonnée. Me croirez-vous si je vous dis que la taille est maintenant plus longue d'un

tiers, que le devant descend en pointe et que le busc[91] passe toutes les bornes ? puis la jupe se fronce tout alentour de manière à faire presque l'effet des anciens paniers, et on se met par derrière des pelotes ou coussinets en ouate pour être tout à fait *belle femme*.

– Il faut convenir que c'est… beau, dit Charmante, en faisant un haut-le-corps plein de dignité.

– Çà, vous avez raison, et je suis parfaitement de votre avis, dit Gentille.

– Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on ne me fera pas donner dans ces choses-là.

– Ni moi non plus, je vous jure… voyez-moi un peu où va la mode ; vrai, cela ne ressemble à rien. J'ai pris chez ma sœur ses patrons, justement, comme cela, pour en bien rire. Mélanie, ma femme de chambre, s'est mise tout de suite à la couture… vous savez comme elle est vive… mais…

– Ainsi, vous avez les patrons chez vous ? s'écria Charmante avec une visible agitation.

– Oui, ma sœur me les a prêtés pour quelques jours.

– Ah ! chère amie, puisque votre Mélanie coud déjà, c'est qu'elle a coupé ; au nom du ciel, prêtez-moi ces patrons.

– C'est que je les ai promis hier au soir à Prascovia Fédorovna ! Quand elle me les renverra, si vous voulez.

---

[91] Busc : lame flexible de baleine, d'ivoire, d'acier… plate, plus ou moins large, servant à maintenir le devant d'un corset, d'un corps de jupe. *(Note des correcteurs – ELG.)*

– Moi, après Prascovia Fédorovna ! après elle, y pensez-vous ? Mais il serait par trop étrange de vous voir préférer aux vôtres des gens étrangers.

– Elle est aussi ma tante.

– Allez donc, quelle tante ! une tante du côté des hommes... Non, Sophie Ivanovna, je ne veux rien entendre ; cela va aussi trop loin, et vous voulez m'offenser ; mais enfin peut-être que vous en avez assez de ma connaissance, et il vous sera venu l'idée de rompre. »

La pauvre Sophie Ivanovna ne savait plus que faire, voyant très bien entre quels feux elle était venue elle-même se placer ; la sotte vanité qui l'avait fait parler lui causait en ce moment un dépit vraiment digne de pitié. Heureusement le besoin de babiller un peu saisit Charmante et vint très utilement au secours de sa nièce Gentille.

« Ah çà, et notre beau ? dit la tante.

– Bon Dieu, voilà une heure que je suis là assise côte à côte avec vous, et je n'ai pas encore trouvé le moment de vous dire..., j'allais presque oublier... »

Ici Gentille fut à demi suffoquée par les paroles qui, comme dans une volée de tout jeunes aiglons allant prendre leurs ébats, se précipitaient, toutes à la fois également pressées de gagner l'espace. Nous estimons qu'il y eut inhumanité à la maîtresse de la maison à interrompre comme elle le fit à dix reprises son interlocutrice par des objections sans nul à-propos, telles que ceci :

« Dites, dites ; mais je vous en préviens, vous aurez beau me le vanter et le porter dans les nues, votre beau, moi je vous

dirai et je lui dirai à lui-même en face qu'il n'est qu'un vaurien, oui, oui, chère, un vaurien, un mauvais sujet fieffé.

– À la bonne heure, mais laissez-moi donc vous raconter...

– On veut qu'il soit beau, beau ? comment l'entendent-elles donc ? il n'est pas du tout beau. Voyez son nez ; à première vue pas mal ; mais un nez de femme, et un nez fort désagréable ; plusieurs m'ont assuré qu'avec ce petit nez-là il éternue parfois à faire éclater les vitres.

– Oui, bon... permettez... mais mon Dieu, chère âme, laissez-moi donc dire... fort bien, fort bien... mais ce que j'ai appris, ce que je viens d'apprendre il y a deux heures, c'est toute une histoire, entendez vous ? c'est *ce qu'on appelle* une histoire ! Voulez-vous à présent me laisser parler ? »

Voilà ce que dit Gentille, d'abord de l'accent d'une véritable angoisse, puis d'une voix suppliante en terminant. Il n'est pas hors de propos de faire observer que, dans l'entretien des deux dames, il se fit un bien étrange amalgame de mots étrangers avec le russe, et le français y entra pour des phrases entières. Quel que soit le profond respect de l'auteur pour les salutaires avantages que procure à la Russie la langue française, quelle que soit sa vénération pour la louable et patriotique habitude de notre haute société de parler français, et exclusivement français à toutes les heures du jour, il demande l'autorisation de ne pas laisser pénétrer dans son poème national russe les mots étrangers si chers à notre noblesse. Notre poème est-il bon, ne l'est-il pas, on en jugera ; mais nous tenons tout particulièrement à ce qu'il soit russe.

« Une histoire ! quelle histoire ? Eh bien ! voyons donc votre histoire.

– Ah ! ma chère Anna Grigorievna, vous ne pourrez vous faire une idée de l'état où j'étais il y a deux heures de cela ; figurez-vous que je me lève, on me prépare le thé ; arrive chez moi, devinez... entre chez moi la protopopesse, la protopopesse, la femme du prêtre, oui, oui, du père Cyrille... et qu'en pensez vous ?... notre beau, notre voyageur, cet homme si poli, si délicat, si discret, hein ? Que me direz-vous de lui, voyons ?

– Dites donc vite, vous me faites mourir ; eh bien quoi ? j'y suis, j'y suis, il fait la cour à la protopopesse.

– Qu'il en contât à la protopopesse, ce ne serait rien encore. Écoutez ce qu'elle vient de me raconter : vers minuit était arrivée chez elle Mme Korobotchka, vous savez, qui vit dans ses terres à quarante-cinq ou cinquante verstes d'ici ; cette dame, qui est de sa connaissance, entre tout agitée, presque effarée, pâle comme la mort, et lui raconte, et comment, écoutez bien ! c'est un chapitre de roman, elle raconte que par une nuit très sombre, à une heure avancée et quand tout dormait chez elle, on frappe à sa porte cochère un coup épouvantable suivi d'autres coups encore plus violents et une voix crie : « Ouvrez, ouvrez vite, ou la porte va être jetée à bas ! » Que me direz-vous de cela ? Un joli monsieur, n'est-ce pas, celui qui agit comme cela ?

– Oui, bien ; mais cette dame Korobotchka est donc jeune, jolie, quoi ?

– Très vieille et très laide.

– Bravo, bravo ! Ainsi, il s'en prend aux vieilles. Eh bien, elles ont bon goût, nos belles d'ici, et il est mignon, l'oiseau dont elles sont toutes coiffées !

– Eh non, Anna Grigorievna, ce n'est pas du tout ce que vous supposez. Représentez-vous seulement que Tchitchikof, armé de pied en cap comme Rinaldo Rinaldini, lui apparaît

comme une vision et lui dit d'une voix creuse : « Vous allez me vendre toutes vos âmes mortes. » La Korobotchka, comme de juste, lui répond : « Je ne peux pas vous les vendre, puisqu'elles sont mortes. – Elles ne sont pas mortes ; c'est d'ailleurs mon affaire à moi de savoir si elles sont mortes ou pas mortes, la vôtre est de me les céder ; elles ne sont pas mortes pour moi ; finissons-en ! !... » Bref, il fit chez la dame un esclandre épouvantable ; tout le village accourut au bruit : les enfants piaulent, les hommes murmurent, les femmes braillent, on ne s'entend plus ; c'était une horreur. Vous jugez si je tremblais en écoutant ce récit : « Ah ! ma chère maîtresse, me dit Marie, voyez, voyez dans la glace comme vous êtes pâle. – Bon, j'ai bien le temps de me regarder ! il faut que j'aille raconter cela à Anna Grigorievna. » Et vite j'ai fait atteler. Le cocher me demande où il faut mener, et moi je ne puis lui rien dire et je le regarde comme une insensée ; vraiment il a dû un moment me croire folle. Vous ne vous faites pas une idée de l'agitation où j'étais.

– C'est bien étrange, dit Charmante ; vendre... acheter des âmes mortes !... est-ce faire un pacte avec le diable ? Au fait, c'est la seconde fois aujourd'hui que j'entends parler de ces âmes mortes ; mon mari m'a conté les paroles de Nozdref au bal, et il a beau dire qu'il n'est qu'un hâbleur, je tiens moi, qu'il y a là quelque chose.

– Figurez-vous ma position en entendant raconter la scène de chez la Korobotchka. Celle-ci ne sait maintenant que faire ; elle dit qu'il l'a forcée de signer Dieu sait quel papier, un faux, sans doute, et qu'il lui a jeté quinze roubles cuivre sur la table, et elle se désole, disant : « Je suis une pauvre vieille veuve sans protection, sans expérience ; je ne comprends rien ; peut-être le père Cyrille ?... – Bah ! il comprendra encore moins que nous !... » Enfin la protopopesse peut se vanter de m'avoir joliment remuée avec sa nouvelle d'âmes mortes.

– Fort bien, mais dans tout ceci il ne s'agit pas que de morts vendus et achetés ; c'est une couleur, une écorce ; cela cache quelque autre chose.

– Certainement, certainement ! » dit Gentille de plus en plus ahurie ; et, dans sa brûlante impatience de pénétrer ce qu'il devait y avoir là de mystérieux, elle dit à Charmante qui rêvait en hochant la tête : « Qu'est-ce... que... vous croyez donc... que cela pourrait bien cacher ?

– Mais vous-même, quelle est votre pensée !

– Ma pensée ?... tenez, franchement, je m'y perds.

– Dites toujours, je tiens à voir un peu comment vous envisagez la chose. »

Presser ainsi Gentille, c'était l'embarrasser beaucoup, car tout ce qu'elle savait faire, c'était de s'agiter, de trembler et de s'écrier que c'est une horreur et qu'elle n'y conçoit rien. Quant à ce qui est de conjecturer, ce n'était point son fait, et, plus qu'une autre, en ces graves occasions, elle avait un pressant besoin de l'initiative d'une bonne et sûre amie.

« Eh bien, vous allez savoir ce que signifient ces âmes mortes. » dit avec un grand air de bonté la dame Charmante.

Gentille, tout heureuse, se trouva, quoique un peu lourde de sa personne, en suspens, en l'air, ni assise ni levée, tout oreilles et tout yeux, plus légère qu'un brin de duvet que l'absence de tout vent retient flottant et immobile à la fois dans l'espace.

« Les âmes mortes...

– Dites, dites... dites donc vite, au nom de Dieu, dites. Les âmes mortes... eh bien ?

– Les âmes mortes, chère amie, sont une fiction qu'emploie Tchitchikof pour cacher son jeu, et voici de quoi il s'agit. Il va enlever… la fille du gouverneur. »

Cette conclusion bien inattendue parut à Gentille une révélation, une découverte extraordinaire et merveilleuse ; cependant, pour n'en pas perdre l'habitude, elle fut quelque temps comme pétrifiée et devint très pâle, puis elle trembla réellement de tous ses membres et s'écria en joignant les mains :

« Ah ! bon Dieu, bon Dieu ! je n'aurais pu supposer cela !

– Moi, dès que vous avez eu ouvert la bouche tout à l'heure avec votre histoire, j'ai deviné de quoi il retournait.

– Après cela, on voit ce que c'est que l'éducation des instituts… c'est beau, l'innocence des demoiselles qui sortent de là !

– L'innocence de cette petite, par exemple, hein ! Moi qui vous parle, je lui ai entendu tenir des propos que je n'aurais pas le courage de tenir, moi, femme mariée.

– Savez-vous que cela fend le cœur de voir jusqu'où va maintenant l'immoralité ?

– Les hommes raffolent d'elle. Quant à moi, j'avoue que je la trouve…

– Maniérée que c'est insupportable à voir, n'est-ce pas ?

– Allons donc ! c'est une statue, et pas la moindre expression, pas de physionomie !

– Ah ! qu’elle est maniérée, qu’elle est donc maniérée ! Je ne sais pas qui a veillé à son éducation, mais je n’ai jamais vu fille ou femme faire autant de simagrées.

– Mais, ma chère, c’est une statue de marbre ; elle est froide et pâle comme la mort.

– Ne dites pas cela, Sophie Ivanovna ; elle a toujours un pied de rouge sur les joues.

– Qu’est-ce que vous me contez donc là, Anna Grigorievna ? elle est blanche, blanche comme de la craie.

– Chère amie, j’ai été assise tout près d’elle, elle avait du rouge de l’épaisseur de mon petit doigt, je vous dis, tellement même que cela s’écaillait. Elle va sur les traces de sa mère, et soyez sûre qu’elle sera encore plus coquette.

– Eh bien ! permettez... mais écoutez-moi... écoutez, je suis prête à prier tout ce que vous voudrez, je consens à perdre mes enfants, mon mari, tout mon bien, si elle met une touche, une parcelle, une ombre d’un fard quelconque sur sa figure !

– Que dites-vous donc, Sophie Ivanovna ? dit Charmante en frappant d’une main dans l’autre.

– Vraiment, vous êtes singulière, Anna Grigorievna, et vous m’étonnez, » dit Gentille en imitant le geste de son interlocutrice et en la regardant avec un air de stupeur.

Le lecteur ne trouvera pas sans doute bien extraordinaire que les deux dames aient une pareille discussion au sujet d’une personne qu’elles ont vue face à face, l’une et l’autre, à la même heure ; il ne saurait ignorer qu’il y a, en effet, dans le monde, des choses qui ont la propriété de paraître à telle dame d’un beau blanc de céruse, et à telle autre, rouge groseille ou carmin.

« Tenez, encore une preuve qu'elle est très pâle, poursuivit Gentille ; je me souviens que je me suis penchée vers Manilof et lui ai dit : « Mais voyez donc comme cette petite est blafarde ! En vérité, il faut que nos maris aient bien peu de goût pour se coiffer d'un minois si fade. » Et notre beau, notre beau... Ah ! qu'il m'a paru déplaisant ! non, vous n'avez pas d'idée à quel point il m'a déplu.

– Il s'est pourtant trouvé là bien des dames à qui il ne semblait pas être indifférent.

– À moi ? à moi ? Non, Anna Grigorievna, vous ne pouvez dire cela, de moi ; jamais, jamais, je vous prie de le croire !

– Je ne parle pas de vous ; il n'y avait pas que vous de dame au bal.

– Jamais ! jamais ! permettez-moi de vous dire que je me connais. Après cela, pensez ainsi, si vous le voulez, de certaines prudes qui en public font les inabordables.

– Pardon, Sophie Ivanovna, à votre tour vous me permettrez de vous faire observer que jamais chez moi personne n'a eu à relever aucun scandale ; d'autres en ont plus d'un sur la conscience, oui, mais pas moi, pas moi, notez bien cela.

– Qu'est-ce qui vous fâche donc tant ? Il y avait une foule de dames ; il y en a eu qui, à l'envi les unes des autres, se sont précipitées sur une ou deux chaises vacantes tout contre une porte, pour être plus près de lui. »

Après ces dernières paroles de Charmante, il semblait qu'il dût éclater une vraie tempête. Il n'en fut rien, et voici pourquoi : Charmante se souvint qu'elle ne tenait pas encore le patron de la robe à la mode, et Gentille, qu'elle n'avait jusque-là obtenu

aucuns détails sur la découverte du projet d'enlèvement. Elles réfléchirent, et aussitôt la paix se rétablit. Ces deux dames, au fond, n'étaient ni d'un naturel méchant ni même d'un caractère d'esprit fort explosif : seulement il leur prenait parfois, en conversant, des chaleurs soudaines qui les portaient à se piquer, à se décocher l'une à l'autre un trait, un mot vif : « Empoche-moi ceci, attrape cela en passant, avale, avale, ma très chère. Cela fait bien plaisir. » Il y a tant de besoins dans les cœurs des femmes... et aussi des hommes !

« Une chose que je ne puis comprendre, dit Gentille d'un ton calme, c'est que Tchitchikof, qui n'est ici qu'un simple voyageur en passage, ait pu se résoudre à tenter un coup de main si hardi, et cela à lui tout seul.

– Est-ce que vous penseriez qu'il n'a pas de compères ?

– Et qui supposeriez-vous donc qui fût capable de l'aider ?

– Dieu sait ! Nozdref lui-même, peut-être.

– Comment Nozdref ?

– Pourquoi pas ? cela lui va ; vous savez qu'il a voulu vendre son père, et ce qui est encore plus joli, le jouer aux cartes.

– Ah ! que d'intéressantes nouvelles vous m'apprenez là ! je n'aurais jamais deviné de moi-même que Nozdref est mêlé dans cette histoire.

– Moi, dès le commencement de la soirée, j'eus tout compris au bout d'un quart d'heure.

– Je vous crois ; mais, quand Tchitchikof est arrivé ici, et qu'il a fait quelques visites, personne alors n'aurait, je crois, deviné qu'il remuerait ainsi toute la ville. Je vous avouerai que la

protopopesse m'a aussi touché un mot du projet d'enlèvement ; si vous aviez pu voir comme j'étais tremblante... si je n'avais la ressource de venir me retremper dans votre bonne affection, je crois que j'en perdrais la tête. Voyez que d'étranges choses se passent dans notre monde ! Ah ! Anna Grigorievna, pensez, ma Marie remarque que je suis pâle comme une morte : « Ah ! ma bonne maîtresse, me dit-elle, qu'avez-vous donc ? vous êtes plus blanche que votre camisole. » Moi je lui ai répondu : « Marie, Marie, tais-toi ; il s'agit bien de mon teint ! » En voilà une histoire ! Et Nozdref mêlé à l'aventure... c'est du beau ! »

Gentille grillait d'impatience de savoir comment allait se faire le mystérieux enlèvement, de connaître le lieu, l'heure ; etc., etc. ; mais c'était demander un peu trop. Charmante s'excusa sur son ignorance, et elle ne savait pas en imposer ; supposer... oui, supposer, c'est tout une autre affaire, quand la supposition qu'on fait est fondée sur une intime conviction. Quand elle avait dans son for intérieur la conviction d'une chose, elle ne s'en départait plus, et l'avocat le plus habile à donner le change aux opinions d'autrui, verrait, en essayant son art auprès d'elle, ce que c'est qu'une conviction profonde.

Les deux dames furent parfaitement persuadées de ce que, dans le principe, elles n'avaient admis que comme simple conjecture ; et en cela il n'y a rien que de fort ordinaire. Notre sexe, qui se donne carrément pour le sexe fort et intelligent, n'est guère plus sage, soit dit entre nous, et je n'en veux pour preuve que la manière dont il pond, couve, nourrit et lance à travers le monde ses dissertations les plus érudites et les plus absolues. Originairement un tel avait eu l'idée de se faire à lui-même, non sans confusion, une question très modeste : « Ne serait-ce pas de là, de ce rocher, de ce filet d'eau, de cet étroit passage, de ce débris de quelque vieille tour que le pays a pris son nom ? » ou bien : « Ce document était-il une instruction, ou un diplôme, ou une charte, et ne se rapporte-t-il pas à une réponse bien plus ancienne que ne l'a supposé mon confrère, et le

peuple qu'il nomme ici avec une orthographe tant soit peu arbitraire, ne serait-ce pas tel peuple ?

Tels sont les doutes qu'il se pose, et là-dessus il se met à entasser citations sur citations, et s'il a le bonheur d'entrevoir quelque cohésion dans les idées qui lui viennent, il se les ajuste tant bien que mal aux épaules et aux talons. Et alors de prendre son élan, de s'animer, de se poser partout, de taquiner sans merci des écrivains morts depuis des siècles, leur adressant des objections, leur prêtant des répliques impossibles, et, dans son triomphe, oubliant la timide et oisive conjecture qui lui a servi de point de départ. Le fait, indéfiniment agrandi et arrondi en bulle de savon grosse au moins comme la planète Mercure, lui paraît à lui d'une clarté fulgurante ; puis il en prend à son aise et tranche sur un ton haut et affirmatif : « Voilà le vrai nom, le vrai pays, le vrai peuple, la vraie date ; c'est ainsi, et non autrement, qu'il faut envisager notre objet, que personne avant nous n'avait seulement soupçonné. » Et tout cela tombe en avalanche des chaires du haut enseignement ; la nouvelle vérité, la découverte du grand homme va de là faire le tour du monde, inspirant partout des milliers de sectateurs enthousiastes.

Au moment où Charmante avait, en faveur de Gentille, tranché avec tant d'habileté et de bonheur la question qui agitait la ville de N***, le procureur entra dans le salon avec son œil clignotant sous ses épais sourcils et son grand air habituel de complète impassibilité. Les deux dames à l'envi se mirent à lui faire part de ce que l'on racontait sur les achats d'âmes mortes, sur le projet de rapt de la fille du gouverneur, et elles en dirent tant que, sans bouger de place, clignant de l'œil gauche, chassant de sa barbe avec son mouchoir les grains de tabac qui s'y étaient logés, il ne parvint pas à comprendre un seul mot de toute cette éloquence à deux. À bout de patience, elles le plantèrent là, sortirent ensemble de la maison et, partant pour révolutionner la ville, elles prirent leur course dans une direction opposée. Elles eurent l'une et l'autre un succès complet, et il ne

leur fallut, qui le croirait ? qu'une demi-heure pour mettre en fermentation toutes les langues, sans que pas un se fût avisé de se demander s'il y avait en réalité sujet de se trémousser de la sorte. Elles eurent la talent de soulever devant les yeux de tous une si épaisse nuée d'improvisations chatoyantes, que messieurs les employés de tout rang en demeurèrent éperdus, la lèvre en convulsion et l'œil fixe, comme de véritables ruminants à qui une vague odeur de loups en campagne donnerait matière à réflexion.

Quelques-uns, dans le premier moment, ressemblaient à un écolier dormant à qui ses camarades levés avant lui auraient logé, dans la narine le bout d'un *houzard*, c'est-à-dire une fine bande de papier vrillée en tube et remplie de tabac très fin ; la victime, aspirant d'un coup toute la charge avec la vigueur d'un dormeur de quinze ans, s'éveille en sursaut, s'agite, pousse un grand cri, éternue à la grande manière de notre héros, et plus bruyamment encore, puis, les yeux hors de la tête et tout en larmes, il regarde en haut et en bas d'un air hébété, cherchant à comprendre où il est et ce qui lui est arrivé. Puis il distingue sur la paroi le rayon qu'y projette obliquement le soleil levant ; il voit le sourire de ses compagnons joyeusement groupés dans les angles ; il voit par la fenêtre le matin qui monte, le panache des bois qui se balance et d'où s'élève en chœur le chant d'un peuple d'oiseaux de tout bec et de tout plumage ; il voit se détacher du miroir des marécages un ruisseau murmurant que suivent de distance en distance de petits villageois aux pieds nus qui s'appellent les uns les autres à la réfection, et, à la fin des fins, il porte précipitamment la main à son nez où pendait encore le houzard, instrument de cette espièglerie.

Telle fut exactement, dans toutes ses variations, l'attitude des habitants et des fonctionnaires de la ville de N. Les hommes en particulier, eurent la figure longue et spirituelle du mouton occupé philosophiquement à ne penser à rien. Les âmes mortes, la fille du gouverneur et Tchitchikof se mêlaient, se confon-

daient et tourbillonnaient dans leurs têtes ; puis, le premier ahurissement passé, ils semblèrent les distinguer, les séparer dans leur esprit et s'en demander compte, et ensuite, se fâcher de voir que la chose refusait toujours de s'éclaircir à leurs yeux. Quel problème est-ce donc en effet, bon Dieu, quel problème que ces âmes mortes ; des âmes mortes ! quelle logique peut sortir de là ? à quel propos, dans quel but acheter des âmes mortes, et où prendre un fou qui s'avise de cela ? Y a-t-il une monnaie invisible pour une telle acquisition ? Eh bien, un fou achète des âmes mortes ; il sait bien, lui, où il les mettra ; il a un argent cabalistique pour arranger toute son affaire. Bon ; mais à présent, que vient faire là-dedans la fille du gouverneur ? Ah ! c'est que notre fou voulait l'enlever. Très bien ; mais, pour enlever une fille, est-ce qu'on achète d'abord des âmes mortes ? S'il s'est mis en tête d'acheter des âmes mortes, quel besoin a-t-il d'enlever la fille du gouverneur ? Ces âmes mortes, est-ce un cadeau dont il se pourvoit pour achever de tourner la tête à la demoiselle ? Quelle absurdité donc que ce bruit que l'on colporte ainsi par toute la ville ! Qu'est-ce que cela veut dire qu'aujourd'hui on ne puisse mettre le nez dehors et rencontrer quelqu'un sans être assommé d'histoires toutes plus extravagantes les unes que les autres ? Cependant, il est à croire qu'il y a à cela une cause, une raison. Trouvez-moi un sens et une raison dans des propos d'âmes mortes ! Ces discours ou ces caquets, ce n'est peut-être au fond que patati et patata, bibus et sornettes et billevesées ; le plus sage parti est de jeter sa langue aux chiens tout de suite, et de se cramponner les oreilles... Bref, les propos, les avis jaillissaient en feux croisés dans le vide, et il n'était plus question en tout lieu que de trois choses : les âmes mortes, la fille du gouverneur et Tchitchikof, ou : Tchitchikof, la fille du gouverneur et les âmes mortes.

Cette ville, ordinairement si calme qu'elle semblait aux trois quarts endormie même en plein jour, paraissait comme surexcitée au moral et frappée d'un singulier vertige. On voyait sortir en quelque sorte de dessous terre tous les *turuques* et les

baïbaques, c'est-à-dire des gens retirés, casaniers depuis nombre d'années, devenus à moitié momies et fossiles dans leurs demeures, et ils en mettaient la faute sur le bottier qui leur avait fait des chaussures trop étroites, sur le tailleur qui retenait sans fin leurs habits, sur leur cocher toujours ivre, ce qui naturellement les condamnait à passer leur vie en robe de chambre. Ceux qui avaient rompu toute relation de société et connaissaient plus que *Reste-couché, Tiens-toi-caché, Ronfle-haut, Baîlle-à-tout*, dont les familles très connues ont des représentants partout en Russie, et toujours sous des physionomies éminemment nationales ; tous ceux que l'on ne tirerait pas de leur domicile de limaces, même en les invitant à venir prendre leur part d'une bouillabaisse russe de cinq cents roubles, faite de sterlets de deux mètres de long avec accompagnement obligé de koulébeaks[92] fondants ; tout cela apparaissait par extraordinaire, comme des revenants, et rendait la ville de N. grande, populeuse et animée comme il convient à une véritable ville.

On y vit un Syss Pafnoutievitch et un Macdonald Karlovitch dont jamais il n'avait été fait mention ; on y vit dans plusieurs salons se développer la haute stature d'un monsieur long, long, long comme une perche, et que personne ne se rappelait avoir jamais aperçu ; dans les rues et les carrefours se croisaient en tout sens des drochkis à capote, des lignes antépètroviennes, des pataches vermoulues, des véhicules de noms et formes impossibles. En temps de foire ou dans d'autres circonstances, ce brouhaha eût peut-être été fort peu sensible ; mais la ville de N. paraissait depuis longtemps oubliée du monde entier et s'était

---

[92] Le sens des mots russes est donné dans le texte : les autres sont des sobriquets. Quant au koulébeak, c'est un pâté au poisson et au jus, qu'un nombre infini de Russes font très habilement, même dans les plus pauvres ménages. Telle femme russe s'engage chez vous comme cuisinière, sans posséder les moindres éléments de son métier, qui au carnaval, vous prépare d'admirables beignets, et en toute saison, si vous l'ordonnez, des koulébeaks succulents, ressource qui n'est pas à dédaigner les jours maigres et pendant le grand carême.

accoutumée à l'absence de toute nouvelle émouvante. Nous dirons même que, dans le cours des trois derniers mois, on vivait là sans *commérages*, et on sait que les commérages sont aussi nécessaires quotidiennement dans une ville que le manger et le boire eux-mêmes.

Deux opinions distinctes se partagèrent la ville ; il y eut le parti des hommes et le parti des femmes. Le plus stupide, le parti des hommes, ne portait guère son attention que sur le mystère attaché au nom d'*âmes mortes ;* celui des femmes rapporta tout à la question vive de la fille du gouverneur. Le lecteur voudra bien, à l'honneur des dames, remarquer que leur parti était le parti de l'ordre et de la prudence. Dans l'espèce d'enquête qu'elles suivirent, elles étaient fidèles à leur vocation naturelle de matrones, de maîtresses et de régulatrices des convenances. Aussi l'on vit leurs inductions sentencieuses présenter un air d'investigation régulière, procéder avec ordre, et prendre des formes claires et précises. Quant à la manière dont elles se peignirent le fond des choses, on peut en penser ce qu'on voudra ; mais ce fut certainement un tableau complet et fini.

Il leur resta démontré que la passion de Tchitchikof avait déjà quelques années de date, que les amants s'étaient vus dans le jardin du couvent, aux tendres lueurs de la lune, le gouverneur n'aurait eu aucune répugnance à accorder la main de sa fille à ce Tchitchikof, qu'il savait être riche comme un juif, n'était qu'il y a de par le monde, une femme légitime abandonnée par le galant. D'où ces dames avaient appris que Tchitchikof fût en puissance de femme ? c'est ce qu'aucune n'aurait su dire. Mais une voix prévint là-dessus toute objection en ajoutant que la malheureuse, irritée par un amour sans espoir, avait écrit à Son Excellence la lettre la plus touchante. Après une affirmation aussi décisive, il n'y eut pas à hésiter longtemps sur une conclusion qu'on fut unanime à reconnaître pour évidente. Du moment qu'il n'y avait plus de transaction possible avec le père et

la mère, le dénouement devenait inévitable, et on avait pris sans balancer le parti d'enlever la jeune personne.

Dans quelques autres maisons, il est vrai, cette assertion qu'il fût marié, et que son Ariane eût écrit une épître lamentable, était traitée de fable ; mais on s'y racontait tout haut, avec un grand air de circonspection et de modestie inquiète, que Tchitchikof, en homme très fin, très expert en affaires de tout genre, avait pour arriver à la fille commencé par courtiser la mère, et que c'était après avoir poussé celle-ci assez loin du devoir, qu'il lui avait demandé la main de la petite comme moyen très simple de ne jamais se séparer. La dame s'effraya non pas tant de la continuité assurée à cette liaison que de la complication jetée dans une situation criminelle de tout point, si contraire à la morale, à la religion et à la paix de sa conscience, et elle répondit par un refus tout net. Et voilà comment Tchitchikof avait été amené à se dire : On me la refuse, eh bien, je l'enlève ! »

Je conviens qu'à cet édifice harmonieux de l'imagination des belles dames, il se joignait des contreforts, des arcs-boutants et des annexes d'un goût et d'une logique contestables, à mesure que les bruits gagnaient les quartiers éloignés du centre. En Russie, la société inférieure est singulièrement friande des propos qui se tiennent dans les cercles de la classe supérieure, de sorte que toutes ces nouvelles du jour s'infiltrèrent promptement jusque dans d'humbles et vulgaires demeures, où il va sans dire que l'on n'avait jamais vu ni même entendu nommer Tchitchikof et où de l'or pur en fusion n'arrive guère que changé en un plomb vil et chargé d'agrégations plus viles encore. Cependant, à considérer l'ensemble de l'opinion du parti femme, le sujet prenait d'heure en heure plus d'intérêt romanesque et des formes plus arrêtées, et comme il n'y a rien du puissant qui ne finisse par aboutir, ce concert de milliers de voix de femmes ne put manquer d'arriver à l'une et à l'autre oreille de Mme la gouvernante.

On juge bien que celle-ci, comme mère de famille, comme première dame de la ville, et de plus comme femme distinguée, n'avait pu prévoir rien de semblable. Aussi fut elle très affectée de ces histoires et elle en ressentit la plus juste indignation. La pauvre jeune blondine eut tout aussitôt à subir le plus fâcheux tête-à-tête que jamais on ait infligé à une adolescente de seize ans ; il lui fut administré coup sur coup vingt douches bouillantes de questions, de reproches, de réprimandes, d'admonitions et d'énergiques menaces, jusqu'à ce que, faute d'y pouvoir rien comprendre ni rien répondre, elle se mit à pleurer et à sangloter, tout comme elle eût fait pour bien moins que cela à l'âge de six ans. La grande dame, après ce bel exploit, fit appeler le suisse de son hôtel, et lui intima l'ordre formel de ne laisser monter Tchitchikof en aucun temps, à aucune heure et sous aucun prétexte.

Leur besogne faite de ce côté, les dames se tournèrent vers la parti des hommes, décidées à les faire abonder dans leur sens, en leur assurant bien que les âmes mortes n'étaient rien autre chose qu'une pure fiction et des conjectures mises en avant pour faire diversion dans les esprits et les jeter à cent lieues de tout soupçon à l'endroit de l'enlèvement. Elles parvinrent en effet à embaucher un certain nombre de ces messieurs, qui désertèrent lâchement leur propre parti, sans vouloir se soucier des qualifications ronflantes ou moqueuses qu'ils ne pouvaient manquer d'entendre ici et là, par suite d'une pareille défection. L'esprit de corps a ses droits, ses exigences et ses colères. Mais les fidèles du parti masculin, ceux que jamais on n'aura le droit d'appeler *jupes, femmelettes, Jean-filles* et *bonnes de nuit à madame*, ceux-là même se gendarmèrent et tinrent ferme : malgré cela, leur opinion fut loin d'offrir la cohésion, la poésie et le bel aspect de l'opinion contraire. Tout, dans ce prétendu parti mâle, était rude, grossier, discord, lourd, heurté ; il y avait évidemment là incongruité dans la pensée, brouillard et confusion dans les têtes, reflet de la nature vaine et

inconsistante de l'homme en général, nature incomplète, gauche, myope, boiteuse, qui ne s'entend pas mieux aux choses du cœur qu'à la bonne tenue d'une maison ; nature portée à la perfidie, à la paresse, pleine de doutes, d'incertitudes et de craintes qu'elle s'efforce en vain de dissimuler sous un air de force, de raison et d'assurance, dont l'autre sexe n'est pas dupe.

Après tout, il faut pourtant les entendre ; que disaient-ils ? ils prétendaient que le parti femme était dans l'absurde, que le rapt d'une fille de gouverneur quelconque était le fait d'un hussard, non d'un homme du civil, et que Tchitchikof n'était pas de force à tenter l'aventure : que d'ailleurs les femmes déraisonnent, qu'une femme est un sac qui porte où l'on veut tout ce qu'on y a mis, que l'objet principal, celui auquel il fallait s'arrêter, c'étaient *les âmes mortes*. Quant à celles-ci, il n'y avait pas à en douter, elles signifiaient… le diable seul sait quoi, mais en tous cas, ce mystère ne pouvait que cacher des vilenies, oh ! bien certainement des vilenies. À présent, voici la cause qui portait les hommes à inférer que ce qu'ils ne comprenaient pas devait recéler des turpitudes.

Un nouveau gouverneur général militaire venait d'être nommé et appelé à prendre le commandement supérieur du gouvernement. C'est là un événement qui jette toujours comme on sait, MM. les *tchinovniks* ou employés et fonctionnaires de tout *tchinn* (rang) dans un grand émoi ; car ils flairent aussitôt les contrôles, les révisions, les comptes à rendre, les mercuriales, les salades poivrées, les bouillons administratifs dont un chef se fait un cas de conscience de régaler à tour de rôle tous ses subordonnés. Ces honorables fonctionnaires se disaient que, si seulement le nouveau gouverneur général apprenait que, dans leur ville, il se répandait de tels bruits, qu'on se livrait à de telles émotions, il y aurait là de quoi les faire tous dégrader, fouetter et congédier à jamais du service public. L'inspecteur du conseil de médecine en prit les pâles couleurs ; son imagination lui créait des fantômes ; sous ces propos d'âmes mortes, n'en-

tendait-on pas peut-être ces malades morts en nombre considérable dans les hôpitaux et ailleurs, d'une fièvre épidémique contre laquelle le comité n'avait pris aucune des mesures recommandées par l'autorité supérieure, et ce M. Tchitchikof ne serait-il pas un émissaire envoyé d'avance en secret afin de préparer les éléments d'une enquête, pour celui qui allait arriver en qualité de gouverneur général ? Ce malheureux fonctionnaire courut faire naïvement part de ses craintes au président ; le président lui répondit que c'était une idée ridicule ; et après cela lui-même tout à coup il pâlit en regardant la figure blafarde du docteur, il se dit en lui-même : « Si les âmes achetées par Tchitchikof sont en effet des âmes mortes, j'ai laissé instrumenter les actes de vente ; j'ai fait plus, j'y figure en personne comme fondé de pouvoirs du Pluchkine. Diantre ! si cela parvenait à la connaissance du gouverneur général... Ah ! c'en serait fait de moi ! »

Il alla en toucher un mot à deux intimes qui, à cette seule ouverture, devinrent à l'instant aussi blêmes que lui. La peur est un mal aussi contagieux au moins que la peste et qui se communique même plus vite. Chacun se mit spontanément à faire son examen de conscience et à redouter les conséquences même de péchés qu'ils n'avaient point faits et dont ils avaient à peine eu la pensée. Le mot : *Âmes mortes*, prit une extension de sens si merveilleuse que, chez le maître de police, on alla jusqu'à chercher si ce mot ne faisait pas allusion à deux cas encore bien récents d'inhumations précipitées contrairement au vœu de la loi. Le premier cas qui avait eu lieu concernait des marchands de *Solvytchégod* qui étaient venus en ville pendant la foire ; après avoir terminé leurs affaires, ils voulurent pour l'avenir de leurs relations avec leurs bons amis les marchands d'*Oustsyssolsko*, les bien régaler à la russe, et compléter le régal par tous les suppléments usités à l'étranger : punch, orgeat, baumes, etc. Mais le tout fut terminé, comme de coutume, par une batterie ; les Solvytchégodiens eurent raison des Oustsyssolskiens en les assommant tous, seulement bon nombre de larges contusions et

luxations de toute espèce, marquées sur toutes les parties du corps et sur la tête des vainqueurs, offraient le meilleur témoignage de la force redoutable du poing des vaincus. Un des triomphateurs avait reçu au beau milieu du visage un coup qui ne laissait plus subsister qu'une petite pelote grande comme le bout du petit doigt, et qui semblait mise là comme par dérision dans une marmelade de prunes au vin rouge.

La justice arriva sur les lieux pour constater le délit, verbalisa, commença l'instruction ; les marchands convinrent de leurs torts en s'excusant avec insistance sur ce qu'ils ne s'étaient battus que pour s'amuser. Puis le bruit se répandit, sans trop de scandale dans le pays, qu'ils s'étaient tout doucement justifiés tous, moyennant quatre assignats de banque par tête. L'affaire fut ainsi dès l'abord jugée obscure, et, dans les suites peu prolongées de l'instruction, il fut démontré que ces imprudents fils d'Oustsyssolsko, ayant tous couché là, avaient tous été asphyxiés à la fois par la vapeur d'un poêle, que l'un d'eux était aller fermer lui-même un bon quart d'heure trop tôt. Il fut convenu qu'on n'avait enterré ces braves gens qu'après avoir bien constaté leur mort par asphyxie.

Voici quel fut le second cas de sépulture hâtive ; il était tout récent : des paysans de la couronne, domiciliés dans le village de *Vchivaïa-Spess*, réunis à d'autres paysans du village de *Borovka-Zadiraïlova*, extirpèrent de la surface du sol la police locale dans la personne de l'assesseur *Drobajkine*, parce que ladite police, c'est-à-dire Drobajkine, avait pris pour habitude de les visiter beaucoup trop souvent, ce qui revenait pour eux à une fièvre sporadique. On savait que, de la part de la police, le vrai motif était un grand faible de cœur qui la portait à venir regarder de fort près les femmes et les filles du village. On n'arriva pas à bien savoir la vérité ; seulement les paysans dans leurs dépositions dirent crûment que la police était paillarde comme un matou, que plus d'une fois ils l'avaient avertie d'être sur ses gardes, et que la dernière fois ils l'avaient chassée, en costume

très primitif, d'une chaumière où elle pouvait bien être prise pour un sauvage. Assurément, pour de pareilles habitudes, la police méritait bien de telles algarades ; mais toujours est-il que Drobajkine fut assommé à égale distance des deux villages dans les chemins, et que les habitants de Vchivaïa-Spess et ceux de Zadiraïlova sont coupables et sans excuse s'ils ont concerté et mis à exécution ce meurtre, s'ils y ont trempé d'une façon quelconque, si enfin ils se sont fait justice à eux-mêmes. On avait trouvé la police étendue en travers des ornières ; sa capote d'ordonnance était sur elle, mais en lambeaux ; la figure de la victime était entièrement méconnaissable.

Là aussi il y eut enquête ; l'instruction traîna assez longtemps, parce que les choses paraissaient bien peu claires ; l'affaire, portée à la fin au tribunal, fut jugée à huis clos et séance tenante ; on y prit en considération que les paysans étaient nombreux, bien d'accord et tous très vivants. Drobajkine était mort, et par conséquent se trouvait désintéressé ; les deux villages avaient grandement intérêt à n'être pas inquiétés davantage pour cet accident : il fut déclaré à l'unanimité qu'il n'y avait lieu à suivre, l'assesseur Drobajkine, convaincu d'avoir exercé mainte et mainte fois des vexations très blâmables envers les habitants de ces villages, étant mort tout à coup dans son traîneau d'un coup d'apoplexie, et dans un désordre qui prouvait des habitudes peu convenables à un magistrat.

Ces deux affaires, quoique récentes, étaient *dûment* terminées. Les fonctionnaires publics de la ville de N., on ne sait vraiment pourquoi, s'imaginèrent presque tous que les *Âmes mortes*, ce devaient être les gens assommés dans ces deux circonstances. Et, comme par un fait exprès, quand toutes les notabilités étaient dans cette pénible situation, M. le gouverneur reçut en même temps deux dépêches ; dans l'une il était dit : « D'après divers indices et rapports officiels, il existe dans le gouvernement un faux monnayeur qui fabrique et répand des assignats habilement imités, qui change de noms, d'habitudes,

de costumes et de localités » ; suivait l'ordre du procéder aux plus actives recherches de ce faussaire et de ses complices s'il en avait. L'autre papier émanait du cabinet du chef d'un gouvernement voisin ; c'était un rapport relatif à l'évasion d'un malfaiteur qui avait disparu depuis plusieurs semaines, et dont on ne retrouvait plus nulle trace ; à la fin de cette communication qui ne donnait aucun signalement du fugitif, il était dit que, si l'on venait à rencontrer dans le ressort un homme tant soit peu suspect et sans papiers, ce serait un devoir de l'arrêter immédiatement. Ce brigand et ce faussaire mirent martel en tête à l'édilité et à la justice ; il y eut contradiction, complication, confusion dans les conjectures. Le parti homme, pour sauvegarder sa dignité, fit grand mystère de ces nouveautés au parti femme et n'en fut pas mieux éclairé pour cela.

Ces messieurs ne purent certainement supposer qu'il y eût la moindre connexité entre ces malfaiteurs et la personne de Tchitchikof, et pourtant ils rappelèrent que ce dernier disait avoir eu beaucoup, beaucoup d'ennemis, dont plusieurs même avaient attenté à sa vie, qu'il avait eu singulièrement à souffrir dans la carrière du service public, et que son existence ressemblait à un vaisseau naviguant sans cesse battu par les vagues d'une mer féconde en naufrages... Donc sa vie avait été souvent en danger, donc il était l'objet de poursuites actives, donc il devait s'être attiré ces poursuites par quelques actes, hum, hum ! Rien de prouvé, rien ; mais qu'était-il ?... Certainement nul n'était à même d'affirmer qu'il fit de faux assignats, encore moins que ce fût un brigand... non, son extérieur, son langage, ses habitudes douces, modestes et formalistes, tout repoussait ces atroces qualifications. Et on en revenait à dire plus souvent que jamais : « Qu'est-ce que c'est que ce M. Tchitchikof ? » C'est là, on en conviendra, une question que les autorités auraient dû se poser le jour même où s'arrêta la britchka de notre héros dans la cour de l'auberge, ainsi que nous l'avons décrit dès la première page du présent poème. À présent qu'on avait des liaisons de société avec lui, il était un peu tard de se raviser et

d'agir comme avec un inconnu ; mais on pouvait, on devait se renseigner pourtant, en employant un petit détour, et il fut décidé que l'on questionnerait ceux à qui il avait acheté des âmes, moyen de savoir du même coup ce qu'il fallait penser de cette sorte de transaction et des *âmes mortes*, le grand objet de la curiosité des uns, de l'inquiétude des autres. Il avait dû s'en ouvrir à quelqu'un d'eux, et certainement lui dire qui il était.

La première personne près de qui on alla aux informations fut Mme Korobotchka, mais il sortit de là bien peu de lumière : il avait acheté des âmes pour quinze roubles[93] ; il achète aussi de la plume ; il trafique de beaucoup de choses, suif, saindoux, peaux... il fait des fournitures à la couronne. Ce devait être un fripon, pensait la dame, car un autre croquant de cette espèce, qui achetait de la plume et faisait aussi à la couronne des fournitures de suif et de cuir, avait trompé tout le monde, et la protopopesse en avait été elle-même pour cent roubles avec lui. En vain les questions furent posées autrement, on ne put tirer d'elle que la répétition des seules et mêmes choses, et MM. les employés finirent par reconnaître qu'ils avaient affaire à une vieille radoteuse. Manilof se trouvant en ville, il fut circonvenu avec empressement ; aux premières questions qu'on lui fit, il sourit angéliquement, puis il déclara qu'en toute occasion on le trouverait toujours prêt à répondre de Paul Ivanovitch comme de lui-même, et qu'il donnerait bien volontiers tous ses biens pour posséder la centième partie des qualités de Tchitchikof ; bref, il parla de ce dernier dans les termes les plus flatteurs, entrecoupés d'admirables maximes sur la sainteté de l'amitié, soulignant en quelque sorte chacun de ces apophtegmes au moyen de clignements de paupières fort éloquents.

Dans le témoignage qu'il porta, la sensibilité et les mille délicatesses de cœur de Manilof furent là comme toujours en pleine lumière ; seulement les magistrats n'y virent pas plus

---

[93] Rouble assignat, un franc.

clair dans la question qui les intéressait. Sabakévitch interrogé dit que Tchitchikof était, selon lui, un brave homme, qu'il lui avait vendu, pour être transféré dans des plantations, des paysans industrieux ; que tout ce monde qu'il achetait était choisi et parfaitement vivant, que naturellement lui, Sabakévitch, pour cette marchandise, il ne répondait que du passé, l'avenir était dans les mains d'un autre maître ; que si donc, dans les fatigues inséparables d'une transmigration assez considérable, il périssait tout ou partie des gens qui avaient été sa propriété, on devrait s'en prendre non à lui Sabakévitch, mais, si l'on voulait, aux fièvres, à l'air, à l'eau, à la nature ; que les exemples ne manquaient pas de terres entièrement dépeuplées par des maladies mortelles, et d'armées entières mises sur les dents avec tous leurs officiers de santé, souvent les premiers pris dans la bagarre.

La magistrature et l'édilité, jusqu'à ce moment peu édifiées sur la grande question, s'avisèrent d'un moyen peu noble, mais utile quelquefois, Dieu sait : elles firent interroger les gens de Tchitchikof. Là encore pourtant ils n'apprirent pas grand'chose. De Pétrouchka on n'obtint absolument rien qu'une odeur de remugle et de renfermé qu'il colportait toujours dans son atmosphère personnelle ; le résumé exact de ce qu'on sut par Séliphane fut que Paul Ivanovitch avait été dans la carrière des emplois et qu'il avait servi un temps dans les douanes. Dans cette classe de gens il existe une habitude invariable et fort singulière en Russie : questionnez rondement vos domestiques sur une chose quelconque que vous tenez à savoir ; il ne leur souvient de rien, ils n'ont pas une idée dans la tête ; ils n'ont rien su, rien vu, rien pu voir ni savoir. Mais détournez-vous vite de la question intéressante et faites-en d'oiseuses qui soient vulgaires et baroques, les voilà aussitôt qui vous en décousent tant et tant sur toutes sortes d'objets, et principalement sur le vôtre, que vous leur demanderiez volontiers grâce de beaucoup de détails superflus.

MM. les édiles, il est vrai, n'avaient jamais soupçonné ce secret. En général, toutes les recherches qu'ils firent les conduisirent à reconnaître leur complète ignorance de ce qu'était Tchitchikof, et pourtant, ajoutaient-ils en soupirant, M. Tchitchikof doit bien être quelqu'un et quelque chose. Ils prirent la résolution de s'assembler en plus grand nombre qu'ils n'avaient encore fait, et de délibérer définitivement cette fois, pour prendre une forte détermination sur les mesures qui devenaient évidemment nécessaires. Quant à Tchitchikof d'abord, ils voulaient résolument savoir à quoi s'en tenir sur son compte ; si c'était un homme qu'il convenait d'arrêter et de mettre en prison comme suspect et peut-être très criminel, ou bien si, tout au contraire, il ne serait pas lui-même en position de les mettre aux arrêts, de les juger sommairement et de les écrouer tous dans les prisons. Le lieu de la réunion fut indiqué chez le maître de police, dont nous avons fait la connaissance la semaine passée, comme étant réputé le *père et bienfaiteur* de la ville.

CHANT X

Le dénouement par la fugue de notre héros

Les employés se réunissent chez le maître de police. – Ils se livrent à de nouvelles conjectures sur Tchitchikof. – Des ordres sont arrivés de rechercher des faux monnayeurs et des brigands. – Tchitchikof ne serait-il pas le capitaine Kopeïkine ? – Naïveté de cette supposition, Kopeïkine n'ayant qu'un bras et qu'une jambe. – Mais ne serait-il pas Napoléon échappé de Sainte-Hélène ? – Ou ne serait-ce pas bien plutôt l'antéchrist, objet de graves préoccupations populaires à une époque où le mysticisme était de mode jusque dans les plus hautes régions de la société ? – On ne croit jamais un mot de ce que dit Nozdref. N'importe, il est encore en ville, on l'envoie inviter, on le questionne ; il déblatère, et le cénacle tremble. – Nozdref, en sortant de là, court à l'auberge de Tchitchikof, dont il espère soutirer une bonne somme d'argent, en mettant sur le compte des habitants tous les propos qu'il vient de tenir lui-même, enchérissant sur les plus absurdes et les plus horripilants. – Tchitchikof, alarmé, prend le parti de quitter la ville le lendemain de cette fâcheuse visite ; il veut que sa britchka soit prête dès l'aurore ; il donne ses ordres en conséquence et se met au lit. – Pendant qu'il repose innocemment, les propos de Nozdref font leur chemin et les dames, plus éveillées que jamais, colportent de maison en maison leur découverte que notre héros est faux monnayeur, chef d'une troupe de brigands redoutables, espion de police, polygame ; qu'il vient, avec l'aide de Nozdref, qui n'en disconvient pas, d'enlever la fille du gouverneur, et que le prêtre de tel village les a mariés dans les

formes pour soixante-quinze roubles. – Séliphane paraît fort contrarié de l'ordre d'être prêt au départ pour l'aube du jour

Réunis au nombre de six ou sept chez le maître de police, fonctionnaire bien connu des lecteurs comme père et bienfaiteur de la ville[94], les employés, en se regardant les uns les autres, eurent lieu de se faire mutuellement remarquer combien ils avaient maigri par suite de toutes ces alertes. La nomination d'un nouveau gouverneur général, ces papiers alarmants qu'on venait de recevoir, et les mille bruits qui se colportaient en grossissant dans la ville et le district, tout cela creusait profondément les plis de leurs visages, et leurs habits flottaient sur eux, devenus subitement trop larges d'un bon quart. Le président avait maigri, le chef de la faculté, maigri, le procureur, maigri ; tous, jusqu'à un certain Sémone Ivanovitch, employé galantin que jamais on n'entendit nommer de son nom de famille ; il portait, depuis aussi longtemps qu'on le connaissait, à l'index de la main droite, une bague qu'il montrait aux dames sans jamais la retirer de sa main, et qui, cette fois, ne lui tenait plus à aucun doigt. Sans doute il se rencontra dans la ville de N., comme il arrive partout en de telles conjectures, quelques individus qui gardèrent seuls toute leur présence d'esprit ; mais il y eut très peu de ces braves, et encore faut-il dire que, dans ce très petit nombre, il n'y eut que le seul maître de poste qui ne changea ni de mine ni d'humeur. Il avait coutume de dire en pareil cas :

[94] Le lecteur français pourrait ne pas se rendre compte de cette persistance de Gogol dans l'emploi répété de cette double qualification appliquée à un édile qui donnait sans cesse chez lui, sans bourse délier, des repas de Gargantua aux dépens de ses justiciables ; nous devons donc expliquer qu'en Russie les mots de père et de bienfaiteur sont prodigués par les faibles aux puissants en proportion du mal que ceux-là pourraient avoir à souffrir directement de ceux-ci. C'est justement cet état de choses qu'on a l'intention et l'espoir de changer aujourd'hui : le triste et honteux euphémisme de la bassesse, va bientôt disparaître avec la cause de l'abaissement inouï des masses, et les vieilles Furies, s'il en reste encore, seront, il faut l'espérer, appelées Furies et non plus Euménides.

« Oh ! nous savons ce qu'il en est de vous autres, messieurs les gouverneurs généraux ! on vous culbute successivement deux, trois, en un quart de siècle... et voyez, moi, il y a trente ans que j'occupe ici la même place. »

C'est à quoi, il est vrai, ses auditeurs lui répondaient ordinairement :

« Oui, quant à toi, frère *Sprenkhenzideitch* Goustaf Andréïtch, diriger un bureau de poste, recevoir et expédier des lettres et des paquets ; pour toute malice, frère, avancer la pendule d'une heure, faire mine de fermer papiers, tiroirs et guichets, et faire payer la prétendue complaisance au marchand qui croyait avec raison n'avoir pas du tout manqué l'heure voulue, ou bien faire de petites bévues calculées et profitables... certainement, avec des moyens si innocents, chacun, à ta place, serait aussi un petit saint. Mais que le diable soit là dix fois le jour à te chuchoter à l'oreille, à te chatouiller sous les aisselles, à se glisser sous tes papiers, à se nicher sous ta main pour tenir en suspens ta plume, à te remontrer que recevoir n'est pas prendre, qu'une politesse n'est pas un affront, que les petits cadeaux entretiennent des dispositions affectueuses, que c'est rendre service, et qu'après tout cela met du beurre dans les choux, un ruban au bonnet de Pauline, un habit chaud sur les épaules de ton petit Pierre... Alors, vois-tu, frère, tu nous chanterais une autre antienne. »

Voilà à peu près ce que se disaient entre eux messieurs les employés. Après cela peut-on, ne peut-on pas résister au diable quand il dit de si plaisantes drôleries ? moi poète, je n'ai que faire de chercher à résoudre la question.

Le petit cénacle, assemblé comme nous venons de le dire, manquait complètement, pour arriver par la discussion à une conclusion lumineuse, de cet ingrédient que le vulgaire appelle le pur bon sens. C'est qu'aussi bien nous Russes, nous ne som-

mes nullement doués pour les assemblées délibératives. Dans toutes les assemblées quelconques que l'on convoque chez nous, depuis celle des paysans jusqu'aux conseils, réunions et comités soit électifs, soit pragmatiques, soit scientifiques, n'importe ; s'il n'y a pas là une tête qui impose carrément la volonté unanime aux autres têtes, ce sera dévergondage et tohu-bohu, et rien que cela au bout de cinq minutes et jusqu'à la fin, rien de plus. Je ne saurais vraiment dire par quelle fatalité particulière les seules assemblées qui aillent à leur but, sont celles que nous formons pour jouer, baller, manger et boire en compagnie, nommément les réunions de club et de vauxhall réglées sur des données allemandes. Cela, du reste, ne nous empêche pas d'être constamment prêts à entreprendre tout au monde ; et, selon le vent qui souffle, on nous verra ardents à fonder des sociétés de philanthropie, de charité, d'utilité d'encouragement, et cent autres dont le but sera magnifique de prospectus. Mais des conseils et des comités, il ne sortira rien, rien qui rende viable la société dont il s'agit. C'est peut-être que d'instinct nous nous donnons tout de suite pleine satisfaction et que nous jugeons que c'est tout, ou du moins bien assez pour personnellement de ce côté-là. Par exemple, avons-nous organisé, au moyen de fortes cotisations, une association de secours à porter aux pauvres, aussitôt, pour célébrer cette louable entreprise, nous donnons un banquet à... tous les... premiers personnages de la ville : il y passe la moitié de la somme recueillie. Au moyen de ce qui reste nous louons pour le conseil de l'association un admirable local que nous pourvoyons d'un mobilier convenable, de bois à brûler, de domestiques : quelques mois s'écoulent... il reste pour les pauvres juste *quatre roubles et quatre-vingt-onze kopecks,* et, quant à la distribution de ce capital disponible, pas un membre qui n'ait à recommander chaudement sa commère.

Mais enfin la réunion dont il est ici question était d'un autre genre ; elle était motivée en quelque sorte par la nécessité des conjonctures, il n'y devait être parlé ni des pauvres ni de rien d'étranger à l'intérêt pressant du jour même, intérêt direct

et personnel à chacun des membres du cénacle. L'imminence du malheur, étant commune à tous, demandait peut-être plus d'accord et d'unanimité que nulle autre part. Eh bien, ce fut le contraire qui arriva. Outre les tiraillements de l'esprit de contradiction que le démon ne manque pas de souffler sur toute assemblée délibérante, il se manifesta dans celle-ci une absence d'opinion arrêtée et de résolution vraiment déplorable. L'un disait que Tchitchikof était un faussaire, un faiseur de faux assignats, un faux monnayeur… puis il ajoutait : « Et peut-être bien qu'il est tout à fait étranger à ce crime. » Un autre disait d'abord d'un ton affirmatif : « Eh ! messieurs, est-il si difficile de voir que c'est un agent de la chancellerie même du général gouverneur ?… » Deux minutes après, il disait : « Au reste, qui sait ? ce qu'il est, personne n'a cela écrit sur son front pour que nous puissions le lire. » Un troisième émit très timidement la conjecture que ce pourrait bien être un brigand… Mais on ne lui laissa la faculté ni d'aller plus avant ni de battre en retraite, et tous se récrièrent à la fois contre cette demi-supposition : « Car enfin, disaient-ils à l'envi, il a, dans son extérieur, quelque chose de très doux, de très honorable, et rien, rien dans tout son langage qui trahisse l'habitude de la perversité et de la turbulence. » Tout à coup le directeur de la poste, qui était seul resté plongé dans une sorte de rêverie particulière, étendit la main devant lui et s'écria, par l'effet, soit de l'inspiration d'une lumière subite, ou de toute autre cause mystérieuse :

« Ne savez-vous pas qui c'est, messieurs ? »

Sa voix, en prononçant ces simples mots, eut une vibration si émouvante qu'elle les fit tous simultanément répondre à son cri par ce cri :

« Voyons ! voyons ! dites ?

– Tchitchikof, messieurs, n'est autre que le capitaine Kopeïkine ! »

Et comme à ce mot les assistants demandèrent tout d'une voix ce que c'était que le capitaine Kopeïkine, le directeur de la poste dit :

« Vous ne savez pas ce que c'est que le capitaine Kopeïkine ?

Tous répondirent qu'ils ignoraient jusqu'au nom du capitaine Kopeïkine.

« Le capitaine Kopeïkine, reprit le directeur de la poste en n'ouvrant sa tabatière que juste pour le passage de ses doigts, de peur de voir s'y plonger par surprise les doigts de ses voisins, dont la propreté lui semblait suspecte... le capitaine Kopeïkine, proféra-t-il tout en humant délicieusement sa prise, si l'on savait bien son histoire, ferait, je le crois du moins, le sujet très intéressant d'un poème entier : il ne lui manque que l'écrivain, mais je dis un écrivain qui sache son métier. »

Tous témoignèrent un grand désir de connaître cette histoire qui pouvait concerner Tchitchikof, ou ce poème, comme il qualifiait d'avance son récit, et il commença, favorisé par l'attention de son auditoire :

« Je serai bref en vous racontant ce que j'ai moi-même appris du capitaine Kopeïkine. Après la campagne de 1812, mon cher monsieur... (le narrateur narrait devant plusieurs, il est vrai mais n'importe, c'était sa formule invariable de dire *monsieur* et *cher monsieur*), après la campagne de 1812, le capitaine Kopeïkine fut expédié avec un convoi de blessés. C'était une tête chaude, un endiablé, un de ces gaillards qui, dans les corps de garde et les arrêts forcés, en garnison, et en campagne, ont essayé et abusé de tout. À Krasnoé ou à Leipzig, il perdit un bras, puis une jambe. En ce temps-là on n'avait encore arrêté aucune disposition réglementaire concernant les blessés ; c'est bien plus

tard qu'il a été créé un fonds spécial, une caisse des invalides. Le capitaine Kopeïkine se dit : « Allons, il faudra travailler pour vivre. » Mais le moyen de travailler ? il ne lui restait que le bras gauche. Il se fait transporter chez son père ; celui-ci lui dit tout net : « Je n'ai pas de quoi te nourrir, j'ai bien du mal à gagner du pain pour moi. » Voyant que c'était bien la vérité, le capitaine Kopeïkine, mon cher monsieur, ne fait ni une ni deux, il part, il se fait hisser tantôt sur des chariots de voituriers, tantôt dans des fourgons, et finit par gagner Pétersbourg, résolu à demander, pétitionner, solliciter jusqu'à ce qu'il lui soit accordé quelques secours.

« Placé assez peu commodément sur des bagages, il franchit la barrière, puis longea une rue interminable, ballotté et se retenant comme il pouvait tantôt du bras, tantôt de la jambe qui lui restaient, et on le descendit au beau milieu de cette ville qui n'a pas son égale au monde. Il crut voir la lumière et sentir en lui la vie pour la première fois : ce qu'il regardait et entendait lui faisait l'effet d'un conte de Chéhérazade, vous comprenez. Ici la perspective de Nevski, et celle de la Fonderie, et celle de l'Ascension, et celle de l'île Basile, et la rue des Jardins, et la rue aux Pois, voilà pour l'horizon ; en l'air, des minarets, des coupoles étoilées, des flèches toutes d'or, et sur les eaux des ponts qui ont bien l'air d'avoir été jetés là par le diable en personne ; bref, monsieur, une vraie Sémiramide quoi !

« Comme le capitaine était un homme positif, il songea sans tarder à son logement ; mais à Piter, dès qu'on touche ces objets-là, on se brûle cruellement les doigts ; stores, rideaux, draperies, divans, tapis de Turquie, c'est, voyez-vous, la Perse, mon cher monsieur, c'est l'Asie entière à chaque étage ; des capitaux devant soi, sous soi, derrière soi et sous ses pieds, voilà comme ils vivent ; là on sent dans l'air comme un parfum général de billets de mille roubles, auquel on comprend qu'il faudrait bien aussi contribuer pour ressembler un peu à l'habitant, et notre brave ne possède pour tout capital et tout bien que tout au

plus une dizaine d'assignats de cinq roubles enveloppés dans un fort papier à sucre plié en quatre, et cinq ou six autres roubles en petite monnaie dans une petite bourse de cuir. Eh ! mon brave, tu n'achèteras pas une terre avec cela, à moins que tu n'y ajoutes une quarantaine de mille roubles qu'il faudrait bien vite emprunter au roi de France. Le capitaine alla se loger à l'hôtel de Révél, à un rouble par jour, non compris le dîner ; c'est-à-dire une assiettée de hachis de choux fermentés en guise de soupe, contenant en outre, en guise de bouilli, un lopin de viande, bœuf ou vache, battu au rouleau, une tranche de pain mesurée un peu chichement, mais de l'eau à discrétion ; pour toute cette victuaille, encore un rouble. Le capitaine voit qu'avec un régime si cher, ce qu'il a rapporté de ses campagnes ne le mènera pas bien loin. Il demanda à qui, à quoi il pourrait recourir : on lui répondit qu'il n'y avait plus personne dans la capitale, que les armées, les gardes et le gouvernement, tout était à Paris ; mais un employé du sénat qui fréquentait l'établissement fit observer qu'il y avait pour les soldats mutilés une commission provisoire qui devait être en mesure de faire quelque chose. « Je vais me rendre à cette commission, je leur dirai ça, ça et ça, sans leur cacher que j'ai, relativement parlant, risqué un peu ma vie et que j'ai même en quelque sorte versé une partie de mon sang ; ils comprendront, et alors... » Et voilà, monsieur, que, s'étant levé de grand matin et s'étant raclé le menton comme il put de sa main gauche, car employer un barbier c'est encore dépenser, il s'affubla de son uniforme, et, fort de sa jambe de bois, il s'achemina droit à la commission.

« C'était trop tôt, il s'en doutait, mais il se fait donner l'adresse du chef. C'était sur le quai ; on lui montre une maison... une maisonnette, vous croyez, une chaumière avec des vitres en verre à bouteille aux croisées ? excusez, un hôtel, un palais avec des fenêtres garnies de glaces de trois mètres de haut sur deux de large, et des marbres, des albâtres, des laques que c'est à en perdre la tête : à l'entrée, portes sur portes, et avec des mains d'or et de cristal. En voyant ce seul luxe des portes,

on a l'idée d'aller, avant que d'y toucher, prendre chez l'épicier pour deux kopecks de savon, de descendre à la rivière et de s'en frotter les mains deux bonnes heures. Un suisse, à large bandoulière rouge galonnée, paraît et se pose sur le seuil, une longue canne à énorme pomme d'or à la main, la mine grave, princière, avec un jabot de fine batiste appliqué sur le bas de ses gros favoris, qu'on dirait vraiment ceux d'un morse, d'un bouledogue nourri à crever dans sa peau. Notre Kopeïkine, truck, truck, truck, passe, passe, traverse le vestibule, l'antichambre, gagne une pièce garnie de banquettes, et va se blottir bien prudemment dans un angle ; et cela, dans la crainte qu'il avait de jeter à bas, relativement parlant, des urnes, des vases dorés, des vasques de porcelaine, des cristaux et tout le tremblement d'Amérique, d'Asie ou peut-être même de l'Inde.

« Étant arrivé là vers l'heure où à peine se lèvent du lit les grands personnages, Kopeïkine eut tout loisir de voir passer et plus tard repasser le valet de chambre et son aide, portant un bassin d'argent avec l'aiguière et un linge éblouissant de blancheur et tout parfumé, afin que le monsieur, vous comprenez, se lave à grande eau, comme il convient ; mais, après une attente d'environ quatre heures, il vit entrer un employé qui, se faisant jour à travers des masses de gens à épaulettes, à aiguillettes et à étoiles, qui étaient là, serrés comme les fèves d'un plat de haricots, dit à voix haute pour toute l'assemblée : « Son Excellence ! Cela voulait dire que le chef allait paraître. Et c'était vrai ; le chef parut... pouhhh !... Vous vous figurez ce moment, le chef en propre personne avec cet air, bien entendu, cet air assorti au rang, au grade d'un supérieur des supérieurs, d'un personnage qui fait tout danser à sa flûte dans la capitale... il va, passant de l'un à l'autre : « Que voulez-vous ? Et vous ? de quoi s'agit-il ? Qui êtes-vous ? Qu'est-ce qu'il vous faut ? »

Enfin, le chef arriva à Kopeïkine ; celui-ci vite de dire ça, ça et ça : « J'ai relativement parlant, versé mon sang ; j'ai, en quelque sorte, perdu et un bras et une jambe ; je ne puis travailler, je

prends la liberté de vous demander une manière d'assistance, de pension, et, sauf respect, d'indemnité, si je me fais bien comprendre... » Le chef voit devant lui un homme à jambe de bois, une manche vide agrafée à l'uniforme. « Bien ; vous irez vous informer ces jours-ci dans les bureaux. »

« Kopeïkine gagna la rue ; il était dans le ravissement ; il pensait : « L'affaire est au sac ! » Vous vous figurez bien avec quels transports de joie il sautillait sur les trottoirs : en doublant le coin de la rue des Jardins, avisant le restaurant de Palkine, il entre, absorbe un bon petit verre d'eau-de-vie, puis il longe la Perspective, gagne la place de l'Amirauté, et entre d'instinct en pleine grande salle à l'hôtel de Londres ; là, sans balancer un instant, il se fait servir une côtelette aux câpres, puis une poularde à la jardinière, et il arrose tout cela d'une bouteille de vin de France, et ensuite, imaginez-vous qu'il se rendit droit au Grand-Théâtre, où l'on jouait *Lodoïska ;* bref, avec votre permission, le gaillard, ce soir-là, fit la noce à peu près au complet. Je dis à peu près, expliquons-nous : comme après son spectacle il entrait dans la rue des Officiers, il voit glisser une espèce de petite chatte anglaise blanche et articulée comme un cygne, hum ! le sang monte au cerveau du galant, et truck, truck, truck, en avant le boulon de chêne, il semble résolu à suivre la veine, et les regardants le croient parti ; mais non il s'arrête et réfléchit ; il se faisait tard : « Pour ces jours-ci, se dit-il, au diable la galanterie ; j'ai déjà pas mal dépensé... Après le règlement de ma pension, oh ! alors, ma foi, je ne dis pas non. » Au fait, il venait, en une soirée, de gaspiller une bonne moitié du peu d'argent qu'il possédait la veille.

Les trois jours suivants Kopeïkine fut moins prodigue, réfléchissant qu'on ne touche les pensions qu'aux échéances déterminées ; le quatrième jour, il se rendit dans les bureaux de la commission, demandant à être conduit au chef :

« De quoi s'agit-il ?

– Je suis venu, dit-il, comme ayant, pour ainsi dire, versé mon sang, et, relativement parlant, perdu ces deux membres, savoir si... » et enfin il parla dans le meilleur style, ainsi que l'on apprend au service.

« Fort bien, fort bien, lui fut-il répondu ; mais, avant tout, il est de mon devoir de vous prévenir qu'ici nous ne pouvons rien absolument sans la sanction de l'autorité suprême ; vous voyez bien vous-même en quels temps nous vivons. Les hostilités n'ont pas encore pris fin officiellement ; attendez la paix ; attendez du moins l'arrivée de M. le ministre de la guerre ; prenez patience, et croyez bien que vous ne serez pas oublié. Si vous n'avez pas de quoi vivoter en attendant, tenez, prenez toujours ceci ; je ne puis positivement faire davantage. »

En parlant ainsi, Son Excellence glissa dans la main du capitaine quelques assignats rouges[95] ; c'était peu, bien peu, sans doute, mais, à la rigueur, on pouvait avec cela attendre les décisions ultérieures ; mais cela ne faisait pas le compte de notre Kopeïkine qui, quatre jours auparavant, s'était dit le verre à la main :

« La pension, cela viendra, cela ne se règle pas sans des masses d'écritures ; on commencera sûrement par me compter tout de suite quelques milliers de roubles pour que je puisse, en attendant, m'installer à peu près ici, me distraire et me divertir un peu. »

« Attendre, attendre, et manger du pain sec... c'est dur, surtout pour un brave qui avait rêvé soupe à la tortue, rognons au vin de Champagne, tabac turc, spectacle et chattes anglaises. Il descendit l'escalier, faisant assez la figure d'un pauvre barbet qui, échaudé par les ordres du chef des cuisines, se sauve

[95] Assignats rouges de dix roubles (10 francs).

l’oreille très basse et la queue ramenée entre les pattes de derrière. La vie de Pétersbourg l’avait saisi et pénétré ; il en avait tâté quelque peu, et ce peu avait eu une action puissante et prompte sur ce naturel voluptueux, orné d’un appétit de loup. Elles seront exquises, les voluptés de Kopeïkine, avec cette modique somme d’argent. Et notez que c’était un homme encore jeune, frais et bien constitué.

« Aussi représentez-vous Kopeïkine passant devant un restaurateur à la mode : une fenêtre ouverte laisse voir le cuisinier ; un étranger, un Français, un de ces dégourdis à physionomie franche, encadrée dans une chemise de toile de Hollande, devant lui un tablier, et, sur la tête, un béret, blancs l’un et l’autre comme de la neige ; il prépare, comme en se jouant, une omelette aux fines herbes, des côtelettes aux truffes, et Dieu sait encore quelles excellentes choses.

« En poussant plus loin, le voilà devant la longue ligue des boutiques Miloûtine ; là, à toutes les vitrines, dont plusieurs sont ouvertes, des saumons et des sterlets fumés, de différents prix, de simples cerises à cinq roubles pièce, une pastèque colossale, sortant de la fenêtre comme une diligence à demi tirée de la remise, et semblant attendre au passage un imbécile qui en donne cent roubles ; bref, autant de pas, autant d’objets de convoitise ; partout l’eau lui en vient à la bouche, et Son Excellence avait dit : « Attends, il faut attendre ! » Quelle situation, hein ! mon cher monsieur : d’un côté, la côtelette, le caviar frais, le saumon, la pastèque ; de l’autre, ces mets pleins d’amertume qu’on appelle *demain, peut-être, attends.*

« Exaspéré par ces émotions : « Bah ! bah ! dit-il, je vais de ce pas à la commission, j’assemble tous les chefs, et ma foi ils en entendront de rudes ! » Et il arrive en effet à la commission, monté si jamais homme le fut.

« Comment, capitaine, lui dit-on, c'est encore vous ? on vous a dit l'autre jour…

– Ah bien oui ! répond-il, vous devriez un peu comprendre que je ne veux pas être à tire-sou, moi ; j'ai besoin de manger une bonne côtelette, de boire du vin de France, d'aller chercher quelque distraction au théâtre, que diantre !

– Vous demandez beaucoup, dit le chef. Mais enfin, permettez, il faut un peu de patience ; en attendant, on vous donne ici les moyens de vous nourrir convenablement jusqu'à la résolution définitive qui vous procurera, je l'espère, une retraite propre à vous dédommager de ce que vous avez souffert pour le pays. Il n'y a pas d'exemple, en Russie, qu'un serviteur du tsar soit jamais demeuré sans assistance. Mais si tout de suite, tout de suite, vous voulez vous mettre à manger des côtelettes et à fréquenter les théâtres, eh bien, pardon, mais il faut que vous trouviez par vous-même des moyens supplémentaires, car ici… »

« Pendant que Son Excellence parlait ainsi, notre Kopeïkine pensa suffoquer de colère ; toutes ces sages paroles ne laissaient pas plus de traces dans son esprit que des petits pois verts jetés contre un mur. Il se mit à crier, gronder et déblatérer ; personne n'échappa à son regard, à son geste ni à sa voix ; commis, secrétaires, chefs de bureau, de section, de division, tous furent apostrophés, et comment ! Un employé qui passait à bon droit pour impassible, parut le dernier ; il attrapa la meilleure part de l'avalanche. Il y eut alors dans la salle comme un commencement d'émeute contre cet enragé ; mais à la fin, le chef, voyant qu'il fallait nécessairement recourir aux voies de rigueur, fit faire silence et dit :

« Très bien, monsieur ! puisque vous ne voulez pas vous contenter de ce qui vous est donné et attendre patiemment à Pétersbourg qu'on ait pourvu à votre avenir, je vais vous indi-

quer moi-même un domicile. Messieurs, appelez un feltiègre[96] pour qu'il accompagne monsieur où vous savez ! »

« Aussitôt un feltiègre parut vers la porte d'entrée ; c'était un gaillard de deux mètres de haut, et des mains, des bras de roulier. En cinq minutes de temps, le papier était écrit, le capitaine installé sur le chariot et le feltiègre à côté de lui.

« Voilà, se dit Kopeïkine, un voyage où je n'aurai point, Dieu merci, de relais à payer, et j'ai une escorte encore comme un vrai prince... C'est bien, c'est bien ; oh ! l'Excellence prétend que c'est à moi de chercher les moyens de vivre dans l'aisance ; il faut avoir égard à ce conseil, et ces moyens, bon, je les trouverai, ou je ne suis pas Kopeïkine. »

« Ce chariot dévorait l'espace ; combien de jours, combien de nuits et jusqu'où ils allèrent ainsi, l'histoire ne le dit pas ; mais ce qu'on affirme, c'est qu'il ne s'était pas écoulé deux mois, que les bois de Reazan étaient infestés par une bande d'affreux brigands, et le chef de cette bande, mon cher monsieur, n'était autre que le cap...

– Un moment ! je t'ai laissé aller, mais c'est plus qu'assez, Ivan Andréïtch, dit avec une certaine impatience le maître de police ; songe que ton capitaine Kopeïkine avait une jambe de bois et le bras droit amputé... qu'il soit chef de brigands, soit, mais quel rapport avec Tchitchikof ! »

---

[96] Un feltiègre, de l'allemand *feldjeger*, courrier de cabinet. Les feltiègres russes sont assez souvent employés à accompagner côte à côte sur de hautes charrettes de poste des personnes, n'importe de quel rang, qui se sont conduites de manière à mériter qu'on leur assigne pour un temps plus ou moins long une résidence où ils auront tout loisir de réfléchir à ce qu'ils ont dit et fait d'irrégulier et d'injuste. Si l'on abusait naguère de cet usage en Russie, c'est que la presse n'avait pas encore la liberté dont elle jouit aujourd'hui.

Ici le conteur jeta un cri retentissant et se donna à lui-même un grand coup du plat de la main sur le front en se traitant, devant son public, de veau et de bourrique, il ne pouvait comprendre comment cette circonstance ne l'avait pas frappé dès les premiers mots du récit, et avoua qu'on avait bien raison de dire que le *Russe pense après*[97]. Cependant, après une minute ou deux, il voulut essayer de se relever de sa chute en alléguant qu'au demeurant, en Angleterre, il se fabriquait des machines admirables qui avaient la forme et le jeu des membres de l'homme, et qu'on avait lu encore tout récemment l'annonce de jambes de bois imitant parfaitement la jambe naturelle ; et, de plus, jugez, en touchant un ressort imperceptible, on avait la faculté de se transporter si vite et à une si grande distance qu'il ne serait donné à aucun regard de vous suivre plus d'une seconde.

Malgré cette belle invention, aucun ne voulut croire que Tchitchikof fût le capitaine Kopeïkine ; et il fut déclaré que le directeur de la poste allait un peu trop loin dans ses conjectures. Mais eux-mêmes, de leur côté, gagnés à l'exemple qui venait de leur être donné, allèrent insensiblement encore plus loin que lui ; l'un d'eux marmotta entre ses dents que Tchitchikof pourrait tout aussi bien être Napoléon déguisé ; puis, voyant qu'on l'écoutait sans moquerie, il s'attacha à cette idée, faisant observer que l'Angleterre est depuis longtemps jalouse des prospérités de la Russie, que plusieurs personnes ont vu de leurs yeux une caricature de Londres représentant un Russe pris de dispute avec un Anglais ; celui-ci tient en laisse Napoléon sous la forme d'un dogue hargneux : « Prends-y garde, dit l'Anglais, si tu vas de ce train-là, je le lâche sur toi. » Dieu sait ; peut-être l'ont-ils laissé échapper de Sainte-Hélène, peut-être s'est-il faufilé en Russie sous le nom de Tchitchikof ; qui nous dit que

---

[97] Textuellement : « L'homme russe est fort par l'esprit de derrière. »

Tchitchikof est bien Tchitchikof, et, si ce n'est pas Tchitchikof, qui nous dit que ce n'est pas Napoléon ?

Cette opinion aussi rencontra une vague incrédulité dans l'assemblée ; et toutefois, en y réfléchissant, on finit par trouver que, sinon le galbe, du moins le profil de l'inconnu était vraiment celui de tous les portraits de Napoléon. Le maître de police, qui avait fait la campagne de 1812 et avait vu Napoléon de profil et de face, déclara que, quant à la taille, il n'était pas plus grand que Tchitchikof, et, quant au visage, si on ne pouvait dire qu'il fût plus plein, on ne pouvait dire non plus qu'il fût plus allongé.

Il est certainement des lecteurs qui croiront à l'invraisemblance de pareils propos. Invraisemblables, d'accord ; mais la poésie a moins encore que l'histoire la prétention de n'offrir jamais que du vraisemblable, tout en restant fidèle à l'exacte vérité. D'ailleurs nous rappellerons ici que les faits que nous exposons ont eu lieu peu d'années après les événements de 1812,1814 et 1815, et qu'en Russie, à cette époque, propriétaires terriens, employés, marchands, magistrats, scribes lettrés ou illettrés, se prirent de belle passion pour la politique. Il n'était plus personne en ce temps qui ne lut de la première ligne à la dernière la *Gazette de Moscou* et le *Fils de la Patrie ;* en toute rencontre nos Russes, au lieu de se dire bonjour et de s'informer du prix du boisseau d'avoine et de l'état du traînage dans telle ou telle partie du district, se disaient sans préambule : « Que dit-on dans les gazettes ? N'a-t-on pas laissé Napoléon s'échapper de son île ? » La classe marchande n'avait pas de préoccupation plus tenace que celle de cette fuite, car elle ajoutait pleinement foi à l'invention d'un soi-disant prophète, qui, depuis trois ans, était emprisonné comme imposteur dans une forteresse. Ce singulier prophète était venu, on ne sait d'où, courir la province en souliers d'écorce tressée, et vêtu d'un touloupe sale et troué qui exhalait une odeur de poisson gâté, il annonçait que Napoléon n'était autre que *l'antéchrist* ; qu'en vain on le tenait enchaîné

sur un rocher au delà de six murailles environnées de sept mers ; qu'il briserait ses chaînes et parcourrait toute la terre. Le prophète était au cachot, mais il avait fait son œuvre, et les marchands russes gardaient bonne mémoire de sa prédiction.

C'était là leur grand sujet de conversation depuis trois ou quatre ans, et ces têtes de sages, pourvues de longues et larges barbes, tout en faisant leurs marchés, tout en prenant leur thé d'un air grave, s'entretenaient sérieusement de l'antéchrist Napoléon. Faut-il le dire ? il y avait même des personnages, jusque dans les grandes villes et les capitales, qu'on trouvait occupés de cet antéchrist ; ceux-ci, troublés par le mysticisme qui était alors de mode en haut lieu, comme on sait, allaient jusqu'à voir des signes particuliers dans chacune des lettres qui forment le nom de Napoléon ; ce terrible nom pouvait fort bien être le chiffre même de l'Apocalypse ! On n'a donc pas lieu de s'étonner que les membres de notre petit conciliabule de fonctionnaires provinciaux aient un peu divagué sur le fameux captif de Sainte-Hélène.

Ils s'arrêtèrent pourtant, sentant eux-mêmes que leur imagination les emportait un peu loin du vrai sujet de la délibération ; ce qui fit que là-dessus ils pensèrent, pensèrent, discutèrent, disputèrent, et enfin tombèrent d'accord sur un préliminaire consistant à faire adroitement subir un interrogatoire à Nozdref, que le parti femme mêlait toujours à ses conjectures particulières. C'est qu'en effet, puisque Nozdref le premier avait jeté le *tollé* à propos des âmes mortes, il savait sans doute bien des particularités et on ne pouvait procéder avec plus d'ordre qu'en le questionnant avant tout autre.

Singulières gens que messieurs les fonctionnaires ! On pourrait, sans leur faire tort, les gratifier plus énergiquement. Quoi ? ils savent que Nozdref est la hâblerie incarnée, et qu'il n'y a jamais un seul mot à croire de ce qu'il dit, et c'est à lui qu'ils vont recourir pour obtenir quelque lumière sur le point

confus qui les tient en alarme. Tel est pourtant l'homme ; bien des gens ne croient pas en Dieu, qui croient fermement que se frotter le nez est signe de mort ; les autres ont de *l'éducation* et ignorent profondément les pages sublimes, lumineuses, prophétiques de celui de leurs poètes qui, à la magnificence de l'inspiration, aura joint la plus belle harmonie et la plus merveilleuse simplicité ; mais ils font leurs délices des absurdités d'un cuistre d'écrivailleur qui forge de plats paradoxes prenant à rebours la vérité et la nature, et on en voit s'écrier là-dessus : « Voilà, voilà une profonde connaissance du cœur et de l'esprit humain ! »

On voit aussi des gens qui ont en horreur la médecine et les médecins pendant cinquante et soixante ans, puis finissent par devenir plus faibles que l'imbécile qui se fait traiter par une vieille femme, laquelle emploie des paroles cabalistiques et des crachements d'eau en plein visage ; ou mieux encore ils inventeront eux-mêmes une décoction de Dieu sait quelle drogue qu'ils s'imagineront devoir être un remède sûr contre la maladie, au risque de rendre celle-ci mortelle. Sans doute, MM. les employés avaient leur excuse dans la situation vraiment critique où ils se trouvaient alors. Un homme qui se noie s'empare avidement du moindre copeau flottant à la surface ; ce copeau, il est vrai, sert de barque à un insecte pesant la millième partie d'une once, tandis que lui, homme, pèse cent cinquante livres, s'il n'en pèse pas même deux cents : mais il ne fait pas ce calcul. C'est ainsi que ces messieurs se précipitèrent sur l'idée de questionner Nozdref.

Vite, le maître de police écrivit un jovial billet à Nozdref pour le presser de venir passer chez lui la soirée ; vite un agent secondaire, au teint fleuri, un ancien militaire qui vivait, servait et dormait en bottes fortes, fut dépêché l'épée serrée au flanc pour plus de hâte. On savait où trouver Nozdref mais celui-ci, malgré sa réputation d'oisif, était occupé d'une chose fort importante à son point de vue. Il y avait quatre jours qu'il n'était

sorti de sa chambre et qu'il n'y admettait personne ; il se faisait donner ses repas par la fenêtre, il en maigrissait ; il était vert olive ; mais la chose demandait un soin extrême ; il s'agissait d'étudier dans plusieurs douzaines de jeux de cartes, non le format ni le degré d'épaisseur, qui sont toujours les mêmes, mais dans le dessin en rouge ou en bleu certaines petites marques qui feraient de chacune des cartes étudiées l'ami le plus sûr et le plus utile. Ce travail absorbant devait bien lui prendre encore une quinzaine de jours, et il était résigné à cette laborieuse retraite.

Comme Nozdref n'aimait pas les valets oisifs qui auraient pu l'interrompre, il avait astreint son domestique Porphyre à brosser trois fois par jour le ventre de son épagneul au moyen d'une brosse particulière, et à le savonner le soir et le matin. Porphyre ne put se dispenser d'aller frapper à la vitre ; Nozdref fut très irrité de se voir troubler dans sa solitude, et son premier mouvement fut d'envoyer au diable l'émissaire et son chef ; mais, en continuant la lecture du billet, il lut qu'il y aurait probablement à faire la partie avec un provincial de bonne composition qui était attendu pour la soirée même : l'appât d'une partie à faire dans ces conditions lui parut décisif. Il se jeta sur ses habits, se fagota seul comme il put, ferma sa chambre à la serrure et au cadenas, et se rendit d'une haleine chez le maître de police. Les dires, les arguments, les conjectures et les déductions de Nozdref présentèrent un contraste si complet avec ceux de MM. les fonctionnaires publics assemblés, que ces derniers, au bout d'un quart d'heure, ne surent plus où ils en étaient. C'est que Nozdref était un homme qui n'avait de doutes sur rien au monde, et, autant les conjectures des autres étaient versatiles et timides de toute manière, autant les siennes étaient drues et tranchantes. Il répondit résolument à toute question.

Sur la question des achats d'âmes mortes, il déclara sans détour ni hésitation que Tchitchikof en avait maintenant en sa possession pour bien des milliers de roubles, et que lui-même

lui en avait vendu, ne voyant pas le moindre motif de lui refuser une denrée qui coûtait et ne rapportait plus rien. Sur la question : « Tchitchikof ne serait-il pas un mouchard ? – Espion, mouchard, fiscal, tout ce que vous voudrez, répondit-il ; espion dès l'école ; nous étions de la même classe ; il nous vendait tous, et nous ne le nommions tous que *le fiscal*. Je me rappelle qu'un jour nous l'avons tellement roulé qu'il en eut pour sept mois d'infirmerie, et que dès le premier moment on dut lui appliquer à la tempe gauche deux cent quarante sangsues.

Nozdref voulait dire quarante sangsues ; les deux cents autres se sont ajoutées là d'elles-mêmes, sans qu'il le sût lui-même, car sur ce qu'on lui dit : « Quarante sangsues sûrement ? » il répliqua avec vivacité : « Oui, mais oui, positivement quarante. »

À la question qui succéda, si Tchitchikof ne serait pas le faiseur de faux assignats dont on parlait au chef-lieu de gouvernement, Nozdref répondit par une anecdote sur la merveilleuse habileté de son ami. « On avait appris, dit-il, qu'il se trouvait chez lui pour deux millions de faux assignats ; on accourut pour mettre les scellés et aposter deux sentinelles à chaque porte. Eh bien ! figurez-vous le gaillard, il changea, entre minuit et une heure probablement, toute cette masse de faux assignats en de véritables, et le lendemain les grandes autorités, assemblées dès les huit heures, n'eurent à lui faire, avec des excuses sincères, que des compliments et félicitations sur sa fortune, l'infâme coquin ! N'est-ce pas que c'était bien joué ? »

On demanda alors à Nozdref si positivement Tchitchikof avait dessein d'enlever la fille du gouverneur, et si lui-même trempait dans cette affaire, le bruit courant qu'il avait promis aide et concours au ravisseur. « Eh ! mais, répondit-il, l'affaire est au sac, et je ne lui ai pas été d'un médiocre secours. Après tout, oui, ce que j'ai fait, un autre l'aurait fait à ma place. » Ces dernières paroles eurent quelque chose d'un peu hésitant dans

l’expression ; il pensa que le mensonge ici pourrait lui porter préjudice ; mais le doute passa comme une ombre ; il ne put résister au plaisir d’improviser le récit des circonstances de l’aventure ; aussitôt il donna la distance, le nom de la terre et le nom de la paroisse où le mariage s’était fait. Le village était appelé Froukmatchevka ; le prêtre qui avait nom le P. Sidor Sidorovitch Afonski, avait eu soixante quinze roubles pour la célébration : « Et il n’a d’ailleurs consenti que sur la menace que je lui fis d’écrire un rapport contre lui pour avoir marié récemment le marchand de farines Mikhaïlo à sa commère[98]. Cela l’a tellement effrayé qu’il a mis à notre disposition sa petite calèche toute attelée, et qu’il a pourvu à tous les relais pour les autres voitures. » Les détails furent tellement circonstanciés que Nozdref désigna même par leurs noms les divers postillons qui avaient été employés dans l’affaire.

L’assemblée essaya d’indiquer quelque chose sur la personnalité de Napoléon, mais elle eut à regretter d’avoir abordé cette question, car notre homme s’embarqua aussitôt avec le grand homme sur un océan d’absurdités tellement folles que les hôtes du maître de police sortirent tous pour aller prendre l’air, laissant ce dernier seul écouter encore un peu. Mais lui-même, un moment après, se leva en se disant : « le diable est bien fin s’il débrouille cet écheveau-là. » Tous enfin demeurèrent plus convaincus que jamais de la vérité du proverbe qui dit qu’on a beau se trémousser avec le bœuf, on n’en tirera jamais un verre de lait. De sorte que MM. Les employés se trouvaient, après leur conférence, dans une situation d’esprit pire qu’auparavant, et

[98] En Russie, il est défendu à l’Église de marier ensemble deux personnes qui ont été parrain et marraine d'un même enfant, ou compère et commère, même occasionnellement, au baptême d'un juif ; mais il s'est fait dans ces derniers temps un si grand nombre de mariages entre compères et commères qu'en 1857, on ne parlait à Pétersbourg et à Moscou que de la disposition où était le saint synode, de lever tout à fait l'interdiction.

disposés à reconnaître qu'il était définitivement impossible de savoir ce que c'était que Tchitchikof.

Tout ce bruit, ce chaos d'opinions, ces propos discordants, firent perdre la tramontane au procureur ; ils produisirent sur lui un effet si extraordinaire que, rentré chez lui, il s'arrêta au milieu de la chambre tout stupéfié, et mourut subitement comme frappé d'apoplexie. Il n'eut que le temps de s'asseoir et il tomba à la renverse. « Ah ! mon Dieu ! Qu'est-ce que c'est ! vite, vite, courez chez le médecin ! » cria-t-on aussitôt. Mais on ne put se le dissimuler, il n'y avait plus là qu'un cadavre ; aucune saignée n'y pouvait plus rien ; deux domestiques n'en prirent pas moins occasion de courir par toute la ville, annonçant à tous les passants que le procureur, leur maître, avait rendu l'âme. L'habitant n'y sut rien comprendre : l'âme du procureur ?... Eh oui ! le défunt avait eu une âme ; mais il paraît que, par modestie, il n'avait jamais laissé voir à personne qu'il fût possesseur d'un don si précieux. La mort est aussi affreuse à considérer dans un homme de peu que dans le plus grand homme. Ce pauvre diable de procureur qui, peu de temps avant l'accident, allait, venait, se dandinait, faisait sa partie de whist, signait des papiers et se faisait remarquer entre tous les autres par l'épaisseur de ses sourcils et un certain tic de l'œil gauche, était maintenant couché sur une table, l'œil gauche complètement immobile, mais le sourcil encore levé très haut avec une expression interrogative. Ce que demandait le défunt, pourquoi il venait d'expirer, pourquoi il avait vécu, c'est bien certainement le secret de Dieu seul.

« Allons, voilà qu'avec cette mort subite notre naïve épopée ne fait que progresser en invraisemblance ! Cela, vrai, ressemble à rien ! Où a-t-on vu des fonctionnaires publics s'effrayer à ce point ? Fi ! peut-on écrire de pareilles absurdités, peut-on ainsi délirer à propos de choses où un enfant verrait clair et agirait sensément ? » Ainsi parleront beaucoup de lecteurs, et ils reprocheront à leur poète des inconséquences, ou bien ils traite-

ront d'imbéciles ses personnages : car, prodigue de ce mot, l'homme est très capable de l'appliquer vingt fois par jour au prochain. Ayez un mauvais côté sur dix, et vous serez infailliblement proclamé imbécile, malgré les neuf bons côtés qui devaient en vous frapper davantage, ne fût-ce que par leur nombre. Mes lecteurs, du balcon de leur deuxième étage, d'où tout un horizon est ouvert devant eux, jugent commodément et du haut tout ce qui se fait en bas, tout en bas, là où l'homme ne voit que terre à terre.

Dans les chroniques générales de l'humanité, il y a des siècles entiers qu'on voudrait biffer et faire disparaître comme inutiles. Oui, là aussi, sur la plus grande échelle du monde, il s'est fait des bévues dont il semble qu'un jeune enfant même serait incapable. Que de chemins étroits, scabreux, que de sentiers tortueux, sombres, impraticables, éloignés du but, ont été choisis en tout temps par l'humanité, lorsque pourtant elle cherchait de bonne foi la vérité, et quand, pour y arriver, il s'ouvrait devant elle une route large et plane comme les avenues qui mènent aux châteaux et aux villas des souverains ! Cette route est plus majestueuse et plus large qu'aucune autre ; elle est déclarée le jour par le soleil, la nuit par des feux innombrables. Mais suivre cette route ouverte à tous, non ; voyez, les seuls chercheurs bien doués pour reconnaître et faire reconnaître la vérité se sont tous jetés dans l'ombre épaisse des fourrés. Inspirés pourtant d'abord et mus par une pensée du ciel, ne trouvent-ils pas le moyen de s'égarer, se jetant en plein jour dans des chemins de traverse où ils semblent prendre plaisir à voir s'épaissir le brouillard à leurs propres yeux et ceux des autres ? puis, entraînés bientôt par les lueurs phosphorescentes des marécages, ils se sentent descendre dans des abîmes de vases, en se demandant à la fin les uns aux autres, mais souvent trop tard, par où sortir de ces fondrières, par où regagner le chemin. La génération actuelle voit ce triste spectacle, elle s'étonne de tant d'aveuglement, elle raille cette inintelligence de ses pères, sans voir que c'est là justement une chronique tracée en feux du ciel, et

dont chaque lettre lui crie que de partout un doigt vengeur est étendu sur elle, sur elle, la génération présente... Mais elle continue de railler et de se complaire en elle-même et en sa fausse sagesse, qui la jette dans des égarements non moins dangereux, non moins insensés, qui à leur tour seront raillés et persiflés par les générations suivantes.

Tchitchikof ne savait rien de tout ce qui se disait et se faisait dans la ville ; il souffrait d'une fluxion accompagnée d'une légère inflammation de la gorge, présents dont le climat de la plupart de nos provinces est fâcheusement libéral. Ayant fort à cœur de ne pas voir trancher en lui une vie sans descendance mâle ni femelle, il avait résolu de garder la chambre trois ou quatre jours. Il s'était appliqué sur la joue un bon cataplasme de sauge imprégné de camphre, et se gargarisait avec une décoction de figues au lait bouilli ; et pour employer son loisir, il se mit à dresser avec beaucoup d'ordre et de soin des listes circonstanciées des paysans qu'il avait achetés ; puis, pour faire diversion à cet utile travail, il lisait en traduction russe *la Duchesse de La Vallière*, dont il retrouva un volume dépareillé dans son portemanteau ; ou bien, il faisait la revue des objets et des divers papiers contenus dans sa cassette ; il essayait de relire ces derniers, mais il ne tardait pas à se dégoûter de tout cela. Sa solitude l'étonnait, il ne comprenait pas comment il pouvait se faire que nul des fonctionnaires publics n'était encore venu le voir. Peu de jours auparavant on voyait sans cesse stationner à la porte de son auberge tantôt les drojkis du maître de police, tantôt la petite calèche du procureur, tantôt la voiture du président. Mais depuis deux jours, rien ; il n'en conçut point de colère, et seulement il haussait les épaules en allant et venant dans sa chambre.

À la fin, il éprouva un mieux sensible et fut tout transporté de joie quand il vit que sans inconvénient il pouvait enfin se donner de l'air. Pour s'encourager à sortir, il procéda sans tarder à sa toilette ; il ouvrit tous les compartiments de son néces-

saire de voyage, mit de l'eau bouillante dans un verre, son blaireau et son savon dans une tasse d'étain pour se raser, et il était grand temps qu'il le fît. Aussi, s'approchant du miroir et se passant la main sur le menton, marmottait-il : « Oûhh ! ! quelle forêt ! » exagération sans doute ; son menton ne portait pas une forêt, mais bien, peut-on dire, un taillis assez épais. Après s'être rasé, il se mit à s'habiller avec une telle vivacité qu'il pensa faire éclater de toutes parts ses indispensables. À la fin, habillé, injecté d'eau de Cologne et bien enveloppé de son hekèche[99], le collet remonté sur un foulard noir appliqué aux joues et aux oreilles, lestement il gagna la rue ; et, comme il arrive à tout convalescent, ce fut pour lui une fête que cette première sortie. Tout ce qui s'offrait à son regard lui parut souriant et gracieux, les maisons, les passants, tout jusqu'aux simples paysans, gens qui sont en réalité d'un aspect peu réjouissant à voir.

Sa première visite fut naturellement pour le gouverneur.

Comme il prenait la direction de l'hôtel de Son Excellence, il eut l'esprit amusé par une foule de pensées diverses, à commencer par cette ravissante blondine dont la seule idée le rendait folâtre et gaillard. C'est dans cette heureuse disposition d'esprit qu'il entra dans le vestibule, et déjà il allait se débarrasser de son manteau, quand, à sa profonde stupéfaction, le suisse lui dit :

« J'ai ordre de ne pas vous recevoir.

– Hein ! quoi ? est-ce que tu ne me reconnais pas ? Regarde-moi donc bien en face.

---

[99] Ce mot était presque illisible dans l'image scannée du site Gallica sur laquelle nous avons travaillé. *(Note des correcteurs – ELG.)*

– Comment ne vous reconnaîtrais-je pas ? je vous ai vu ici plus d'une fois ; c'est nommément vous, et vous seul, qu'il m'est ordonné de ne pas laisser passer.

– Et pourquoi ? à quel propos, je te prie ?

– C'est l'ordre : on doit avoir ici ses raisons ; enfin, c'est comme ça, oui. » Et, en appuyant sur ce oui, il prenait un petit air capable et absolu qui n'avait plus rien de caressant et d'officieux comme au temps où il lui aidait à se découvrir. Sa mine semblait même ajouter : « Hé ! Hé ! cela t'étonne, mon garçon, mais quand monsieur et madame te consignent tout net à leur porte, c'est que tu n'es, va, qu'un pas grand'chose. »

« Je m'y perds ! » pensa de son côté Tchitchikof, et il prit le chemin de la maison du président. Celui-ci fut fort troublé en le voyant entrer ; aussi, le peu de paroles qu'il prononça furent-elles si embarrassées qu'ils en rougirent l'un vis-à-vis de l'autre. Tchitchikof sortit ; il chercha en vain à deviner ce qui se passait dans l'esprit du président, et à quoi pouvait se rattacher ce qu'il avait dit ; mais il ne put se rendre aucun compte de ces étranges paroles ainsi dites à bâtons rompus. Il passa de là chez d'autres, chez le maître de police, chez le vice-gouverneur, chez le directeur de la poste ; mais on ne le reçut pas, ou il fut reçu avec des façons si pleines de contrainte, on lui tint des propos si enchevêtrés, si dépourvus de sons appréciables qu'il douta fort du bon état de leur cerveau. Il cheminait louvoyant par la ville sans direction et à la fin sans but, comme un homme mal éveillé et hors d'état de décider s'il y avait en lui-même affaiblissement d'esprit, ou si messieurs les fonctionnaires avaient tous perdu la tête, si tout cela était songe et hallucination, ou faits et réalités. Il était déjà à peu près nuit close quand il rentra à son auberge, dont il était sorti si gai et si heureux. Il se fit apporter, par désœuvrement, une bouilloire de thé qu'il se versa d'un œil fixe et rêveur, donnant carrière aux pensées que suggérait l'étrangeté de sa position, quand tout à coup sa porte s'ouvrit à l'impro-

viste ; sans se faire annoncer, parut devant lui Nozdref, qui de but en blanc dit avec sa volubilité ordinaire et en jetant sa casquette sur l'appui de la fenêtre :

« Pour un ami deux lieues ne sont pas une distance, dit le proverbe, et douze marches d'escalier encore moins, n'est-ce pas ? Je passe, je vois de la lumière chez toi ; bon, me suis-je dit, il ne dort pas, je monte. Ça ! dis-moi donc que j'ai bien fait. Ah ! du thé ! comme cela vient à propos ; j'ai mangé à dîner Dieu sait quelles horreurs, et je sens que mon estomac se soulève ; voilà justement un verre. Fais-moi bourrer ta pipe... Eh bien ! où donc est ta pipe ?

– Je ne fume pas, dit sèchement Tchitchikof.

– C'est vrai, tu es un dameret, toi, une vraie poule mouillée que l'on prend pour un homme. Hé ! Vakhraméï ! arrive ici, hé !

– Mon domestique ne s'appelle pas Vakhraméï... mais Pétrouchka !

– Vraiment ? mais alors qu'as-tu donc fait de ton Vakhraméï ?

– Je n'ai jamais eu de Vakhraméï à mon service.

– Oui, oui, c'est Dérébine qui a un Vakhraméï. Figure-toi quel bonheur il a eu, ce farceur de Dérébine : sa tante s'est brouillée avec son fils à elle, parce qu'il venait d'épouser une simple paysanne, et elle a légué tout son bien au beau neveu qui maintenant a un crédit... Ah ! qu'il me faudrait une tante comme ça à moi ! Çà ! toi, frère, voyons, que deviens-tu ? On ne te voit plus nulle part ; c'est mal de négliger le monde ; je sais bien que tu lis, tu griffonnes ; tu t'adonnes à des travaux scientifiques (d'où Nozdref concluait que notre héros fit de grandes lectures et de profondes études scientifiques, nous avouons no-

tre ignorance là-dessus, et Tchitchikof l'ignorait comme nous). Ah ! frère Tchitchikof, si tu avais seulement entrevu... Voilà, voilà une proie pour ton humeur satirique ! (que Tchitchikof fût enclin à la satire, c'est encore ce que nous n'avions pas soupçonné). Imagine-toi, frère, qu'on a joué à la *gorka* chez le marchand Likhatchef... Voilà où il y a eu de quoi rire. Et tiens, Pérépendief, qui était à côté de moi, me disait en éclatant : « Ohi ! ohi ! si Tchitchikof était ici... Ah ! que je voudrais l'entendre... (disons que Tchitchikof n'avait de sa vie connu aucun Pérépendief). À présent, frère, c'est passé ; avoue que tu as salement agi envers moi, il te souvient... quand nous avons joué aux dames... hein ! j'avais partie gagnée... tu t'es conduit en vrai filou... mais, moi, je suis bâti comme cela... pas de rancune, pas si bête que de garder du fiel ; et au contraire, tiens, il y a deux ou trois jours, le président insinuait... Ha ! dis donc, il faut que tu saches qu'ils sont tous contre toi dans la ville ; ils croient que... attends donc, ils disent... ah ! diantre !... Oui, c'est ça, j'y suis, ils savent que tu fais de faux assignats... Ils m'ont pressé de questions, je te laisse à penser ; mais je t'ai défendu ; j'ai dit, ne va pas me contredire, j'ai dit que j'avais connu ton père, et que nous avions été camarades d'école inséparables, et qu'on me hacherait... Oh ! je leur ai fondu de telles balles...

– Lequel a dit que je fabrique des assignats ? s'écria Tchitchikof en sautant de sa chaise.

– Tous, Eh ! mais, cher, pourquoi diantre, aussi, les as-tu tant effrayés ? La peur les assotit ; ils ont fait de toi un brigand et un espion du gouvernement. Le procureur en est mort comme foudroyé, et c'est demain qu'on l'enterre. Iras-tu ? non, tu as raison, c'est embêtant ; mais le repas sera copieux. À vrai dire, ils sont tous dans leurs petits souliers, tant c'est effrayant ce nouveau général gouverneur ; et puis, voyons, que diable, entre nous, cher ami, conviens que ton complot est une affaire où l'on court passablement de risques.

– Moi, un complot ! de quelle affaire parles-tu donc ? dit Tchitchikof de plus en plus agité.

– Comme si je ne savais pas que tu enlèves la fille du gouverneur ; je m'y attendais bien, parole d'honneur ! j'avais tout deviné ; dès que j'ai vu au bal comme vous étiez ensemble, je me suis dit à part moi : Hum ! hum ! avec un gaillard comme celui-là, un projet de pèlerinage est vite bâclé. Au fait, sais-tu que je ne te ferai pas grand compliment sur ton choix... Voyons, qu'est-ce qu'elle a de joli ? J'ai vu, il y a un mois, une parente de Bikoussof, une fille de sa sœur... Ah ! voilà un calicot étoffé plein la main ; du moins on en a pour sa peine.

– Mais que bredouilles-tu donc là ? moi, enlever la fille du gouverneur ! es-tu fou ?

– Tara ! tara ! tara ! des cachotteries avec moi, frère ! Fi ! je suis venu te dire tout bonnement : Tu le veux, eh bien ! soit, dispose de moi ; je suis ton aide, ton premier ou unique garçon de noce et témoin ; tu seras marié ; c'est moi qui devant l'autel tiendrai la couronne sur votre tête, mes tourtereaux ; je donne ma calèche avec l'attelage, je me charge des relais, et je ne mets à cela qu'une condition : prête-moi vite trois mille roubles ; un refus à cette heure, ce serait me couper la gorge, vois-tu, et cela juste au plus beau moment de l'aventure. »

Pendant que Nozdref faisait tomber de sa bouche cette avalanche d'improvisations, Tchitchikof se frotta plusieurs fois les yeux, cherchant à s'assurer s'il avait bien réellement entendu : des faux, un rapt, espion, brigand, le procureur mort subitement, la venue d'un général gouverneur ; cette complication de bruits de ville fort dangereux ne laissait pas de l'effrayer beaucoup. « Allons, se dit-il à lui-même, la question pour moi, ici, n'est pas de partir ou de rester ; il faut partir et même au plus vite. »

Il parvint avec beaucoup d'habileté à éconduire Nozdref, et aussitôt il fit venir Séliphane à qui il ordonna de tout préparer dès avant l'aurore, pour pouvoir partir le lendemain à six heures précises du matin. Il lui recommanda de bien examiner et nettoyer sa britchka, de graisser les roues et de donner aux chevaux une ration et demie d'avoine. Puis il se fit envoyer Pétrouchka, qui retira lestement de dessous le lit la valise, qu'il dégagea d'un bon doigt de poussière, et il se mit à y déposer bas, chemises, linge sale, linge blanc, embouchoirs de bottes, calendrier, selon ce qui se trouvait sous sa main, et sans remarquer Séliphane qui se tenait immobile et bouche béante sur le seuil.

Celui-ci se retira enfin, mais bien lentement, en s'arrêtant à chaque pas dans le corridor et dans l'escalier, et en se grattant férocement la nuque. Ce frottement très national avait-il un sens ? Une telle démangeaison de la nuque n'a-t-elle pas en général une signification appréciable ? Ici, était-ce contrariété de ne pouvoir aller le lendemain, avec un camarade, en touloupe jeté sans façon sur les épaules, à l'impérial bureau d'esprit, vulgairement appelé kabak (cabaret) ? Ou bien, engagé dans quelque affaire de cœur, Séliphane projetait-il un de ces faciles entretiens de porte cochère, où l'on serre deux blanches mains entre les siennes à ces heures où, les ténèbres enveloppant toute la ville, le joueur de mandoline, en chemise rouge, *gratte* les cordes de son naïf instrument, tandis que la valetaille et tout le petit monde qu'il a pour auditoire s'adonnent aux langoureux propos et aux passe-temps qui les payent de tous les travaux du jour. N'était-ce pas peut-être regret d'être forcé d'abandonner une place habituelle dans un bon coin de la cuisine, en touloupe, près du four, ayant devant soi le savoureux pâté de choux aigres ? et pourquoi ? pour aller de nouveau par devoir battre les chemins, sous la pluie, la grêle ou les neiges... Dieu sait ce qui passe par la tête en ces moments ; cela ne se devine pas si aisément ; car enfin, je puis l'affirmer, l'action de se gratter la nuque chez le peuple russe est le symptôme non de quelques idées en nombre limité, mais d'une immense diversité de pensées.

ÉPILOGUE

Que le lecteur veuille bien ne pas s'en prendre à l'écrivain si les personnages qui ont paru dans nos dix premiers chants ont été loin de le séduire et de le charmer. Ce qu'il a pu trouver en eux de choquant et de peu attractif doit s'imputer à Tchitchikof, et non pas à nous : il est le maître, et là où il lui convient d'aller, nous avons pour devoir de l'y suivre. Si l'on persistait à nous accuser et à nous rendre responsable de ce qu'il y a jusqu'ici de fruste et d'opaque dans les figures, de peu élevé dans les caractères, nous prendrions la liberté de faire observer à nos aristarques que ce n'est jamais par la seule inspection des cryptes et des assises que l'on juge de la beauté et du mérite artistique d'un édifice.

Les abords de n'importe quelle cité, fût-ce même d'une capitale d'empire, ont toujours quelque chose de pâle, de grisâtre, d'uniforme, de poudreux, qui est fort peu attrayant ; ce sont des usines, des fabriques, des manufactures noires de fumée, des cimetières, des dépôts de matériaux et la voirie. C'est en avançant qu'on voit se dessiner les angles à balcons de maisons à six étages, les magasins ornés de belles enseignes, les portes cochères architecturales, les palais, les rues à longue et large perspective, toutes bordées de clochers, de fontaines d'art et d'utilité ; des colonnes, des statues, des tours ; toutes remplies de voitures, de bruit, de vie, d'éclat, de tout ce que la main et le génie de l'homme ont produit de grand et de glorieux.

Comment ont eu lieu les premières acquisitions de Tchitchikof ? c'est là ce que nous avions à faire voir d'abord au lecteur. Dans l'action qui va maintenant se développer, comment les succès, les obstacles, les revers, les grandes figures pourront

nous apparaître, les phases nouvelles de nos récits, se découvrir, les lointains horizons, se dégager et s'éclaircir, le lyrisme intrinsèque des objets nous inspirer à nous des mouvements heureux, des pages d'une irrésistible poésie, c'est ce qu'il apprendra, nous l'espérons, si le ciel nous fait vivre assez pour voir, pour sentir, pour parier, pour couronner l'œuvre selon nos vœux.

Il reste encore bien du chemin à faire à tout notre équipage de campagne, consistant en un monsieur d'un certain âge, une britchka de célibataire, le laquais Pétrouchka, le cocher Séliphane, et trois coursiers également connus par leurs noms et qualités ; c'est là, en effet, notre héros et son cadre. Nous allons tout à l'heure le remettre dans ce cadre naïf, où il sera placé à merveille pour poser convenablement devant ce chevalet, car nous sentons nous-même le besoin d'avancer son portrait.

Les impatients demanderont peut-être que j'achève tout de suite son image en quelques coups de pinceau ; ils me crieront de faire, par un trait caractéristique, saillir sa physionomie morale. Eh ! messieurs, vous savez bien que Pàvel Ivanovitch n'est pas un héros tout confit en perfections et en vertus... « Trêve à ce qu'il n'est pas ! faites-nous voir ce qu'il est, ou bien notre opinion est arrêtée, votre Tchitchikof est un pleutre.

– Un pleutre ! comme vous y allez ! n'est-ce pas un peu bien manquer de charité ? Écoutez donc. Nous n'avons plus aujourd'hui de pleutres nulle part ; nous avons des gens aimables et bien intentionnés : puis, j'en conviens, deux, trois hommes qui ont eu à dévorer la honte d'être souffletés en plein public... mais ceux-ci sont parfaitement remis de l'accident, et nul mieux qu'eux ne s'entend à parler honneur et vertu. Tenez, il y aurait plus de justice à appeler Tchitchikof l'*homme aux acquêts*. La passion d'acquérir est d'une force incroyable : elle produit des actes parfois détestables et sur lesquels le monde est d'accord à dire : « Ah ! ceci n'est pas bien. » Il est très vrai que, dans l'homme atteint de cette passion, il y a quelque chose qui re-

pousse ; et tel de mes lecteurs qui, chez lui et dans la société, sera notoirement lié avec un individu de ce caractère, qui boira, mangera, conversera et sortira volontiers avec lui tous les jours, ne laisserait pourtant pas de le regarder d'un très mauvais œil, s'il le voyait figurer comme le héros même d'un drame, et, à plus forte raison, d'une épopée. »

Honneur à celui qui ne fait fi d'aucun caractère, mais qui, sans répulsion, attache sur chacun impartialement un regard scrutateur et remonte de proche en proche jusqu'aux causes premières. Tout dans l'homme est livré au changement ; en un clin d'œil il naît dans un pauvre cœur un odieux ver qui aspire et absorbe en lui tous les sucs vitaux ; et souvent, non seulement une large passion, mais un misérable caprice, une absurde fantaisie passagère s'est développée dans un homme prédestiné à de fort grandes choses, lui a fait oublier les devoirs les plus sacrés, et tenir pour saint et grand ce qu'il y avait de plus méprisable au monde. Les passions humaines sont innombrables comme les grains de sable de la mer, et pas une ne ressemble à l'autre ; toutes sont petites, accortes et soumises d'abord ; puis, maîtresses enfin de leur homme, elles en deviennent les impitoyables tyrans.

Gloire éternelle à celui qui a su choisir une passion de l'ordre le plus élevé ! Son bonheur sans bornes croîtra, se décuplera à chaque heure, à chaque minute ; il descend, celui-là, de plus en plus profondément dans le paradis de son âme, qui est l'infini : il est heureux.

Mais il est des passions dont l'homme n'a pas le choix : elles sont nées avec lui, et les forces dont il aurait eu besoin pour s'en défaire ne lui ont pas été données. Ces passions sont dirigées d'après un plan supérieur ; elles contiennent en elles quelque chose qui leur parle, les sollicite sans cesse, et ne dure pas moins que la vie même, à laquelle elles sont identifiées. Elles ont, en quelque sorte fatalement, une grande carrière à parcou-

rir ; qu'elles aient à s'y montrer sous un aspect sombre ou comme un brillant phénomène fait pour émerveiller et charmer le monde, toutes concourent également, toutes sont appelées à concourir à un ordre universel inconnu aux hommes. Et peut être, dans ce même Tchitchikof, la passion qui le mène n'est pas de son fait ; peut-être, dans sa froide existence, est-il compris un ordre d'événements qui fera tomber l'homme à deux genoux et le front dans la poussière, devant la sagesse divine. C'est encore un mystère même que la question de savoir pourquoi cette image vient de surgir à propos du poème que nous livrons aujourd'hui au grand jour de la publicité.

Ce qui est grave, ce n'est pas qu'on puisse être mécontent du héros de mon livre ; mais ce qui serait très grave et me pèserait cruellement sur le cœur, ce serait que mes lecteurs pussent être contents de ce même Tchitchikof dont j'ai fait mon héros. Que serait-il arrivé si je n'avais pas analysé scrupuleusement son âme, en évitant d'y remuer ce qui échappe et se cache au monde ; si je n'avais pas amené à la lumière les arrière-pensées que jamais l'homme ne confie à autrui, et qu'au contraire je l'eusse montré simplement tel qu'il s'est lui-même fait voir à Manilof et à toute la ville de N. ? c'est que la majorité du public aurait pu, sans scrupule, prendre à lui un intérêt sincère. On aurait très volontiers pardonné à l'auteur d'avoir créé, comme tant d'autres, un personnage dépourvu de vraisemblance, et conséquemment de cette vie saisissante que donne la réalité ; mais la lecture faite, l'âme du lecteur, en ce cas, est si peu saisie, que rien ne l'empêche de se mettre au jeu et de manœuvrer sans aucune distraction ses cartes, occupation qui a l'heureux don de charmer la Russie tout entière.

Oui, chers lecteurs, vous voyez que je devine assez bien votre pensée ; il vous plaît très médiocrement de voir la misère humaine mise à nu en pleine lumière, et vous vous dites : « À quoi bon une si triste exhibition ? Eh ! ne savons-nous pas nous-mêmes ce qui se rencontre de méprisable et d'absurde

dans le monde ? Ces objets-là sont navrants, et nous ne les voyons déjà que trop sans le secours de la littérature. Montrez-nous le beau, ce qui ravit, ce qui enlève loin des réalités, ce qui fait qu'on s'étourdit, qu'on s'oublie soi-même... » Ce raisonnement nous rappelle ce qu'un propriétaire disait à son intendant : « Pourquoi viens-tu, frère, me chanter que mes affaires s'en vont à la dérive ? Je ne le sais déjà que trop, sans que tu me le rappelles ! N'aurais-tu donc rien de plus gai à me raconter ? Arrange-toi pour que j'oublie tout cela ; que je n'en sache rien de rien, et me voilà heureux ! » Et l'argent qui eût dû être employé à réparer le désordre de ses affaires l'était de façon qu'il pût n'y plus penser et les perdre de vue. L'esprit sommeille, l'esprit de l'homme qui, éveillé, eût peut-être requis à l'improviste un riche filon de moyens réparateurs, il dort, et son bien est vendu aux enchères publiques ; la voilà réduit, lui, à aller s'oublier dans la multitude des gens, qui manquent du nécessaire, avec une âme bien préparée, il est vrai, par les avanies de sa chute, à descendre aux derniers degrés de la bassesse, à des turpitudes dont il aurait eu horreur autrefois.

L'auteur est fort exposé encore au mécontentement de certains soi-disant patriotes, qui trônent paisiblement dans des retraites ignorées, occupés de leurs petites affaires privées, par exemple, de grossir incessamment leurs capitaux, et d'ériger dans l'ombre, aux dépens d'autrui, l'édifice de leur fortune. Ces hommes-là, s'il se fait une chose quelconque qui, à leur point de vue, soit blessante pour le pays, s'il paraît un livre exposant d'amères vérités, accourront de tous les recoins obscurs, comme font les araignées quand elles aperçoivent une mouche prise à leurs malencontreux filets, et tous crieront : « Est-ce bien d'exposer cela au public, même d'en parler tout haut ? Tout ce qui est décrit là, songez, c'est toi, c'est moi, c'est nous tous, ce sont les nôtres ; je vous demande si on devrait permettre... Que diront les étrangers ? Il est très fâcheux de voir qu'on ait mauvaise opinion de nous. N'est-ce pas vraiment une horreur qu'il se fasse de pareilles indiscrétions ! On ne respecte plus rien ; il n'y

a donc plus de patriotisme ! » À de si sages réflexions, surtout à l'endroit de l'opinion des étrangers, il n'y a vraiment rien à répondre.

Voyons, pourtant. Dans le fond d'une province russe vivaient deux hommes, l'un, père de famille, était un propriétaire honnête et paisible, qui passait sa vie en robe de chambre, et, par amour du repos, ne se souciait point des manières d'agir des siens. Sa vie avait pris une direction proprement contemplative, et depuis longtemps il était absorbé par cette question philosophique qui s'était un beau soir offerte spontanément à son esprit chercheur : « Le quadrupède naît tout nu, disait-il posément en se promenant de long en large dans sa chambre, il vient au monde tout droit du flanc de la mère sans poil, sans plume, tout nu enfin... Pourquoi nu ? Pourquoi le quadrupède ne se forme-t-il pas comme l'oiseau ? Pourquoi ne sort-il pas d'un œuf ? Tirez-vous de là ! C'est qu'il y a comme ça, dans l'étude de la nature, de ces points où plus on plonge, plus on y voit trouble. » Ce penseur s'appelait Kitha Makièvitch.

L'autre habitant était Mokii Kithovitch, propre fils de notre Kitha. Le jeune homme était ce que nous appelons en Russie un hagatyr, une porte de Samson ; tandis que l'honorable père était préoccupé du procédé de la nature dans la procréation du quadrupède, le trop-plein de forces physiques d'un gaillard de vingt ans éprouvait le besoin de s'épancher. Il ne savait rien toucher comme tout le monde ; parfois il passait, et après lui on voyait, ici un bras démis, là un nez en compote. À la maison et dans le voisinage, à son apparition tout fuyait, tout se cachait, depuis la fille de basse-cour jusqu'au chien de garde ; plusieurs fois dans sa chambre, par amusement, il a mis en morceaux son bois de lit, pour le punir d'avoir craqué sous lui. Mokii, au demeurant, était le meilleur garçon du monde. Cependant les domestiques de la maison et les gens de plusieurs autres venaient de temps en temps dire au père : « De grâce, monsieur, que fait donc ton Mokii Kithovich ? Il tape, il cogne, il bûche, et de çà, et de là, et

partout, si bien qu'il n'y a plus de repos pour personne. – Oui, oui, je sais, répondait ordinairement le père, il polissonne, il va trop loin, je lui ai dit ; mais, ma foi, je n'irai pas me mettre aux prises avec lui. Le faire châtier ! eh ! vous seriez les premiers à m'accuser de dureté. Mais il a de l'honneur : si je lui faisais une bonne avanie une fois devant témoins, il n'oserait pas rebecquer ; mais, voyez-vous, on en parlerait, on rapporterait mes paroles, on y ajouterait, la ville saurait tout, on le traiterait de chien. Eh ! que voulez-vous donc ? comment cela ne me ferait-il pas de peine ? car, enfin, je suis père ; j'ai mes affaires ; puis la philosophie me prend beaucoup de temps ; mais, après tout, je suis père : comprenez donc, je suis père ! Les autres, les autres, c'est très bien ; que le diable les emporte tous ! Que diantre ! un père est un père ; et, quant à moi, pensez-en ce que vous voudrez : mais Mokii Kithovich est là et restera là, mes amis ! »

En disant ces mots, le bon Kitha se donnait de grands coups dans la poitrine et s'exaltait tout à fait. Si mon enfant est chien, s'il doit rester chien, que ce ne soit pas, du moins de moi que le monde l'apprenne ; qu'on ne dise pas que c'est moi qui l'ai trahi ! » Et après avoir ainsi donné libre carrière à son affection paternelle, il laissait Mokii Kithovich poursuivre le cours de ses exploits de Samson russe ; et, plus calme que jamais, il passait à un ordre de questions telles que celle-ci : « Fort bien ! mais j'accorde volontiers que, si l'éléphant naissait d'un œuf, la coque en serait d'une épaisseur inouïe ; si forte, qu'un boulet de canon rebondirait dessus sans l'entamer... Après tout, cela donnerait peut-être lieu à l'invention de quelque arme à feu d'un effet plus puissant... »

C'est ainsi que passaient leur vie deux habitants d'une contrée, au fond, bien tranquille, qui, à l'improviste, avaient entrevu, comme par une lucarne, quelque chose de notre poème ; et ils avaient regardé, ayant l'intention de répondre modestement à l'accusation que formulaient quelques chauds patriotes avant l'apparition de ces braves pères, qui sont voués,

soit à la philosophie, soit à l'accroissement de leurs capitaux aux dépens de ceux de leur bien aimée patrie, sorte de gens qui pensent, non à éviter le mal, mais à empêcher qu'on ne parle du mal qu'ils font ! Non, non ; ce n'est pas le patriotisme, ce beau et noble sentiment, qui est le vrai mobile des accusations, c'est une arrière-pensée, un sentiment ignoble qui se cache sous un vain masque de patriotisme : ce masque, il le faut arracher, déchirer et fouler aux pieds. Il faut signaler les choses et leur donner un nom : c'est un devoir, un devoir sacré ; c'est le devoir des écrivains de dire la vérité, toute la vérité.

Vous craignez la pénétration d'un regard d'homme ; vous évitez avec soin de jamais jeter vous-mêmes autour de vous un coup d'œil ferme ; vous aimez à regarder sans voir en passant et sans penser, et surtout sans conclure. Je le comprends, vous vous laisserez aller jusqu'à rire assez cordialement de Tchitchikof, peut-être même jusqu'à louer l'auteur ; vous direz : « Oui, pourtant, il y a là des choses bien saisies ; cet écrivain doit être un homme jovial. » Puis, satisfaits de vous-mêmes plus que jamais, vous ferez un haut-le-corps, vous sourirez longuement, après quoi vous ajouterez, en pesant sur vos paroles : « C'est vrai, pourtant, que dans quelques-unes de nos provinces on rencontre des gens bien étranges, des êtres tout à fait ridicules, et, on en doit convenir, de grands fripons aussi ! »

Propos du simple fat, bon. Mais qui d'entre vous, graves lecteurs, je m'adresse à ceux qui ont l'humilité du vrai chrétien, qui de vous étant seul, dans le silence du soir, à l'heure où l'on s'entretient un peu avec soi-même, retourne sa parole vers le fond de son âme pour se faire sincèrement cette question : « N'y aurait-il pas en moi quelque chose de Tchitchikof ? » Je doute qu'on aille jusque-là.

Mais que le matin il vienne à passer près de n'importe lequel de nos lecteurs une personne de connaissance d'un rang ni haut ni bas, on coudoiera aussitôt son compagnon de trajet en

lui disant, avec un éclat de rire comprimé : « Voyez, voyez, Tchitchikof, Tchitchikof qui passe. » Puis à peu près comme l'écolier ou le gamin, mettant en oubli ce qu'on doit d'égards à l'âge ou à la qualité de la personne, on emboîtera le pas derrière ce passant inoffensif, en murmurant ce mot : « Tchitchikof, Tchitchikof, Tchitchikof ! »

Nicolas Gogol.

N. B. Tout ce qui précède est adressé par l'auteur à son public de 1843. Du train dont la littérature russe y va maintenant, il est bon, pour la gloire de Gogol, de fixer cette date ; en fait de hardiesse, il se trouve aujourd'hui bien distancé par son école. Une Revue de Pétersbourg vient de nous apprendre, en 1859, qu'il y a des Kitha Makiévitch même dans l'armée russe, et elle a pu signaler les nombreux abus d'une institution réputée jusqu'à présent l'arche sainte, et à ce titre restée inviolable pour la critique. Une vive discussion s'est engagée publiquement sur un sujet si chatouilleux pour l'honneur militaire, en prouvant une fois de plus toute la liberté dont jouit la presse en Russie.

FIN DU PREMIER VOLUME